This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

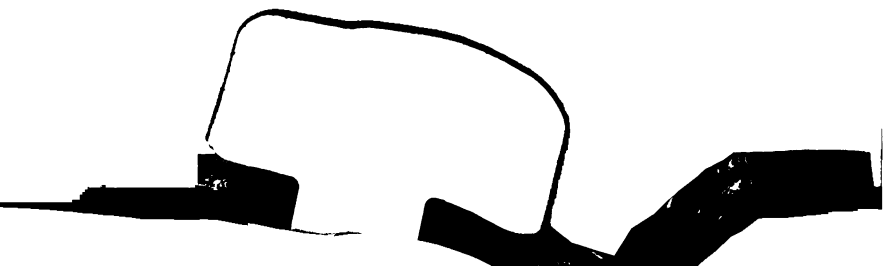
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

HARVARD COLLEGE LIBRARY

THIS VOLUME FROM THE HARVARD COLLECTION OF BOOKS ON THE FINE ARTS IS THE GIFT OF PROFESSOR PAUL J. SACHS OF THE CLASS OF 1900, OF THE FOGG MUSEUM OF ART

TRANSFERRED TO



ŒUVRES
D'ÉTIENNE FALCONET,
STATUAIRE;

CONTENANT

PLUSIEURS ÉCRITS RELATIFS AUX

BEAUX-ARTS,

Dont quelques-uns ont déja paru, mais fautifs : d'autres ſont nouveaux.

TOME CINQUIEME.

A LAUSANNE,
Chez LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE.

M. DCC. LXXXI.

XFA 5190.1.30 (5)

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY

TABLE

Des Articles contenus dans le cinquieme Volume.

SUr deux Peintures de Polygnote. page 1
Quelques idées ſur le Beau dans l'Art. . 37
Du Tableau de Timanthe. 62
Sur deux ouvrages de Phidias. . . . 93
Lettre de M. Guglielmi, Peintre Romain. 110
Paſſages de Pline. 119

SUR DEUX PEINTURES DE *POLYGNOTE.*

PLine a passé trop légerement sur l'ouvrage fameux que Polygnote peignit à Delphe. *Hic Delphis ædem pinxit* est une phrase trop séche, trop laconique pour des peintures qui devoient faire époque dans l'Histoire de l'Art. Mais Pausanias, par une longue description, nous a bien dédommagé du silence de Pline. Nous allons donc jetter un coup-d'œil sur le narré du descripteur, sur l'idéal de l'ouvrage, & sur le jugement que Mr. le Comte de Caylus a fait de l'un & de l'autre.

Oublions qu'il est presque de foi d'adorer les Anciens les yeux fermés, regardons sur la

deſcription d'un témoin oculaire, une des belles productions d'un Peintre célebre, & tâchons de voir ſi l'ouvrage répondoit dans toutes ſes parties aux éloges qu'on en a faits: c'eſt peut-être un moyen de s'aſſurer, ſi quelquefois on n'exagere pas la beauté d'un ouvrage médiocre, & s'il n'arrive pas auſſi qu'on loue mal une belle production. Pour me conduire dans cet examen avec quelques précautions, j'ai pris un Pauſanias grec, dont on m'a expliqué le texte avec la plus grande exactitude; ainſi je hazarde mes obſervations.

A Delphes dans le Leſché, *vous verrez*, dit Pauſanias, *une Peinture qui repréſente la deſtruction de Troye, & le départ de la flotte des Grecs* (*a*). Rien ne ſeroit plus naturel ni plus vrai à repréſenter dans un ſeul tableau, pourvu cependant que l'un ne fut que l'acceſſoire, & l'autre le principal. Mais comme Pauſanias nous a conſervé lui-même l'inſcription originale du tableau, & qu'il n'a ſans-doute pas apperçu qu'elle contrediſoit l'expoſé qu'il donne ici, nous nous en rapporterons à l'autorité la plus cer-

(*a*) Ἰλιόν τέ ἐστιν ἁλισκομένη καὶ στόλος ὁ Ἑλλήνων. Phoc. lib. 10, cap. 25.

taine, la voici. *Polygnote de Thaſe, fils d'Aglaophon, a peint la deſtruction de la forteresſe de Troye* (*b*). Et comme dans le même tableau le retour des Grecs eſt auſſi repréſenté, on ne peut diſconvenir qu'il n'y ait là une double action, & même un anachroniſme.

Echœax deſcend de l'échelle du vaiſſeau de Ménélas, tenant un vaſe de cuivre à mettre de l'eau (ὑδρία). Il n'y a pas de mal à repréſenter un ſerviteur qui va chercher de l'eau pour l'équipage, mais c'eſt une petiteſſe d'écrire ſon nom à côté de lui ſur le tableau; c'en eſt une autre de s'amuſer à le rapporter de préférence, quand il s'agit de décrire un grand ſujet; & c'eſt bien autre choſe de dire que cet *Echœax portoit une urne de bronze où l'on avoit apparemment renfermé les cendres de Phrontis*, quand Phrontis eſt ſur le vaiſſeau de Ménélas qui diſpoſe des crocs. Ce dernier trait eſt de Mr. l'Abbé Gedoyn, dans ſa note ſur ce paſſage. Il y a quelque apparence qu'il la fit ſans conſulter le 3e. livre de l'Odiſſée; car il y auroit vu que le pilote Phrontis ne mourut ſur le vaiſſeau de Ménélas qu'après le départ des Troyens, &

(*b*) Γράψε Πολύγνωτος, Θάσιος γένος, Ἀγλαοφῶντος Τιὸς, πεφθομένην Ἴλιον ἀκρόπολιν. Phoc. lib. 10, cap. 27.

avant que la flotte eût gagné les hauteurs du promontoire de Malée.

Polygnote a repréſenté Neſtor & ſon cheval auprès de lui, qui paroît vouloir ſe rouler ſur le ſable. Nous ne connoiſſons pas ſans doute le coſtume des anciens Grecs, comme on le connoiſſoit au tems de Polygnote, mais il ſemble que le vieux Neſtor ne devoit pas être venu à cheval juſqu'au rivage, & que ſon char *auprès de lui*, eût été plus convenable & plus dans le ſujet.

Non loin de Neſtor, il y a pluſieurs captives. On croiroit avec cette compagnie être toujours au bord de la mer; mais on en eſt peut-être à une lieue; c'eſt-à-dire, qu'on eſt avec Epéüs repréſenté nud, jettant par terre les murs des Troyens; ces murs qui avoient tenu dix ans contre l'ennemi, dit la fable, & un an ſelon l'Hiſtoire. C'étoit un hardi & vigoureux garçon que cet Epéüs, attendu qu'il ſe mit nud comme la main pour avoir plus de force, & pour mieux ſe garantir des démolitions qui pouvoient lui tomber ſur le corps. Car il ne s'amuſa pas à *arraſer* les murs; il les *abbatit*, les *renverſa de fond en comble*, les *fit ſauter*, les *détruiſit*, les *démolit juſqu'au ſol* (c).

(c) Γέγραπται δὲ καὶ Ἐπειὸς γουνὸς καταβάλλων ἐς ἔδαφος τῶν Τρώων τὸ τεῖχος. Phoc. cap. 26.

Après avoir décrit une belle ſcène qui ſe paſſe dans la ville entre Ajax, Caſſandre & les Atrides, Pauſanias nous ramène à Neſtor qui, comme on a vu, étoit ſur le rivage; mais il eſt venu dans la ville auprès du cheval de bois. Je ne ſuivrai pas le deſcripteur dans tous les détails, dont les uns, quoique mal faits, ne donnent aucune mauvaiſe idée du tableau, & les autres ſont trop équivoques pour ôſer décider. Mais je demanderai pourquoi le corps de Polydamas eſt ſous une cuvette placée ſur un piédeſtal de pierre, & pourquoi *Sinon* emporte le corps de Laomédon qui avoit été tué par Hercule quelques 50 ans avant la priſe de Troye?

O Polygnote, ſi vous avez fait un beau tableau, ou mal-à-propos deux beaux tableaux dans un; comme on les fait paſſer miſérablement à la poſtérité! Et ſi c'étoit un ouvrage médiocre, que ceux qui s'efforcent à en exalter le mérite, ſont plaiſans!

Mr. le Comte de Caylus, dont la paſſion pour les arts fut toujours ſoutenue par de continuelles recherches dans l'antiquité, étoit trop éclairé pour ne pas ſentir les défauts du tableau de Polygnote. Sa droiture & ſes lumieres lui en ont fait avouer une partie; s'il a été plus re-

ſervé ſur les autres ; s'il a même cherché quelquefois à montrer en beau ce qui devoit lui paroître ridicule dans cet ouvrage, c'eſt que ſon cœur honnête étoit toujours favorable aux foibleſſes de ſes amis : belle qualité, quand il ne s'agit que de ſes amis, & qu'on les diſtingue de ſes préjugés. Il a eu moins d'indulgence pour Pauſanias ; il eſt convenu qu'en parlant beaucoup de l'Art, cet Ecrivain a montré qu'il n'en avoit aucune connoiſſance. Quoiqu'il en ſoit, le tableau du Peintre Grec n'eſt plus ; mais comme le deſcripteur eſt entre les mains de tout le monde, nous pouvons juger du plus ou moins de juſteſſe des raiſons de Mr. de Caylus. Je reſpecte la mémoire de cet amateur diſtingué, autant que je reſpectois ſa perſonne, lorſqu'il ſiégeoit dans notre Académie. Si j'ôſois n'être pas toujours de ſon avis, s'il ne ſe rendoit pas toujours au mien, c'eſt que nous avions l'un & l'autre la liberté Académique, & que nous en uſions ; auſſi approuvoit-il ma franchiſe. C'eſt avec cette même liberté que je vais parcourir ſon jugement de l'ouvrage de Polygnote, puis qu'il eſt dépoſé dans les Archives publiques de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres.

Prêtons-nous pour un inſtant à l'invraiſemblance ; oublions que d'un côté du tableau eſt

une ville dont l'intérieur fait ſcène; oublions qu'à l'autre bout eſt un port qui ne devroit s'appercevoir que dans l'éloignement. Si vous voulez que ce ſoit le départ des Grecs, la ville ne devoit être vue que dans le fond du tableau; oublions que les vainqueurs s'embarquent, tandis qu'ils maſſacrent encore dans la ville, quoiqu'ils ne ſoient partis qu'après la ruine entiere des malheureux Troyens. Obſervons ſeulement que Polygnote n'a repréſenté qu'un ſeul vaiſſeau, ſans aucune indication qui fit ſoupçonner la flotte Grecque. *Il prouve par cette conduite*, dit l'Auteur du Mémoire, *une grande intelligence de compoſition. Il ſe contente de faire voir le plus conſidérable vaiſſeau de cette flotte, & ſuppoſe les autres placés de façon à ne pouvoir être vus.* (l'Hiſtoire de l'Académie des Belles-Lettres, tom. 27.) Ne pourroit-on pas dire au contraire: faites appercevoir quelques mâts, quelques voiles, quelques proues, quelques poupes derriere votre vaiſſeau, ſi vous voulez qu'on préſume une flotte de 1000 ou 1200 vaiſſeaux, comme étoit celle des Grecs: c'eſt *la grande intelligence de compoſition*. N'y manquez pas, pourroit-on ajouter, en ſe ſervant des propres expreſſions de Mr. de Caylus, pag. 43; *parce que votre art eſt muet, & que vous êtes obligé de recourir à*

des ſignes pour vous faire entendre. Il ſeroit même inutile d'avertir, qu'on regarderoit un tableau où ſeroit traité le même ſujet avec une conduite auſſi aride, comme une production *ſans goût*, ſans génie, ſans vraiſemblance.

Venons à la duplicité d'action qui eſt niée tout net dans le Mémoire, quoiqu'elle ſoit certaine dans Pauſanias ; raiſon particuliere de nous arrêter ſur ce point & de l'examiner attentivement.

Il n'y a point ici, dit-on, *de duplicité d'action ; en même tems que les Grecs ſe préparoient au départ, ils achevoient de ruiner la ville de Troye. Il n'y avoit ni interruption dans la compoſition de Polygnote, ni ſéparation dans le tableau. Une ville, une campagne, une côte fourniſſent de grandes variétés à un Artiſte ; le Peintre en a ſu profiter*, page 43. Cela eſt net ; voyons ſi cela eſt exact.

Agamemnon & la plûpart des principaux capitaines étoient partis ; les Troyens étoient ou ſauvés en petit nombre, ou priſonniers, ou maſſacrés. Pour ſuppoſer que ce qui reſtoit de Grecs *achevoient de ruiner la ville de Troye*, il falloit au moins y laiſſer quelques troupes, mais il n'y a pas un ſoldat dans la ville ; ſept ou huit généraux y ſont encore, qui ont, ſans doute,

défendu à aucun ſoldat de s'y trouver. Voilà d'abord une invraiſemblance qui affoiblit l'intérêt du ſujet, qui refroidit la compoſition.

Il n'y avoit ni interruption dans la compoſition de Polygnote, ni ſéparation dans le tableau. Tant pis vraiment. Il reſſembloit donc à ce bas-relief antique, à un des bouts duquel Minerve dit à Perſée d'aller délivrer Andromède, & où Perſée délivre Andromède à l'autre bout. Il n'y a point dans ce bas-relief de *ſéparation*; la ſeule *interruption* qui s'y trouve au milieu, c'eſt la naiſſance de Vénus entre deux Tritons; du reſte, c'eſt le même terrein, la même eau, le même plan. Ce Sculpteur l'emporte ſur Polygnote; il a compoſé trois ſujets dans une bordure, & il s'en faut que cet exemple antique ſoit le ſeul.

Une ville, une campagne, une côte fourniſſent de grandes variétés à un Artiſte. Aſſurément. Mais quand l'Artiſte préſente ces objets ſur une ligne parallele aux deux côtés de la bordure du tableau, & que cette campagne n'a que quelques toiſes de face, a-t-il profité de ces *grandes variétés* que lui fournit ſon ſujet? Où ſont ces champs Troyens qui étoient entre la ville & la flotte? Cette vaſte ſcene de carnage, où

eſt-elle? Voilà donc encore de l'invraiſemblance & de la débilité.

Le Peintre en a ſû profiter. Il n'y paroit pas. D'ailleurs, cette ſuppoſition n'eſt-elle pas trop hardie? Ne faudroit-il pas voir le tableau avant de la faire? Et ne jugeroit-on pas mieux par ce moyen du parti que le Peintre a pu tirer de la gêne où il s'eſt mis, avant de décider que ſur une ligne de quelques toiſes, préſentée en face, il a ſû *profiter* des variétés que peut *fournir* un terrein vaſte; car il faut ſuppoſer ſes figures grandes au moins comme le naturel? Parlons net; cela eſt impoſſible au Peintre le plus ingénieux, dans un pareil ſujet. Voilà donc un tiſſu de contradictions, d'anachroniſmes, d'invraiſemblances, ou du moins voilà des raiſons qui balancent un peu l'éloge de cette compoſition. Si l'eſprit de contradiction eſt un défaut, celui d'engouement en eſt un autre, & beaucoup plus contraire à la découverte du vrai, dans quelque matiere que ce ſoit.

L'action ridicule, extravagante & impoſſible de cet Epéüs *nud* qui renverſe de groſſes murailles, à deux pas d'Hélène, de Neſtor, &c. (*d*)

(*d*) Philoſtrate fait dire à Achille dans une apparition: *Hélène étoit en Egypte chez Protée, après*

qui n'ont pas peur d'en être écrasés, & la platte épisode du cheval de Nestor, qui se roule sur le sable à côté de son maître, sont deux points que Mr. de Caylus ne juge pas: ils s'expliquent en effet assez bien eux-mêmes. Mais pour l'autre Nestor qui est dans la ville, notre amateur assure qu'il *seroit injuste de mettre cette erreur sur le compte de Polygnote, & même de Pausanias; qu'il faut que ce nom soit corrompu, & que dans l'un ou l'autre endroit, il s'agisse d'un autre guerrier que Nestor*, pag. 45. L'observation auroit plus de force, si nous n'avions des exemples antiques d'un même personnage repété dans un même tableau ou bas-relief, si Polygnote n'eût pas fait deux sujets sur un même fond, & si, de tant de commentateurs, de scholiastes & de traducteurs, quelques-uns eussent pensé à rectifier *ce nom corrompu*. Quelques lignes plus bas, l'Auteur du Mémoire, en voulant expliquer ou corriger Pausanias, l'a un peu gâté. Il lui fait dire que Priam *est tué* par Néoptolème:

---

avoir été enlevée par Paris. Quand nous eûmes appris la vérité, nous continuâmes à battre Troye, sans penser à Hélène, afin de ne pas nous en retourner avec honte & ignominie. (Vie d'Apollonius de Tyane) mais c'est selon le Poëte que nous jugeons le Peintre.

Pauſanias dit qu'ayant été arraché de l'Autel, il fut tué par ce jeune guerrier; ce qui eſt un peu différent & ſauve un anachroniſme au tableau, qu'il ne falloit pas y ajouter.

Ne liſant que l'extrait du Mémoire de Mr. de Caylus dans les volumes de l'Académie des inſcriptions, je ne ſais de qui eſt l'obſervation ſuivante. Pauſanias rapporte les noms de quelques corps morts, & fait d'autres détails, car il aime à en faire; ſur quoi l'obſervateur dit; *l'exactitude du Peintre à exprimer les moindres circonſtances de nombre, de poſition & d'armures, prouve combien les Artiſtes de l'antiquité étoient ſcrupuleux dans l'obſervation des faits : auſſi étoient-ils regardés comme Hiſtoriens*, page 45. On ne s'y attendroit pas lorſqu'il s'agit d'un tableau où l'ordre & la vérité ſont bleſſés à tout inſtant. Voici donc ſur ce ſingulier paſſage quelques obſervations auſſi bonnes à dire qu'elles ſont aiſées à faire. 1°. Polygnote a exprimé *les moindres circonſtances de nombre.* (Qui vous l'a dit, & comment ſavez-vous que ce nombre fut complet? Si je compte exactement les figures d'un tableau, en réſultera-t-il que le Peintre n'en aura mis ni trop ni trop peu, parce que j'aurai compté juſte?) 2°. Il a été *exact dans les poſitions.* (Vous avez donc vu ſon tableau

ailleurs que dans Pauſanias qui ne deſſine aucune poſition?) 3°. Il a été *exact dans les armures.* (Que ſavez-vous? Parce qu'il a repréſenté des caſques, des cuiraſſes de telle ou telle forme, eſt-ce une preuve certaine que les Grecs & les Troyens, lorſqu'ils combattoient enſemble, les portoient préciſément ainſi, environ 660 ans avant Polygnote; & ne ſeroit-il pas poſſible qu'il eût armé ſes Héros, comme l'étoient les Grecs de ſon tems (*e*)? 4°. *Il étoit regardé comme Hiſtorien.* (Etes-vous ſûr qu'un tableau qui doit repréſenter la ſuite d'un incendie, & où il n'y en a pas un veſtige; un tableau qui vous préſente un grand cheval de bois ſur ſes quatre jambes, quand il s'agit d'une poutre pour battre en breche; un tableau qui contient des contradictions, des anachroniſmes; un tableau où la plupart des noms ſont changés ou *inventés* par le Peintre; où des gens ſont à

(*e*) Plutarque, *vie de Marcellus*, dit qu'en Sicile, à Enguie, on voyoit dans un temple, de grandes lances & des caſques d'airain, dont les uns portoient le nom de Mérion, & les autres celui d'Achille. Mais ſommes-nous ſûrs que Polygnote ait connu ces armures? Il falloit s'en tenir à la vraiſemblance, & ne pas riſquer une affirmation ſur un fait auſſi peu certain.

côté de ceux qu'on égorge, & tout auprès de gros murs qu'on abat, ſans plus d'émotion que que s'ils n'en ſavoient & n'en voyoient rien; êtes-vous ſûr, dis-je, que ce tableau puiſſe être regardé comme l'Hiſtoire?) Il n'eſt pas croyable que ce ſoit Mr. le Comte de Caylus qui ait fait tant de mépriſes, car il étoit vraiment connoiſſeur?

Enfin, le froid épiſode de ces gens qui chargent tranquillement des proviſions ſur un âne, eſt transformée en précepte. *Ces détails*, dit-on, *caractériſent le ſujet*, & *l'art du Peintre conſiſte à les placer*. On pourroit croire cependant que l'entente, l'expreſſion, les grandes convenances, une compoſition en un mot, où le Peintre n'auroit pas beſoin d'écrire le nom & l'action de chaque figure auprès d'elle, comme dans le tableau de Polygnote, caractériſeroient beaucoup mieux un ſujet. Nous ne mépriſons pas *les détails* épiſodiques; mais comme ils ne caractériſent le plus ſouvent que des circonſtances particulieres, & rarement le ſujet, nous ne leur donnons que la derniere place dans un ouvrage de génie; ainſi, par tout où nous pourrons appliquer cette image de Virgile,

. . . . . *crudelis ubique*
Luctus, ubique pavor, & plurima mortis imago.

nous ne chargerons point tranquillement nos provisions sur un âne.

Ce seroit dommage de priver le lecteur d'une assez plaisante note qu'a faite Mr. l'Abbé Gedoyn à propos des écriteaux plaqués auprès de chaque figure: on verra du moins que si le tableau de Polygnote a été mal décrit, le traducteur de la description renchérit de son mieux sur son original.

" Cet endroit nous apprend que dans ce ta-
„ bleau où il y avoit plus de 80 figures, chaque
„ figure principale étoit marquée par une ins-
„ cription; c'étoit l'usage des Peintres de l'an-
„ cien tems, (*de celui de l'ignorance de l'Art*)
„ & je ne puis croire que leurs tableaux en fus-
„ sent défigurés, puisqu'ils ont fait l'admiration
„ des Grecs & des Romains dont le goût pour
„ la Peinture valoit bien le nôtre. Un usage
„ contraire a prévalu, & fait souvent d'une
„ belle tapisserie ou d'un beau tableau, une
„ énigme pour les regardans. Ces inscriptions
„ donnoient d'abord l'intelligence du sujet, &
„ mettoient le spectateur à portée de juger si
„ chaque partie de sujet étoit bien exécutée ".

Quiconque sait en gros l'Histoire grecque, trouvera peu vraisemblable qu'à Delphes, dans la 84e. Olympiade, la prise de Troye fut une

énigme pour les regardans. On croiroit voir Mr. Gedoyn ſe promenant dans les rues de Paris un jour de fête-Dieu, lire avec ſatisfaction le petit rouleau qui ſort de la bouche des perſonnages dans les *tapiſſeries* gothiques, & leur donner auſſi la préférence ſur celles qui n'ont pas l'écriteau. Il faut pourtant convenir que dans un ſiecle où les arts ont fait tant de progrès, il eſt triſte d'entendre encore d'auſſi pauvres raiſonnemens. Qui croiroit qu'un homme d'eſprit a pu dire qu'une inſcription à côté d'une figure, mettroit à portée de juger ſi cette figure eſt *bien exécutée?* Un autre auroit dit au moins, *bien penſée.* La populace dit ſans doute beaucoup d'impertinences, quand elle eſt devant un tableau où elle ne voit ni le nom des perſonnages, ni l'annonce du ſujet; deux choſes qu'il ne faut pas confondre. Mais comme un tableau n'eſt pas fait pour la populace excluſivement, les ſpectateurs inſtruits, inſtruiſent ceux qui ne le ſont pas, ſur-tout quand ce tableau reſte public; & l'on doit laiſſer à l'enfance de l'art, la petite inſcription; parce qu'alors n'ayant pas d'idée de l'effet général, on n'apperçoit pas que l'inſcription puiſſe détruire un accord qu'on ne connoît point. Ainſi quand la Peinture ne parloit pas encore, elle avoit beſoin de ce mauſſade

inter-

interprète. Cependant, voyez le peuple ignorant écouter une tragédie où les perſonnages ſont nommés, & dites s'il ſait bien ce qu'il voit & ce qu'il entend. La connoiſſance des noms a-t-elle jamais appris à bien juger d'un drame & d'un tableau?

Je ſuppoſe que chaque lecteur connoît Pauſanias, au moins par une traduction, ainſi je ne craindrai point d'aſſurer que ſi un Peintre moderne eût compoſé le même, ou les mêmes ſujets, à la maniere de Polygnote, on lui diroit: Troye priſe & pas une maiſon brulée ou renverſée, eſt une ſottiſe. Point de ſoldats dans une ville où des généraux tuent encore, eſt une ſottiſe. Après un carnage effroyable, dix ou douze corps morts de compte fait, eſt une ſottiſe. Laomédon parmi ceux qu'on vient de tuer, 50 ans après ſa mort, eſt une ſottiſe; & c'en eſt une autre que d'avoir placé dans le tableau ce perſonnage, s'il n'étoit pas le pere de Priam, à cauſe de la reſſemblance de nom. Epéüs *nud*, qui renverſe de fond en comble les murs de Troye, eſt un compoſé de deux ou trois ſottiſes, attendu qu'Epéüs, fils de Panopée, Roi de la Phocide, & Roi lui-même après ſon pere, avoit comme les autres de quoi ſe vêtir; qu'ainſi c'eſt une faute groſſiere de n'avoir repréſenté que

lui ainſi nud, & de l'avoir placé tout auprès de ces Dames qui attendent que le vaiſſeau ſoit prêt. D'ailleurs, de ce qu'Epéüs inventa une machine pour enfoncer les murailles d'une ville, & que cette machine a été nommée le *cheval de bois*, il ne s'enſuit pas que cet inventeur ſoit tout nud pour abattre les murs de Troye (*f*). Des perſonnages dont les noms ſont *inventés* par le Peintre, tandis que le ſujet en fournit en abondance, eſt une ſottiſe. Des gens qui ſe tiennent tranquillement auprès de ceux qu'on maſſacre; des femmes aſſiſes à deux toiſes de gros murs qu'on démolit, eſt au moins une ſottiſe. Trois ou quatre toiſes d'eſpace au camp des Grecs, depuis la ville juſqu'à la mer, eſt une ſottiſe. Repréſenter Troye aſſez proche du

(*f*) Pline, l. 7, c. 56, dit que cette machine étoit le *bélier*. On avoit ſans doute figuré une tête de cheval à la poutre qui battit les murs de Troye. Pauſanias, l. 1, c. 23, dit qu'il a vu dans la citadelle d'Athènes, un cheval de bronze fait ſelon l'opinion reçue, & des flancs duquel des guerriers étoient prêts à ſortir. Je n'ai pas trouvé qu'il diſe ailleurs qu'on eût conſervé en Grece, la longue poutre inventée par Epéüs, & que lui Pauſanias ait vu cette poutre. Il pourroit donc bien y avoir une mépriſe dans l'article *Enchantement*, page 189, *Queſtions ſur l'Encyclopédie*.

vaiſſeau pour que tous les perſonnages, tant de la ville que du navire, ſoient également apperçus, eſt une ſottiſe. Le nom & l'action de chaque perſonnage, écrit ſur lui ou à côté, eſt une ſottiſe. Neſtor dans la ville & Neſtor ſur le rivage, eſt une ſottiſe. Un ſeul vaiſſeau, quand il s'agit d'une flotte de 1000 ou 1200 vaiſſeaux, eſt une ſottiſe. Enfin, des gens qui chargent tranquillement & mal-à-propos des proviſions ſur un âne, quoique ce ſoit une bonne précaution, n'en eſt pas moins une ſottiſe en peinture. Voilà ce qu'on diroit à un Peintre moderne, & je ne vois pas trop ce qu'il auroit de bon à répondre, ſinon une meilleure compoſition, ſans laquelle on ne pourroit le *regarder comme Hiſtorien.*

Ainſi qu'au Poëte, il eſt permis au Peintre & au Sculpteur de ſuppoſer, de créer, de choiſir des incidens ſur leſquels l'Hiſtoire ne prononce pas. Aller au-delà, c'eſt ouvrir la porte au caprice, à la licence, à l'invraiſemblance, aux contradictions, aux abſurdités. Bien entendu auſſi qu'autant de fois que l'Artiſte abandonne le thême hiſtorique, c'eſt autant de beautés & d'intérêt qu'il s'engage à mettre dans ſon ouvrage. Mais point d'entorſe à l'hiſtoire, & ſur-tout au bon ſens s'il vous plaît; & quand ce

ne ſeroit que pour notre honneur, ne préconiſons jamais des ſottiſes.

Malheureuſement Pauſanias a détaillé le trône d'Amyclée, celui du Jupiter Olympien (je ne parle pas de la ſtatue ſublime, car *c'eſt Jupiter, & non pas ſon marchepied qu'il faut admirer*), & les tableaux de Polygnote, compoſitions dont l'idéal prête furieuſement à la cenſure, malgré les efforts de leurs apologiſtes pour en interpréter favorablement les défauts. Qui nous aſſurera que ces ouvrages loués légérement tout haut, d'après tant d'oui-dire, mais dont le foible, ſenti par quelques eſprits attentifs qui ſeulement en auront trop étendu les conſéquences, n'ait pas ſervi de fondement tacite à l'opinion répandue, que notre affaire eſt de ſavoir tenir le porte-crayon, le pinceau, l'ébauchoir & le ciſeau? Là voilà peut-être cette ſource de tant de préjugés dépoſés dans des écrits ignoramment éloquens, & dont ceux d'entre nous qui n'oſent ni réfléchir, ni parler, ſont encore les victimes, eux & leurs ouvrages. La puſillanimité détruit la hardieſſe de penſer & accoûtume aux idées médiocres, & la conſéquence néceſſaire de cet état, eſt de ſe taire par honte, par crainte & par foibleſſe.

Si l'idéal du groupe de Laocoon manque de

juſteſſe ; ſi dans cet *ouvrage préférable*, dit Pline, *à tout ce qui a été fait en Peinture & en Sculpture*, les convenances du ſujet ne ſont pas obſervées ; ſi le fameux Moïſe de Michel-Ange péche auſſi de ce côté, à combien plus forte raiſon nos Artiſtes ſeront-ils accuſés de ne ſavoir pas penſer. Oui, mais voyez l'Apollon & tant d'autres beaux ouvrages d'Artiſtes qui ſans doute ont penſé ; voyez ceux de Puget, ceux du Pouſſin, &c. vous trouverez qu'on peut avoir du génie, de la juſteſſe dans ſes penſées, quand on n'a pas avili ce don précieux : ainſi le phantôme de tyrannie dogmatique diſparoîtra dès l'inſtant qu'on voudra s'en donner la peine.

Mr. le Duc d'Antin, Surintendant des bâtimens du Roi, *ordonnoit* un jour à Bouchardon d'ôter un muſcle qu'il trouvoit de trop dans un modele de ce ſavant Artiſte (le Duc d'Antin étoit fort gras) ; Bouchardon lui répondit ſenſément : *mais, Monſeigneur, ſi je l'ôte, il faudra que j'aie la peine de le remettre, car ce muſcle eſt néceſſaire à l'action de cette figure ; il eſt dans la nature, & je l'ai étudié :* réponſe qu'aucun Artiſte habile n'a jamais eu occaſion de faire à Mr. le Marquis de Marigny, que je ſache (*g*).

(*g*) Quand je travaillois au grand modele de la

Quel Artiſte n'a pas été plus ou moins la victime des vexations qui enfin l'ont rebuté, qui lui ont fait abandonner ou gâter un ouvrage? Il faut manquer de pain, d'honneur ou de

---

ſtatue de Pétersbourg, Mr. de Betzky vint un jour dans mon attelier pour me dire: *Ne penſez qu'à exécuter votre modele, & moi je m'occuperai à faire l'armature pour ſoutenir le cheval ſur les pieds de derriere.* Cette propoſition me parut ſi ſinguliere que je répondis: *Mr. eſt donc forgeron; car c'eſt un habile forgeron qu'il me faut à préſent; puis que l'armature fut conçue avec le ſujet, quand je reçus à Paris les ordres de Sa Majeſté Impériale, & que vous le ſavez bien.* Nous avions dans l'attelier & ſous les yeux, un petit modele en fer de cette armature: je l'y avois placé pour tranquilliſer ceux qui paroiſſoient craindre que le bronze ne ſe ſoutînt pas. Mr. de Betzky fut mécontent de ma réponſe à laquelle j'ajoutai: *Aſſurez-vous, Mr. que votre propoſition ne peut être écoutée que par des Artiſtes aſſez bas pour s'y ſoumettre; que chacun doit faire ſon métier; qu'il ne faut ravir à perſonne ce qui lui appartient, & qu'à Paris, Mr. le Directeur général ne vient pas dans nos atteliers s'expoſer à nous dire: je vous ferai ceci, je vous ferai cela, parce qu'il ſait bien que c'eſt notre affaire & non la ſienne.* Mr. de Betzky fut encore plus mécontent, & ſortit auſſi-tôt ſans répliquer: Mr. le Comte Carburi étoit préſent.

talent, pour ſe ſoumettre deux fois à ces tyrans du génie. L'Artiſte, direz-vous, n'aura pas bien entendu ce que l'amateur lui preſcrivoit, & peut-être auſſi aura-t-il eu d'autres torts? Dites plutôt, que ſi un mal-adroit tõuche un inſtrument, il n'en tirera que des ſons faux, & que ſouvent il le déſaccordera. Mais vous ne ferez pas tel tableau, telle ſtatue? Eh! vous en ferez d'autres. Ne vaudroit-il pas mieux cauſer doucement avec ſes amis, que de ſe prêter à une copulation qui ne produit que la douleur & l'humiliation d'avoir donné le jour à des avortons.

Et ma réputation, direz-vous, que deviendra-t-elle, ſi je puis en mériter une? Les protecteurs & leurs ſatellites me la déferont. — Vous êtes un enfant: ces gens-là, quelques fin-

---

Je rapporte ce petit incident, parce qu'on écrivit à Paris que j'avois inſulté Mr. de Betzky, & que quelques perſonnes y prirent l'*inſulté* pour l'*inſultant*. Le fait avoit été ſi bien défiguré, qu'il ne venoit pas à l'eſprit qu'on avoit ſuppoſé l'Artiſte aſſez imbécille pour projeter un bronze coloſſal ſans penſer aux moyens de l'aſſurer dans la ſituation qu'il lui donnoit; & que, la petite armature n'eut-elle pas été déja faite, on inſultoit un homme qui ne s'étoit pas mis dans le cas de l'être.

geries qu'ils aient employées, n'en ont jamais ſu faire, ni défaire en aucun genre, à qui mérita d'en avoir une. Il eſt vrai qu'ils en égratignent quelquefois, mais voyez-vous qu'ils en détruiſent? — Mais le découragement, le dégoût, peut-être l'entier abandon du travail! Hé bien, courez donc attendre les gens aux barrieres. Levez-vous matin pour aller ſaluer profondément des valets. Introduit chez leur maître, montrez-lui en tremblant des productions qu'il regardera peut-être d'un œil de dédain. S'il vous loue, ſoyez comblé de ſon éloge imbécille, applaudiſſez à ſa critique ridicule; car vous attendez qu'il parle au Miniſtre, ou qu'il vous y préſente. Suppoſons que vous obteniez cette faveur, & qu'elle vous ſoit avantageuſe, votre ame ſera dégradée; & ſi vous ne devenez pas un Artiſte médiocre, vous ſerez à coup ſûr un homme rampant.

Je vous ai offert deux partis; choiſiſſez: peut-être aurez-vous plus d'émules dans l'un que dans l'autre. Si la noire obliquité vous repugne, tenez-vous-en à la baſſeſſe pure & ſimple; avec de la patience & de l'adreſſe, elle fait parvenir: on eſt un peu déshonoré; mais qu'importe?

Paſſons à une autre production de Polygnote, puiſque Mr. le Comte de Caylus en parle

auſſi : le tableau repréſentoit la deſcente d'Ulyſſe aux enfers.

On ſait qu'Ulyſſe arrivé chez les Cimmériens, fit une foſſe, y répandit les effuſions, égorgea les victimes du ſacrifice, évoqua les ombres, & particulierement celle de Tirésias ; qu'elles arriverent en foule du fond de l'Erèbe, mais qu'Ulyſſe *ne deſcendit pas* dans la demeure de Pluton : c'eſt en abrégé l'hiſtoire de cette fable poëtique. Nous allons voir juſqu'à quel point le tableau s'y rapporte, & s'il prouve mieux que l'autre, que ſon Auteur doit être regardé *comme Hiſtorien.*

Feu Mr. le Lorain, Peintre à talent, a gravé ce tableau ainſi que le précédent ; il a mis de l'eſprit dans la touche, du goût dans les figures & de l'intelligence dans la compoſition, c'eſt-à-dire, autant qu'on en peut mettre quand on n'eſt pas libre. Forcé de ſuivre le texte traduit de Pauſanias, il n'a pû ſe garantir de pluſieurs fautes qu'il n'eût point faites aſſurément, s'il eût compoſé ſous une dictée plus raiſonnable. L'objet de cette opération étoit de faire trouver les deux compoſitions de Polygnote le moins mal poſſible.

Feu Mr. le Comte de Caylus ne laiſſoit guere à un Artiſte qu'il conduiſoit & qu'il aimoit,

la dangereuſe liberté de s'égarer dans les ſentiers ardus & périlleux du génie. Nous pouvons donc regarder comme de lui les ſujets qui ſe trouvent dans le 27e. tome de l'hiſtoire de l'Académie : nous étant arrêtés fort longtems au premier, nous paſſerons rapidement ſur celui-ci.

J'en regarde la compoſition & je demande, ſont-ce les champs Eliſées ? Je n'en ſais rien, puiſque j'y vois des coupables qui ſouffrent les peines des damnés ? Eſt-ce donc l'affreux Tartare ? Je n'en ſais rien, puiſque j'y vois les ames heureuſes qui goûtent les douceurs de l'autre vie. Quel qu'il ſoit, c'eſt le ſéjour des ombres, chacune y fait ſon office, les Danaïdes, Tantale, Siſyphe, &c. c'eſt l'enfer en un mot ; l'Achéron & la barque du ténébreux nocher n'en laiſſent aucun doute. Et tout au beau milieu des enfers, on voit une petite foſſe creuſée pour faire ſortir du ténébreux ſéjour, les ombres que le prudent Ulyſſe évoque de toutes ſes forces, quoiqu'il y ait quatre-vingt de ces gens-là de côté & d'autre autour de lui dans le tableau. Il eſt vrai que cette compagnie n'a point du tout l'air de penſer à Ulyſſe, qui de ſon côté le lui rend bien. Y a-t-il un autre enfer *au-deſſous* de celui où ſe fait l'évocation ? ou bien l'Artiſte a-t-il eu raiſon d'y placer Ulyſſe,

puiſqu'il étoit de foi qu'il n'y deſcendit pas ?

Le beau ſujet pour une tête poétique ! Quels effets ! Quels reſſorts ! Quelle magie de couleur, de lumiere & d'ombre ! Quelles machines un Rubens eût fait jouer ! C'eſt lui qui eût évoqué les ombres & tous leurs preſtiges ; il nous eût mené aux enfers (*h*). Quand on a vu

---

(*h*) C'eſt en Flandre, à Anvers ſur-tout, qu'il faut voir ce Peintre dans les compoſitions à grands reſſorts. Je ne parle pas de ſes différens ouvrages que j'ai vus : je me borne à dire ici que ſa fameuſe deſcente de croix eſt un des plus effrayants tableaux que je connoiſſe, & peut-être celui qui en me préſentant ce que l'art a de plus expreſſif, m'a le plus fait horreur. L'idée d'un corps divin n'avoit pas pénétré l'Artiſte : ſon Chriſt mort eſt un vil ſupplicié qu'on détache du gibet ; ſi on ne voyoit pas la croix, on penſeroit que c'eſt même de la roue. Chaque fois que je verrois ce tableau, je croirois être à la grêve ; quand on en ôte un mal-faiteur après l'exécution.

Eſt-ce ou n'eſt-ce pas l'éloge de Rubens que je fais ? Je n'en ſais rien : je peins l'effet que ſon tableau fit ſur moi, quand je le vis à Anvers ; & ſi en ne le voyant plus, les traces en ſont en quelque ſorte affoiblies, elles ont cependant aſſez de force encore, pour me faire à-peu-près la même impreſſion. Reconnoiſſons dans d'autres grands Artiſtes, ſoit Grecs, ſoit modernes, la ſublimité ſimple ; mais nous ne pouvons nous

notre décoration de Caſtor & Pollux; quand on a vu celle d'Enée aux enfers par Servandoni, on vient bâiller à la deſcription glacée du froid tableau de Polygnote.

Je ne m'y arrête plus que pour dire un mot de l'ombre de Phèdre qui eſt là ſuſpendue à une chaîne qu'elle tient des deux mains. *Cette diſpoſition préſente avec moins d'horreur ſa funeſte mort*, dit l'Auteur du mémoire. *Un tel ménagement*, ajoute Mr. de Caylus, *me ſurprend de la part d'un Artiſte ſi ancien. L'enfance*

ſouſtraire à l'empire que l'art du Peintre Belge, exerce ſur notre ame.

Je connois & j'honore un Ecrivain dont l'ouvrage en cinq volumes, vient d'être imprimé à la Haye. Que ſon ſujet l'ait plus ou moins engagé à parler de la Peinture, c'eſt ce qui ne nous importe pas ici de ſavoir. Mais c'eſt particulierement à Rubens à répondre à la petite phraſe que voici: *la nature n'a pas beſoin de grandes* maſſes *de lumiere & d'ombre pour produire des beautés pittoreſques; & ſi le Peintre les trouve neceſſaires, c'eſt comme un aide à la foibleſſe de ſon art.* (Tom. III, page 452.) Alexandre étoit plus excuſable dans l'attelier d'Apelles. C'étoit chez ſon Peintre, & les tableaux devoient être à lui. Encore lui diſoit-on: *Votre Majeſté fait rire mes petits broyeurs de couleurs.....* mais c'eſt à Rubens à répondre.

de l'art n'a pas ordinairement le ſentiment ſi délicat. Polygnote étoit contemporain de Sophocle; le ſiecle de Sophocle n'étoit pas l'enfance du *ſentiment*, du goût, du raiſonnement, des bienſéances; mais nous allons voir qu'un Peintre n'avoit pas beſoin de recourir à tant de cauſes pour repréſenter Phèdre ſuſpendue, & Mr. de Caylus ſavoit aſſurément que ce qu'il donne pour un *ménagement* de la part du Peintre, étoit un uſage religieux des Anciens. Ils avoient imaginé *l'oſcillation* pour repréſenter les ſuicides, parce qu'ils croyoient que l'ame de ces gens-là n'étoit jamais en repos dans les enfers; *aliæ panduntur inanes ſuſpenſæ ad ventos.* Ainſi Polygnote *délicat* ou non, a peint une *oſcillation*; ce qui n'indique pas le genre de mort. Phèdre ſe pendit; ſi elle ſe fut empoiſonnée, noyée ou poignardée, Polygnote eût repréſenté ſon ombre également ſuſpendue & oſcillante; ce qui ne ſuppoſe ni un *ſentiment ſi délicat*, ni aucun *ménagement* de la part de l'Artiſte. Il y a donc plus lieu d'être ſurpris des fautes de jugement, que des *ménagements* qui ſont dans ſon tableau.

Voilà ce qui m'a paru néceſſaire d'obſerver & de dire, parce que d'un côté, je n'ai encore vu perſonne qui oſât blâmer ce que je viens

de reprendre, & que d'un autre je l'ai entendu louer juſqu'au délire, par des hommes qui du même pas, vont prêchant ces travers aux Artiſtes & à d'autres. Je ne finirai pas cependant ſans rapporter le commencement du mémoire dont on a vu quelques traits: l'Art & les Artiſtes y ſont trop intéreſſés pour le paſſer ſous ſilence. Je rapporte ſans rien décider.

„ Mr. le Comte de Caylus, qui joint au „ goût des lettres une étude profonde des arts, „ ne permet de parler de Peinture qu'à ceux „ qui en ont étudié les principes. Pour traiter „ un ſujet, il ne ſuffit pas de ſavoir écrire; „ il faut connoître à fond ſa matiere: l'ignorance ſe trahit au milieu des graces du ſtyle.

„ Comme la Peinture eſt faite pour les yeux, „ il ſemble qu'il ne faille que des yeux pour „ en décider ſouverainement. La poeſie, dont „ le caractere eſt naturellement dominant, fiere „ de ce droit d'aîneſſe qu'elle s'attribue, peut-„ être à juſte titre, ſur tous les arts, prétend „ les juger ſans les entendre; elle ne daigne „ plus s'inſtruire, & ne retient que le droit „ d'en parler. Les premiers Poëtes avoient mé-„ rité leur réputation autant par l'étendue de „ leurs connoiſſances, que par le brillant de „ leur imagination. Les Modernes, ſatisfaits

» des dons de la nature, ne prennent aucun
» ſoin de nourrir leurs talens par le ſavoir &
» par la réflexion ; ils regardent la peinture
» comme une de leurs dépendances ; ils s'éle-
» vent fort au-deſſus des Artiſtes, & s'arrogent
» ſur l'art le même droit que ſur ceux qui le
» pratiquent. De-là naiſſent ces comparaiſons,
» ces alluſions, ces deſcriptions expoſées en ter-
» mes magnifiques, mais contredites par les
» lumieres & le bon ſens des Artiſtes ".

On voit bien que je copie ce paſſage, afin de le mettre ſous les yeux des Artiſtes qui n'auroient pas actuellement les *mémoires* de l'Académie des Belles-Lettres ; & pour leur faire connoître à fond la marche adroite, mais pas fort droite, de ceux qui font les petits Dragons dès qu'ils voyent l'Ecrit d'un particulier, & qui obſervent un profond ſilence ſur une opinion dépoſée & conſacrée dans les *mémoires* de l'Académie, quoiqu'il y ait à travers cette opinion des coups d'eſcourgée appliqués ſur eux à bras racourcis. Ces Meſſieurs ne ſeront jamais Artiſtes ; ils n'ont donc preſque rien à ménager de ce côté-là. Mais comme ils n'ont pas autant d'indifférence pour l'Académie des Belles-Lettres, ils ſe gardent bien de s'y frotter.

La fin du paſſage qu'on vient de lire, mé-

rite cependant un mot d'obſervation. *Les (Poëtes) modernes*, dit-on, *s'élevent fort au-deſſus des Artiſtes, & s'arrogent ſur l'art le même droit que ſur ceux qui le pratiquent. De-là naiſſent ces comparaiſons, ces alluſions, ces deſcriptions expoſées en termes magnifiques, mais contredites par le bon ſens des Artiſtes.*

Si quelqu'un doit faire ce reproche à nos Poëtes, ce n'eſt aſſurément pas l'Auteur du mémoire, puiſqu'il dit ailleurs, qu'autrefois les Artiſtes étoient ſi non ſavans, du moins inſtruits. (page 45.) Cela étant, les Poëtes ont raiſon de s'élever fort au-deſſus de nous; ils n'ont rien à craindre, ni à eſpérer des *lumieres* de gens qui ne ſont point *inſtruits*; notre bon ſens, dépourvu d'inſtruction, ne peut aller loin. Il faut l'avouer, nous avons beaucoup dégénéré de ce côté là, tandis que les Littérateurs en général, toujours occupés des autres ſciences, n'ont pas eu aſſez de loiſir pour cultiver nos arts. Cicéron, Pauſanias, Pline, &c. ſe connoiſſoient mal en peinture & en ſculpture.

On n'auroit jamais fini avec les gens qui ne veulent point entendre; ſi on les ſuivoit dans tous leurs retranchemens : il faut donc aller à ſon objet ſi on en a un, ne ſe détourner qu'après avoir apperçu qu'on s'étoit égaré,

écouter

écouter toujours, & rire quelquefois; c'eſt le parti le plus ſûr. Ainſi je dis: Mr. de Caylus aſſure qu'un tableau eſt fort bon; j'examine à mon tour les preuves ſur leſquelles il ſe fonde, & je penſe le contraire de ce qu'il avance; alors j'expoſe ſes raiſons & les miennes, afin de mettre chacun à portée de juger qui des deux ſe trompe le plus. La qualité reſpectable de Mr. le Comte de Caylus n'étoit pas, ſelon lui-même, un titre qui lui donnât le droit de prononcer ſans appel; il avoit l'eſprit trop juſte: ſa franchiſe, & le continuel deſir de s'inſtruire, ſont les ſeuls titres dont nous l'avons vu s'honorer au milieu de nous: *l'Artiſte* n'a pas beſoin d'autres recommandations.

Mais pourquoi me détourner de mon chemin pour chercher querelle à Pauſanias qui n'injurie perſonne? Si le reſſentiment étoit permis, il ne faudroit s'adreſſer qu'à ceux dont on croit avoir à ſe plaindre. J'aime beaucoup mieux faire ce mauvais raiſonnement, que de le ſuppoſer à d'autres; parce qu'il me fournit l'occaſion agréable de dire que je n'en veux à qui que ce ſoit, que je reſpecte le mérite de tous les hommes, tant ceux qui ſont que ceux qui ont été; mais je fais de mon mieux pour détruire les erreurs ſur l'art par tout où je les

rencontre, ſur-tout quand elles ſont canoniſées; parce qu'alors elles ſont plus tenaces & plus dangereuſes.

Mais je n'ai pas vu les ouvrages de Polygnote; comment puis-je les connoître & en juger? Sans m'amuſer à répondre encore à cette queſtion ſi ſouvent répétée & dont la foibleſſe a été ſi aiſément démontrée, voici ce que j'ai à dire à ceux qui ne ſe laſſent point de la reproduire: ſoyez contens, je vous préſente un homme qui a pu voir ces ouvrages, & qui va vous dire nettement & en peu de mots, ce qu'on en doit penſer. S'il ne les a pas vus, il fonde au moins ſon jugement ſur la réputation univerſelle qu'avoit de ſon tems & chez les vrais connoiſſeurs, le mérite de Polygnote; ce qui donne une force étonnante à ſon argument.

" On dit que les premiers Peintres célebres
» dont les ouvrages ne ſont pas ſeulement re-
» commandables pour leur ancienneté, ſont
» Polygnote & Aglaophon, dont la couleur
» foible a encore des partiſans. Quoique les
» productions de ces Artiſtes ne fuſſent que
» groſſieres, & comme les indices prochains d'un
» art futur, ces gens-là les préferent aux grands
» maîtres qui ont paru depuis; mais c'eſt feu-

„ lement pour briguer, ſelon moi, le titre de „ connoiſſeurs (*i*)".

Si on croyoit, qu'il ne s'agit dans ce paſſage que de la préférence de quelques amateurs pour le coloris ſévere de cet ancien maître ſur celui des maîtres plus modernes, je crois qu'on ſe tromperoit. La propoſition de Quintilien eſt plus univerſelle, & la queſtion du coloris n'y eſt que particuliere. Quintilien fait la généalogie de l'art en commençant par Polygnote; & par gradation, il va juſqu'aux plus grands Artiſtes. S'il a marqué en quoi celui-ci & celui-là péchoient ou excelloient; c'eſt qu'il vouloit indiquer par quels moyens l'art s'eſt perfectionné, & que cette comparaiſon lui ſervoit à démontrer, de la même maniere, les progrès de l'éloquence.

" Juſqu'à Polygnote, dit Mr. de Jaucourt, „ les Peintres ne s'étoient ſervi que d'une ſeule „ couleur; ce qui faiſoit donner à leurs ouvra-

(*i*) Primi, quorum quidem opera non vetuſtatis modo gratia viſenda ſint, clari Pictores fuiſſe dicuntur Polygnotus atque Aglaophon, quorum ſimplex color tam ſui ſtudioſos adhuc habet, ut illa propè rudia, ac velut futuræ mox Artis primordia maximis, qui poſt eos extiterunt auctoribus præferantur, proprio quodam intelligendi (ut mea fert opinio) ambitu. Quint. L. 12. c. 10.

„ ges le nom peu avantageux de *μονοχρωματον* „ ou *μονοχρόον*, que Quintilien nous rend par „ les mots de *ſimplex color*. Polygnote employa „ quatre couleurs..... Pline nous apprend „ que Polygnote & Micon furent les premiers „ qui firent uſage de l'ocre jaune. (Encyclop. „ tom. 12. pag. 263.)"

On pourroit ajouter d'après Pauſanias, que Polygnote employoit auſſi le pourpre, puiſque dans le tableau du ſac de Troye il fit Hélenus vêtu de pourpre. Ainſi Quintilien auroit contre lui l'autorité de Pline, celle de Pauſanias & celle de Mr. de Jaucourt : car c'eſt aux ouvrages mêmes de Polygnote que cet orateur donne le nom peu avantageux de *ſimplex color*. Si pourtant par ces deux mots, Quintilien entendoit un *coloris foible* ou peu varié, il n'auroit plus contre lui que l'autorité de Mr. de Jaucourt, laquelle peut-être ne ſeroit pas ſuffiſante.

Quoiqu'il en ſoit des quatre couleurs, ſi comme le dit Pline, depuis Polygnote juſqu'à Apelles incluſivement, on n'en employa pas davantage, on étoit donc bien peu avancé dans le coloris. Il en réſulteroit auſſi que nous répétons bien légérement les éloges que les Anciens en ont faits, ſans qu'ils ſe doutaſſent que le vrai coloris paroîtroit un jour dans quelques parties de l'Italie & dans les Pays-bas.

QUELQUES IDÉES SUR LE BEAU DANS L'ART,

OCCASIONNÉES PAR UN PASSAGE DE PLINE.

PLine, comme on ſait, dit que pour faire aux Agrigentins un tableau qu'ils devoient conſacrer dans un temple, Zeuxis examina leurs filles nues, & qu'il en choiſit cinq pour peindre d'après elles ce que chacune avoit de plus beau. Ce trait doit naturellement ſuggérer quelques idées à l'Artiſte ; auſſi n'ai-je pas manqué, bonnes ou mauvaiſes, de jeter ſur mon papier celles qui me ſont venues. Mais ce que deux ou trois lignes m'ont fait dire, s'étant trop accru pour une note, j'ai dû en enlever ce qui ne ſe rapporte pas abſolument à Pline, & lui donner place avec d'autres articles que j'ai cru devoir conſerver.

Bacon dit quelque part (*a*), *l'idée du Pein-*

(*a*) Voyez *Analyſe de la Philoſophie du Chancelier Bacon ; Tome premier, Chap.* 41.

re qui, pour repréſenter Venus, déroba ſes traits à pluſieurs modeles, ne devoit faire qu'une beauté de fantaiſie fort imparfaite, parce qu'elle n'imitoit pas le déſordre gracieux & l'imperfection même de la nature. Bayle, article *Zeuxis*, dit, *au fond il n'avoit beſoin que de ſon imagination pour faire une beauté achevée; car il eſt certain que nos idées vont plus loin que la Nature.*

C'eſt ſur l'autorité de Ciceron que Bayle ſe fonde ici; mais une erreur appuyée ſur un texte mal entendu, n'en eſt que plus fragile. Après avoir établi que le beau en tout genre, eſt fort au deſſous de la beauté primitive & originale, qui ne peut tomber ſous aucun ſens; & qui n'eſt viſible qu'aux yeux de l'eſprit; l'orateur ajoute en parlant de Phidias: *Certainement il n'avoit pas un modele ſemblable qu'il copiât exactement, lorſqu'il faiſoit ſon Jupiter ou ſa Minerve: mais il avoit dans l'eſprit un certain modèle d'un beau exquis, qu'il conſidéroit, ſur lequel il tenoit les yeux attachés, & qui dirigeoit ſon art & ſa main (b).*

(*b*) Nec verò ille artifex, cùm fecerat Jovis formam, aut Minervæ, contemplabatur aliquem, è quo ſimilitudinem duceret: ſed ipſius in mente inſidebat ſpecies pulchritudinis eximia quædam, quam intuens,

Veut-on que ſelon la traduction de Mr. l'Abbé Colin, Cicéron ait dit que *Phidias n'avoit pas devant les yeux un modele matériel?* Ce ſeroit lui faire dire que l'Artiſte ne travailloit que de pratique, qu'il ne faiſoit point ſes études d'après le naturel, & qu'il étoit par conſéquent un Statuaire manieré: mais je crois que Bayle eſt ſeul repréhenſible, & que pour cette fois Ciceron a parlé de l'art, comme on en parloit à Rome; attendu que là, comme ici, ce devoit être un lieu commun, & que chaque amateur diſoit que pour repréſenter un Héros, un Dieu, l'Artiſte doit agrandir, annoblir l'individu qui lui ſert de modele.

Cicéron ne dit pas excluſivement, *il n'avoit beſoin que de ſon imagination*: mais ſi je ne me trompe, voici le ſens de ſes paroles. *Phidias ne s'en tenoit pas au modele d'après lequel il étudioit; & ne croyoit pas qu'il lui ſuffit pour donner à ſon ouvrage la reſſemblance d'une divinité, mais &c;* ce qui eſt fort indifférent, puiſque l'on exclut le *modele matériel*, & que l'autre le ſuppoſe.

Ainſi voilà comment Bacon, génie du pre-

---

in eâque defixus, ad illius ſimilitudinem, artem & manum dirigebat. (Orator. N°. 2.)

mier ordre, & Bayle Littérateur de la plus vaſte érudition & d'un eſprit étonnant, raiſonnent quand ils parlent un peu trop de la pratique & des moyens d'un art qu'ils ne connoiſſoient pas. Exemple qui devroit réfréner les déciſions de tant de gens de mérite, qui parlent auſſi mal de la peinture & de la ſculpture avec infiniment moins d'eſprit, de ſavoir & de génie, que ces deux hommes illuſtres. Ce qui produit tant d'équivoques & de mépriſes dans nos jugemens, c'eſt que nous adaptons les objets à nos idées, au lieu de former nos idées ſur les objets mêmes. La premiere méthode eſt prompte & convient à notre impatience; l'autre eſt lente & trop laborieuſe pour notre pareſſe.

Après Cicéron, Senèque le Rhéteur produiſit à ſa maniere, la même idée : Philoſtrate lui donne encore une autre forme. Voici ce qu'il dit en parlant de la ſtatue de Jupiter & de celle de Minerve. " C'eſt l'imagination qui a fait „ cela; & l'imagination eſt un bien plus grand „ maître que l'imitation : celle-ci copie ce „ qu'elle voit, & l'autre repréſente au naturel „ même ce qu'elle n'a jamais vu. La ſurpriſe „ & la terreur ſont ſouvent la cauſe que l'imi- „ tation manque ſon but; & il n'y a rien qui „ le faſſe manquer à l'imagination, qui ſans ſe

„ troubler conſideré ce qu'elle s'eſt repréſenté.
„ Il faut que celui qui ſe figure l'image de
„ Jupiter, le voie avec l'enthouſiaſme de Phi-
„ dias, comme ſi ce Dieu étoit préſent, ac-
„ compagné du ciel, des heures & des aſtres".
(*Vie d'Apollonius de Tyane*, l. 4.)

J'ignore comment la ſurpriſe & la terreur ſont cauſe que l'imitation manque ſon but: j'aurois cru que c'étoit par la froideur. De plus Philoſtrate ne diſtingue pas la penſée d'un ouvrage, d'avec ſon exécution: il ne paroît pas ſe douter que l'Artiſte copie le naturel qu'il a ſu choiſir, ſans préjudicier à l'idée qu'il a de ſon ſujet. L'Apollon eſt fait d'après le naturel, & le Statuaire n'en a pas moins ſenti la divinité du Dieu: je crois qu'en ſe figurant l'image d'Apollon, il le voyoit avec l'enthouſiaſme de Phidias.

Comment Bayle ne s'eſt-il pas ſouvenu que l'imagination ne fait autre choſe que modifier des idées & des formes ſur le modele de celles que nous avons reçues des objets; que c'eſt ainſi que ſe produit le beau, qu'on appelle idéal, & que je crois être le beau compoſé, ou de *réunion*; parce que les parties qui le conſtituent étant éparſes dans les différens objets de la Nature, l'enſemble, que notre imagination en compoſe, n'eſt que leur aſſemblage &

leur réſultat? Ainſi le Peintre & le Sculpteur, quelque imagination qu'ils aient, ne peuvent qu'imiter la Nature. *Il eſt* donc *certain que nos idées*, produiſiſſent-elles des monſtres, ne *vont* pas *plus loin que la Nature.* Cette obſervation qui ſert de réponſe à Bayle, en ſert auſſi à l'idée fauſſe de Bacon. Sa mépriſe a peut-être ſéduit Mr. Burke, & peut avoir été la baſe de quelques endroits de ſes *recherches philoſophiques ſur l'origine des idées que nous avons du beau & du ſublime :* très-bon ouvrage à pluſieurs égards. Mais ces habiles Modernes avoient, comme on l'a vu, des exemples dangereux chez les Anciens.

Un fort habile Peintre qui n'eſt pas François, ne paroît pas non plus être de cet avis. Je voudrois pouvoir adopter ſa définition du *ſtyle ſublime* dans l'art; mais du moins je crois devoir la rapporter. *L'artifice de ce ſtyle conſiſte*, dit-il, *à ſavoir former une unité, en joignant dans un même objet les idées du poſſible & de l'impoſſible* (*c*). Il applique cette définition au

(*c*) *El artificio de eſte ſtilo conſiſte en ſaber formar una unitad de ideas de lo poſible, è impoſible junto en un miſmo objeto.* (Carta de D. Antonio Rafael Mengs. Madrid. 1776. (Cet ouvrage de 74 pages,

Jupiter & à la Minerve de Phidias, ainſi qu'à l'Apollon du Belvedere. Pour le Jupiter & la Minerve, je ne les ai pas vus; mais je n'ai rien apperçu d'impoſſible dans l'Apollon, qui me paroit au contraire, la *réunion* des parties conſtituantes, analogues & naturelles, auſſi convenablement choiſies que ſupérieurement rendues par l'Artiſte. Et cet Apollon n'eſt pas un monſtre.

Ce n'eſt pas, comme l'obſerve M. Burke, dans les productions des arts ſeulement que nous devons chercher les régles & l'étendue de l'art; c'eſt le *nullam artem in ſe verſari* de Cicéron; c'eſt ce beau exquis dont Phidias avoit l'idée, & ſur lequel il tenoit les yeux attachés, lorſqu'il faiſoit ſon *Jupiter* & ſa *Minerve*; c'eſt la penſée de Platon quand il dit qu'un Peintre qui voudroit repréſenter la beauté ſeulement d'après la plus belle femme qu'il connût, n'auroit produit cependant que la copie d'une image, d'une partie de la beauté, & non pas une imitation de la vraie beauté; c'eſt la penſée d'Ariſtote, quand il dit que les bons Peintres en donnant aux objets leurs véritables formes, les font cependant plus beaux; parce qu'ils for-

---

termine le 6e. tome d'un *voyage d'Eſpagne*, écrit en eſpagnol.

ment plutôt leurs caracteres d'après le beau de la Nature univerſelle, que d'après un ſeul individu. Il eſt étonnant que Bacon, ce génie ſi ſingulier, n'ait rien apperçu de tout cela : il eſt plus étonnant encore qu'il ait eu une opinion contraire & auſſi diamétralement oppoſée au but de l'art : il ne l'eſt pas autant qu'il ait trouvé des approbateurs.

Mais prenons garde que voulant donner de l'extenſion à nos recherches, nous ne perdions de vue le point où ſe trouvent raſſemblés les principes du vrai beau. Les monumens qui nous reſtent de la belle ſculpture Grecque, ayant été faits ſans contredit d'après la plus belle eſpece humaine, ſont ſeuls capables de former ou de rectifier notre goût, & de nous conduire ſûrement au meilleur choix des objets naturels, comme je l'ai dit plus haut.

Ces monumens précieux nous apprendront que le beau individuel étant fort rare, ſur-tout dans nos climats occidentaux, des hommes ſavans dans cette partie ſont enfin parvenus ſous le plus beau ciel, & par les combinaiſons de pluſieurs ſiecles, à fixer l'idée du beau. Ajoutez à la nature du climat, la forme du Gouvernement, l'éducation & phyſique & morale; tout aura concouru néceſſairement à produire notre

plus belle eſpece. Que le beau dont les Statuaires Grecs nous ont tranſmis le modele, ſoit un beau individuel, un beau collectif, un beau *de réunion*, il ſera toujours pour ceux que de vaines recherches n'empêcheront pas de l'appercevoir & de le ſentir, le beau par excellence.

Sur ce pied là, me dira-t-on, le beau ne ſera donc nulle part que dans la Grece? Pardonnez-moi; mais ailleurs il eſt plus rare, & la force de l'habitude a tant de pouvoir ſur nos organes, qu'elle les diſpoſe à goûter & à imiter difficilement ce que nous voyons peu. Comme certains pays, quoique ſitués ſous les mêmes paralleles, peuvent beaucoup varier entr'eux, par la température de l'air, ils peuvent auſſi varier dans la beauté de leurs productions. C'eſt dans ce ſens que la Grece a produit la plus belle eſpece humaine; mais les ardeurs brûlantes de la zone torride, & les glaces du cercle polaire, ne produiſent pas la beauté. Il y a dans la partie du Nord que j'habite actuellement des têtes qui auroient ſervi de modèle à Phidias pour celle de ſa belle Minerve; & le goût du Statuaire, que des minois lubriques ou chiffonnés n'avoient pas dépravé, les lui auroit fait regarder, comme il voyoit les belles têtes Grecques; mais ces têtes n'y ſont pas communes.

Qu'il y ait des hommes dont les recherches ne s'étendent guere au-delà de ce qui les environne, tous les pays en produisent; mais il y en a quelques-uns qui cherchent le beau, le bon & le vrai, ailleurs que dans leurs foyers. Ne disons donc pas comme Mr. le Comte Algarotti, sur-tout quand nous parlerons de la Peinture & des Peintres, *Egli è una assai comune opinione tra i Francesi, che sotto il felice loro cielo sia nata, e cresciuta ogni cosa bella, e quasi che stimino perduto opere e vana il cercare più là* (*d*): parce que nous ferions gratuitement une imputation injuste aux Artistes François.

Si Mr. Algarotti a voulu parler du peu de goût qu'il auroit pu supposer aux François en général pour les voyages, il devoit en chercher la cause ailleurs que dans l'opinion qu'il leur prête, d'imaginer *que tout ce qu'il y a de beau, naît & croît sous leur ciel heureux.* Combien de Nations plus voyageuses que la Françoise, & qui en cela ont bien raison, se croient, chacune en son particulier, les premieres Nations du globe! Hé! tout peuple ne croit-il pas son pays plus beau que les autres? Voilà un bel homme, dit-on, dans les Alpes & dans les

(*d*) *Saggio sopra l'Academia di Francia.*

Pyrénées, c'eſt dommage qu'il n'ait pas un goêtre. Les députés Kamchadals qui vinrent à Pétersbourg, il y a quelques années, diſoient. " L'Impératrice n'y penſe pas de vivre dans un „ pays où l'on étouffe de chaud; elle devroit ve„ nir habiter notre beau climat ". Mr. Algarotti devoit ſavoir que beaucoup de François voyagent avec fruit, & ſur-tout, il ne devoit pas placer ſon reproche dans un écrit où il traite des études que nos Peintres & nos Statuaires vont faire avec empreſſement en Italie. Revenons aux principes du beau dans la ſculpture grecque.

Avec ces principes, on eſt un peu ſcandaliſé quand on lit dans l'ouvrage de Mr. Burke (Section 4, 6 & 9, de la troiſieme partie,) *que la proportion, la convenance & la perfection, ne ſont point la cauſe de la beauté dans l'eſpece humaine.* Comment un très-habile homme & de beaucoup d'eſprit, n'a-t-il pas apperçu que des raiſons qu'il donne, il ne réſulte tout au plus, que le joli, l'agréable? C'eſt peut-être parce qu'il n'eſt ni Peintre ni Sculpteur. S'il eût fait des ſtatues ſur les principes du beau qu'il veut établir, il eût bientôt ſenti, même avec moins d'eſprit qu'il n'en a, que les grands Artiſtes Grecs ont penſé, autant qu'il ſoit poſſible, à ce

qui conſtitue la beauté dans l'eſpece humaine; il eût ceſſé de les contredire, & les eût étudié. Je n'en dirois pas autant d'un homme dont le goût ne ſeroit que national, ou qui l'auroit dépravé. Mais, ſans pratiquer l'Art, ſi Mr. Burke eût obſervé les belles ſtatues Grecques, s'il les eût examinées en connoiſſeur inſtruit, il auroit ſenti que le vrai beau, le beau abſolu, conſiſte dans *la proportion*, *la convenance*, & *la perfection*. Au reſte, en voulant définir le Beau, Mr. Burke a très-bien dit ce que c'eſt que le joli, dont le Beau chimérique eſt tout voiſin.

L'Artiſte qui paſſe ſa vie à étudier tous les objets de ſon art, ne doit pas être ſurpris de trouver à chaque inſtant des hommes qui, occupés d'autres ſoins, n'entendent pas bien ſa langue; mais que ces mêmes hommes prétendent lui en enſeigner le rudiment, c'eſt ce qu'il a quelque droit de ne pas écouter. Laiſſez à l'Artiſte la connoiſſance du Beau dans l'eſpece humaine; c'eſt particulierement ſon affaire; & ſi vous voulez l'aider dans ſes ouvrages, apprenez comme lui à connoître ce Beau.

Mr. Burke a beaucoup parlé du ſublime. Je n'en dirai que deux mots, & ſans examiner *ſi la vue d'un mur mud d'une grande hauteur & d'une longueur conſidérable, eſt ſans doute ſublime*,

me, ou ſi cette vue porte l'ame à la ſtupidité, je remarquerai qu'un Architecte habile & digne de beaucoup d'éloges, a copié cet endroit de l'ouvrage de Mr. Burke, qu'il y a cru, & qu'il a penſé en 1764, que chacun pourroit y croire. Le livre anglois fut traduit en 1765, par M. l'Abbé D. F. C'eſt cette traduction que je lis, & où je ne trouve rien de remarquable que le ſublime d'un grand mur nud. Mais deux hommes de mérite peuvent ſe rencontrer dans un même ſujet.

M. Burke définit *le ſublime* dans les objets matériels, *tout ce qui imprime de la terreur*. Ne réſulteroit-il pas de cette définition trop vague, que le gibet, qu'un roué, ſeroient ſublimes? Que les phantômes, les apparitions quelconques, ſeroient ſublimes? Que le voleur qui appuie au coin d'un bois le piſtolet ſur la poitrine du paſſant, fournira un objet ſublime? Que les ſouris & les araignées ſeroient ſublimes pour ceux à qui elles *impriment de la terreur?* Cependant comme il y a des hommes qui, ſans être ſtupides, enviſagent froidement les dangers; qu'il y en a qui n'ont peur ni des revenans, ni des ſouris, ni des araignées; il en réſulte que la définition n'eſt rien moins qu'exacte. Le vrai ſublime eſt eſſentiel; il eſt réel, abſolu, & n'eſt

relatif que dans des cas très-particuliers. L'Océan eſt ſublime; l'habitude, la ſtupidité, la ſurdité, la cécité peuvent ſeules en diminuer ou en empêcher l'effet ſur notre *ſenſorium*. L'Océan fait naître des idées que ne donne jamais un mur nud de quelque hauteur & grandeur qu'on le ſuppoſe. J'ai éprouvé l'effet d'un grand mur nud; il eſt très-propre à faire dormir, pour peu qu'on le regarde attentivement.

L'incendie d'une vaſte forêt, l'embraſement d'une grande ville, une roche effroyable dont la cime eſcarpée couvre l'abîme des mers, & que l'onde en fureur paroît à chaque inſtant faire écrouler dans ſes gouffres: les tempêtes, les ouragans, les typhons, l'éruption d'un volcan, jointe au tremblement de terre, qui abîme & fait diſparoître les villes, ſont des horreurs ſublimes. Une digue rompue en Friſe ou en Zélande, eſt une horreur ſublime. Les effets phyſiques & moraux du tonnerre lancé de la main des rois & des tyrans atroces, impriment la même terreur; car ainſi que des vertus, il eſt des atrocités ſublimes. Il ne faut pas pour qu'une action le ſoit, qu'elle ait néceſſairement une conformité avec la raiſon, l'ordre & nos devoirs.

L'embarras où ſe trouvent & où laiſſent leurs

lecteurs la plûpart des Auteurs qui ont écrit du beau relativement à l'art, peut venir de pluſieurs cauſes: 1°. de la rareté du vrai beau: 2°. de n'en avoir cherché l'exemplaire que dans les individus d'un climat: 3°. de l'impoſſibilité où ſont ordinairement les gens de lettres d'étudier la ſculpture grecque, & de la comparer avec le naturel qui peut y avoir des rapports: 4°. & conſéquemment, de prendre le joli pour le beau; ce qui les conduit à croire que le beau n'eſt que relatif; parce que le joli, variant à l'infini, doit être perpétuellement relatif. Si, au lieu de chercher le beau dans un traité ſur le beau, les Ecrivains conſultoient les grands Artiſtes quand il s'en trouve, ils s'égareroient moins en voulant les inſtruire. Le goût le moins dépravé par l'éducation, le préjugé, l'habitude, eſt le plus ſûr. Nous faiſons comme le cordonnier du tableau d'Apelles, & nous avons raiſon comme lui: mais ſi nous allions plus loin que le beau dans l'eſpece humaine & dans les objets matériels, nous pourrions auſſi mériter la reprimande *ne ſutor ultra crepidam.*

J'ai vu dans les priſonniers Turcs & dans d'autres hommes venus de la Grece, des preuves perpétuelles, que l'*Apollon* & l'*Hercule*, par exemple, ne ſont rien moins que des figures

abſolument idéales : à Paris je le croyois. Je ſais auſſi que dans la Crimée, & au nord de la Grece, on voit communément des femmes dont la tête eſt ſemblable à celle de la belle Niobé antique. Les naturels de ce pays, autrefois la Cherſonèſe Taurique, conſervent encore les traits que nous admirons dans les belles ſtatues Grecques. Ils ne s'allient point avec les Turcs, les Tartares, ni avec d'autres Nations qui leur ſoient étrangeres. Le ſang y eſt encore grec.

Héſiode appelle la Chalcis d'Eubée, *Calligu-naica*, c'eſt-à-dire, abondante en belles femmes. Nymphodore (qu'importe que ce ſoit celui d'Amphipolis ou celui de Syracuſe, on n'a plus leurs ouvrages) aſſuroit que toutes les femmes naiſſoient très-belles dans l'Iſle de Ténédos, & ſurpaſſoient en beauté les autres Grecques. Demandez-vous comment elles étoient belles? je viens de vous le dire; comme les belles ſtatues, & differemment belles encore, que la Vénus de Médicis: ſelon les individus, il y avoit des varietés; mais toutes étoient le type de la beauté. Les voyageurs modernes en diſent autant des femmes de Catane en Sicile, de celles de Trepani, & de pluſieurs autres endroits de la grande Grece, où les profils & la forme générale des têtes ſont ſemblables à celle que

nous voyons dans les belles ſtatues Grecques. Je puis aſſurer qu'à Franeker, ville de la Province de Friſe, j'ai vu preſque toutes les femmes belles, ſur-tout dans la jeuneſſe, & avant qu'elles ſoient déformées par l'âge & l'embonpoint. Mais nos talens ne ſont pas cultivés dans ce pays. Les femmes ſont belles auſſi, dit-on, dans les Provinces d'Angleterre, & particuliérement en Ecoſſe.

Les Ecrivains ſpéculatifs qui font leurs obſervations à l'opéra, dans nos cercles galans, ſur tous les préaux où nos Dames vont faire aſſaut de beauté, & qui ne voient que les hommes de nos villes, doivent néceſſairement écrire ſur le beau comme ils en écrivent. Que ne peut-on dire ſans offenſer perſonne, qu'un traité ſur le beau eſt preſque toujours un cours de galimathias! Platon tout Grec & tout Savant qu'il étoit, ne vous enſeignera pas à le faire autrement, car ſon *premier Hippias* dit bien ce qui n'eſt pas le beau, mais il n'établit rien ſur la nature du beau: je n'ai pas vu qu'ailleurs il connût ou parlât du beau relatif à l'art, quoiqu'il eût peint, dit-on, dans ſa jeuneſſe.

Je n'en excepte pas même l'*eſſai ſur le beau* du Pere André, quoique je connoiſſe le mérite de cet ouvrage & ſa réputation. Mais ce que je

lis sur la Peinture, me paroît tantôt si trivial, & tantôt si faux, qu'en estimant d'ailleurs cette production, je dis: on veut donc toujours parler d'un art sans y rien entendre, & croire que l'érudition suffit pour y avoir des connoissances.

Après avoir dit librement mon avis ailleurs, sur quelques erreurs de M. Winckelmann, je dois avec la même candeur convenir que je n'ai rien lu de mieux sur le beau dans l'Art, que ce qu'il en a écrit: il étoit fondé sur l'unique base qui soit solide; & soit qu'il dût cette vérité à quelques Artistes, soit qu'il la tînt de ses observations propres, il a touché le but. J'ai repris cet Ecrivain où j'ai cru qu'il méritoit de l'être; ce qui auroit pu s'étendre davantage: mais que font les mépriſes d'un homme contre la raison qu'il peut avoir d'ailleurs.

Si je rassemblois ce qu'il y a de bon dans *l'Histoire de l'Art*, je le ferois avec la même franchise; & je pardonnerois à l'Auteur d'avoir cru que la France n'a produit *à peine que deux Peintres célebres. Les Anglois*, dit-il, aussi, *n'ont pas un seul homme célebre dans cet Art; & les François, si j'en excepte deux, se trouvent presque dans le même cas, malgré les grandes dépenses qu'ils ont faites.* (page 29 & 30 de l'original allemand, 1764.) Il dit ailleurs que la capacité

des Anglois pour l'Art, ſe réduit à très-peu de choſe, pour ne pas dire à rien du tout. Voilà, ſi je ne me trompe, un juge auquel on peut reprocher autant de fauſſeté que d'indécence.

S'il a copié Vigneul Marville qui n'admet que le Pouſſin, le Sueur & à peine le Brun, parce qu'il a fait plus d'ouvrages, c'eſt un homme qui s'accroche au premier mot qu'il trouve à ſa bienſéance, & qui s'en fait une autorité, quelque infirme qu'elle puiſſe être. Sa morgue & ſon mépris pour notre école lui ont fermé les yeux juſqu'à un excès ſouvent des plus ridicules. Trop de préjugés l'empêchoient d'appercevoir combien on peut compter d'Artiſtes dans notre école, qui malgré certaines préventions nationales, peuvent être mis au nombre des Peintres célebres. Mais un François qui ne reconnoîtroit pas la ſupériorité des grandes écoles Italiennes, & qui avec le courage (qui n'eſt pas toujours ſelon la ſcience) & les connoiſſances légeres de M. le Marquis d'Argens, s'efforceroit de nous agrandir aux dépens de nos maîtres, auroit un droit à nos remercimens ſans doute; mais nous lui dirions; *prenez garde; vous n'êtes pas armé à votre avantage, & vous attaquez des géants cuiraſſés de maniere qu'ils ſont invulnérables.*

Il étoit bien naturel qu'un François qui guin-

doit notre école ſur des échaffes pour la mettre à la hauteur de celles d'Italie, excitât l'animadverſion d'un Italien ; auſſi M. le Comte Algarotti n'y a-t-il pas manqué. Ses deux eſſais ſur la Peinture ſont, à quelques complimens près faits aux Anglois qui en méritent, & à de petites imputations faites aux François qui ne les méritent pas abſolument, un bon répertoire de lieux communs ſur l'art ; c'eſt l'humeur d'un homme d'eſprit. M. Algarotti écrit mieux de la peinture que M. d'Argens, qui croyoit, parce qu'il avoit voulu peindre chez Cazes, & qu'il avoit reſſaſſé de Piles, pouvoir mettre notre école à côté de l'Italienne : mais ces deux titres l'ont laiſſé, comme de raiſon, juge aveugle & froid compilateur. La plupart de ſes parallèles ſont un peu riſibles, même pour un François ; celui ſur-tout de Mignard avec le Corrège. Mais au fond, l'un de ces Meſſieurs eſt-il beaucoup plus connoiſſeur que l'autre ? Je ne le crois pas.

Je ſuis fort éloigné d'avoir de l'humeur contre M. d'Argens qui m'a placé honorablement dans ſon livre ; mais ma reconnoiſſance n'a rien de commun avec la vérité qu'il faut avoir pour premier objet. Je ſouhaiterois ſincérement qu'aux éloges dûs au patriotiſme d'un auſſi

galant homme, on n'ajoutât pas ce petit compliment pour ſon *examen critique des différentes écoles de peinture : dulce & decorum eſt pro patria mori.* Pourquoi donc le reſſuſciter ? C'eſt qu'un bon ami des François peut doucement prendre le livre de M. d'Argens & le faire lire avec précaution à des gens tout diſpoſés à le trouver excellent. Un autre, par une amitié contraire, peut en faire autant de celui de M. Algarotti, à des perſonnes qui ont intérêt d'y croire comme à l'oracle de l'art ; l'eſprit de ces gens-là ne s'éclaire pas à la vérité, mais leurs préjugés s'augmentent ; ils ont un peu plus de torts, de travers & d'entêtement qu'ils n'en avoient avant d'avoir lû : & voilà comment certains écrits font certains connoiſſeurs.

Si ces occupations de mes ſoirées ruſſes étoient jamais retrouvées dans quelque coin, on y verroit qu'un Artiſte François déteſtoit la morgue & la partialité ; qu'il étoit fâché que d'honnêtes gens, dans un ſiecle éclairé, tinſſent encore à de petites prédilections nationales, & qu'ils ſemblaſſent ignorer que les ſots & les faux ſavans ſont partout la plus nombreuſe famille, comme auſſi que tous les pays policés ont produit de grands hommes dans plus d'un genre.

Si un Roi de France ou d'Angleterre eût autrefois conquis l'Italie, & l'eût conſervée, ſoit de droit divin, ſoit par celui du plus fort; poſſeſſeurs des monumens de la Grece & de l'ancienne Rome, les François ou les Anglois euſſent enſeigné la peinture aux autres nations. Nous avons été des premiers étudier l'art en Italie; nous y allons encore; nous y avons une Académie : & l'on oſe nous imputer dans un livre Italien, *de croire que toutes les belles choſes ſont nées ſous notre ciel heureux, & que c'eſt peine perdue que d'aller les chercher ailleurs.* Je ne crois pas la nation Françoiſe aſſez ignorante, aſſez Welche, pour être ſi préſomptueuſe & ſi inconſéquente. Nos Artiſtes ſur-tout, déſirent avec ardeur le voyage d'Italie : ainſi, *ſpectatum admiſſi riſum teneatis amici* (*e*). Permis

(*e*) Voyez *Examen critique des différentes écoles de Peinture*; Berlin 1768. Voyez auſſi les lettres de M. le Comte Algarotti. M. Murr, Auteur d'une *Bibliotheque de Peinture, Sculpture & Gravure.* Francfort, 1770, dit que *cet ouvrage eſt très-médiocre:* il m'avoit auſſi paru tel; & j'en ai parlé ſur ce pied là. Je trouve dans la préface d'un dictionnaire portatif d'Italie, Paris, 1775, que *ceux de nos Artiſtes qui n'ont point eu occaſion de voir l'Italie, n'imaginent pas que les arts puiſſent être portés à un plus haut dégré de*

cependant à chacun de dire ſon avis, à ſes riſques, périls & fortunes. Si Meſſieurs d'Argens & Algarotti ont uſé de ce droit, voici comment un autre Ecrivain a cru devoir s'en ſervir auſſi.

« Il me ſemble toujours de trouver dans » les peintures des trois divinités françoiſes, » le Brun, Pouſſin, le Sueur, & dans leurs » plus fameux & plus parfaits ouvrages, que » j'ai vu pluſieurs fois, après avoir oublié pour » quelque tems, ceux des Italiens; il me ſem- » ble d'y avoir trouvé certaine rudeſſe, ou ef- » fort, ou difficulté qui me déplaiſoit, cepen- » dant beaucoup moins dans les ouvrages du » Pouſſin qui étudia trente ans en Italie. J'ai » obſervé la même choſe dans les ſtatues de

---

perfection qu'ils l'ont été en France. M. le Comte Algarotti nous fait un reproche injuſte, on le copie; on encherit même, ſans ſe douter juſqu'à quel point on ajoute à l'injuſtice; car où eſt l'Artiſte célebre qui n'ayant pas vu l'Italie, pourroit *imaginer* l'abſurdité qu'on lui impute ici?... J'allois peut-être continuer encore, mais voilà mon ſérieux déja loin. Je tourne quelques feuillets de ce dictionnaire, & je lis: *Jean-Baptiſte Adriani publia une lettre, adreſſée à Vaſari, dont Pline a parlé.* Et je me ſais bon gré d'aimer encore à rire.

„ Girardon, de le Gros, de Puget, de Pigalle
„ & de Bouchardon; quoique Pigalle me pa-
„ roiſſe avoir plus que les autres, le goût
„ Grec. Je n'ai ni trouvé, ni ſenti dans toutes
„ ces productions, cette beauté naturelle, ani-
„ mée, parfaite, que Raphaël, Correge, Paul
„ Veroneſe, André del Sarte, Guide, les meil-
„ leurs de nos Peintres, & le ciſeau de Michel-
„ Ange, de Jean de Boulogne, de Daniel de
„ Volterre & de tant d'autres, m'ont fait ſentir.
„ Il me ſembloit (pour m'expliquer) goûter
„ un fruit plus ou moins âcre; de trouver un
„ plein repos dans les uns, quelque déplaiſir
„ dans les autres; de ſentir le raviſſement de
„ l'ame dans nos Artiſtes, & l'étonnement dans
„ les Artiſtes François. J'en dis autant, à pro-
„ portion, de Rubens, de Vandeck, & de tout
„ le reſte".

On n'avoit peut-être pas encore comparé les plus beaux ouvrages de nos meilleurs Artiſtes, à un fruit qui agace plus ou moins les dents, & nous avions cru que Bouchardon étoit celui de nos Statuaires qui avoit plus que les autres, le goût Grec. Ce trait étoit réſervé à l'auteur *dell'Entuſiaſmo delle belle arti*, page 302; le tout pour s'expliquer, *a ſpiegarmi.* Quelque mérite qu'ait d'ailleurs cet Ecrivain, il a encore celui

de trouver la cauſe de la décadence des beaux-arts dans ſon pays; car il en convient, & voici comment. *Un autre ſujet à traiter ſeroit*, dit-il, *comment le bon goût a paſſé de l'Italie au de-là des Alpes, & comment le mauvais goût eſt venu de France & d'Allemagne en Italie, dans l'architecture, la peinture, la ſculpture, &c.... tant de corruption ne ſeroit jamais née d'elle-même en Italie.* J'ignore à quel degré l'enthouſiaſme eſt parvenu pour ce livre en Italie; mais je ſuis fâché que trop d'injuſtices le défigurent en plus d'un endroit: quoiqu'il contienne pluſieurs bons jugemens qu'on voit par-tout ailleurs, ils font encore plaiſir, quelque part où on les retrouve.

Les Italiens qui ne prendroient pas à gré quelques obſervations que j'ai pû faire ſur des Artiſtes de leur pays, voudront bien permettre que je rappelle ici comment nous traite cet Ecrivain leur compatriote, & comment il juge nos meilleurs Artiſtes. Le tems de votre gloire eſt paſſé, pourrois-je lui dire, vous en convenez: mais vous vous en dédommagez en inſultant par un aſſez plat ſarcaſme, les Artiſtes d'une nation qui loin de vous déprimer, va toujours étudier les chef-d'œuvres dont vous êtes encore les gardiens.

DU

TABLEAU DE TIMANTHE

REPRÉSENTANT LE SACRIFICE D'IPHIGENIE.

PLine dit: " Pour Timanthe il eut le génie „ très-fécond. Son Iphigénie fut célebre par les „ éloges des orateurs. L'ayant repréſentée de „ bout devant l'autel où elle devoit être immo„ lée, il peignit tous les aſſiſtans dans l'afflic„ tion, particuliérement l'oncle de cette Prin„ ceſſe; & ayant épuiſé les différens caracteres „ de la douleur, il voila le viſage d'Agamem„ non, ne trouvant plus poſſible de le faire „ paroître avec l'expreſſion convenable à ſa „ ſituation (*a*) ".

Si Timanthe, ayant épuiſé tous les caracte-

(*a*) Nam Thimanthii vel plurimum adfuit ingenii. Ejus enim eſt Iphigenia, oratorum laudibus celebrata quâ ſtante ad aras perituræ, cùm mæſtos pinxiſſet omnes, præcipue patruum, & triſtitiæ omnes imaginem conſumpſiſſet, patris ipſius vultum velavit, quem dignè non poterat oſtendere. l. 35. c. 10.

res de la triſteſſe & de l'affliction, fut obligé de voiler le viſage d'Agamemnon, c'eſt qu'il ne ſavoit pas placer ſes perſonnages de la maniere la plus convenable à leur donner le plus ou le moins d'intérêt néceſſaire dans ſa compoſition, ou qu'il ignoroit la gradation des caracteres. Ce qui n'eſt pas la marque d'un bon jugement, ne doit pas être l'objet d'un éloge. Mais pourquoi raiſonner à côté de l'objet? Voyons en deux mots ſi Timanthe ſavoit rendre les expreſſions. Pline dit, qu'Ariſtides fut le premier qui peignit l'ame, les ſentimens, les caracteres, les troubles de l'eſprit. Or ce Ariſtides étoit en réputation vers la 108e. ou 110e. Olympiade, environ 60 ans après Timanthe. Vous voyez bien que Timanthe ne devoit pas être trop ſavant dans une partie qui ne fût connue que 60 ans après lui. Les contemporains qui n'avoient pas encore vû chez les Peintres de véritable expreſſion, admiroient les tableaux qui en ſuppoſoient, comme on admiroit les ſtatues de Dédale & la premiere montre qui fut faite. Ces contemporains écrivirent, furent copiés par d'autres, qui le furent auſſi; & Pline compila ce qui lui en parvint. Voilà comme il écrivoit l'hiſtoire de l'art, comme il entendoit lui-même ce qu'il écrivoit, comme on le fait

lire, & comme la poſtérité a de bons mémoires.

Mais ſuppoſons que Timanthe, emporté par les expreſſions dont il étoit vivement pénétré, les eût épuiſées ſur les autres figures, il ſut habilement, dit-on, réparer cette faute par un grand trait de génie : c'eſt ce que nous allons voir.

L'étendue de l'eſprit, la force de l'imagination & l'activité de l'ame, voilà le génie. (Encyclop. Art. *Génie.*) Ainſi quand on ſe reſſouvient de ce qu'un autre a fait, on a de la mémoire & point de *génie.* Quand on fait ce qu'un autre a fait, & qu'on fait préciſément la même choſe, on *n'imagine pas*, on imite. Quand un autre, dans *l'activité de ſon ame*, a trouvé un trait de *génie*, il diſpenſe la nôtre de la même activité, lorſque nous voulons exécuter une choſe pareille. Appliquons ces définitions au prétendu trait de génie de Timanthe.

Euripide, par le tems où il vivoit, auroit été le pere de Timanthe ; il avoit fait ſon Iphigénie plus de 50 ans avant que celui-ci fit la ſienne. Il dit au cinquieme acte : *Agamemnon la voit s'avancer vers le terme fatal ; il gémit, il détourne la vue, il verſe des larmes & ſe couvre le viſage de ſa robe* (*b*) : trait que le Poëte

(*b*) Remarquez qu'Euripide fait couvrir le viſage

Poëte avoit habilement préparé dès le ſecond acte, en faiſant dire à Agamemnon : *Roi, je rougis de verſer des pleurs, & pere infortuné, je rougis de n'en pas répandre.* Il paroît de là que ce n'eſt pas tant pour laiſſer imaginer au ſpectateur l'expreſſion de la plus forte douleur qu'Euripide couvre le viſage du pere d'Iphigénie, que pour conſerver la décence & la dignité bien ou mal entendues, de ce Roi de tant de Rois : caractere que le Poëte a fort ingénieuſement ſoutenu dans le dernier acte. J'ignore ſi d'autres ont fait attention à cette nuance délicate ; mais le pere Brumoy ne l'a point apperçue, & M. Racine le fils l'a fait diſparoître dans ſon examen d'Iphigénie : on pourroit, ce me ſemble, élever ſon pere ſans abaiſſer ſon ayeul. Ainſi on a mal vû, ſi je ne me trompe, le trait que le Peintre a emprunté du Poëte, tant qu'on n'y a vû que le voile d'une douleur inexprimable. Ce n'eſt pas trop avancer que de dire : toute la Grece ſavoit par cœur l'Iphigénie d'Euripide, & le Peintre Timanthe ne l'ignoroit pas. Comment donc des hommes d'eſ-

---

d'Agamemnon lorſque ſa fille s'achemine à l'Autel, qu'il la rencontre & qu'elle lui parle ; ce qui n'eſt pas l'inſtant du ſacrifice.

prit, des ſavans ſans nombre, tant chez les Anciens que parmi les Modernes, ont-ils pris le change? Pourquoi ſe ſont-ils extaſiés ſur cette prétendue imagination de Timanthe, & comment n'ont-ils pas vu que ſon génie n'étoit là qu'une copie de celui d'Euripide?

Quant aux Grecs, ils retrouvoient avec plaiſir dans le tableau de leur Peintre, l'Agamemnon de leur Poëte. *Voilà*, dit une note dans le pere Brumoy ſur ce paſſage, *voilà ce qui a donné lieu au tableau ſi vanté de Timanthe; le Poëte méritoit au moins autant d'éloges que le Peintre* (c). Après une obſervation auſſi juſte, auſſi frappante; après la publication en françois de l'Iphigénie d'Euripide, comment des Ecrivains François ont-ils le courage de dire encore, *Timanthe* IMAGINA *de repréſenter Agamemnon la tête voilée?* M. de Jaucourt qui copioit les diſcours de M. de Caylus, voyoit pourtant la note, pag. 197. tom. 25. des Mém. de l'Acad., où il eſt dit, que Timanthe *étoit redevable à Euripide du trait qui lui a fait le plus d'honneur dans ſon tableau.* Il avoit dû lire

(c) D'autres prétendent que Timanthe doit ſon voile à Homère qui fait couvrir le viſage de Priam de ſon vêtement, après la mort de ſon fils Hector.

auſſi dans les *réflexions ſur la poëſie*, de M. Louis Racine, *Agamemnon eſt préſent au ſacrifice, mais il s'eſt voilé le viſage; voile heureux dont fit uſage le Peintre vanté par Cicéron:* cela étoit imprimé dès l'année 1747. Cette démonſtration une fois poſée, que le Poëte antérieur au Peintre, lui ôte l'invention du voile, eſt un point duquel il n'eſt plus permis de s'éloigner. Ce n'eſt pas que M. Louis Racine ait pour cela bien lu ſon Euripide, lequel comme on a vu, ne voile pas Agamemnon au ſacrifice.

On peut voir auſſi la deſcription du tableau où Carle Vanloo a traité le même ſujet; elle fut imprimée en 1754. On y trouvera, page 25, *malgré le reſpect que j'ai pour l'antiquité, je ne louerai point Timanthe d'avoir voilé le viſage d'Agamemnon.* Page 26, *ce procédé me paroît dans la peinture un contreſens, &, ſi j'oſe le dire, une abſurdité.* Et page 27, *je ſuis perſuadé que Timanthe n'avoit couvert les yeux d'Agamemnon du pan de ſa robe, que pour copier fidelement Euripide, & que les Hiſtoriens peu exacts ſur les parties des arts, ou trop amis de l'hyperbole, ont mal conçu l'objet du Peintre, ou ont altéré la tradition d'un fait très-ſimple en ſoi.* Voilà qui concourt à la preuve que Timanthe n'a point imaginé ce voile; & l'Auteur déſap-

prouve auſſi les Hiſtoriens qui en ont exagéré l'éloge (*d*).

Quant à Pline le compilateur indigeſte, il vouloit, comme tant d'autres, voir dans Timanthe un Peintre de génie; ainſi, toute idée qui ne le lui eût pas préſenté tel, devoit s'affoiblir, diſparoître même, au point de le laiſſer entiérement livré à ſon opinion. Cette Iphigénie avoit été célébrée par des orateurs, *oratorum laudibus celebrata.* C'en étoit aſſez pour Pline: Eh! ne l'en plaiſantons point! c'en eſt aſſez auſſi pour des milliers de gens d'eſprit, je n'oſe pas dire des ſavans. C'eſt ainſi qu'emporté par le torrent de l'autorité, la préoccupation jointe à l'ignorance de la choſe, n'apperçoit que ce qu'elle a bien réſolu de voir.

(*d*) J'ai placé vers la fin, le préambule de la deſcription dont je viens de copier deux ou trois paſſages; non que je trouve en rien ce préambule fort ſingulier, mais ſeulement pour montrer à certains lecteurs que moi-même je ne le ſuis point, & que les perſonnes qui cultivent & connoiſſent le plus nos arts, ſont néceſſairement de l'avis des Artiſtes. Au ſurplus je me fais honneur d'être blâmé par la vanité aveugle & bleſſée, & (ſur cet article) je ſerois un peu fâché de plaire à ceux qui boudent M. le Comte de Caylus, Auteur de la deſcription.

Nous dépendons de tant de cauſes qui nous tyranniſent, que fort peu de ces beaux parleurs qu'on appelle gens d'eſprit, ſont en état d'agir autrement : il faut du travail & d'excellens organes pour ſe conduire le moins mal poſſible ; & voilà l'eſprit juſte.

Si l'autorité des Anciens & celle de quelque homme que ce ſoit, quand elle n'eſt fondée que ſur elle-même, étoit un rempart contre la ſaine critique, où en ſeroient les ſciences & les arts ? Si ſur chaque matiere dont quelques Ecrivains ſe ſont emparés, & ſur laquelle ils ſe ſont aviſés de trancher net, quoiqu'ils y fuſſent peu éclairés ; ſi, dis-je, des hommes profondément inſtruits & tenaces, y euſſent conſacré leurs veilles, quels ſervices n'euſſent-ils pas rendus à l'humanité ! L'homme qui cherche de bonne foi la vérité dans quelque matiere que ce ſoit, ne ſe trouveroit pas égaré par des guides infideles. Nos jugemens, avant d'être formés, ſont pervertis par des Ecrivains légers qu'une vaine renommée a métamorphoſés en docteurs irréfragables.

Il y a une petite obſervation à faire encore à l'occaſion du paſſage de Pline ; je m'y arrête, parce que le texte eſt ſous mes yeux. Pline dit, *patris ipſius vultum velavit* ; & dans le 12^e^

vol. de l'Encycl. pag. 264, on lit, *velavit ejus caput*, dit Pline, *& ſibi cuique animo dedit eſtimandum.* Les recueils ou la mémoire de M. de Jaucourt l'auront trompé. Peut-être auſſi ſe ſera-t-il mépris en liſant ce latin dans l'Abbé Du Bos: le nom de Pline & celui de Quintilien, placés quelques mots avant le paſſage, peuvent induire en erreur quand on eſt preſſé. Quoiqu'il en ſoit, cette fin de phraſe eſt de Quintilien, *de inſtit. orat. l. 2. c. 13.* Ce n'eſt là qu'une petite faute que tout Ecrivain peut commettre par inadvertance, ſur-tout quand on n'a pas le tems de ſe relire; mais pourtant qu'il eſt à propos d'obſerver, pour ne pas induire en erreur ou y laiſſer, ceux qui ne liſent pas les originaux.

M. de Jaucourt obſerve au même endroit, que le Pouſſin a employé dans ſon Germanicus l'idée de Timanthe, & donne à entendre par ſes expreſſions, que c'eſt ſans la devoir au Peintre Grec, attendu que *le tableau de Timanthe ne ſubſiſtoit plus quand le Pouſſin fit le ſien.* Que le tableau de Timanthe ne ſubſiſtât plus alors, c'eſt un fait indiſputable: mais il réſulteroit du raiſonnement de M. de Jaucourt trop négligemment copié d'après celui de l'Abbé Du Bos, que le tableau d'Euripide ſubſiſtant lorſque Ti-

manthe fit le ſien, ce Peintre pouvoit bien devoir ſon idée au Poëte, & que le Pouſſin peut devoir également la ſienne au même Poëte qui ſubſiſte encore. Puiſque les mots expriment les idées, c'eſt en les employant à propos, qu'on ne confond pas les idées. *Imiter & copier* ne ſont pas ſynonymes: on peut donc imiter l'idée d'un tableau, quand, par une deſcription exacte, cette idée eſt dépoſée chez un Ecrivain; alors on n'a pas beſoin du tableau pour employer la même idée. Mais pour copier le tableau, on ſait que ſa préſence eſt néceſſaire, & que la plus exacte deſcription n'y ſerviroit à rien.

Ainſi M. de Jaucourt pouvoit dire, par exemple, qu'une femme auprès du lit de Germanicus mourant, n'eſt pas Agamemnon qui voit arriver ſa fille dans le camp des Grecs, pour y être aſſaſſinée à la vue de toute l'armée; que le Pouſſin a dû prendre dans la Nature, comme tous les Peintres & les Sculpteurs, l'idée d'une femme qui eſſuie ſes larmes avec un mouchoir; qu'il n'y a pas d'actrice qui n'en faſſe autant tous les jours au théâtre, ſans penſer ſeulement qu'il ait exiſté un tableau de Timanthe.

Voilà peut-être des raiſons qui euſſent été préférables; mais il ne falloit pas donner pour

preuve du génie autodidacte du Pouſſin, la non-exiſtence du tableau de Timanthe; parce que ſi le Pouſſin eût voulu recourir à d'autres autorités qu'à celle de la Nature pour ſavoir s'il devoit donner un mouchoir à ſon Agripine, & qu'il eût cru bonnement que la tête d'Agamemnon couverte lui fut néceſſaire, n'avoit-il pas Euripide, Cicéron, Pline, Quintilien & Valere Maxime? Mais le Pouſſin eût montré auſſi peu de ſens &.de jugement dans ſon art, qu'Euripide mettoit d'intelligence dans le ſien. Quel rapport, en effet, entre le mouchoir d'Agripine & le manteau d'Agamemnon? Revenons au tableau Grec.

Nous diſtribuons volontiers le blâme & l'éloge un peu trop légerement. De ce qu'Euripide a voilé ſon Agamemnon, s'enſuit-il que Timanthe ait dû voiler le ſien? Avant de décider ce point, il faut examiner les raiſons du Poëte, & voir ſi le Peintre en avoit de ſemblables. Si Euripide eſt parti du cruel embarras où ſe trouvoit Agamemnon, qui, comme pere, ne pouvoit retenir ſes larmes, & comme Roi, les vouloit cacher à ſes prêtres & à ſon armée, Timanthe a bien fait d'imiter Euripide. Mais ſi, comme on le ſuppoſe communément, le Poëte n'ayant d'autre objet que celui de laiſſer de

l'exercice à l'imagination du ſpectateur, employa l'artifice de ce voile, ne pourroit-on pas, en ſe rappellant les uſages du théatre Grec, appercevoir que les maſques des Acteurs s'oppoſoient abſolument à l'effet des expreſſions compoſées & ſucceſſives (*e*)? Raiſon aſſez forte pour qu'Euripide jettât un voile ſur le viſage de ſon Acteur, ſi la ſcene eût été en action; mais puiſqu'elle n'eſt qu'un récit, il eſt évident que l'objet du voile étoit de conſerver le caractere d'Agamemnon, comme on l'a vu plus haut: ôtez cette unité de caractere, vous trouverez

(*e*) C'eſt dommage que dans l'*Eſſai ſur l'art dramatique*, ouvrage d'un homme de génie, d'un penſeur très-hardi, on trouve page 353, que le maſque des Anciens étoit une peau délicate, preſque auſſi fine que l'épiderme, preſque tranſparente, & à travers de laquelle les mouvemens de l'ame étoient exprimés par le jeu des muſcles & des fibres, qui les rendoit très-ſenſibles. Si cela étoit, on n'avoit qu'à laiſſer voir la peau du viſage, elle en eut fait autant. Il ſemble auſſi qu'un fait invraiſemblable & contredit formellement, par une foule de preuves de la plus grande force, ne doit pas être avancée ſans l'appuyer au moins de quelque autorité, & M. Mercier n'en produit point. Chacun ſait comment étoient faits les maſques des acteurs, au tems d'Euripide.

que le récit eſt un voile ſuffiſant, qui laiſſoit tout le jeu à l'imagination du ſpectateur, & qu'il étoit très-inutile de lui dire que le Roi s'étoit effectivement voilé le viſage. Quant à Homère, les mêmes raiſons ſont pour lui contre Timanthe.

Il n'en eſt pas ainſi du tableau de ce Peintre, ſi l'on veut que ſon voile ne fut mis que pour cacher une expreſſion inexprimable. 1°. La Peinture n'admet point les maſques ſur le viſage de ſes Acteurs. 2°. Le Peintre expoſe ſa ſcène en action. Timanthe devoit donc prendre un autre parti que le Poëte, ſous peine d'être un Peintre ſans jugement, un ſervile imitateur. C'eſt ainſi qu'en croyant célébrer un Ancien, on n'en fait qu'un Artiſte médiocre: obſervation qu'on auroit dû faire avant d'écrire que les Peintres & les Statuaires doivent prendre, non ſeulement leurs ſujets chez les Poëtes, mais peindre auſſi d'après eux les épiſodes, les emblèmes ou allégories; comme ſi une idée, quelquefois très-ingénieuſe ou ſublime en Poëſie, n'étoit pas ſouvent ridicule ou monſtrueuſe en Peinture & Sculpture. L'Agamemnon de Timanthe en ſeroit une preuve, ſi on vouloit que ce voile ne fut autre choſe qu'un trait de génie pour cacher une douleur inexprimable.

Mais accordons au Peintre Grec, le ſens, le diſcernement qui doivent lui appartenir, & diſons qu'il a vu Agamemnon comme Euripide l'avoit fait; c'eſt-à-dire, pere & Roi en même tems, voulant cacher & réunir l'ame d'un pere & la majeſté du trône: métaphyſique des plus ſubtiles dans le cas dont il s'agit. Diſons auſſi que Timanthe a changé les tems, & qu'il a placé le voile au moment du ſacrifice, tandis que le Poëte l'avoit placé lorsqu'Iphigénie, allant à l'autel, rencontre ſon pere. Ainſi le Peintre, même en voilant mal-à-propos ſon Agamemnon, n'a pas *copié fidellement Euripide:* il a fait une tranſpoſition, ce qui ne doit jamais être pris pour une imagination. Ne diſons donc plus que *Timanthe* IMAGINA *de repréſenter Agamemnon la tête voilée*, attendu que nous dirions un menſonge, & que peut-être nous ferions une imputation à un Artiſte qui ne l'auroit pas méritée, ſi nous ajoutions, comme les Orateurs, *Timanthe couvrit la tête d'Agamemnon, parce qu'ayant épuiſé ſur tous les aſſiſtans la triſteſſe, le chagrin, l'abattement, les pleurs, les gémiſſemens, les ſanglots, les cris, & toute l'amertume de la douleur, il n'avoit plus d'expreſſion aſſez forte; & par cette invention il a laiſſé au ſpectateur à imaginer l'excès d'affliction où étoit plongé*

ce pere infortuné. Voyez Cicéron, *in Orat.* num. 74. Quintilien l. 2. c. 13. Valere Maxime, l. 8. c. 12. & Pline.

Ces remarques étoient faites, lorſque les *Queſtions ſur l'Encyclopédie* parurent. On y lit, à la page 295. premiere partie: „ Si le Peintre „ Timanthe venait aujourd'hui préſenter à côté „ des tableaux du palais-royal, ſon tableau du „ ſacrifice d'*Iphigénie*, peint de quatre couleurs; „ s'il nous diſait, des gens d'eſprit m'ont aſſuré „ en Grece que c'eſt un artifice admirable d'a- „ voir voilé le viſage d'*Agamemnon*, dans la „ crainte que ſa douleur n'égalât pas celle de „ *Clitemneſtre*, & que les larmes du pere ne „ déshonoraſſent la majeſté du monarque; il ſe „ trouveroit des connoiſſeurs qui lui répon- „ droient, c'eſt un trait d'eſprit & non pas un „ trait de peintre. Un voile ſur la tête de votre „ principal perſonnage, fait un effet affreux „ dans un tableau. Vous avez manqué votre „ art; voyez le chef-d'œuvre de *Rubens*, qui „ a ſu exprimer ſur le viſage de *Marie de Médicis* la douleur de l'enfantement, l'abatte- „ ment, la joie, le ſourire & la tendreſſe, non „ pas avec quatre couleurs, mais avec toutes „ les teintes de la nature. Si vous vouliez qu'*A-* „ *gamemnon* cachât un peu ſon viſage, il fallait

„ qu'il en cachât une partie avec ſes mains po-
„ ſées ſur ſon front & ſur ſes yeux, & non
„ pas avec un voile que les hommes n'ont ja-
„ mais porté (*f*), & qui eſt auſſi déſagréable
„ à la vue, auſſi peu pittoreſque qu'il eſt op-
„ poſé au coſtume; vous deviez alors laiſſer
„ voir des pleurs qui coulent, & que le héros
„ veut cacher; vous deviez exprimer dans ſes
„ muſcles les convulſions d'une douleur qu'il
„ veut ſurmonter. Vous deviez peindre dans
„ cette attitude la majeſté & le déſeſpoir. Vous
„ êtes Grec, & *Rubens* eſt Belge; mais le Belge
„ l'emporte ".

L'Auteur de cette obſervation n'eſt pas ce qu'on appelle un Connoiſſeur en peinture; on apperçoit même qu'il ne s'en pique pas quand il dit, qu'il falloit voir couler les pleurs d'Agamemnon, & qu'il devoit cacher une partie de ſon viſage avec ſes mains poſées ſur le front &

(*f*) Mais ſi c'étoit ſa robe, comme dans Euripide? Perſonne ne dit que ce fut un voile de femme, *peplum*. Cicéron dit, *obvolvere*, *envelopper*, *cacher*. Quintilien dit, *velare*, *couvrir*. Valère Maxime dit, *involvere*, *envelopper*, Pline dit, *velare*, *couvrir*. Tout cela peut ſe faire avec une robe ou un manteau d'homme.

ſur ſes yeux! ce n'eût été qu'un perſonnage du ſecond ordre. Il ne connoît pas non plus aſſez le tableau de Timanthe, quand il fait dire à l'Artiſte, qu'il a voilé la tête d'Agamemnon dans la crainte que ſa douleur n'égalât pas celle de Clitemneſtre: il ne paroît pas, ſelon les Ecrivains qui en parlent, que Clitemneſtre aſſiſtât au ſacrifice; ſelon Euripide, elle s'étoit retirée dans ſon palais. Voyez cependant, malgré ſes fautes, de combien cet Obſervateur l'emporte ici ſur le prétendu Connoiſſeur Pline. C'eſt qu'il ne copie pas ſans jugement des éloges antiques. C'eſt qu'il voit, comme tous les hommes bien organiſés, une partie de l'Art qui appartient à tous les hommes, ſans qu'ils aient beſoin d'être connoiſſeurs; car ce qu'il fait dire à des connoiſſeurs, n'eſt autre choſe que le jugement d'un eſprit droit qui raiſonne ſur l'idéal d'un tableau.

M. de Voltaire avoit déja fait, à peu près, les mêmes obſervations dans ſes *nouveaux Mélanges philoſophiques*, (troiſieme partie, p. 362. in-8°. 1765.) " Certains traits d'imagination „ ont ajouté, dit-on, de grandes beautés à la „ peinture. On cite ſur-tout cet artifice avec „ lequel un Peintre mit un voile ſur la tête „ d'Agamemnon dans le ſacrifice d'Iphigénie;

„ artifice cependant, bien moins beau que ſi „ le Peintre avoit eu le ſecret de faire voir ſur „ le viſage d'Agamemnon le combat de la dou- „ leur d'un pere, de l'autorité d'un monarque, „ & du reſpect pour ſes Dieux; comme Ru- „ bens a eu l'art de peindre dans les regards & „ dans l'attitude de Marie de Médicis, la dou- „ leur de l'enfantement, la joie d'avoir un fils, „ & la complaiſance dont elle enviſageoit cet „ enfant ".

Ce peu de paroles annoncent un obſervateur ſenſible, mais qui ne veut pas qu'on lui donne un foible tour d'adreſſe, pour un trait de génie. Quant à l'expreſſion de Marie de Médicis, peut-être n'eſt-elle pas bien préciſément un objet de comparaiſon avec Agamemnon témoin du meurtre de ſa fille. Mais ſi Rubens eût voilé le viſage de la Reine, pour quelque raiſon que ce fut, & tous les perſonnages du tableau euſſent-ils concouru à l'intérêt du ſujet, on en ſeroit réduit aux vaines déclamations, aux exclamations vagues ſur le voile myſtérieux. La belle carriere que ce ſeroit pour les ſcrutateurs profonds! Et qui ſait ſi Timanthe, fatigué des *ſi* & des *mais*, ne s'eſt pas ainſi débarraſſé de beaucoup de tracaſſeries de la part des gens d'eſprit de ſon tems, leſquels prêchoient, ob-

ſédoient & faiſoient peut-être auſſi comme au nôtre, manquer une belle choſe à un Artiſte?

Si Rubens eût traité le ſujet de Timanthe, vous lui euſſiez vu développer tous les reſſorts de l'Art: jugez-en par ſa Marie de Médicis. Mais s'il eût manqué ſon Agamemnon bien plus difficile encore, je ne répondrois pas qu'alors il ne lui eût jetté un voile ſur le viſage; & à coup ſûr il eût trouvé des admirateurs enthouſiaſtes de ſa foibleſſe. Voyez par le tableau du Luxembourg ce qu'une tête, peinte avec tout le ſentiment d'un grand maître, fait ſentir & dire; comparez-le aux idées vagues & incertaines, ou plutôt au ſilence qu'a produit le voile de Timanthe: car vous ne pouvez rien me citer de tout ce qui en a été dit & écrit, où la nature de l'expreſſion cachée ſous ce voile ſoit fixée autrement que ſelon l'imagination, qui varie à l'infini chez tous les hommes. Concluons donc que, de ſuppoſition en ſuppoſition, le tableau des onze mille vierges, avec ſon rideau qui le couvre tout entier, pourroit faire imaginer auſſi les plus belles choſes du monde à celui qui auroit le cerveau aſſez creux pour s'en donner la peine; & je vous défierois d'avoir un droit bien fondé pour lui nier ſa viſion. Mais vous ne préférerez pas le maſque illuſoire

&

& menteur au visage qui vous dit une vérité frappante; & vous regarderez comme un tribut payé à la coutume tyrannique & moutoniere, ces trois vers qu'un de nos Poëtes a fait paroître encore en 1769.

D'atteindre à sa douleur l'Artiste désespere;
Il cherche, hésite, enfin le génie a parlé,
Comment nous montre-t-il Agamemnon? voilé.

Tant il est vrai que les vieilles erreurs, de toutes les especes, ont une peine incroyable à se déraciner. C'est une hydre que les coups les mieux assenés ne peuvent empêcher de se réproduire, si l'on n'y emploie la recette d'Hercule.

Exprimons-nous par un trait d'Artiste, & ne faisons ni voiler, ni pleurer Agamemnon; parce qu'en peinture le voile est une sottise foible, & que l'extrême douleur ne fait pas verser de larmes, elle les arrête. Agamemnon voit lever le couteau sacré sur le sein de sa fille: la pâleur est sur son visage: le saisissement est prêt à lui ôter le sentiment: il ne se soutient que par le choc des convulsions intérieures: sa majesté, sa fierté, sont devenues torpeur. Si ses bras abattus & roidis ont quelque mouvement, ils ne l'expriment que par la violente contraction des muscles: le serrement est universel:

Agamemnon exiſte-t-il? Il ne le ſait pas; l'empire du Roi ſur le pere, celui du pere ſur le Roi, ſont auſſi difficiles à diſtinguer, qu'ils ſont confondus. Si vous voulez tempérer toute l'expreſſion de la douleur d'un pere dans ce fatal moment, que ce ſoit par l'expreſſion de la fermeté d'une ame forte qui cede à la néceſſité divine & humaine. Peignez les plus beaux traits, un homme de la proportion la plus noble, l'habillement le plus majeſtueux, le plus impoſant: voilà mon Agamemnon. Il déchireroit votre ame, vous ſeriez vous-même cet Agamemnon. Mais étoit-il poſſible de le repréſenter ainſi ſoixante ans avant qu'on ſût peindre l'expreſſion? Pour Clitemneſtre, on ſent bien que ſi elle eût aſſiſté au ſacrifice, elle fut tombée évanouie. On peut ſans doute faire encore d'autres fort beaux Agamemnons, qui ne ſeroient ni celui de M. de Voltaire, ni le mien.

Mais voici où le voile eſt à propos, où il eſt indiſpenſable, où il faut laiſſer agir l'imagination du ſpectateur ſur l'objet principal. Suppoſez un perſonnage très-intéreſſant, qui, dans une émeute, ait eu le viſage fracaſſé au point d'être défiguré d'une maniere affreuſe. Cachez ſa tête avec ſa robe, faites ruiſſeler le ſang ſur ſon vêtement de deſſous; mon imagination verra

le visage le plus horrible, mais qu'il ne vous est pas permis de montrer à découvert. Voilà ce qu'il faut laisser peindre au spectateur. Mais un pere affligé ! mais un Roi ! mais Agamemnon ! Vous êtes Peintre, & vous me cachez la situation la plus expressive, la plus intéressante ; & vous employez encore le sophisme pour me faire approuver ce vol que vous me faites. Vous n'êtes qu'un Peintre foible, un homme sans ressorts ; vous ne connoissez pas tous ceux de votre art. Qu'importe l'espece de voile dont vous vous servez ! Que ce soit des mains jointes & des bras levés, ou tel autre geste, qui me cache le visage du héros : en voilant Agamemnon, vous avez dévoilé votre foiblesse.

Un Peintre qui représente Agamemnon voilé, me paroît aussi ridicule que le seroit un Poëte qui, dans une situation pathétique me diroit, pour remplir mon attente & se tirer d'affaire, que les sentimens de son personnage sont au-dessus de toute expression. Et je dirois au Poëte : vous raisonnez comme ces bons sauvages qui ne pouvant compter au-delà de vingt, & voulant donner l'idée d'un nombre plus grand, montrent leurs cheveux pour faire entendre que ce nombre les égale.

Mais quoique le visage d'Agamemnon soit

caché, ſon attitude ne peut-elle pas, dira-t-on, exprimer la douleur, l'abattement, le déſeſpoir? En ce cas, on peut voiler toutes les figures d'un tableau; leurs attitudes ſuffiront pour donner l'idée de leurs expreſſions. Oui, mais l'imagination du ſpectateur échauffée par les expreſſions des autres perſonnages, ne conçoit-elle pas encore plus que l'Artiſte n'auroit pu lui repréſenter? Je n'en crois rien; parce que cela dépend du plus ou moins de juſteſſe & de vivacité que le ſpectateur a dans l'imagination. Or un effet auſſi incertain, auſſi conditionnel, ne doit point être donné pour regle, & l'impreſſion reçue de la part des autres perſonnages pourroit bien être autant de pris ſur l'Agamemnon. Voyez ce qui ſe paſſe au théatre: ſouvent on reproche avec raiſon à de fort bonnes pieces que les caracteres du ſecond ordre nuiſent au perſonnage principal, & le voile d'un beau récit n'y ſupplée pas toujours. Si on vous arrache des larmes en vous racontant la cataſtrophe d'Hippolyte, c'eſt que vous avez vu Hippolyte, que vous l'avez entendu parler, que le tiſſu de ſes avantures vous a paſſé par les yeux & par les oreilles; la ſucceſſion ſeule a fait chez vous ce que l'inſtant unique de la peinture n'y peut jamais produire, ſi cet inſtant eſt maſqué.

Pourquoi la Judith de Rubens fait-elle frémir ? Pourquoi laiſſe-t-elle dans l'imagination des traces profondes ? C'eſt qu'il a montré une bouchere qui hâche le col d'un homme endormi. Le ſang jaillit ſur les bras de l'exécutrice. Holopherne lui mord deux doigts de la main qu'elle appuie ſur ſon viſage. Rubens a peint *une Juive inſpirée* ; il a déployé toute l'horreur du ſujet. Peignez les mœurs, le caractere des perſonnes & des nations, vous peindrez la Nature. Si des coutumes trop délicates ne vous laiſſent pas cette liberté, renoncez ou à la peinture, ou à de pareils ſujets.

" Le goût que tous les hommes ont pour la
» peinture, dit M. de Caylus, eſt l'effet d'un
» ſentiment naturel preſque indépendant de l'in-
» telligence, dont la ſource eſt dans le pen-
» chant que nous avons à l'imitation, & qui
» n'a pas beſoin d'être démontré quand même
» le ſentiment pourroit l'être. Un Art qui au
» privilege d'animer, d'embellir & de perpétuer
» tous les êtres, joint l'avantage de fixer, de
» remplir même le plus actif & le plus vaſte
» des ſens, de parler à l'eſprit & ſouvent au
» cœur, a dû s'emparer de tout tems de l'eſtime
» univerſelle des hommes.

» Mais autant l'attrait de la peinture eſt vif,

„ ſéduiſant, général, autant elle eſt expoſée à
„ des jugemens précipités, injuſtes & bizarres.
„ La plûpart de ceux qui prétendent au nom
„ de *curieux*, Amateurs ſans connoiſſance ou
„ remplis de préventions, croiroient déroger à
„ leurs droits, s'ils laiſſoient paſſer une ſeule oc-
„ caſion de décider ſur une matiere reconnue
„ pour dépendre du goût. La reſerve & la mo-
„ deſtie des Amateurs éclairés & des Artiſtes
„ mêmes, ne ſauroient arrêter ce penchant à
„ juger les productions d'un Art ſur lequel ceux
„ qui prononcent le plus hardiment, ne ſe ſont
„ jamais aviſé de faire la moindre réflexion. A
„ quoi ſe réduit en effet l'examen d'un tableau
„ pour le plus grand nombre des ſpectateurs
„ qu'il attire? A quelques ſenſations ſuperfi-
„ cielles & momentanées dont on ne cherche à
„ démêler ni la ſource ni les rapports. Et quel
„ eſt ordinairement le réſultat de cette attention
„ paſſagere? Une déciſion ferme & dogmatique,
„ telle qu'on pourroit l'attendre de ceux qui
„ ont paſſé leur vie à réfléchir ſur les difficultés
„ & ſur les myſteres de l'Art. Les Artiſtes ſa-
„ vent aſſez le cas qu'ils doivent faire de ces
„ ſortes de juges: ils mettent avec raiſon au
„ même taux & leurs cenſures & leurs éloges.
„ Mais la ſociété fournit une autre eſpece de

„ juges véritablement dignes d'attention ; &
„ d'autant plus redoutables que les Peintres ſont
„ communément moins en garde contre eux.
„ Je parle de ces hommes qui, verſés dans un
„ ſeul genre, ont l'injuſte habitude de ne con-
„ ſidérer dans les ouvrages de peinture que la
„ partie dont ils ſont le plus affectés, ou dont
„ ils ont fait une étude particuliere. Ces exa-
„ mens partiels ou de détail ont cela de dan-
„ gereux, que n'ayant l'air ni de l'injuſtice, ni
„ de la prévention, ils diſpoſent les perſonnes
„ peu inſtruites à juger de l'enſemble d'un ou-
„ vrage d'après la déciſion qu'elles ont entendu
„ porter ſur quelqu'une de ſes parties.

„ Ces juges peuvent ſe réduire à trois claſſes :
„ à l'homme de Lettres, qui n'obſerve que le
„ point d'hiſtoire & le *coſtume* ; à l'homme d'eſ-
„ prit, qui n'eſt touché que des expreſſions ; à
„ l'homme de l'art qui ne conſidere que l'exé-
„ cution ".

On a vu plus haut, dans une note ſur Polygnote, que M. de Caylus ne tergiverſe point quand il a occaſion de ſévir contre les faux connoiſſeurs.

L'écrit dont j'ai extrait ce paſſage, n'eſt qu'une petite brochure de 31 pages, laquelle n'eſt guere connue que de quelques Artiſtes,

& qui d'ailleurs eſt fort ſujette à ſe perdre ; c'eſt pourquoi il étoit plus ſûr de copier que d'y renvoyer. M. Touſſaint a inſéré dans ſes *Obſervations périodiques ſur la Phyſique, l'Hiſtoire naturelle & les Arts*, une réponſe fort ironique & fort dure à cet Ecrit de M. le Comte de Caylus. Je n'examinerai pas ici juſqu'à quel point l'un & l'autre juge ont tort ou raiſon ſur le fond du ſujet qu'ils traitent. Comme il s'agit entre eux d'un tableau que je n'ai revu qu'un inſtant chez le Roi de Pruſſe, il y a pluſieurs années, je riſquerois trop de me tromper ſi j'en diſois mon avis. Mais ayant ſous les yeux l'Ecrit de M. Touſſaint, je puis aſſurer qu'il eſt plus qu'indécent de répondre aux dernieres paroles du préambule qu'on vient de lire ; *il n'eſt point du nombre de ces trois ſortes de Spectateurs.*

Quoiqu'il ſoit permis de relever les erreurs de quelque Ecrivain que ce ſoit, il ne s'enſuit pas qu'on doive ſe permettre de tacher ainſi ſon papier, eût-on même été publiquement inſulté. Si votre caractere vous porte à la rectitude, qu'il vous faſſe donc auſſi rendre hommage aux bonnes qualités de votre adverſaire. M. le Comte de Caylus nous a laiſſé de très-bonnes choſes : ſes ouvrages ſont parfois repré-

henſibles ſans doute, mais en réſulte-t-il qu'il n'étoit ni *homme de Lettres*, ni *homme d'eſprit*, ni en quelque ſorte *homme de l'art?* S'il n'a produit aucune compoſition, aucune étude d'après le naturel, rien de ce qui conſtitue vraiment l'Artiſte; s'il a même été preſque toujours aidé & conduit par des Graveurs & d'autres Artiſtes, dans les traits qu'il a calqués ſur le cuivre, on ne doit pas moins le regarder, pour cette partie, comme un homme qui joueroit fort paſſablement de quelque inſtrument, & n'auroit pas le génie, l'habitude, les connoiſſances qu'il faut pour compoſer. Malgré le ſarcaſme de M. Touſſaint, M. le Comte de Caylus méritera toujours la réputation d'Amateur particulierement diſtingué.

Parler ſans diſcrétion, imprudemment, diſcourir ſans raiſon, avancer quelque choſe à la volée; tout cela s'exprime en latin par le mot *effutire.* C'eſt, dit M. Brotier dans une note latine, ce que M. de Voltaire & moi avons fait en vain contre le voile d'Agamemnon: *Vana multa adverſùs illud velamen effutiere Cll. Voltaire & Falconet.* Il ajoute qu'il ſeroit honteux de nous réfuter: *quæ refutare puderet.* J'en ſuis d'autant plus fâché que je deſire une réfutation bien ſenſée, bien ſentie, point moutoniere; & que

je promets ma converſion à qui voudra me réfuter ainſi. Il eſt encore tems, puiſque j'exiſte, & que je pourrois faire publiquement ma rétractation. Je crois qu'on ne feroit pas mal de comprendre auſſi M. le Comte de Caylus dans la claſſe des *diſcoureurs à la volée*: j'ai produit ſon titre, & M. Brotier n'a pas jugé à propos d'y avoir égard; ce qui eſt d'autant plus fâcheux que M. de Caylus reſpectoit l'Antiquité.

Après avoir dit que Raphaël a peint un Chriſt mort, & que, pour mieux exprimer la douleur de Marie, il a voilé ſa tête, M. Brotier ajoute que le chemin de la ſuprême gloire n'eſt pas d'envier & d'injurier les Anciens, mais de les louer & de les imiter: *Non per invidiam conviciamque antiquorum, ſed per eorum laudes & imitationem, ad ſummam gloriam eſt via.* Je ne me croyois pas ſi avancé dans le chemin de la gloire. Je ne penſois pas même qu'on en méritât pour louer, comme je l'ai fait, quelquefois avec aſſez de force, les beautés des Anciens. Mais puiſque cela peut en mériter, j'ai donc fait la premiere moitié du chemin. Pour l'autre, malgré mes efforts, je n'ai pas ſu y parvenir; car elle eſt bien autrement difficile à faire qu'un éloge. Si, faute de diſcernement, j'euſſe voulu imiter les défauts des Anciens, peut-être au-

rois-je trouvé des hommes éclairés qui m'en auroient détourné, & qui ne m'auroient pas conſeillé non plus de les louer par ce côté : j'aurois dû le ſouhaiter au moins. En blâmant leurs défauts, je n'ai donc fait pour d'autres que ce que j'aurois dû vouloir qu'on eût fait pour moi : j'étois *Artiſte*, & je pouvois auſſi devenir *Juge*. En un mot, quand M. Brotier nous l'interdiroit, quand Raphaël auroit voilé ſa Vierge, montrons la douleur d'un pere affligé ; montrons les angoiſſes d'une mere, quand il le faut ; & ne craignons pas de faire paſſer dans l'ame du ſpectateur la plus vive affection du perſonnage :

..... *Si vis me flere, dolendum eſt*
Primum ipſi tibi.

Si pourtant M. Brotier eût fait attention à ces paroles de l'Evangile, *omnia conſummata ſunt*, il n'eût pas confondu les deux voiles, & nous auroit pu montrer Raphaël ici plus grand que Timanthe. Après que tout eſt accompli, que le Chriſt ne ſouffre plus, voiler Marie, c'eſt ſaiſir la ſublimité du ſujet. Mais la voiler, tandis que le Chriſt ſouffre encore, ſeroit copier l'étroite idée du Peintre Grec : la penſée n'en eſt pas venue à M. Brotier. On a bien

plutôt dit *quæ refutare puderet*, qu'on n'a penſé combien aiſément on peut être réfuté ſoi-même. Cet habile homme, dont le mérite eſt généralement reconnu, pourroit bien ne pas convenir que mon obſervation le regardât. J'en ſerois fâché; mais les talens qui d'ailleurs le décorent, ne me le rendroient pas moins recommandable.

SUR DEUX OUVRAGES DE PHIDIAS.

ON a vu dans le *Chapitre cinq* du *Livre trente-ſix*, que Pline en parlant des plus beaux ouvrages de Phidias, appuie ſur de petits détails. Son intention eſt bonne aſſurément, & ce n'eſt pas à cet égard qu'il eſt repréhenſible. Mais c'eſt ainſi qu'en croyant donner l'idée d'un grand Statuaire, on la donne d'un Artiſte minutieux, qui ſurcharge de petits détails leſquels ne pouvoient ſe bien voir que de près, un grand ouvrage qui ne pouvoit ſe bien voir que de loin, c'eſt-à-dire à 30 toiſes de diſtance. Si la ſtatue étoit ſur un piédeſtal proportionné à ſa hauteur d'environ 40 pieds, le piédeſtal pouvoit en avoir 20, ce qui en produit 60; or pour bien voir un objet élevé, on ſait qu'il faut une reculée de deux à trois fois ſa hauteur: ainſi à 20 ou 30 toiſes qui faiſoient cette reculée, comment voyoit-on les ornemens du bouclier & de la chauſſure? Et comment de plus près, pouvoit-on appercevoir le deſſus de cette chauſſure où étoit gravé le combat des Centaures & des Lapithes? Mais Pline n'eſt que l'Hiſtorien de ces ouvrages, ne lui de-

mandons rien de plus ; s'il a quelquefois des vues très-fines, très-juſtes, très-délicates, c'eſt qu'il n'y a pas un homme d'eſprit qui n'en ait. C'eſt pourtant une aſſez plaiſante façon de raiſonner que celle-ci : pour donner une idée du génie qui chanta la colere d'Achille à ceux qui n'ont pas lu l'Iliade, je leur parlerai de quelques petits vers de la façon d'Homère. C'eſt tout juſte comme Pline ici nous parle de Phidias.

Mais ſi Phidias n'a point fait ces petits ornemens ; s'ils n'ont été ajoutés à ſa Minerve d'or & d'ivoire que pluſieurs années après la mort de l'Auteur, que deviendra l'exactitude de Pline & de ceux qui le copient ſans regarder ailleurs ? Au ſurplus, le Lecteur peut ſavoir que le milieu des yeux, les prunelles de cette Minerve, étoient de pierres précieuſes, que Phidias avoit cru être les mieux aſſorties & les plus reſſemblantes à l'ivoire. L'Artiſte & le vrai Connoiſſeur doivent juger ſi cette pratique aſſez connue par d'autres figures antiques, ajoute ou non à la beauté d'une tête. Si la pierre étoit brillante, on en ſait le mauvais effet. Si elle étoit du ton de l'ivoire, à quoi bon cette recherche, dont il n'étoit pas poſſible de juger à 120 ou 130 pieds au moins de diſtance : je compte la reculée qu'il falloit pour bien voir

une ſtatue, qui avec ſon piédeſtal, avoit au moins 60 pieds de hauteur. Enfin, ſi l'avantage étoit dans la dureté de ces pierres, Phidias vouloit donc que les prunelles duraſſent plus que le reſte de la tête.

J'ai fait des fautes, & beaucoup, j'en corrige à chaque inſtant, & j'eſpere bien en faire encore: pour cela jetterai-je mon travail au feu? Je ne le crois pas. Je ne voudrois pas même y jetter le dernier ouvrage de M. Winckelmann, tout repréhenſible qu'il eſt; puiſqu'à travers ſes foibleſſes, on y trouve quantité de choſes curieuſes & profitables. Voici une aſſertion de ce ſavant Antiquaire, concernant les prunelles en pierres précieuſes. On lit dans le traité préliminaire de ſes *monumenti antichi inediti*, pag. 55. *Lo ſteſſo Giove Olympico di Fidia aveva la pupilla fatta d'una gemma incaſtratavi.* Cela me parut certain, ſur-tout en voyant au bas de la page; *Plat. Hipp. maj. p.* 349. *l.* 7.

Dans la foule innombrable de mes ignorances, étoit compriſe la matiere des prunelles du Jupiter de Phidias, ou pour mieux dire, je les avois toujours cru d'ivoire. J'eus cependant recours à Platon, & je me fis expliquer ſon grec à l'endroit cité; il y eſt queſtion de

la Minerve d'or & d'ivoire, & nullement du Jupiter Olympien, dont qui que ce ſoit, excepté M. Winckelmann, n'a écrit qu'il avoit les prunelles de pierres précieuſes. Voyons ce que dit d'une autre Minerve de Phidias, un deſcripteur plus exact, & témoin oculaire : la ſtatue étoit de bronze.

Pauſanias, l. 1. c. 28, dit, *Myſ, excellent Graveur, a repréſenté ſur le bouclier de la Déeſſe, le combat des Centaures & des Lapithes, & pluſieurs autres hiſtoires d'après les deſſeins de Parrhaſius, fils d'Evenor. Cette ſtatue eſt ſi haute, que l'aigrette du caſque & la pointe de la pique peuvent être apperçues de Sunium*, c'eſt-à-dire de cinq lieues d'Athènes.

Le ſcrupuleux Pauſanias, qui ne fait grace de rien à ſon lecteur, parle ailleurs de la Minerve du *Parthénon*, qui étoit, comme on ſait, dans la citadelle d'Athènes, & ne dit pas un mot de toute cette ciſelure, gravure, &c., dont Pline fait mention ; détails qu'il ne manque cependant jamais d'écrire quand il en a l'occaſion. Ne ſe pourroit-il pas que ces deux Minerves de Phidias euſſent été confondues dans la tête de l'Ecrivain latin, & qu'il eût attribué à l'une ce qui appartenoit à l'autre ? Je ſuis loin de le vouloir aſſurer ; mais j'aimerois mieux

Pline

Pline avec un défaut de mémoire, que Phidias avec un défaut de goût : cela ne ſe compare pas.

Ne ſeroit-il pas poſſible encore, comme il eſt dit plus haut, qu'on eût chargé d'ornemens ſuperflus cette Minerve de Phidias quelques années après ſa mort, comme on avoit fait celle de bronze. Il ſeroit glorieux pour la mémoire d'un Artiſte célebre, dont on nous dit le génie ſi grand, ſi ſublime, de ne le pas voir minutieux dans ſon art ; ſur-tout, lorſque nous avons lieu de ſoupçonner le contraire.

Si Parrhaſius, fils d'Evenor, qui vivoit après Phidias & qui n'a dû faire cette addition qu'après la mort de l'Auteur, a bien eu le courage de préſider une fois à la broderie du bouclier d'une Minerve, pourquoi n'en auroit-il pas fait autant au bouclier & à la chauſſure de l'autre ? Pourquoi ne ſe ſeroit-il pas trouvé un autre *Mys* & un autre *Parrhaſius ?* Si vous avez quelques préſomptions qu'un homme du plus grand mérite n'a pas fait une ſottiſe, pourquoi la lui imputer ? Vous auriez beau dire que ce ſont *ſeulement quelques légers traits de ſon génie*, cela s'appelle toujours rapétiſſer mal-à-propos un grand mérite ; parce que ces prétendus traits de génie gâtent une belle & grande choſe, ou lui ſont fort inutiles. Mais ſi vous avez

de bonnes preuves, donnez-les ; montrez le grand Artiſte par ſes endroits foibles tout auſſi volontiers que par ſes plus beaux côtés. Dites avec quelques Hiſtoriens que Phidias a exécuté en or tous ces enjolivemens ſuperflus à la beauté de ſa Minerve ; convenez qu'il eut peut-être mieux fait de ne l'en pas charger. Dites que s'il n'eût pas placé, comme le rapporte Pauſanias, la ſtatue de la victoire d'environ quatre coudées, à côté de ſa Minerve de vingt-ſix coudées, cette victoire, quoiqu'admirable, n'eût pas jetté dans l'idéal de l'ouvrage une incohérence qui ne peut jamais manquer de révolter. Prenez cette occaſion pour développer les principes de l'art, & vous inſtruirez. Mais ne vous ſervez pas ſur-tout de ce dicton trivial ; *il faut avoir de l'indulgence* ; parce qu'en fait d'ouvrages, il n'eſt ſouvent qu'un faux-fuyant de l'ignorance & de la médiocrité *qui ne ſont pas indulgentes*, & qu'il n'a jamais concouru au progrès des talens. Liſez la page 318. du tome 25. des Mém. de l'Académie ; ce que M. de Caylus y dit de cette Minerve de Phidias, eſt excellent & judicieux.

M. de Jaucourt dit, article *Lemnos : Les habitans de Lemnos poſſédoient la Minerve de Phidias, ce chef-d'œuvre de l'art, auquel ce grand*

Sculpteur mit ſon nom. Je crois que notre Littérateur s'eſt équivoqué ſur un paſſage de Pauſanias, lequel immédiatement après avoir décrit la Minerve ornée par *Mys*, parle d'une autre auſſi placée dans la citadelle d'Athènes, & dit: *La ſtatue de Minerve Lemnienne qui eſt conſtamment le chef-d'œuvre de Phidias, porte le nom de Lemnienne, parce que ce ſont les habitans de Lemnos qui l'ont conſacrée*, l. 1. c. 28. traduction de l'Abbé Gedoyn.

Les Lemniens firent comme d'autres peuples conquis ou alliés, cette offrande à Athènes; & d'ailleurs on ne ſait pas qu'il y eut à Lemnos une Minerve de Phidias. Si ſon chef-d'œuvre y eût été, quelque Auteur au moins en eût parlé, mais ſur cet article, il regne un ſilence unanime. Pauſanias en faiſant mention de cette Minerve Lemnienne, qui étoit *conſtamment le chef-d'œuvre de Phidias*, ne dit pas qu'elle fut chargée de petits ornemens ciſelés: attention qu'il n'auroit pas manqué d'avoir, s'il les y eût vus.

Voulez-vous ſavoir ſi Phidias aimoit à charger ſes ouvrages d'ornemens nuiſibles à l'effet, ou du moins ſuperflus? Liſez la deſcription ſans goût que fait le même Pauſanias du Jupiter Olympien. Tâchez d'appercevoir ſi cette quan-

tité d'ornemens de toute eſpece concourroit au vrai but de l'art, ou s'en éloignoit. Laiſſez-là les éloges que les Ecrivains ont pû faire de cet enſemble, ces éloges fuſſent-ils l'écho de l'admiration des contemporains. Et ſi, après en avoir jugé par le goût univerſel, qui l'emporte ſur les fantaiſies des tems & des pays particuliers, vous trouvez que le Jupiter, avec tous ſes ornemens, étoit encore grand, majeſtueux, ſublime, vous pourrez trouver qu'en retranchant une partie de ces ſuperfluités, il eût été, en proportion du retranchement, plus majeſtueux & plus ſublime encore. Mais avant d'accuſer ou d'abſoudre Phidias, voyez bien ſi la deſcription de Pauſanias peut vous mettre en état de juger; car vous n'avez qu'elle pour toute reſſource.

Pour relever les fautes d'un ouvrage, il faut qu'elles en vaillent la peine, & que l'Obſervateur n'en commette pas lui-même, en les reprenant, de plus fortes que l'Auteur qu'il critique. Strabon, qui avoit vu le temple d'Olympie & la ſtatue de Jupiter, eſt, à quelques égards, à l'abri de ces reproches. Il obſerve, comme chacun ſait, que Phidias prit ſi bien ſes meſures dans ſon Jupiter, que la ſtatue ne pouvant ſe tenir debout ſans enlever le toit avec

ſa tête, il la fit aſſiſe ; mais ſi juſte, qu'elle touchoit preſqu'à la voûte. *Fecit tantæ magnitudinis, ut, quanquam templum eſt maximum, tamen videatur bonam proportionis rationem diuxiſſe, quod ſedentem finxit, ita ut vertice culmen propemodum tangat, & ex ipſa ſpecie appareat eum, ſi ſurgeret ſeque erigeret, tecto templum nudaturum eſſe.* Strab. p. 354.

L'obſervation eſt d'un homme qui, pour la faire, n'a beſoin que de ſes yeux. Sans les connoiſſances de l'art on peut voir qu'une ſtatue aſſiſe, de 60 pieds de haut, eſt énormément diſproportionnée dans un temple auſſi de 60 pieds de hauteur. Voyez la meſure de cet édifice dans Pauſanias ; vous trouverez auſſi que, calcul fait ſur la longueur du temple au milieu duquel étoit le Jupiter, il ne reſtoit que 95 pieds de reculée tout au plus ; tandis qu'il en auroit fallu à-peu-près 200. Mais diſons que le Jupiter de Phidias pouvoit être une très-belle ſtatue, à laquelle il manquoit un emplacement, & n'allons pas plus loin.

Quant à Strabon ; nous n'exigeons pas qu'il explique ce qu'il entend par *prendre ſi bien ſes meſures, qu'une ſtatue ne pouvant ſe tenir debout ſans enlever le toit, on la fit aſſiſe ; mais ſi juſte, qu'elle touchoit preſque à la voûte.* Eſt-ce que

cette ſtatue étoit toute faite & debout, & que la trouvant trop grande pour la place, on l'accommoda de façon qu'elle fut aſſiſe? Eſt-ce que le Statuaire, en prenant bien ſes meſures pour qu'elle n'enlevât pas le toit, ne pouvoit la faire debout & moins grande? Ou bien avoit-on obligé Phidias à faire ſon Jupiter de 90 pieds, & que ne pouvant le faire tenir debout à cette proportion, il le réduiſit à 60 en l'aſſeyant? Expliquera qui pourra cette énigme inutile. Strabon a bien vu un objet qui ne demandoit que des yeux: il a mal raiſonné quand il a été au-delà de ſes connoiſſances; voilà tout ce qu'il en faut ſavoir.

Il eſt certain auſſi, que cette diſproportion entre un temple & une ſtatue, eſt repréhenſible, & qu'il faut être un Adrien pour en punir la critique. On n'ignore pas que cet Empereur prétendoit tout ſavoir, & qu'il envoya les deſſeins de ſon temple de Vénus à l'Architecte Apollodore, plutôt pour le braver, que pour le conſulter; que celui-ci entre autres défauts, obſerva que les Déeſſes placées dans cet édifice, étoient ſi grandes, qu'elles n'auroient pu ſe lever ni ſortir; & qu'enfin Adrien outré, & confus d'une critique auſſi judicieuſe que déſeſpérante, parce qu'il n'y avoit

plus moyen d'en profiter, fit aſſaſſiner l'Artiſte, & le temple n'en fut pas mieux proportionné avec les ſtatues. Dion, un des Auteurs qui rapporte ce fait, dit auſſi que la jalouſie d'Adrien contre ceux qui ſe diſtinguoient dans les ſciences & dans les arts, régloit ordinairement leur ſort: il les opprimoit ou les faiſoit mourir, ne voulant pas être ſurpaſſé en quelque talent que ce fut. Adrien n'étoit pas cependant un fort méchant Empereur. Exemple frappant de la manie de croire tout ſavoir. Donnez du pouvoir à certaines gens, & vous verrez ce que deviendront ſous leur ſceptre, les ſciences & les beaux-arts.

Il ſeroit à ſouhaiter, pour l'honneur de l'ancienne Grece, qu'Athénée fut auſſi un conteur d'hiſtoriettes, quand il ajoute une circonſtance au jugement des Ephores, qui condamnerent l'addition de quatre cordes que Timothée de Milet avoit faite à ſa lyre.

Les rigides Lacedémoniens avoient, par un décret public, condamné ce Muſicien, pour avoir eu l'ame plus ſenſible qu'on ne l'avoit à Sparte. Mais à l'inſtant qu'il alloit ſe ſoumettre à l'arrêt, il apperçut dans le lieu même de l'aſſemblée, une petite figure d'Apollon, dont la lyre avoit tout juſte le même nombre de

cordes que lui Timothée avoit mis à la ſienne. Il ne manqua pas de la faire remarquer à ſes Juges, & ſur le champ il fut abſous (*a*). Terpandre ne s'en étoit pas auſſi bien tiré, lorſqu'il avoit fait une pareille tentative ; il paya l'amende, & n'eut pas lieu de dire, *ſic me ſervavit Apollo.* Le Muſicien Phrynis avoit eu le même ſort que Terpandre ; on coupa deux cordes à ſa lyre.

Premiérement, voilà des Juges doués d'autant de ſens qu'en eurent depuis ceux qui ont condamné les perturbateurs de l'ignorance publique, & la manie de travailler au progrès des ſciences & des arts. Secondement, voilà une aſſemblée de Magiſtrats approuvée du public, au nom duquel ils prononcent un décret, ſans ſavoir que la lyre avoit été déja compoſée comme Timothée venoit de compoſer la ſienne. La preuve étoit ſous leurs yeux, ils la *regardoient* tous les jours, & ne la *voyoient* pas, quoiqu'elle fut dépoſée à l'audience.

Au tems des Iſocrate, des Platon, des Demoſthène, des Eſchine, &c., quelques jours avant la naiſſance d'Alexandre ; en un mot, au tems de Timothée, ſans le témoignage d'une

(*a*) Voyez Athénée. L. 14. c. 16.

petite ſtatue, on n'auroit pas ſu qu'un Muſicien avoit raiſon. Cela devoit être humiliant pour un peuple & pour des Juges qui d'ailleurs ne paroiſſoient pas gens à vouloir favoriſer les progrès de la mélodie : la rudeſſe de leurs mœurs & celle de leur langue, qui formoient leur caractère, s'y oppoſoit abſolument. Ariſtote attribue cette rudeſſe de caractere aux exercices violens, dont les Lacédémoniens faiſoient leur unique occupation : de-là auſſi leur cruauté.

Boëce nous a conſervé le décret, qui condamnoit au banniſſement le Muſicien Timothée : le voici, quoiqu'on puiſſe le trouver ailleurs.

" D'autant que Timothée le Mileſien, habitant de notre ville, a déshonoré notre ancienne Muſique, & dédaignant la lyre à ſept cordes, a corrompu l'oreille de notre jeuneſſe en introduiſant une trop grande quantité de notes. Et d'autant que par le nombre de ſes cordes & la nouveauté de ſa mélodie, il a donné à notre muſique une parure efféminée & artificielle, au lieu de la maniere ſimple & unie qu'elle avoit conſervée juſqu'ici ; & qu'il a rendu notre mélodie infame, en ſubſtituant ſon chromatique à l'enharmonique ; Nous Rois & Ephores, avons en conſéquence réſolu de cenſurer le dit Timothée

» à cauſe de ſes innovations, & en outre, de » l'obliger à couper en pieces toutes les cordes » ſuperflues de ſa lyre à onze cordes, & de n'en » laiſſer que ſept. Et afin que tout le monde » puiſſe être averti par ſon exemple, de ne » pas introduire à l'avenir, des coutumes per- » nicieuſes à Sparte, nous avons banni de notre » ville le dit Timothée". Si pourtant il y avoit dans cette conduite des Ephores, un principe louable, encore qu'ils ſe trompaſſent, il ne faudroit pas les blâmer plus que la Loi de ne rien innover en Egypte, dans la peinture & la ſculpture.

Senèque, le pere du Philoſophe, n'avoit pas vu le Jupiter de Phidias, quand il a dit que ce Dieu étoit repréſenté comme s'il lançoit la foudre, ou peut-être, en déclamateur, a-t-il été plus curieux de faire briller ſon eſprit, que d'expoſer la vérité du ſujet. Le Jupiter de Phidias étoit couronné d'olivier, coëffure que les Statuaires ne donnent pas à un Dieu fulminant. De ſa main droite il tenoit une victoire, de ſa gauche il tenoit un ſceptre : avec quelle main lançoit-il la foudre? Il n'en eſt pas même fait mention, ſoit qu'elle fut dans les ſerres de l'aigle, ou ailleurs; & Pauſanias n'étoit pas homme à l'oublier. Quoiqu'il en ſoit, voici le paſ-

ſage du déclamateur : *Non vidit Phidias Jovem, fecit tamen velut tonantem : nec ſtetit ante oculos ejus Minerva ; dignus tamen illa arte animus & concepit Deos, & exhibuit.* (Senec. reth. controv. 5. l. 10.)

On trouve, au 14e. tome de l'Encyclopédie pag. 824, une traduction fort libre de ce latin aiſé. " Si Phidias forme l'image de Jupiter, „ dit Senèque, (il falloit dire lequel) il ſem„ ble que ce Dieu va lancer la foudre : s'il re„ préſente Minerve, on diroit qu'elle va par„ ler pour inſtruire ceux qui la conſiderent, „ & que cette ſage Déeſſe ne garde le ſilence „ que par modeſtie ".

Je ne dois pas entendre la langue latine auſſi bien que M. le Chevalier de Jaucourt, mais je crois que ce paſſage de Senèque le pere, ſignifie en françois, *Phidias, qui n'a point vu Jupiter, l'a pourtant repréſenté comme lançant la foudre : Minerve ne lui a pas donné de ſéances, cependant ſon génie digne de ſon art, a conçu & produit ces divinités.* Je n'ai pas rapporté la premiere traduction comme une piece ou profitable, ou dommageable à l'art ; elle lui eſt fort indifférente : je l'ai ſeulement remarquée comme un exemple d'inexactitude, même littéraire, quand il s'agit de peinture & de ſculp-

ture. Le Statuaire qui a dit, & qui dit encore, que Puget l'emportoit ſur l'antique en général, pour la *morbideſſe* des chairs, pourroit prier le Littérateur de ſe rappeller ce conſeil: *quand on a une maiſon de verre, il ne faut pas jetter des pierres dans celles de ſon voiſin.* M. de Jaucourt n'avoit certainement pas vu le texte. Il ſe fera laiſſé tromper, ce qui eſt toujours répréhenſible; parce qu'on trompe auſſi le public en travaillant ſi légerement. L'inexact compilateur Suidas, qui n'avoit pas vu le Jupiter Olympien, dit, que cette ſtatue tenoit un *Argile ſur la main gauche*, quoique Pauſanias, qui en avoit recherché juſqu'aux moindres détails, diſe, que c'étoit une victoire: puis fiez-vous à des deſcripteurs qui en copient d'autres, & qui les copient mal.

Afin de n'avoir plus rien à dire du Jupiter de Phidias, & d'un Ecrivain auſſi tranchant qu'il eſt par fois inexact, je place ici une mépriſe de Mr. Winckelmann: elle en vaut la peine; parce qu'on trouve à chaque pas des gens qui regardent cet antiquaire comme un docteur irréfragable, & qui, ſans pouvoir juger de la vérité ou de la fauſſeté de ce qu'il avance, vous oppoſent innocemment ſon autorité. Montrons-leur encore comment M. Winckelmann tout ſavant qu'il étoit, voyoit & liſoit quelquefois.

A la page 236 de *l'hiſtoire de l'art*, original allemand, on trouve que Quintilien dit; *un autre Artiſte que Phidias auroit mieux travaillé les ornemens de la ſtatue de Jupiter que Phidias lui-même.* Il me ſemble que Quintilien dit le contraire. Après avoir avancé que les plus grands maîtres d'éloquence doivent enſeigner juſqu'aux plus petites parties de cet art, parce qu'il n'eſt pas poſſible que celui qui excelle dans de grandes choſes, ignore les plus petites, il ajoute: *j'aimerois autant dire que Phidias repréſenta admirablement Jupiter, mais qu'un autre auroit mieux travaillé les ornemens de ſa ſtatue. Niſi forte Jovem quidem Phidias optime fecit, illa autem, quæ in ornamentum operis ejus accidunt, alius melius elaboraſſet.* (inſtit. orat. l. 2. c. 3.) Quintilien s'eſt un peu trompé: il a d'autant plus mal choiſi ſa comparaiſon, qu'un Sculpteur moins ſavant, moins grand, moins élevé que Phidias, pouvoit avoir plus que lui l'adreſſe & la ſorte de patience qu'il faut pour travailler des ornemens: mais ce n'eſt pas de la mépriſe de Quintilien qu'il eſt ici queſtion; c'eſt de l'inexactitude de M. Winckelmann, & l'on voit juſqu'où elle alloit, quand il décidoit ſans ſe douter qu'il pouvoit ſe tromper; & il en douta toujours trop peu.

LETTRE

DE MONSIEUR GUGLIELMI,

PEINTRE ROMAIN.

LA ſatisfaction complette que j'ai eue, Monſieur, à la lecture de votre traduction de trois livres de Pline, & des ſavantes notes qui les accompagnent, me donne un vif empreſſement de vous en féliciter. Vous avez fait tomber le maſque du faux ſavoir & de l'ignorance trompeuſe; phantômes qui depuis tant de ſiecles ont tyranniſé les beaux-arts, les Artiſtes & les amateurs mêmes, qui ſéduits par la réputation de Pline, écrivain d'ailleurs reſpectable, ont emprunté ſon autorité pour juger l'art & les Artiſtes. On a pouſſé l'aveuglement juſqu'à vouloir perſuader que le public méritoit ſeul, à l'excluſion des Artiſtes mêmes, le titre de vrai connoiſſeur. Nous reſpectons le public aſſurément; mais, comme vous le dites, Monſieur, *qu'il nous ſoit permis de regarder l'idole avant de nous agenouiller, & de porter ailleurs nos adorations, ſi elle n'eſt qu'un vain ſimulacre.*

C'eſt cette ridicule & fauſſe prétention de ſe connoître à tout, qui a enfanté chez quelques grands, quelques riches, & quelques Ecrivains, ces airs importans qui, ſans égard pour le jugement des plus grands Artiſtes, les font décider à tort & à travers ſur toutes les parties d'un tableau ou d'une ſtatue.

Je vous dirai, Monſieur, à ce propos, que je préſentai à Bénoît XIV, des tableaux que j'avois faits pour Sa Sainteté, & ſur leſquels je le priai de vouloir bien m'honorer de ſes avis. Rien n'eſt égal à la modeſte franchiſe de ce grand homme. Il me dit: votre ouvrage me plait beaucoup; mais je ſais que la peinture eſt un art auſſi profond qu'il eſt étendu, & qu'on riſque de ſe tromper quand on veut en juger trop légerement. Pour moi, qui ne dois pas me flatter d'y avoir ce qu'on peut appeller des connoiſſances, je me garderai bien d'en vouloir décider avec vous. Bénoît XIV careſſoit, honoroit, encourageoit cependant nos arts en grand Prince; & vous ſavez avec l'Europe entiere, que ce ſavant du premier ordre, auroit pu, s'il eût voulu, prendre le ton décidé. Mais il étoit modeſte: qualité qui, ajoutée à ſon profond ſavoir, l'illuſtre à jamais chez les hommes ſavans, vertueux & ſenſés.

C'eſt par reconnoiſſance, & pour nous acquitter en quelque ſorte envers tant de ſavans hommes qui nous ont éclairé par leurs profondes méditations & leurs travaux, que nous devons à notre tour leur procurer les lumieres que nous avons puiſées dans l'art par nos études & nos ouvrages. Puiſqu'ils nous ont ouvert le Sanctuaire des ſciences, ouvrons-leur celui des beaux-arts; c'eſt rendre lumieres pour lumieres, & c'eſt beaucoup mieux payer qu'avec de l'or.

Quel gré ne vous ſauront pas ces hommes qui, trop occupés des plus hautes ſciences, ne peuvent s'inſtruire de nos myſteres! Vos notes, appuyées de la vérité, de l'étude & de l'expérience, leur développent ce qu'on a ignoré juſqu'à nos jours. Perſonne encore n'avoit élevé ſi haut le flambeau. Vos lumieres, votre candeur & votre courage ont frappé le but: vous avez démontré combien ſont erronés & frivoles ces écrits qu'on prenoit pour des loix ſacrées & inviolables. Excitez, Monſieur, excitez les vaines clameurs aujourd'hui; on vous remerciera demain.

Mon eſtime & ma vénération pour les ſavans Littérateurs eſt ſi forte, que j'accuſe notre ſilence d'avoir cauſé tant de travers & de préven-

tions

tions enracinés ſur le fait des beaux-arts chez une infinité de perſonnes. Elles liſent, & le fruit de leur lecture n'eſt ſouvent qu'une ſérie d'idées gauches & plus ou moins abſurdes, avec leſquelles elles ſe croient aſſez bien inſtruites pour juger, mépriſer & inſulter l'Artiſte. Du premier coup-d'œil, qu'arrive-t-il? L'Artiſte va rire à ſon aiſe aux dépens de ceux qu'il n'auroit jamais ceſſé de reſpecter, s'il n'eût pas vu paſſer le petit bout d'oreille: foible, mais indiſpenſable vengeance.

Je ne vous dis pas la millieme partie de mes idées à ce ſujet, ni tout ce que j'ai vu & entendu dans mon propre pays, long-tems le ſiege des beaux-arts, & dans les différentes Cours où j'ai travaillé. Si les Princes choiſiſſoient toujours pour préſider aux beaux-arts des Mécènes judicieux, intelligens, éclairés, leur nom paſſeroit avec encore plus de gloire à la poſtérité: elle admireroit dans les édifices, les ſtatues, les tableaux, la grandeur des ſouverains dont le goût auroit produit ces chef-d'œuvres.

Du ſouverain ce goût paſſeroit aux grands, aux riches, & par émulation chez tous les peuples. C'eſt ainſi que les beaux-arts en tous genres, quand ils ont été connus, ſentis, favoriſés,

distingués, ont illustré la Grece, l'Italie, la France & les régions diverses qui les ont dignement encouragés. Aussi vous voyez que chaque Nation qui vient admirer les prodiges de nos arts dans ma patrie, remporte chez elle une profonde vénération pour la grandeur des Princes qui ont su faire éclorre tant de talens sublimes, & qui ont employé tant d'Artistes fameux. Beau siecle de Léon X, tu es passé, & nos plus beaux jours le sont aussi..... Je m'arrête; peut-être qu'un jour je marcherai dans la voie que vous avez si bien ouverte, & que votre modération vous a empêché d'étendre davantage: mais je vous proteste que je ne voudrois pas être le littérateur chargé de vous contredire; vous savez trop bien avoir raison.

La lecture de votre livre a tellement augmenté l'estime que d'ailleurs vos beaux ouvrages, que j'ai admirés à Paris, m'avoient inspirée pour votre personne, qu'ayant l'honneur d'être appellé à la Cour Impériale de Russie, je me félicite d'avance de me procurer encore celui de faire dans peu votre connoissance, & de lier avec vous une sincere amitié: avantage qui me sera d'autant plus flatteur, que j'aurai celui de profiter de vos lumieres. En attendant cette satisfaction si douce pour nous autres

Artiſtes, je ſuis avec une parfaite conſidération, &c.

De Berlin, 30 Juin 1772.

G. GUGLIELMI.

NB. *L'Auteur de cette lettre beaucoup trop complimenteuſe, mais dont cependant, je conſerve l'original, eſt mort à Saint Pétersbourg, le 2 Février, V. S., 1773, âgé de 58 ans. Quand j'ai loué le talent de cet habile Artiſte, il étoit vivant, & l'on pourroit croire que je voulois ſeulement aquitter ſa lettre. J'aurois trop à rougir de ce petit trafic, tout commun qu'il eſt, & je n'ai écrit que ce que j'ai ſenti. Aujourd'hui que je regrette Mr. Guglielmi, je ratifie le bien que j'en ai dit alors, & j'ajoute que l'impartialité de cet Italien étoit peut-être ce qu'il y a de plus rare parmi les juges Artiſtes de ſon pays, quand ils veulent; & voici pourquoi il s'élevait au deſſus des préjugés.*

Il étoit éclairé; il avoit vécu, étudié & voyagé en Artiſte obſervateur, en homme ſenſible; il poſſédoit ſupérieurement la métaphyſique & la théorie de ſon art; il me trouvoit ſans ceſſe à genoux devant les merveilles de l'Italie; la diſcorde entre nous eût donc été comme impoſſible. Notre blâme & notre éloge de quelque ouvrage que ce ſoit, étoient preſque toujours unanimes, & lorſqu'il s'y rencontroit quelque diverſité, il en réſultoit une inſtruction. Si M. Guglielmi me développoit les beautés des productions

que je n'ai pas vues, ſa véracité m'en découvroit également les défauts.

Nos fréquens entretiens étoient l'ame d'une bonne Poëtique de l'art, & nous devions la réaliſer ſous la forme d'une correſpondance épiſtolaire. Que de traits de génie, que de choſes neuves, la chaleur & l'eſprit naturel de cet Artiſte auroient produits par l'action de ce frottement! En un mot, jamais peut-être deux Artiſtes n'ont été plus faits pour la communication, la vérité ſimple, & pour le parfait mépris de toute morgue nationale: c'étoit bien unanimément, bien cordialement que les milliers de ſottiſes produites par ce défaut, nous faiſoient hauſſer les épaules.

Hélas! feu Mr. Guglielmi eut la foibleſſe d'entreprendre le portrait de l'Impératrice; & les premieres études qu'il en fit lui réuſſirent on ne peut guere plus mal; ce n'étoit pas ſon genre, & comme Pline le dit de Pauſias, quoniam non ſuo genere certaſſet. *On en rit cruellement à la Cour, ſans égard pour le talent qu'il avoit d'ailleurs. Il eſt vrai que n'ayant encore montré qu'un beau & grand deſſein terminé, d'une victoire ſur les Turcs, & de belles eſquiſſes de plafond coloriées, ces traits de génie ne furent pas liſibles pour chacun. Guglielmi moqué, découragé, ſentit vivement le coup, & en peu de jours une fievre putride le mit au tombeau. J'ai vu la cauſe & le terme de cet accident: ce que je n'avois pu en ſavoir, il me l'apprit dans les inſtants où il ne déliroit pas encore: mais il ne ſçut pas lui, ce que j'en ſavois, & que je ne devois pas dire à un mourant.*

AVERTISSEMENT.

LE lecteur eſt prié de ſe reſſouvenir que dans une des notes du trente ſixieme livre, j'ai dit : " *Cependant pour montrer que ſi cet Ecrivain a* „ *pu s'égarer en traitant des matieres qu'il devoit* „ néceſſairement *connoître, il a dû à plus forte* „ *raiſon ſe tromper dans celles qu'il pouvoit igno-* „ *rer, je tranſcrirai quelques paſſages de ſon* „ *livre, pris çà & là. J'y joindrai des obſerva-* „ *tions plus ou moins ſérieuſes, & plus ou moins* „ *longues, ſelon l'occaſion, mon humeur, & le* „ *ſujet*". *C'eſt cette promeſſe que j'effectue ici ; parce que j'en regarde l'exécution comme un argument* à fortiori, *dont j'ai néceſſairement beſoin : j'ôſe croire que quelques lecteurs pourront avoir la même opinion, ſur-tout après qu'ils auront vu les erreurs de Pline en phyſique.*

A combien d'autres auſſi ne vais-je pas déplaire ! combien ne diront pas que je ſuis dur, injuſte, inconſidéré ! que ſais-je encore ? Mais ſi des hommes très-révérencieux devant des foibleſſes antiques, me déclaroient moi, fort irrévérend envers Pline, attendu que je ne me proſterne pas à côté d'eux, je leur déclarerois à mon tour, que

ſi de trois cent paſſages environ, que je reprends, j'avois tort de la moitié, il en reſteroit plus qu'il ne faut encore pour me donner raiſon.

Quoique j'aie apporté quelque ſoin à ce qu'on va lire, ce n'eſt toujours qu'un écrit de ma façon, c'eſt-à-dire, ſans méthode & ſans art. S'il y a un plan, il eſt plutôt dans l'enſemble ſenti de l'objet, que dans la forme & dans l'exécution particulieres des parties correſpondantes. Au ſurplus, ne ſachant pas mieux faire, tel que je ſuis, & ſans vouloir jouer ni la modeſtie ni la ſuffiſance, ne voulant pas non plus retrécir mes idées ſur le patron de ceux qui outragent & défigurent la vérité, je vais encore ici n'avoir qu'elle pour point de vue, & fixer mes regards vers cette belle perſpective.

PASSAGES DE PLINE,

Où il eſt à peine fait mention de la Peinture & de la Sculpture, & qui prouvent cependant, que cet Auteur pourroit bien avoir écrit de ces deux arts ſans trop s'y entendre.

Pline, quoiqu'Ecrivain admirable, a été convaincu, comme chacun ſait, de s'être trompé plus d'une fois ſur les choſes de la nature.

BOILEAU, réflex. crit. ſur Longin. réflex. 3.

M. le Chevalier de Jaucourt dit, en parlant de Pline, article *Verona*. " La deſtinée de ce „ grand Ecrivain eſt que tout le monde l'ad„ mire & que perſonne n'ajoute foi à ſes récits; „ mais pour le juſtifier en deux mots, il n'a „ eu aucun intérêt à s'abuſer lui-même, & à „ tromper ſon ſiecle, ni les ſiecles ſuivans. J'a„ joute qu'on découvre tous les jours des faits „ que l'on regardoit dans ſes écrits comme d'a„ gréables imaginations, qu'il avoit rapportées „ tout au plus ſur la foi de gens auxquels il „ a trop déféré ". (Encycl. Tom. 17. pag. 88.)

Peut-être ſeroit-il poſſible de mieux faire l'a-

pologie d'un Ecrivain ; car il n'y a pas un livre, quelque mauvais qu'il fut, dont on ne crut juſtifier l'Auteur en diſant, *qu'il n'a eu aucun intérêt à s'abuſer lui-même, & à tromper ſon ſiecle, ni les ſiecles ſuivans.* Je pourrois même avec ce raiſonnement, aſſurer que mes obſervations ſur Pline ne ſont pas mauvaiſes ; car je n'ai aucun intérêt à m'abuſer, ni à tromper qui que ce ſoit : mais je me garderai bien de tendre un piege auſſi groſſier à mon amour propre. Je crois auſſi qu'en Littérateur très-inſtruit, M. de Jaucourt n'auroit pas dû parler des faits qu'on découvre tous les jours dans les écrits de Pline, puiſqu'il doit ſavoir que c'eſt dire : *on découvre des faits dans les Auteurs que Pline a compilés.* Nous verrons ſi d'ailleurs Pline eſt à l'abri de la cenſure autant qu'on nous le dit, & ſi toutes ſes *imaginations* ſont *agréables.* Ecoutons cet Auteur.

" De quelque partie de la terre qu'on regarde „ le monde, on ſe voit toujours au milieu de „ ſes dimenſions, & de toutes parts on n'ap- „ perçoit qu'un hémiſphere convexe, ce que la „ ſeule figure ronde peut expliquer " (*a*).

(*a*) Oculorum quoque probatione, quod convexus

Cet argument populaire, dit M. Poinſinet, *eſt indigne d'un Philoſophe, qui ne doit point juger de l'eſſence des choſes par l'écorce & par l'apparence. Qu'a de commun l'illuſion ou l'inſuffiſance de notre vue avec les proportions réelles des choſes? &c.*

Voilà donc Pline qui tout en débutant raiſonne d'une maniere indigne d'un Philoſophe. Par qui ce défaut d'eſprit philoſophique lui eſt-il prouvé & reproché? par ſon traducteur. Préjugé défavorable pour la ſuite; mais ne nous y livrons pas trop promptement; continuons ces remarques. Je ne ſuivrai pas notre Naturaliſte dans ce qu'il écrit ſur l'Aſtronomie, parce que cette ſcience m'eſt inconnue. C'eſt aux Aſtronomes à en juger; il y a même quelque apparence que Pline pourroit bien n'en pas ſortir victorieux, s'il faut s'en rapporter à ce mot de M. de la Lande: *Il n'entendoit rien à l'Aſtronomie, & copioit les Auteurs comme il les trouvoit.* (Lettre de M. de la Lande à M. de Broſſes, inſérée dans *l'Hiſt. de la Rép. Rom.* Tom. I. pag. 568.)

---

mediuſque quacumque cernantur, cum id accidere in alia non poſſit figura. l. 2. c. 2.

" S'il faut croire ce qu'on dit d'Anaximan-
„ dre, Phyſicien de Milet, il y avoit en lui une
„ inſpiration immortelle & vraiment divine. On
„ aſſure qu'il avertit les Lacédémoniens d'aban-
„ donner leurs maiſons & leur ville, parce qu'un
„ tremblement de terre étoit prêt à les englou-
„ tir ; en effet, il abîma toute la ville : une
„ grande partie du mont Taygete, qui formoit
„ une ſaillie en poupe de vaiſſeau, s'étant déta-
„ chée, l'accabla totalement. On vante auſſi,
„ mais comme une choſe divine, une prédiction
„ de Phérécide, maître de Pythagore : il prédit,
„ ayant bu de l'eau d'un certain puits, que,
„ dans le même lieu, il y auroit un tremble-
„ ment de terre. Si tout cela eſt vrai, quelle
„ différence y a-t-il de tels hommes à un Dieu,
„ à l'immortalité près " ? (*b*).

(*b*) Præclara quædam eſſe & immortalis in eo, ſi credimus, divinitas perhibetur Anaximandro Mileſio Phyſico, quem fuerunt Lacedæmoniis prædixiſſe, ut urbem ac tecta cuſtodirent: inſtare enim motum terræ, cùm & urbs tota eorum corruit; & Taygeti montis magna pars ad formam puppis eminens abrupta, cladem inſuper eam ruinâ preſſit. Perhibetur & Pherecydi Pythagoræ doctori aliâ conjectatio, ſed & illa divina: hauſtu aquæ e puteo præſenſiſſe, ac prædixiſſe

Joignons à ce paſſage celui qu'on va lire, & une ſeule obſervation ſera leur développement.

" Les navigateurs auſſi prévoyent avec certitude un tremblement de terre, lorſque leur vaiſſeau vient à s'élancer ſubitement, comme ſi un vent impétueux le ſoulevoit, quoiqu'il n'y ait pas de vent, ou comme s'il recevoit un choc violent. Ce qui eſt contenu dans les vaiſſeaux s'agite alors, craque, ſe heurte, comme il arrive dans les édifices ébranlés: on voit auſſi les oiſeaux ſe percher avec appréhenſion. Un tremblement prochain eſt auſſi précédé d'un ſigne dans le ciel; on diſtingue par un tems ſerein, ſoit durant le jour, ſoit peu après le coucher du ſoleil, une ligne de nuage fort étendue & déliée. Enfin l'eau des puits eſt alors plus trouble & d'une mauvaiſe odeur " (*c*).

---

ibi terræ motum. Quæ ſi vera ſunt, quantùm a deo tandem videri poſſunt tales diſtare, dum vivant? l. 2. c. 79.

(*c*) Navigantes quoque ſentiunt non dubiâ conjecturâ, ſine flatu intumeſcente fluctu ſubitò aut quatiente icti. Intremunt verò & in navibus poſita, æquè quàm

Puiſque le cerveau humain eſt le rendez-vous de toutes les abſurdités imaginables, ne ſoyons pas ſurpris de celles que renferment ces deux paſſages, dont voici la ſubſtance : *Anaximandre & Phérécide ſont des Dieux; car ils prévoyent ce que les navigateurs & ceux qui ont des puits ſavent auſſi prévoir.* Il faut convenir que cette façon de raiſonner eſt bien particuliere. Je laiſſe la ligne de nuage fort étendue & déliée, parce qu'il appartient ſeulement aux naturaliſtes de juger ſi c'eſt un ſigne de tremblement de terre, & ſi Ariſtote, que Pline copie là mot à mot, a eu raiſon de l'avancer. Mais voici autre choſe, dont tout homme qui a le ſens commun & quelque teinture de l'hiſtoire peut ſe mêler.

On ſait que le Phyſicien Anaximandre mourut la deuxieme année de la 58e. Olympiade, à l'âge d'environ 64 ans; mais on ne ſait pas pourquoi M. le Chevalier de Jaucourt, article

---

in ædificiis, crepituque prænunciant: quin & volucres non impavidæ ſedentes. Eſt & in cælo ſignum, præceditque motu futuro, aut interdiu, aut paulo poſt occaſum ſereno, ceu tenuis linea nubis in longum porrectæ ſpatium. Eſt & in puteis turbidior aqua, nec ſine odoris tædio. l. 2. c. 81.

Milet, le fait mourir *vers la fin de la 52e. Olympiade*; date qui ne s'accorde pas avec Pline, lequel dit qu'Anaximandre ouvrit les portes de l'Aſtronomie dans la 58e. Olympiade: *Rerum fores apperuiſſe.....Olympiade quinquageſima octava*, l. 2, c. 8. Cela eſt vu, continuons.

Le Phyſicien de Milet mourut donc comme je l'ai dit. On ſait auſſi que le mont Taygete écraſa la ville de Sparte la quatrieme année de la 77e. Olympiade, il y avoit alors 76 ans qu'Anaximandre n'étoit plus. Si Pline eût ſupputé les tems, il n'auroit pas rapporté ce conte; ou ſi les ayant ſupputés, il a cru devoir le produire, je laiſſe au lecteur à juger de ſa critique & de ſon exactitude.

Voici peut-être le nœud de l'affaire. Cicéron, au premier livre de la *Divination*, N°. 50. dit preſque mot à mot, ce que Pline raconte ici d'Anaximandre & de Phérécyde: il fait l'anachroniſme de 76 ans, & Pline, en copiant moitié Ariſtote & moitié Cicéron, copie l'anachroniſme de 76 ans. Ce n'eſt pas là, pourriez-vous me dire, un ſujet de repréhenſion des plus graves: hé bien, ayez un peu de patience, & vous verrez l'eſprit de Pline, ſous tant d'aſpects différens, qu'à la fin vous pourrez le connoître.

" Une plante de pouliot deſſéchée & ſuſpendue „ dans une chambre, fleurira le propre jour du „ ſolſtice d'hiver ; l'air dont elle eſt gonflée ve- „ nant à rompre les membranes extérieures" (*d*).

Une plante deſſéchée qui fleurit étant ſuſpendue à un plancher, préciſément à l'arrivée du ſoleil au tropique du capricorne, a bien l'air d'un conte de bonne femme, dit M. Poinſinet.

Les veſſies (membranes) *remplies d'air peuvent bien s'entr'ouvrir aux approches de l'hiver; mais que ce ſoit préciſément le premier jour de cette ſaiſon, c'eſt ce qui ne peut être admis que par un eſprit qui aime l'extraordinaire, & qui ne voit dans les faits les plus ſimples que des choſes ſurprenantes*, dit M. Guettard, pag. 391. tom. I. du Pline de M. Poinſinet.

" Les tremblemens de terre ne ſe bornent „ pas à ce mal ni au péril de l'inſtant ; mais ils „ en préſagent un ſemblable, ou plus grand. „ Jamais la ville de Rome n'a tremblé que ce

---

(*d*) Floret ipſo brumali die ſuſpenſa in tectis arentis herba pulegii : rumpuntur intentæ ſpiritu membranæ. l. 2. c. 41.

„ ne fut un pronoſtic de quelque fâcheux évé-
„ nement futur" (*e*).

Si Pline eût entendu que les tremblemens de terre ſont une cauſe occaſionnelle de quelques autres événemens, comme il en arrive alors qui en ſont effectivement les ſuites naturelles, il auroit eu raiſon, & n'eût produit qu'un lieu commun. Mais il entend qu'ils ſont un pronoſtic, *prænuntium*, envoyé pour préſager à la maniere des augures, qu'il arrivera quelque choſe d'extraordinaire, comme lorſqu'il dit, l. 2. c. 27. que les feux, couleur de ſang, qui paroiſſent au ciel, annoncent de grandes calamités: *ingentium malorum prænuntium*. Bonne Philoſophie!

" Il y a pareillement à Hiérapolis en Aſie un
„ lieu où meurent tous ceux qui y entrent,
„ excepté le Prêtre de Cybèle" (*f*).

(*e*) Nec verò ſimplex malum, aut in ipſo tantùm motu periculum eſt: ſed par aut majus oſtentum. Numquam urbs Roma tremuit, ut non futuri eventûs alicujus id prænuntium eſſet. l. 2. c. 84.

(*f*) ..... Ædem, locum quem qui intravêre, moriuntur. Simili modo Hierapoli in Aſiâ, Matris tantum Magnæ Sacerdoti innoxium. l. 2. c. 93.

Pline étoit Athée; il a fait & dépoſé ſa profeſſion de foi dans les premiers chapitres de ce livre: mais il étoit agrégé au college des augures. Trouvez quelle eſt ici ſa penſée, puis accordez-la avec ces premiers chapitres. Le ſeul accord que j'y voie, c'eſt qu'il copie Ariſtote ici, & que là, ce ſont d'autres Ecrivains, dont la doctrine lui plaît ſans doute, qu'il copie pareillement. Mais toujours eſt-il certain qu'il étoit Athée. Qu'on diſe tant qu'on voudra qu'il étoit ſeulement *Coſmothéiſte*; il répond lui-même: *Hic ergo caſus, hic ille eſt, qui plurima in vita invenit Deus*, l. 27, c. 3. *Le hazard eſt donc le Dieu à qui nous devons tant d'inventions utiles à la vie.* Ne le voilà-t-il pas *Caſuthéiſte?* ainſi quand vous le verrez parler d'une Divinité, ce ne ſera que par inconſéquence, ou ſimplement *modus loquendi.*

« Depuis peu, vers la fin du regne d'Auguſte, » une certaine femme du peuple, nommée » Fauſta, accoucha de quatre enfans à Oſtie, » deux garçons & deux filles, préſage certain » de la famine qui ſuivit (*g*) ».

Vous

(*g*) Proximè, ſupremis Divi Auguſti, Fauſta quæ-

Vous voyez que Pline croit *certainement* à ce préſage, puiſqu'il n'héſite pas à dire *haud dubiè*; expreſſion qui pourroit s'entendre ironiquement, ſi preſque tout ce chapitre juſqu'à la fin, n'étoit un tiſſu d'abſurdités. Quatre gemeaux préſager une famine! cela eſt auſſi curieux dans une hiſtoire naturelle, que d'y trouver des femmes qui accouchent d'un ſerpent, d'un élephant, d'un hippocentaure, ainſi que ce Naturaliſte oſe l'avancer dans le même chapitre. Les gens raiſonnables devoient rire de ces impoſtures groſſieres, comme ils ont ri depuis, de cette femme effrontée qui, à Londres, accouchoit tous les huit jours d'un petit lapin. La foule incroyable de têtes foibles & d'eſprits faux, en étoit & en ſera la dupe, toutes les fois qu'on voudra lui jouer de pareils tours. Dites aux hommes ſenſés qu'en 1757, une femme accoucha d'un enfant qui avoit une tête de loup, & qu'une autre en 1759, produiſit un monſtre qui tenoit du veau, ils vous demanderont s'il y avoit eu mêlange d'eſpece, & ſi vous le dites, le loup ſeul rendra votre réponſe

---

dam e plebe, Oſtiæ duos mares, totidem feminas enixa, famem, quæ conſecuta eſt, portendit haud dubiè, l. 7. c. 3.

pour le moins abſurde. Des Médecins l'ont vû, dira-t-on. Combien de ces ſortes de faits n'ont-ils pas été vus & même atteſtés par gens notables; & qui cependant éclairés par la ſaine obſervation, ne ſe ſont trouvés que des impoſtures ou des équivoques?

Enfin, il y eut une famine, & ces quatre gemeaux l'avoient préſagée. Si les laboureurs de ces contrées euſſent eu la main heureuſe, peut-être y auroit-on eu plus de pain. Car, *il y a des gens qui ſont nés avec la main heureuſe, & par qui le grain ſemé eſt plus fécond, ſans qu'on puiſſe rendre raiſon de cette prérogative. Fit quoque quorundam occultâ ratione, quod ſors genialis atque fœcunda eſt.* l. 18. c. 24. Vous êtes ſurpris d'entendre ainſi parler un Philoſophe: & mais, il ne l'eſt pas autant que vous pourriez le croire.

Pline, dans l'exorde du ſeptieme livre, dit que la Nature cruelle dans l'excès même de ſes faveurs, a laiſſé comme en doute ſi l'homme a trouvé en elle une mere ou une fâcheuſe marâtre: *non ſit ut ſatis æſtimare, parens melior homini, an triſtior noverca fuerit.* Puis faiſant l'énumération des miſeres de notre enfance, il

dit: *On lui garotte généralement tous ſes membres. Vincula excipiunt & omnium membrorum nexus.* Qu'un Philoſophe s'aviſe de former un chef d'accuſation contre la Nature, de ce qu'il doit ſavoir n'être que la coutume de quelques nations, c'eſt un point dont on conviendra difficilement. *Mais*, dit Mr. Poinſinet, *Pline joue ici le rôle de cenſeur & de détracteur de l'homme:* la réponſe eſt bien ſimple; *non erat hic locus*, attendu que Pline devoit ſavoir auſſi, qu'à Sparte les enfans n'étoient, ni liés, ni garottés par des langes & des maillots.

Son invective contre l'homme, n'eſt au reſte, qu'une déclamation preſque inſenſée qui ſe termine par aſſurer que l'homme ſeul ſe bat contre ſon eſpece: comme ſi les lions, les tigres, les coqs & tant d'autres animaux, ne ſe livroient pas de cruels & ſanglants combats; comme ſi l'araignée ne mangeoit pas l'araignée; comme ſi les gros brochets ne mangeoient pas les petits, & enfin, comme ſi en cela même, l'homme ne reſſembloit pas le plus aux autres animaux, ajoute Mr. Poinſinet, de qui ſont ces dernieres obſervations.

» Selon l'ordre de la Nature, l'homme a

» coutume de venir au monde par la tête, & » d'en ſortir par les pieds (*h*)".

Le chapitre qui contient ce paſſage, eſt un de ceux où Pline découvre le plus ſon penchant à la crédulité. C'eſt là qu'il croit que les hommes qui naiſſent par les pieds, ſont malheureux, ou cauſent le malheur du monde. Agrippa, gendre d'Auguſte, & Néron ſont ſes preuves; & c'eſt à eux qu'il borne ſes recherches philoſophiques à ce ſujet. Le tems qu'on employeroit à réfuter ces eſpeces d'erreurs, que l'expérience réfute ſi bien chaque jour, ſeroit tout autant perdu que celui qu'il a fallu à Pline pour écrire ſon chapitre, qu'il finit par le jeu d'une antitheſe, ſur *capite* & *pedibus*; ce qui, je crois, n'eſt pas du meilleur goût poſſible, ainſi que vous le voyez dans le texte.

" Ceux dont la mere meurt en les mettant » au monde, naiſſent ſous de plus heureux » auſpices, comme Scipion le premier Afri» cain, &c. (*i*)".

(*h*) Ritu naturæ capite hominem gigni mos eſt, pedibus efferri. l. 7. c. 8.

(*i*) Auſpicatiùs enectâ parente gignuntur: ſicut Scipio Africanus prior natus, &c: l. 7. c. 9.

Bonne phyſique! bon jugement! bonne philoſophie! & toujours des exemples qui prouvent également bien. Cependant, il ne faudroit pas enſeigner cette doctrine à certains enfans dénaturés, attendu qu'ils pourroient dire: Ah! ſi ma mere fut morte en me mettant au monde, combien je ſerois plus heureux dans mes entrepriſes! Ces enfans-là ſeroient de francs vauriens, des fils ingrats, des hommes déteſtables, & ſans le vouloir, leur catéchiſte deviendroit un maître de perverſité.

« Depuis qu'on entend dire que par enchantement, on force les ſerpens à ſortir de leur trou, pour ſe livrer d'eux-mêmes à la mort, perſonne encore n'eſt parvenu à décider ſi le fait eſt vrai ou faux (*k*) ».

Eſt-ce ainſi que doit penſer un Philoſophe? eſt-ce le langage d'un Naturaliſte? Ce doute abſurde, cette indifférence de choix, pour rejetter ou pour admettre un tel effet de la puiſſance magique, ne montrent-ils pas combien les principes de Pline étoient faibles & incertains?

(*k*) Quippe obvium ſerpentes extrahi cantu, cogique in pœnam, verum falſumve ſit, vita non decreverit. l. 8. c. 16.

« Près de la ſource du Nil eſt un animal » ſauvage aſſez petit, nommé *catòblépas*, & » dont les membres ſont engourdis; à peine » peut-il porter ſa tète, qu'il tient toujours baiſ- » ſée contre terre: bonheur pour l'eſpece hu- » maine; car tous ceux qui rencontrent les re- » gards de cet animal, expirent auſſi-tôt (*l*)".

Que le regard de cet animal tue les gens ſubitement, c'eſt une fable qu'on ne s'amuſe pas à réfuter, & qu'il faut placer avec celle du baſilic. Mais ce qu'il ne faut pas négliger d'obſerver, c'eſt que Pline croit l'une & l'autre. C'eſt qu'en parlant enſuite du baſilic, & après avoir dit que l'odeur de la belette tue ce prétendu monſtre, il ajoute: *preuve que dans la Nature, il n'y a nulle force qui n'ait ſa rivale. Adeo Naturæ nihil placuit eſſe ſine pari.* Vous voyez que vérité ou fable, notre Pline a ſous la main, une ſentence toute prête pour appuyer ce qu'il rapporte.

(*l*) Juxta hunc (Nilum) fera appellatur Catoblepas, modica alioquin, cæteriſque membris iners, caput tantùm prægrave ægre ferens: id dejectum ſemper in terram, aliàs internecio humani generis, omnibus qui oculos ejus vidêre confeſtim expirantibus. 8. c. 21.

« Les ours en naiſſant, ne ſont qu'une maſſe » de chair blanche informe, un peu plus gros » que des rats, ſans yeux, ſans poil, leurs on- » gles ſeulement ſe diſtinguent: c'eſt en lé- » chant cette maſſe, que peu à peu elle prend » la figure de l'animal (*m*) ».

Comme d'autres femelles que l'ourſe en font autant à leurs petits, & que les Groenlandoiſes & les Eskimauſes léchent auſſi leurs nouveaux nés, dont la peau eſt couverte alors d'une viſcoſité gélatineuſe, il faut croire que ſi on ôtoit un petit à une de ces meres avant qu'elle eût perfectionné ſa forme, il ne ſeroit jamais conformé ſelon ſon eſpece. Voyez cependant, M. de Buffon, (Hiſt. nat. tom. 8. pag. 255, in-4°.) & laiſſez dire à Ovide & à Pline, qu'un ours n'eſt ours qu'après avoir été léché. Si Elien le dit auſſi, c'eſt qu'il a puiſé ſa ſcience en hiſtoire naturelle où Pline puiſoit la ſienne. Sans être Naturaliſte, mais pour occuper ſes loiſirs, comme il le dit lui-même, il fit des extraits

(*m*) Hi (urſi) ſunt candida informiſque caro, paulo muribus major, ſine oculis, ſine pilo: ungues tantùm prominent: hanc lambendo paulatim figurant. l. 8. c. 36.

dans les ouvrages qu'il liſoit ſur cette matiere. C'eſt ainſi qu'il compoſa dix-ſept livres & les intitula ΠΕΡΙΖΩΩΝ ΙΔΙΟΤΗΤΟΣ, *de la nature des animaux.* Cet Ecrivain ne doit donc pas être d'une bien grande autorité en hiſtoire naturelle ; & ſi j'ai quelquefois occaſion de le citer, c'eſt que par ſon ouvrage, on voit mieux encore comment Pline fit auſſi le ſien.

Tous deux menteurs, tous deux miniſtres des autels de leurs dieux, ils avoient un égal beſoin des contes qu'ils ramaſſoient. Mais quoique Pline embelliſſe les ſiens par plus d'imagination, Rabelais n'en prend pas moins de l'humeur contre lui dans le chapitre ſixieme de ſon *Gargantua*, quand il dit plaiſamment & à ſa maniere: *Toutefois je ne ſuis point menteur tant aſſuré comme il ha eſté. Liſez le ſeptieme de ſa naturelle hiſtoire, chap. 3, & ne m'en tabuſtez plus l'entendement.*

« Dans la derniere extrêmité, les hériſſons » lâchent par vengeance leur urine, qui pu» tréfie leur peau & leurs piquans, n'ignorant » pas qu'on leur fait la chaſſe pour avoir cette » dépouille (*n*) ».

(*n*) In deſeſperatione verò, urinam ex ſe (heri-

Comme on trouve ſouvent cette accuſation dans Pline, contre pluſieurs animaux, & qu'elle eſt toujours fauſſe & ridicule, je ne crois pas devoir m'arrêter à celle-ci: nous en verrons d'autres.

" Les chiens ſont les ſeuls animaux qui „ connoiſſent leur nom & la voix de leur „ maître " (o).

Pline oublie que les chats, les chevres, les biches privées, le cheval & même pluſieurs oiſeaux, connoiſſent leur nom & la voix de leur maître, dit M. Poinſinet.

Tous ces défauts de mémoire ne viennent jamais d'un homme qui a les principes de ce qu'il dit, & en qui le grand âge n'a pas encore ôté les facultés de l'eſprit & la mémoire. Mais ils ſont naturels à l'Ecrivain qui raſſemble ſous un titre, ce qu'il trouve ſur le champ ça & là. Il arrive donc à Pline ce qu'éprouvent tous les jours, ceux qui parlent ou écrivent

---

nacei) reddunt tābificam, tergori ſuo ſpiniſque noxiam, propter hoc ſe capi gnari. l. 8. c. 37.

(o) Solis (canes) nomina ſua, ſoli vocem domeſticam agnoſcunt. l. 8. c. 40.

ex professo, de quelque chose que ce soit, sans la connoître, sans l'avoir étudiée, ou observée du moins.

« Un cheval auquel on avoit bandé les yeux » pour lui faire couvrir sa mere, n'eut pas » plutôt connu à qui il avoit eu affaire, qu'il » courut se jetter du haut en bas d'un préci- » pice, & se tua. J'ai appris que dans le ter- » ritoire de Réatino, une jument, par la même » cause, mit en pieces celui qui l'avoit fait » couvrir » (*p*).

La philosophie, la critique & le naturalisme de Pline étant égaux ici, toute observation, seroit superflue. Disons seulement qu'ayant trouvé ceci dans Aristote & dans Varron, il le croit & le rapporte, sans avertir que tout au plus, ce pourroit être des faits très-particuliers. Pline avoit ses garans, dira-t-on; & qui peut nous les garantir sur de tels faits? Elien qui avoit aussi les mêmes garans, en est-il plus

---

(*p*) Alium (equum) detracto oculorum operimento, & cognito cum matre coïtu petiisse prærupta, atque exanimatum. Equæ eadem ex causa in Reatino agro laceratum prorigam invenimus. l. 8. c. 42.

croyable? Vous allez voir plus bas, comment on doit toujours compter ſur eux.

" Il eſt certain qu'en Portugal, aux environs „ de Lisbonne ſur le Tage, les Cavales con- „ çoivent par le ſouffle du vent d'Oueſt, en „ ſe tournant de ſon côté ; & les Poulains „ qu'elles engendrent ainſi, ſont très-prompts „ à la courſe ; mais ils ne vivent que trois „ ans" (*q*).

Celui-là n'eſt pas équivoque, & quand un Naturaliſte écrit *conſtat*, *il eſt certain*, *c'eſt un fait conſtant*, on peut aſſurer qu'il croit ce qu'il dit. Le nôtre le croit d'autant mieux, que Columelle, un de ſes garans, l'aſſure. Varron, un autre de ſes garans, le croit auſſi, quand il dit, *res incredibilis*, *ſed vera*. Mr. Poinſinet de Sivry nouveau traducteur de Pline, dit ſur ce paſſage un mot d'un grand ſens : *on peut en cette occaſion appliquer à notre Auteur lui-même*, *ce qu'il dit ſi judicieuſement plus haut*, *qu'il n'eſt*

(*q*) Conſtat in Luſitaniâ circa Olyſiponem oppidum & Tagum amnem equas Favonio flante obſervas animalem concipere ſpiritum, idque partum fieri, & gigni perniciſſimum ita : ſed triennium vitæ non excedere. l. 8. c. 42.

ſi impudent menteur qui ne trouve ſon garant: le P. Hardouin avoit fait la même obſervation; & tout cela n'a pas beſoin de commentaire. Mais ce qui n'eſt pas auſſi aiſé à débrouiller, c'eſt la tête de ceux qui ne voulant pas convenir que Pline eſt un répertoire d'abſurdes crédulités, confondues avec de belles & utiles vérités, avouent pourtant, que ce trait & quantité de pareils, ſont d'impudens menſonges. En ſuivant l'ordre des livres & des chapitres, j'aurois commencé par un autre paſſage qui dit le même fait; mais qu'importe, le voici.

« Olyſippe, une des villes ſur le Tage, eſt » renommée pour ſes cavales qui conçoivent par » le ſouffle du vent d'oueſt » (*r*).

Notre naturaliſte bien perſuadé du fait, s'eſt complu, comme on l'a vu dans l'article précédent, à le reproduire, en y ajoutant des circonſtances qui ſelon lui, le rendent plus certain. Car en effet, des poulains très-prompts à la courſe & qui ne vivent que trois ans, doivent être engendrés néceſſairement par le vent d'oueſt.

(*r*) Oppida memorabilia a Tago in orâ, Olyſippo equarum e Favonio vento conceptu nobile. l. 4. c. 21.

Hélas! Pline étoit loin de ſe douter, quand il fondoit cette conception ſur le vent, qu'il n'en reſteroit que ſa crédulité. Permis à Virgile de chanter cette fable en beaux vers latins, & à Homère de faire, en beaux vers grecs, engendrer les chevaux d'Achille par le zéphire. Notez qu'il n'y a pas ici de *dit-on*, *tradunt*, *aiunt*, & qu'en le repétant Pline dit que c'eſt un fait certain.

Notez bien auſſi, que ce n'eſt pas une de ces légeretés qu'on peut ſouvent & fort à propos reprocher à Pline. Cette fable abſurde étoit ſi bien imprimée chez lui en principe d'erreur, qu'il ne faut que des yeux pour s'en convaincre. *Hoc (Favonius) maritantur viveſcentia e terra: quippe cum etiam equæ in Hiſpania, ut diximus. Hic eſt genitalis ſpiritus mundi.* l. 14. c. 25. *Le vent d'oueſt procure la fécondité à toutes les productions de la terre, & même aux cavales en Eſpagne, comme je l'ai dit ailleurs.* Vous voyez que cette prétendue conception étoit ſi piquante & ſi curieuſe pour Pline, qu'il y revient encore, & d'aſſez loin, avec beaucoup d'aſſurance. Si les cavales n'avoient point de mâles, comme Elien le rapporte *menſongerement* des vautours, le conte auroit du moins un air plauſible, car dit-il, ces oiſeaux qui ſont tous femelles, volent

le bec ouvert contre le vent, & au bout de trois ans ils font leurs petits. *Verum omnes esse feminas.... Adversa austro volant: si vero auster non spirat, ad eurum oris hiatu se pandunt, & ventus eas fœtas reddit, & post tres annos pariunt.* (De nat. animal. lib. 2. cap. 46.)

« En rongeant les boucliers d'argent de La-» nuvium, les rats préſagerent la guerre Marſi-» que; & en rongeant auſſi les courroies de la » chauſſure de Carbon, dans la ville de Clu-» ſium, ils préſagerent la perte de ce géné-» ral » (*s*).

On peut aſſurer que ces ſortes de travers que Pline avoit dans l'eſprit, préſageoient qu'avec beaucoup de mérite, il feroit une compilation remplie de choſes exactes & d'abſurdités, d'éloquence & de déclamations.

« Si après le coït, les taureaux s'en vont à » droite, il eſt de tradition qu'ils ont engendré

(*s*) Adroſis Lanuvii clypeis argenteis, Marſicum (mures) portendêre bellum: Carboni imperatori apud Cluſium faſciis, quibus in calceatu utebatur, exitium. l. 8. c. 57.

„ des mâles; ſi à gauche, des femelles " (*t*).

Le lecteur peut faire, ſelon ſon goût, ſon caractere & ſon humeur, le commentaire qu'il voudra: mais je lui demande ſi les bonnes femmes qui menent leurs vaches au taureau, peuvent rien débiter de plus abſurde. Les originaux de Pline ſont ici Columelle, Varron & d'autres.

" La voix des dauphins eſt ſemblable au gé-
„ miſſement humain, leur dos eſt vouté, leur
„ muſeau camus: c'eſt pour cela que par un
„ ſens admirable, ils reconnoiſſent le nom de
„ *camus*, & qu'ils préferent tous qu'on les ap-
„ pelle ainſi " (*u*).

Si par le mot *ſimus*, *camus*, il faut entendre un nez court & retroussé, nous aurons de la peine à croire que Pline ait vu des dauphins. Ce poiſſon, dont on connoît pluſieurs eſpeces, a le muſeau pointu: l'une ſur-tout l'a fort alon-

---

(*t*) Tradunt autem, ſi poſt coïtum ad dextram partem abeant tauri, generatos mares eſſe: ſi in lævam, feminas. l. 8. c. 45.

(*u*) Pro voce (Delphinos) gemitus humano ſimilis, dorſum repandum, roſtrum ſimum. Quâ de cauſâ nomen Simonis omnes miro modo agnoſcunt, maluntque ita appellari. l. 9. c. 8.

gé, on l'appelle *bec d'oie*; tous en général ſont nommés *cochons marins*, & ne ſont pas camus. Klein dans ſon *Hiſtoria piſcium*, en donne des gravures qui n'en laiſſent aucun doute. L'hiſtoriette des dauphins qui préferent à tout autre nom celui de *camus*, eſt ridicule. Un chien vient au nom de *marquis*, ſi ſon maître le lui a donné, comme il viendroit à celui de *Céſar*, quoiqu'il ne ſoit ni l'un ni l'autre; les dauphins viendroient auſſi bien à celui de *Comus*, s'ils étoient auſſi familiers que les chiens. Je voudrois bien demander à Pline, comment les nations maritimes qui ne parlent ni grec ni latin, appelleroient les dauphins, s'il leur prenoit envie de s'en amuſer? Si Pline me répondoit que ce poiſſon a l'intelligence des langues, je n'aurois plus rien à lui demander. Le reſte du chapitre n'eſt pas écrit avec plus de ſens.

" Lorſque la nacre voit la main de l'homme, „ elle ſe reſſerre & cache ſes richeſſes, ſachant „ bien que c'eſt pour elles qu'on la recherche: „ & ſi elle peut prévenir la main, elle la coupe „ avec ſon tranchant; aucun châtiment n'eſt „ mérité avec plus de juſtice" (*x*).

Il

(*x*) Concha ipſa cùm manum videt, comprimit

Il ne ſeroit gueres poſſible de faire ſur ce ridicule paſſage, une remarque plus juſte que celle de M. Poinſinet. Après avoir rapporté l'avis de Rondelet qui traite de fable le fait en queſtion, il dit : " le Pere Hardouin prétend excuſer » Pline en diſant qu'il ne s'eſt ſervi de l'expreſ» ſion de *voir* que par métaphore. Mais cette » excuſe n'eſt guere recevable en cette occaſion, » où il s'agit de donner des notions préciſes ſur » la nature du poiſſon nacre. Ainſi quand Pline, » à cet égard, ne ſe ſeroit point mépris comme » *obſervateur*, il ſeroit toujours blâmable, com» me Ecrivain, d'avoir employé à contre-ſens » une expreſſion métaphorique, capable d'in» duire en erreur ſur un fait important de l'hiſ» toire naturelle ".

On peut cependant ajoutet que la nacre, bête comme une huitre qu'elle eſt, ſe trouvant avoir, ſelon Pline, aſſez d'eſprit pour devinet que nous aimons les perles, eſt une idée qu'on n'attendroit pas d'un *obſervateur*; encore moins qu'il fit l'apologie du prétendu châtiment exercé

ſeſe, operitque opes ſuas, gnara propter illas ſe petit: manumque ſi præveniat, acie ſuâ abſcindit, nullâ juſtiore pœnâ. l. 9. c. 35.

par une huitre : car c'eſt à l'huitre, & non pas à un Etre qui la fit agir, qu'il croyoit.

« Les grenouilles s'accouplent l'une ſur l'au-
» tre ; le mâle ſaiſit avec les jambes de devant
» ſa femelle par deſſous les aiſſelles, & lui ſerre
» les cuiſſes avec ſes jambes de derriere. Elles
» engendrent des petits morceaux de chair noi-
» re, que les Grecs appellent *gyrinos* (fray de
» grenouille). On y apperçoit ſeulement des
» yeux & une queue. Bientôt la queue ſe di-
» viſe & forme les jambes de derriere. Il eſt
» ſurprenant qu'à ſix mois les grenouilles ſe
» réſolvent en limon, ſans que rien en ſoit ap-
» perçu, & qu'au printems elles renaiſſent telles
» qu'elles étoient, comme par une cauſe ſecrette
» de la nature, puiſque cela arrive tous les
» ans » (*y*).

(*y*) Ranæ ſuperveniunt, prioribus pedibus alas feminæ mare adprehendente, poſterioribus clunes. Pariunt minimas carnes nigras, quas gyrinos vocant, oculis tantùm & caudâ inſignes : mox pedes figurantur, caudâ findente ſe in poſteriores. Mirumque, ſemeſtri vitâ reſolvuntur in limum nullo cernente, & rurſus vernis aquis renaſcentur quæ fuere : naturæ perinde occultâ ratione, cùm omnibus annis id eveniat. l. 9. c. 51.

A fort peu de choſe près, on ne ſauroit guere plus mal raiſonner de la formation des grenouilles. Leur queue étant verticale, ne ſe diviſe point pour devenir des jambes qui ſeroient l'une ſur l'autre; elles ne ſe réſolvent point non plus en limon, pour renaître au printems. Si Pline ſe fut donné la peine de les regarder lorſqu'elles ſont têtards, il eût vu qu'elles avoient, & leur queue, & leurs jambes de derriere, leſquelles ſortent les premieres, ainſi que je l'ai obſervé dans l'objet naturel. Quand les quatre jambes ſont aſſez fortes pour nager, la queue tombe d'elle-même; la grenouille eſt formée. S'il ne les eût pas fait renaître au printems, ſaiſon de leur naiſſance, & qu'il ſe fût contenté de dire que pendant l'hiver, elles ſe tiennent volontiers au fond de l'eau, il n'y auroit eu rien de *ſurprenant*, ni aucune *cauſe ſecrette de la nature.* Cette phyſique eſt bonne pour Ovide, un Naturaliſte la lui laiſſe, & n'écrit pas de la formation des grenouilles ſans les avoir étudiées.

Voyez Rondelet, Swammerdam, & tel autre bon naturaliſte, vous n'y trouvez rien de ſemblable. Regardez les gravures à la fin de la *biblia naturæ* du phyſicien Batave; les différens états de la grenouille y ſont figurés.

Puiſque le nom de Rondelet ſe trouve ici, je dirai qu'une de ſes erreurs, fort aiſée cependant à ne pas commettre, & plus facile à ne pas répéter, eſt copiée dans pluſieurs livres. Il croit que les anchois n'ont point d'écailles. Prenez un anchois, voyez ſes écailles, & liſez ſon article dans le dictionnaire encyclopédique, & dans celui de Mr. Valmont de Bomare; on y répéte cette erreur: elle s'y eſt perpétuée juſques dans l'édition de 1775, in-4°. Rondelet dit, l. 7. c. 4, *de Encraſicholis, ſine ſquamis*; & voici avec plus de vérité, ce que dit M. Goüan dans ſon *hiſtoria Piſcium*, en décrivant l'anchois: *ſquamæ imbricatæ, pellucidæ, parvæ, planiuſculæ, ſuborbiculatæ aut acutæ, deciduæ. Les écailles tuilées, minces, petites, plates, un peu arrondies ou aiguës, ſujetes à tomber.*

« L'Etite, que quelques-uns appellent Gan» gite, pierre que l'on trouve dans l'aire des » aigles, eſt propre à beaucoup de remedes: » mais elle n'a de vertu que lorſqu'elle eſt dé» robée dans le nid" (z).

(z) Lapis Ætites, quem aliqui dixeri Gangitem: ad multa remedia utilis.... Sed vis illa medica non niſi nido direptis., l. 10. c. 3.

Direptus signifiant *volé*, *ravi*, *pillé*, *dérobé*, *enlevé*, il n'y a pas d'équivoque, & cette circonstance ajoutée au démenti que l'expérience a donné aux fabuleuses vertus de cette pierre, démontre assez combien Pline savoit peu ce qu'il en disoit: car prise ou non dans le nid, l'étite n'a aucune vertu médicinale.

" On a remarqué que le milan, oiseau très-
„ rapace & toujours affamé, n'enleve point les
„ viandes des bassins dans lesquels on les trans-
„ porte aux funérailles, ni celles qui sont sur
„ l'autel d'Olympie; & qu'il ne les ravit pas
„ même d'entre les mains de ceux qui les por-
„ tent, sans que ce ne soit un présage funeste
„ aux villes pour qui on offroit le sacrifice " (*a*).

Tout cela ne paroîtroit-il pas un peu niais, même pour un Ecrivain qui ne seroit pas naturaliste? Aristote dans son livre des choses admirables, (si cet ouvrage est de lui) dit aussi qu'en Elide, les milans qui enlevent les viandes

---

(*a*). Notatum in his, (milvis) rapacissimam & famelicam semper alitem nihil esculenti rapere unquam ex funerum ferculis, nec Olympiæ ex ara. Ac ne forentium quidem manibus, nisi lugubri municipiorum immolantium ostento. l. 10. c. 10.

du marché, ne touchent pas à celles qui ſont immolées. Pauſanias, Elien & d'autres racontent auſſi cette merveille. Mais des compagnons d'erreur font-ils qu'une ſuperſtition populaire devienne une vérité à cauſe du nombre des croyans? Quand Pline & Tacite nous diſent qu'il ne plut jamais dans le temple de Vénus à Paphos, quoiqu'il fut découvert; croirons-nous ce miracle? Mais ſi le fait, par une cauſe naturelle, étoit véritable, ne devrions-nous pas rire d'un Naturaliſte athée qui le rapporte comme pourroit faire un bon frere capucin, & ſans un mot d'obſervation.

Il faut pourtant convenir que, ſi nous en croyons quelques modernes, on a vu les milans arracher de la main des negres, la viande ou les poiſſons qu'ils portoient. Auſſi n'eſt-ce pas ſur ce fait que retombe mon obſervation, mais ſur les funerailles, l'autel d'Olympie, les victimaires & les préſages funeſtes.

" Je ne puis m'empêcher de rapporter un „ préſage touchant les piverts. Il en vint un „ ſe repoſer doucement ſur la tête d'Œlius Tu„ beron, lorſque ce préteur de Rome rendoit la „ juſtice ſur ſon tribunal; il le prit aiſément „ avec la main. Les augures conſultés, répon-

„ dirent que s'il le lâchoit, ce ſeroit un pré-
„ ſage de la ruine de l'Empire, mais que s'il le
„ tuoit, le préſage ſeroit contre lui. Le préteur
„ auſſi-tôt déchira l'oiſeau ; peu après la prédic-
„ tion fut accomplie " (*b*).

Chez Valere Maxime, le conte & le préſage ſont racontés un peu différemment. Selon lui, Tuberon vit périr dix-ſept de ſes parens à la bataille de Cannes. Il eſt vrai que Sylla, Marius & Cinna rioient de ce conte inepte. Convenons qu'ils devoient le regarder avec mépris, quand ils ſe repréſentoient les deux ou trois boiſſeaux remplis d'anneaux des chevaliers Romains qui périrent à la journée de Cannes. Voilà comme on faiſoit des prodiges, & comme Pline & d'autres les ramaſſoient : la qualité de Naturaliſte étoit alors indifférente. Enfin, voilà comment ſans la mort d'un pivert, dix-ſept anneaux de plus n'euſſent pas été compris

(*b*) Unum eorum (Picorum) præſcitum tranſire non queo. In capite Prætoris urbani Œlii Tuberonis, in foro jura pro tribunali reddentis, ſedit ita placidè, ut manu prehenderetur. Reſpondere vates, exitium imperio portendi, ſi dimitteretur : at ſi exanimaretur, Prætori. Et ille avem protinus concrepſit : nec multò poſt implevit prodigium. l. 10. c. 18.

dans les deux ou trois boiſſeaux. Cette bataille de Cannes mit Rome à deux doigts de ſa deſtruction totale, & les augures ne prédirent pas fort juſte; Pline ne choiſit pas non plus fort heureuſement ſon préſage accompli.

« On croit auſſi que les ſouris conçoivent en » goûtant du ſel. Il ne faut donc plus s'éton- » ner d'où provient la multitude de ces ani- » maux qui ravagent les moiſſons » (*c*).

Cela eſt copié d'après Ariſtote. Mais ce qui montre bien plus dans Pline, le goût de copier, que celui de la ſaine critique, & celui de l'obſervation; c'eſt que non ſeulement il tranſcrit une fauſſeté ridicule, mais auſſi, que du même trait de plume, il tranſcrit & adopte la réflexion du Naturaliſte Grec. Vous direz ici comme ailleurs: le premier, tout en ſe trompant quelquefois, n'en étoit pas moins un grand Naturaliſte; pourquoi le ſecond ne le ſeroit-il pas auſſi? Je vais vous le dire. C'eſt qu'à travers quelques erreurs, le premier étudioit les productions de

---

(*c*) Et ſalis guſtatu fieri prægnantes (mures) opinantur. Itaque definit mirum eſſe, unde vis tanta meſſes populetur murium agreſtium. l. 10. c. 65.

la nature, & que le ſecond copioit des livres, où la vérité & l'erreur étoient dépoſées ſans étiquette: il compiloit ſouvent, mais ne diſtinguoit pas toujours.

" Les chats ne vivent que ſix ans " (*d*).

Il eſt fâcheux que ceci ſoit copié d'Ariſtote. J'ai connu à Pétersbourg, un vieux chat qui paſſoit vingt ans; j'avoue que cela eſt rare. Mais ailleurs on en voit de dix, de douze & de quinze années. Je croirois bien qu'un chat d'appartement ne vivroit pas fort âgé; mais un *ſous-chat*, un bon chaſſeur peut mener loin ſa carriere, à moins qu'un garde-chaſſe ne l'abrége.

" Dans tous les œufs, il y a au milieu du „ jaune une eſpece de goutte de ſang, qu'on „ croit être le cœur de l'oiſeau, parce que l'on „ penſe qu'il eſt le premier formé dans tous les „ animaux: il eſt certain que cette goutte dans „ l'œuf ſaute & palpite " (*e*).

(*d*) Felium.... vivunt annis ſenis. l. 10. c. 63.

(*e*) Omnibus ovis medio vitelli parva ineſt velut ſanguinea gutta, quod eſſe cor avium exiſtimant, pri-

M. Poinſinet cite Ariſtote & Albert le grand, & dit: *Mais l'un & l'autre, auſſi bien que Pline, placent cette goutte de ſang dans le blanc, & non pas dans le jaune, qui pourtant eſt ſon premier ſiege.* Il paroît cependant que Pline place cette goutte de ſang dans le jaune, & que M. Poinſinet traduit lui-même, *medio vitelli*, par *au milieu du jaune.* J'admire que Pline ſoit incertain que cette goutte de ſang, le *punctum ſaliens*, ſoit le cœur de l'oiſeau. On le ſavoit pourtant; il le dit lui-même. D'ailleurs, il s'exprime en homme qui n'a pas vu cette goutte, laquelle n'eſt pas au milieu du jaune, mais qui paroît à ſa ſurface: je l'ai obſervée à différens jours de l'incubation; c'eſt ce que chacun peut faire ſans être Naturaliſte.

" La coque d'un œuf eſt d'abord molle; mais „ elle ſe durcit bientôt, & même à meſure que „ l'œuf ſort " (*f*).

M. Poinſinet dit: *Il eſt faux que la coque de*

---

mum in omni corpore id gigni opinantes: in ovo certè gutta ea ſalit, palpitatque. l. 10. c. 53.

(*f*) Moli putamine, ſed protinus dureſcente, quibuſcumque emergunt portionibus. l. 10. c. 52.

l'œuf, comme l'avance Pline, d'après Ariſtote; ſoit molle en ſortant, comme Harvey l'a fait voir & s'en eſt aſſuré par nombre d'expériences. Tout cela eſt, on ne ſauroit plus vrai; mais pourquoi citer Harvey, ou tel autre Naturaliſte que ce ſoit, ſur un fait que la moindre bonne femme qui a des poules, ſait tout auſſi certainement que le compte de ſes œufs?

" Je ne dois pas omettre qu'entre les oiſeaux, „ les hirondelles ſont indociles" (*g*).

M. Poinſinet eſt ici de l'avis de Pline, & voici ſa raiſon: *Albert le Grand prétend qu'il a vu des hirondelles privées, & qui venoient dans ſa main comme d'autres oiſeaux. Cela eſt difficile à croire; car l'hirondelle ne vit que de ſa propre chaſſe, & meurt ſi on la captive, parce qu'elle ne prend les inſectes qu'au vol. Il paroît donc impoſſible d'apprivoiſer un tel oiſeau.*

Pourquoi Albert le Grand n'auroit-il pas vu des hirondelles privées, j'en ai bien vu ſans être Albert? Dans ma premiere jeuneſſe j'aimois les oiſeaux, & je dénichai de petites hi-

---

(*g*) Non omittendum eſt.... e volucribus hirundines eſſe indociles. l. 10. c. 45.

rondelles que je nourris de mon mieux environ un mois. De quatre ou cinq il ne m'en reſta qu'une, & qui devint ſi privée, que, la faiſant voler le plus loin poſſible, elle revenoit toujours ſur ma main : je la gardai tout un été; mais comme elle me faiſoit perdre trop de tems, mon pere en diſpoſa.

" Les éperviers ne mangent point le cœur des „ oiſeaux". (*h*).

Cela eſt faux : on leur a donné exprès des cœurs d'oiſeaux, ils les ont dévorés. Mais Ariſtote avoit dit qu'ils n'en mangeoient pas, & Pline ne s'étoit point engagé de s'en aſſurer; ſans quoi il eût préſenté le cœur de quelque oiſeau à l'épervier qui, en l'inſtruiſant, auroit pu l'empêcher de placer dans ſon livre un menſonge de plus.

" La fécondation ne s'opere en aucun ani„ mal comme dans les perdrix. Si les femelles „ ſont vis-à-vis des mâles, elles ſont fécondées „ par le vent qui d'eux parvient à elles " (*i*).

(*h*) Accipitres avium non edunt corda. l. 10. c. 8.

(*i*) (Perdices) neque in alio animali par opus libi-

Vous ne vous ſouvenez donc pas que les cavalles Portugaiſes conçoivent auſſi par le ſouffle du vent d'oueſt, & même ſans la préſentation au mâle. Que ce ſoit Ariſtote, ou un autre, qui vous ait induit à faire ce conte, & qui vous ait fait dire auſſi que ſouvent les perdrix conçoivent au ſon de la voix du mâle, comme vous le rapportez en ſuite, il n'en eſt pas moins vrai, ſelon vous, que les cavalles Portugaiſes ne ſoient plus ſenſibles que les perdrix au plaiſir de l'amour, puiſqu'avec moins de moyens *ad hoc*, elles ſont autant de beſogne.

M. de Buffon interprète fort bien Ariſtote; mais j'oſe penſer que ce n'eſt pas d'œufs clairs qu'il s'agit ici, comme il paroît le croire. Ariſtote, exactement copié par Pline, dit que les femelles conçoivent, *prægnantes fiunt*, quand elles ſe trouvent ſous le vent de leurs mâles. Si la vertu du mâle y intervient, les *œufs ſont donc fécondés*, le ridicule eſt donc prouvé.

" Lorſque les éléphans ſont pris, on les appri-
» voiſe promptement avec du ſuc d'orge" (*k*).

---

dinis. Si contra mares ſteterint feminæ, aurâ ab his flante prægnantes fiunt. l. 10 c. 33.

(*k*) Capti (Elephantes) celerrime mitificantur hordei ſucco. l. 8. c. 7.

Dioſcoride, en parlant de l'ivoire, dit qu'il devient pliant, lorſqu'on l'a fait tremper dans du ſuc d'orge, ζυθός, *de la biere.* Ne ſeroit-ce point le mot équivoque ελεφας qui auroit trompé Pline ? Ce mot ſignifie *éléphant* & *ivoire.* Mais des Savans étant partagés ſur l'erreur qu'il faut imputer ou ne pas imputer à Pline, je ſuis loin de rien affirmer. J'obſerve ſeulement que, ſelon Plutarque, l'ivoire s'amollit quand il eſt trempé dans de la biere; peut-être les éléphans s'apprivoiſent-ils en en buvant. Pline fait aſſez ſouvent de ces ſortes de mépriſes, comme lorſqu'il prend dans Ariſtote, ὠτις, *outarde*, pour ὠτος, *hibou*, & qu'il dit fauſſement que la chair de l'outarde eſt mauvaiſe. M. de Buffon l'a remarqué art. *Outarde.* Ne quittons pas cependant les éléphans ſans obſerver que, ſelon Pline, ces animaux enfouiſſent, pour nous en fruſtrer, celles de leurs dents qui tombent par accident ou par vieilleſſe, & que quand ils ſe voyent environnés, ils les briſent contre un arbre pour échapper à l'avidité des chaſſeurs, par cette proie qu'ils leur abandonnent. Je me ſerois demandé comment les éléphans ſauvages peuvent ſavoir qu'on en veut à leur ivoire, & pourquoi la priſe qu'ils ont vu faire de leurs compagnons,

ne leur dit pas qu'on a auſſi beſoin d'eux-mêmes; alors j'aurois écrit.

" Les caſtors pontiques ſe voyant pourſuivis » de près, s'arrachent eux-mêmes les teſticules, » ſachant que c'eſt pour les avoir qu'on leur » fait la chaſſe: les Médecins nomment cette » partie *caſtoreum*" (*l*).

Si nous convenons qu'il y a dans Pline des endroits excellens & d'autres diſputables, nous pouvons en trouver auſſi beaucoup qui ne ſont ni l'un ni l'autre. Celui-ci, par exemple, eſt un de ceux que la plus forte envie de lui vouloir du bien, ne peut garantir d'une juſte cenſure: car il n'y a dans les paroles de l'Auteur aucun mot qui puiſſe faire ſoupçonner le doute. Pline auroit pu ajouter que le caſtor s'écorche auſſi tout vif; car on le chaſſe encore plus pour ſa peau que pour ſon *caſtoreum*. Voyez le paſſage ſuivant.

" Sextius, Auteur très-exact en médecine,

(*l*) Eaſdem partes ſibi ipſi Pontici (caſtores) amputant fibri, periculo urgente, ob hoc ſe peti gnari: caſtoreum id vocant medici. l. 8. c. 30.

» nie que les caſtors ſe mutilent eux-mêmes, » lorſqu'on les pourſuit. Il ajoute que leurs » teſticules, petits, ſerrés, adhérans à l'épine » du dos, n'en peuvent être ôtés qu'avec la » vie de l'animal " (*m*).

Voilà le contraire de ce qui eſt dit au livre 8e. & ce contraire eſt vrai, quant à l'impoſſibilité de la mutilation; cependant Pline paroît croire également à l'un comme à l'autre. Auroit-il oublié d'effacer la premiere propoſition? la ſeconde en ſeroit-elle une correction? les deux ne ſeroient-elles pas ſimplement une contradiction? Je ne crois pas que la ſaine critique puiſſe en juger autrement. Pline, qui paroît avoir peu étudié les objets de la nature, copioit les opinions qui lui tomboient ſous la main. Si elles ſe contrediſent aſſez ſouvent, il ne faut pas s'en prendre à lui; car il a déclaré dans ſon épitre dédicatoire qu'il compileroit, & il compile. Pour la vraie Phyſique, elle nous enſeigne que le *caſtoreum* eſt renfermé dans deux véſicules,

(*m*) Amputari hos (teſtes) ab ipſis, cùm capiantur, negat Sextius diligentiſſimus medicinæ. Quinimmo parvos eſſe ſubſtrictoſque, & adhærentes ſpinæ, nec adimi ſine vitâ animalis poſſe. l. 32. c. 3.

les, qui ne ſont point les teſticules du caſtor, puiſque ſa femelle en a de ſemblables dans les aines.

" Les poules de nos campagnes ont de la » religion. Elles ſe hériſſent & ſe ſecouent après » avoir pondu; & pour purifier elles & leurs » œufs, elles tournent autour avec quelque brin » de paille " (*n*).

Plaiſante diſtinction à faire, que les poules villageoiſes aient de la religion préférablement à celles de la ville! Ariſtote au moins leur en accorde à toutes. Mais ne ſe pourroit-il pas qu'Ariſtote & Pline confondiſſent la poule qui vient d'être cochée avec celle qui vient de pondre? D'ailleurs, l'inſtinct de chaque oiſeau femelle, le porte, à meſure qu'il pond, à l'arrangement, à l'entretien & à la conſervation de ſon nid, ſoit aux champs, ſoit à la ville; & j'oſerois croire qu'Ariſtote & Pline n'avoient pas fait aſſez d'attention aux poules qu'ils avoient

---

(*n*) Villaribus gallinis & religio ineſt. Inhorreſcunt edito ovo, excutiuntque ſeſe, & circumactæ purificant, ac feſtucâ aliquâ ſeſe, & ova luſtrant. l. 10. c. 41.

vu pondre : car ils auroient vu qu'après la ponte, elles ne tournent pas autour de leurs œufs avec quelques brins de paille ; mais que l'inſtant avant de pondre, elles en ramaſſent devant elles, &, par un ſoin machinal ou raiſonné, les jettent derriere & du côté des œufs.

Enfin, ils leur accordoient de la religion ; mais les coqs, ces fiers ſultans de baſſe-cour, on les en privoit donc ? Pline ſans doute n'avoit pas trouvé dans ſes livres que leur chant du matin & celui des différentes heures du jour & de la nuit, fuſſent autant de prieres ou de louanges adreſſées à quelque Dieu, à Mercure ou à Minerve, par exemple ; car il l'auroit dit..... Tout cela fait pitié, & va très-bien avec ce qu'il dit des mœurs raiſonnées, des vertus morales, & de la religion naturelle & innée des éléphans. Voyez M. de Buffon, tom. 11. pag. 7. in-4°.

" Les œufs qu'on fait couver doivent être „ mis ſous la poule en nombre impair " (o).

Que ce petit trait de ſuperſtition ſoit dit & pratiqué par la bonne femme qui garde les pou-

---

(o) Ova.... ſubjici impari numero debent. l. 10. c. 54.

les, nous n'en ſerions pas ſurpris; mais qu'il ſoit enſeigné par un grave Naturaliſte qui copie Varron & Columelle, ne peut-on pas en rire à ſon aiſe? *Impari numero gaudet.* Oui, Pline avoit un foible pour les nombres impairs: on en va voir d'autres exemples; ſon livre en fournit pluſieurs que je n'ai pas relevés. Mais je ne quitterai pas le chapitre 54 ſans apprendre au lecteur curieux de conſerver ſa couvée, que le moyen de garantir les œufs du tonnerre, eſt de mettre un clou de fer, ou bien de la terre priſe à une charrue, ſous le nid de la couveuſe. *Remedium contra tonitru, clavus ferreus ſub ſtramine ovorum poſitus, aut terra ex aratro.* Si cela n'eſt pas clair, j'en ſuis fâché: Columelle a mis Pline ſur la voie; mais il dit ſeulement, *pluſieurs croient; plurimi creduntur:* Pline en fait un précepte, & l'immortelle ſuperſtition populaire ne l'a pas oublié.

" Des baies de laurier en nombre impair, » pilées avec de l'huile, & qu'on fera chauffer, » ſont bonnes contre le mal de tête" (*p*).

(*p*) In capitis dolore, impari numero baccas (lauri) cum oleo conterere, & calefacere. l. 23. c. 8.

„ On dit qu'une couronne de liſeron, dont „ les feuilles ſont en nombre impair, guérit le „ mal de tête " (*q*).

Je ſuppoſe que mon lecteur eſt médecin-botaniſte, qu'il fait un traité de cette ſcience, & je lui demande ſi, par exemple, il inférera ces recettes, & les ſuivantes, au nombre de ſes topiques. *Pour guérir de la colique, il faut, ſelon quelques Auteurs, appliquer ſur ſon ventre des grains d'anis, en nombre impair; ou porter, dit-on, un bouquet de roſes, dont les feuilles ſoient auſſi en nombre impair.* Je vois mon Botaniſte qui, au lieu de me répondre, hauſſe les épaules, & dit; " celui-ci me prend ſans doute „ pour un charlatan, un ramaſſeur de billeve- „ ſées: où a-t-il vu qu'un Phyſicien enſeignât „ des remedes auſſi ſimples ſur un *on dit*, & „ ſur-tout qu'il les preſcrivît d'une maniere inep- „ te? " Dans Pline, lui répondroit-on.

* Quand les vipères s'accouplent, le mâle „ fourre ſa tête dans la gueule de la femelle,

(*q*) Coronam ex eo (ſmilace) factam impari foliorum numero, aiunt capitis doloribus mederi. l. 24. c. 10.

„ qui, transportée de plaisir, la lui ronge..... „ Les petits éclos les derniers, impatiens de „ sortir, percent les flancs de leur mere & la „ tuent" (r).

Le premier point est une calomnie, que toute méchante bête que soit la vipère, il ne falloit pas répéter sur son compte. Quant au second, Hérodote l'avoit dit; mais Hérodote n'est pas Naturaliste, il ne falloit pas le copier. Aristote qui en parle aussi, n'auroit-il pas dit que les vipéraux rongent seulement la pellicule qui les enveloppe? Il est au moins probable que les vipères, qui font deux portées par an, ne meurent pas à chaque instant.

" La génération des souris est la plus singu- „ liere de toutes; aussi me hâtai-je de le dire, „ cependant ce sera sur la foi d'Aristote, & des „ soldats d'Alexandre le grand. Elles engen- „ drent certainement, dit-on, en se léchant, & „ non par le moyen du coït" (s).

(r) Viperæ mas caput inserit in os, quòd illa abrodit voluptatis dulcedine.... Itaque ceteræ tarditatis impatientes, perrumpunt latera, occisâ parente, l. 10. c. 62.

(s) Super cuncta est murium fetus: haud sine

L'autorité des ſoldats d'Alexandre ne donne aucun poids à celle d'Ariſtote, & l'héſitation de Pline eſt bien étrange pour un Naturaliſte. Si, avant d'écrire, il eût pris quelques ſouris, qu'il eût regardé comme elles engendrent, il n'eût pas été réduit à dire: *j'en parlerai ſur la foi d'Ariſtote*, &c. Un Naturaliſte doit, ſi je ne me trompe, étudier tous les objets de la nature, deſquels il parle, ſur-tout quand ce ne ſont que des ſouris. Je ne ſuis pas Naturaliſte aſſurément, mais j'ai gardé quelque tems à Pétersbourg une douzaine de ſouris blanches comme des hermines; j'ai eu la curioſité de leur voir faire des petits, mais ils ne procédoient pas à coups de langue. Je ne dis rien du petit ver qui naît dans la tête des ſouris avant qu'elles meurent: *& jam obituris vermiculum in capite naſci*..... Mais il faut convenir que Pline nous tranſmet ici d'importantes obſervations en peu de paroles!

« Les rats d'Egypte ont le poil dur comme » celui du hériſſon. Ces mêmes rats marchent

---

cunctatione dicendus, quamquam ſub auctore Ariſtotele & Alexandri magni militibus. Generatio eorum lambendo conſtare, non coïtu, dicitur. l. 10. c. 65.

» ſur deux pieds comme les marmotes " (*t*).

Il n'y a là que trois fautes. La premiere d'écrire *ces mêmes rats*, *iidem*, quand Ariſtote que Pline copie, dit poſitivement & avec raiſon, *il y en a d'autres auſſi*, *ſunt etiam alii ἴσασι δὲ καὶ ἕτεροι*. La ſeconde de faire marcher les marmotes comme ces rats bipedes. On ſait que les marmotes ne marchent pas ſur leurs pieds de derriere, mais qu'elles s'y levent & s'y tiennent quelquefois comme les écureuils, & comme toutes les eſpeces de ſouris & de rats qui ne ſont pas bipedes. La troiſieme faute, par conſéquent, eſt de n'avoir fait qu'une eſpece de deux qui ſont fort différentes, ne ſeroit-ce que par leur groſſeur; & d'avoir défiguré ſon original en le traduiſant.

Je connois ce rat d'Egypte qu'on nomme la gerboiſe, j'en ai vu de vivans à la Haye, il ſeroit inutile de le décrire ici; je me borne à dire qu'il marche ſur les ſeuls pieds de derriere; que ſes jambes & ſes cuiſſes ſont exceſſivement longues; que ſes pattes de devant ſont ſi courtes, qu'elles ne peuvent pas lui ſervir

(*t*) Ægyptiis muribus durus pilus, ſicut herinaceis. Iidem bipedes ambulant, ceu Alpini quoque. l. 10. c. 65.

habituellement à marcher; que le corps eſt de la groſſeur d'un rat, pour ceux de la petite eſpece; car il en eſt encore un autre de la taille du lapin. Mais le poil de l'une & de l'autre eſpece, eſt doux, ſoyeux, & ne reſſemble en rien à celui du hériſſon. Il y a une troiſieme eſpece de gerboiſe, de la groſſeur d'une aſſez grande ſouris. Le célebre Profeſſeur Pallas voulut bien me la donner à Pétersbourg avec celle de la groſſeur d'un rat. Quoiqu'elles ſoient l'une & l'autre ſous mes yeux, & qu'il y ait entre elles des différences notables, je ne les décrirai pas: j'en laiſſe le ſoin aux Naturaliſtes plus exercés que moi dans ce genre d'obſervations.

" La force de l'œuf eſt ſi grande que le bois „ ſur lequel on l'aura répandu ne brûlera point; „ & qu'un vêtement qui en aura été mouillé, „ ne brûlera pas non plus " (*u*).

Rien de plus ſimple que de copier ici la note de M. Querlon ſur ce paſſage. *Cette obſervation*, dit-il, *n'avoit pas ſans doute été vérifiée par Pline.*

(*u*) Vis vero tanta eſt, ut lignum perfuſum ovo non ardet, ac ne veſtis quidem contacta adurunt, l. 19 c. 3.

" J'ai appris de pluſieurs perſonnes, qu'il
„ s'engendre un ſerpent de la moëlle épiniere
„ de l'homme; cela n'eſt pas impoſſible, car la
„ plûpart des générations ſe font d'une maniere
„ occulte & inconnue, même dans le genre
„ des quadrupédes " (x).

Un des refreins ordinaires eſt de dire: Pline rapporte aſſez ſouvent des abſurdités, mais il ne les croit pas, & il ne les donne que comme l'hiſtoire de l'eſprit humain. Cependant ici le voilà qui d'une rêverie des plus abſurdes, tire une conſéquence pour déclarer une grande vérité: le myſtere de la génération. Ovide eſt moins abſurde; il s'en tient à dire dans ſes contes bleus: *il y a des gens qui croyent la métamorphoſe de la moëlle épiniere en ſerpent.* Il ne penſoit pas que le Naturaliſte de Verone ſeroit du nombre de ces gens-là. *Le Poëte Ovide, dit M. Poinſinet, paroît admettre auſſi cette mutation de la moëlle de l'épine de l'homme en*

(x) Anguem ex medullâ hominis ſpinæ gigni, accepimus à multis. Pleraque enim occultâ & cœcâ origine proveniunt, etiam in quadrupedum genere. l. 10. c. 66.

ſerpent; puis il rapporte les deux vers du Poëte, qui ne paroiſſent pas admettre cette mutation.

Sunt qui cùm clauſo putrefacta eſt ſpina ſepulchro,
Mutari credant humanas angue medullas.

Ovide comme Poëte, ne riſquoit rien de nous retracer le rêve d'Archelaüs; mais ce qui ſurprend un peu plus, c'eſt Plutarque, qui reconnoît pour *gens éclairés dans les cauſes naturelles*, ceux qui diſoient qu'un ſerpent fut engendré de la moëlle du dos de Cléomene après ſa mort. Plutarque ſans doute ne doit pas être jugé auſſi rigoureuſement que Pline : encore ne ſais-je ; puiſqu'il ne faut pour ſe décider, que voir pourrir tant de milliers de dos humains, & pas un ſerpent produit par cette cauſe. Je trouve dans le diction. encyclop. art. *Scythie*, *que c'eſt au Philoſophe à combattre les erreurs populaires qui regardent la Phyſique; mais que c'eſt au Poëte à les adopter, quand elles lui fourniſſent des images.* Il reſteroit à ſavoir ſi c'eſt dans la claſſe des Philoſophes ou dans celle des Poëtes, qu'on veut placer le Naturaliſte Pline, & M. de Jaucourt l'auroit jugé en deux mots: l'article eſt de lui. Pour Elien, nous le placerons ici au rang des Philoſophes,

car il regarde cette génération du ſerpent comme une fable.

„ Les ſalamandres ne ſont ni mâles ni fe-
„ melles, non plus que les anguilles, & tous
„ les animaux qui ne ſe reproduiſent, ni com-
„ me vivipares, ni comme ovipares " (*y*).

Cela eſt fidellement copié d'Ariſtote, & nous ne pouvons imputer à Pline, que l'inexpérience & la crédulité : *magiſter dixit.* Les ſalamandres ſont tantôt ovipares, & tantôt vivipares ; de ſavans Naturaliſtes l'ont obſervé. Pour l'anguille, il eſt démontré qu'elle eſt vivipare.

Je ne rapporterai pas tout ce que Pline dit de la ſalamandre, l'article ſeroit long, & je renvoie au Livre 29 chapitre 4. On y verra qu'elle peut faire mourir par ſon venin, des peuples entiers ; *populos pariter necare improvidos poteſt.* On y trouvera des exemples circonſtanciés de tous les maux que peut cauſer ſon poiſon ; mais qu'il n'eſt pas vrai qu'elle éteigne le feu. Puis, ſi l'on veut remonter au

(*y*) Neque eſt iis (ſalamandræ) genus maſculinum femininumve : ſicut neque in anguillis, omnibuſque quæ nec animal, nec ovum ex ſeſe generant. l. 10. c. 68.

67e. chapitre du livre 10, on saura que la salamandre est si froide qu'en touchant le feu, elle l'éteint comme si on y mettoit un morceau de glace : *ficut salamandra..... huic tantus vigor, ut ignem tactu reſtinguat, non alio modo quam glacies.*

La cause d'une aussi étrange contradiction pourroit être fort simple. Au livre 10, Pline copie Aristote, l. 5. c. 18; au livre 29 il se moque des Magiciens qui parloient comme Aristote; alors il ne se doutoit pas qu'il se moquoit du Naturaliste Grec; peut-être avoit-il oublié le passage du livre 10. Ainsi ce ne seroit qu'une faute de mémoire quant au feu que la salamandre éteint ou n'éteint pas; & tout homme qui n'a son sujet qu'au bout de sa plume, en peut faire autant. Mais pour tous les maux commis par la salamandre, c'est une insigne calomnie. Voyez son article dans l'encyclopédie.

„ La phalange est inconnue en Italie..... Le „ remede à sa piquure est de montrer à ceux „ qui en sont atteints, une autre araignée de „ la même espece; & pour cet effet, on en „ conserve de mortes" (z).

(z) Phalangium est Italia ignotum.... In remedio

Premiérement il n'eſt pas certain que l'araignée nommée *phalange* ſoit inconnue en Italie. Secondement l'inſigne puérilité que Pline enſeigne pour guérir de la piquure de cet animal, eſt digne des charlatans qui décorent le pont-neuf à Paris.

« Les abeilles pendantes en grappe dans les » temples ou dans les maiſons, ſont alors des » préſages publics & particuliers, ſouvent ex» piés (accomplis) par de grands événe» mens » (*a*).

Je ne traduis pas le dernier membre de cette phraſe par, *on a ſouvent employé les grandes expiations pour détourner les malheurs qu'on croyoit qu'elles (les abeilles) prognoſtiquoient.* Je ne traduis pas ainſi, parce que l'ablatif *magnis* eſt adjectif de l'autre ablatif *eventibus*, qu'il s'y rapporte & non à *expiata.* Au ſurplus malgré ce contreſens, je reconnois que M. Poinſinet eſt

---

eſt, ſi quis ejuſdem generis alterum percuſſo oſtendat. Et ad hoc ſervantur mortui. l. 29. c. 4.

(*a*) Tunc oſtenta faciunt (apes) privata ac publica, uvâ dependente in domibus templiſve, ſæpe expiata magnis eventibus. l. 11. c. 17.

« Les animaux ſans cornes ont l'ongle du » pied d'une ſeule piece » (*d*).

Pline oublie le ſanglier, le cochon, le chevrotin, le dromadaire, la gazelle, & je crois d'autres encore: mais non, il n'oublie rien; il copie Ariſtote, *de partib. anim.* l. 4. ch. 10.

« L'élément le plus contraire à la généra- » tion, produit même quelques animaux. En » Cypre, dans les fourneaux à fondre le bronze, » on voit voler au milieu des flammes, une » ſorte de groſſe mouche à quatre pieds: elle » ſe nomme *Pyrale*, quelques-uns la nomment » *Pyrauſte*. Elle vit auſſi longtems qu'elle reſte » dans le feu; pour peu qu'elle s'en éloigne, » elle meurt » (*e*).

M.

(*d*) Solidas habent ungulas, quæ non ſunt cornigera. l. 11. c. 45.

(*e*) Gignit aliqua & contrarium naturæ elementum. Si quidem in Cypri ærarii fornacibus, & medio igni, majoris muſcæ magnitudinis volat pennatura quadrupes: appellatur pyralis, a quibuſdam pyrauſta. Quamdiu eſt in igne, vivit: cum evaſit longiore paulo volatu, emoritur. l. 11. c. 36.

M. Poinſinet, dans ſa note ſur cette mouche, dit fort ſenſément, *nul Phyſicien éclairé n'admettra ſon exiſtence.* Pline n'eſt donc pas un Phyſicien éclairé, & c'eſt M. Poinſinet qui le dit dans ſon édition & ſa traduction de Pline. Cependant ſon aſſertion a des conſéquences encore plus dures; car Pline ici ne fait que copier Ariſtote. Senéque eſt auſſi de l'avis que le feu engendre des animaux; mais Senéque n'eſt pas, dira-t-on, regardé comme un Naturaliſte. Hé bien, voulez-vous qu'Elien le ſoit davantage? liſez le ſecond chapitre de ſon ſecond livre de la nature des animaux, vous y trouverez des oiſeaux nommés *Pyrigonos*, qui naiſſent & vivent dans le feu, & qui meurent auſſi-tôt qu'ils atteignent l'air froid. Peut-être ſerez-vous obligé de dire auſſi: ce n'eſt pas là un *Phyſicien éclairé.*

J'ai lu avec quelque attention, l'ouvrage de M. Poinſinet; j'ai cru voir qu'il n'eſt pas trop infatué de ſon Auteur, & que l'objet de cette traduction eſt plus de démontrer la ſupériorité de la phyſique moderne ſur l'ancienne, que d'exalter celle de Pline. Ces paroles du titre: *les connoiſſances des Anciens comparées avec les découvertes des Modernes*, ne m'en ont laiſſé aucun doute. Boileau dans ſa lettre à M. Per-

rault, où ſont les articles de leur paix boiteuſe, diſoit déja, en parlant des Latins : *Je prouverois que pour le grand ſavoir & la multiplicité des connoiſſances, leurs Varrons & leurs Plines, qui ſont leurs plus doctes Ecrivains, paroîtroient de médiocres ſavants devant nos Bignons, &c.* Si Boileau vivoit & qu'il comparât ſeulement Pline aux Naturaliſtes qui illuſtrent aujourd'hui l'Europe, quelle place modeſte ne lui aſſigneroit-il donc pas?

Je traduis *Cyprus* par *Cypre*, & ma raiſon eſt qu'en géographie moderne, on dit *Chypre*; ſelon l'ancienne, je crois qu'il faut dire *Cypre*.

" Les oiſeaux n'ont ni veines ni artères " (*f*).

Si je diſois un mot ſur ce paſſage, on ſe moqueroit autant de l'Obſervateur que du Naturaliſte; je renvoie donc au l. 29. c. 17, où Pline recommande lui-même, d'ouvrir la veine qui eſt ſous l'aile du pigeon: *Vena autem ſub ala ad hunc uſum inciditur.*

Mais voici une obſervation auſſi fidele, auſſi ingénieuſe dans le même chapitre. C'eſt qu'il

---

(*f*) Aves nec venas, nec arterias habent. l. 11. c. 37. ſub finem.

ſe pourroit bien que les hérons blancs n'euſſent qu'un œil, & que les cigales & les ſauterelles n'en euſſent point du tout; car *on dit* le premier, & Nigidius dit le ſecond.

On trouve auſſi dans ce chapitre, que l'homme ſeul a les yeux de couleur différente. *Oculi homini tantùm diverſo colore: cæteris in ſuo cuique genere ſimiles.* Comment peut-on dire ce *tantùm*, quand on doit avoir vu que des chiens, des chevaux & d'autres animaux, ont auſſi cette variété dans les yeux? Pline, dira-t-on, ne l'avoit pas vu. Pline répondrai-je, écrivoit donc ſans obſerver autre choſe que des livres: comment veut-on qu'à ce titre, il ſoit Naturaliſte? M. Poinſinet croit peut-être avoir abſout Pline du péché de crédulité, à propos des hérons qui n'ont qu'un œil, en diſant dans ſa note: *Cette formule*, on dit, *fait voir que Pline ne prétend point garantir ce conte populaire.*

J'aurois voulu que M. Poinſinet ſe fut donné la peine de faire des obſervations ſemblables ſur tous les paſſages où Pline tire des conſéquences très-raiſonnées & très-aſſurées, ſur de pareils *on dit*: mais il aura ſenti que *cette formule* n'abſoudroit pas toujours Pline.

" Il n'eſt pas permis de mêler les greffes

„ ſans diſtinction, ni de greffer ſur des épines;
„ parce qu'alors il ſeroit plus difficile d'expier
„ la foudre, attendu qu'un ſeul coup tombé
„ ſur un arbre ainſi greffé, eſt compté pour
„ autant de ſorte de foudres qu'il y auroit d'ar-
„ bres greffés " (*g*).

Bon pour le college des augures. Mais eſt-ce là de l'hiſtoire naturelle? Cette puérilité eſt-elle même rapportée du ton d'un Ecrivain qui ne doit pas y ajouter foi? *Un Phyſicien qui doit épier & ſuivre la nature, ne rougit-il pas de chercher la vérité chez les ames imbues de la coutume ?* Cicer. *de nat. Deor.* l. 1. c. 30. Pline écrit ici comme auroit fait un augure; & Tite-Live nous le prouve en diſant que les Pontifes ne permettoient pas qu'on dédiât un temple à deux dieux, parce que, diſoient-ils, ſi ce temple étoit frappé de la foudre, on ne ſauroit auquel des deux il faudroit offrir le ſacrifice. Si le Panthéon eût été foudroyé, à quel dieu auroit-il fallu s'adreſſer?

Conſultez le 2e. chapitre du 28e. Livre de Pli-

(*g*) Neque omnia inſita miſceri fas eſt, ſicut nec ſpinas inſeri, quando fulgura expiari non queunt facilè; quotque genera inſita fuerunt, tot fulgura uno ictu pronunciantur. l. 15. c. 15.

ne, & vous y trouverez cet incompréhenſible aveu. *Il eſt certain, dans la doctrine des augures, que, ni les imprécations, ni les préſages ne ſont rien pour ceux qui refuſent de les obſerver, quelque choſe qu'ils entreprennent: c'eſt le plus grand bienfait de l'indulgence divine. In augurum certe diſciplina conſtat, neque diras, neque ulla auſpicia pertinere ad eos, qui quamque rem ingredientes, obſervare ſe ea negaverint: quo munere divinæ indulgentiæ majus nullum eſt.* Vous voyez ici la divinité, quoique Pline n'y crut pas; vous y voyez que les effets des augures, n'ont de réalité que dans les cerveaux foibles; il en convient. Vous n'en verrez pas moins en liſant tout le chapitre, qu'il eſt cependant très-diſpoſé à croire aux augures, & vous vous demanderez, ſi avec tout ſon eſprit, Pline jouiſſoit ce jour-là, de toute ſa raiſon.

" On dit que la chauve-ſouris n'a qu'un os „ à la cuiſſe " (*h*) ou bien *n'a qu'un os aux hanches*; ou bien encore *n'a point de jarrêt*, ainſi que M. Poinſinet le traduit. Quelque ſoit

---

(*h*) Eidem (veſpertilio) coxendix una traditur l. 10. c. 61.

le ſens du paſſage, il ſemble que Pline eſt également repréhenſible. 1°. Rien n'étoit plus aiſé que de regarder ſi la chauve-ſouris n'a qu'un os à la cuiſſe. 2°. S'il s'agit des hanches, elle y a deux os bien diſtincts: ils joignent chaque côté de l'os ſacrum, & ſe réuniſſent par une ſuture, plus bas que la pointe terminante du coccix. 3°. Si c'eſt du jarret qu'il faut entendre *coxendix*, l'inſpection étoit auſſi fort aiſée à faire; car je l'ai faite.

Mais ſi nos Naturaliſtes modernes raiſonnoient comme Pline, on pourroit leur demander pourquoi ils ne regardent pas au moins, une chauve-ſouris avant d'en écrire. On leur conſeilleroit auſſi de laiſſer les *on dit* à ceux qui n'écrivant pas, ont la liberté de ne rien étudier; & je penſe qu'on ne les tiendroit pas quittes à ſi bon marché, lorſqu'il s'agiroit d'un animal fort commun.

Je ne crois pas qu'une note de M. Poinſinet, ſur la chauve-ſouris, réponde bien au texte de Pline; la voici. « Elle n'a point de » jarrêt aux jambes de devant, qui lui ſervent » d'ailes; ou du moins ce qu'on pourroit appeller le jarret ou le coude, n'y eſt point à » ſa vraie place, mais beaucoup plus loin ». Me ſeroit-il permis de ne pas confondre le jar-

rèt, qui n'appartient qu'aux jambes de derrière, avec le coude qui n'eſt qu'à celles de devant? Je crois avoir vu auſſi, dans les ſquélètes que j'ai examinés, que l'os *du bras* n'eſt pas fort long, & que le coude eſt à ſa vraie place; attendu que celle d'une jointure qui facilite à l'animal un libre uſage de ſes membres, eſt en effet la vraie place.

« Ajoutons que ſelon Ariſtote, aucun ani-
» mal ne meurt naturellement que pendant le
» reflux: on a longtems obſervé ſur la côte
» de l'Océan des Gaules, que cela n'eſt vrai qu'à
» l'égard de l'homme » (*i*).

Ce n'étoit pas la peine de rectifier Ariſtote, pour lui laiſſer la plus forte partie de ſon erreur. On obſerve tous les jours que l'opinion d'Ariſtote & celle de Pline, ſont également fauſſes; & pour faire cette obſervation il ne faut pas être Naturaliſte. Un relevé des hôpitaux de Breſt a conſtaté, il y a environ cinquante ans, que dans l'eſpace de deux années & de-

---

(*i*) His adde, Ariſtoteles nullum animal niſi æſtu recedente expirare. Obſervatum id multum in Gallico Oceano, & duntaxat in homine repertum. l. c. c. 98.

mie, il mourut deux hommes de plus pendant le flux, que pendant le reflux. On en fit autant à Quimper, à Léon, à St. Malo, & toujours Ariſtote & Pline eurent pleinement tort. On trouve ce fait dans le *traité de l'opinion.*

" Il y a une autre eſpece de pavot ſauvage „ appellé *heraclion*, d'autres le nomment *aphron:* „ ſes feuilles (ſi vous les regardez de loin) reſ- „ ſemblent à des moineaux francs, &c. " (*k*).

C'eſt peut-être ici la plus ridicule erreur de toutes celles que Pline a commiſes en traduiſant du Grec. Il compare la forme des feuilles de pavot ſauvage à des moineaux francs, au lieu que Dioſcoride qu'il copie, la compare à la plante appellée σφόνθιον, l'*herbe aux foulons*, mot qui ſignifie auſſi le moineau. C'eſt tout juſte comme ſi on diſoit que telle plante eſt faite comme le pied d'une alouette, parce qu'elle reſſembleroit à la plante que nous nommons *pied d'alouette.*

" La berle croît dans l'eau ; ſa feuille eſt *plus*

(*k*) Alterum e ſilveſtribus genus (papaveris) heraclion vocatur, ab aliis aphron, foliis (procul intuearis) ſpeciem paſſerum præbentibus, &c. l. 20. c. 19.

„ large, plus graſſe & plus noire que le perſil : „ elle produit beaucoup de graine, elle a le „ goût du creſſon alenois " (*l*).

Pline confond ici la berle avec la cardamine, en aſſignant à la premiere les qualités de la ſeconde, comme on peut le voir par la ſuite de ſon diſcours. C'eſt que Dioſcoride dit expreſſément que le *ſiſymbrium*, la cardamine des Grecs, étoit par quelques-uns appellée mal-à-propos *ſion*, & que Pline aura pris l'erreur que rectifioit Dioſcoride, pour la vérité qu'il y ſubſtituoit. Dites, ſi vous voulez, que c'eſt une faute de copiſte, & je vous demanderai comment de *ſiſymbrium* on pourroit faire *ſion*. Quand on liroit *ſium*, qui ſignifie également la *berle*, on trouveroit toujours la mépriſe ; car *ſi-um* n'eſt pas l'abrégé de *ſi-ſymbri-um* : on n'abrégeoit pas ainſi des mots qui ont une ſignification qui ne pourroit abſolument être devinée, s'ils n'étoient écrits en toutes lettres. Autrement ç'auroit été la ſource de toutes les équivoques offertes par les mots qui commencent en *ſi* & finiſſent en

(*l*) .... Sion, latius apio, in aquâ naſcens, pinguius, nigriuſque, copioſum ſemine, ſapore naſturtii. l. 22. c. 22.

um. La cardamine a le goût du creſſon alenois.

" Les annales rapportent que pendant le ſiege „ de Caſilinum par Annibal, une ſouris fut „ vendue deux cents nummes; que celui qui l'a- „ voit vendue mourut de faim, & que l'acheteur „ vècut " (*m*).

Mais ſi Pline eût copié ceci de Strabon, ou d'un autre Ecrivain Grec, & que d'après un récit de bon ſens, il nous eût fait un *conte* abſurde! Strabon rapporte, l. 5. le même trait, mais il dit que celui qui mourut de faim, vendit ſix boiſſeaux de grains qu'il avoit, μεδίμνον; ce qui eſt bien plus vraiſemblable que de faire vendre une ſouris 200 nummes, & de dire que le vendeur mourut de faim par le défaut d'un auſſi mince repas, lequel ſauva la vie à celui qui s'en régala. Pline, au lieu du mot de Strabon, aura peut-être lu μῦον, & aura trouvé là ſa ſouris. Mais Valère Maxime & Frontin diſent auſſi que c'étoit une ſouris. Tant pis pour le jugement de Valère Maxime & de Frontin.

(*m*) Veniſſe murem CC. nummis Caſilinum obſidente Hannibale: eumque qui vendiderat fame interiiſſe, emptorem vixiſſe, Annales tradunt. l. 8. c. 57.

M. Poinſinet les cite tous deux: il auroit bien dû citer Strabon, il eût fait juger de Pline.

" Il y a pluſieurs très-grands animaux dans „ la mer des Indes, puiſqu'on y trouve des ba- „ leines de quatre arpens, & des ſcies de deux „ cents coudées: on y voit des langouſtes de „ quatre coudées: dans la riviere du Gange on „ trouve auſſi des anguilles de trente pieds " (*n*).

Comment pourroit-on reconnoître pour bon Naturaliſte un Ecrivain qui ſe plaît à ramaſſer ſérieuſement de tels contes? Qu'on nous le donne pour un rêveur crédule, pour un magazin où les Poëtes à imagination déréglée, ont à leur choix des idées giganteſques, comme on en voit quelquefois dans Arioſte, & nous n'aurons pas d'autre avis. C'eſt bien ici qu'il faut dire: *Dove diavolo, meſſer Caïo, avete pigliato tante coglionarie?* On le verra plus loin.

" Le dauphin ſurpaſſe en viteſſe non ſeule-

(*n*) Plurima autem & maxima in Indico mari animalia, e quibus balænæ quaternûm jugerum, priſtes ducenûm cubitorum: quippe ubi loeuſtæ quaterna cubita impleant: anguillæ quoque in Gange amne tricenos pedes. l. 9. c. 3.

„ ment tous les animaux marins; mais il eſt „ plus vite que l'oiſeau, plus prompt que le „ trait: s'il n'avoit la gueule bien au-deſſous du „ muſeau, preſqu'au milieu du ventre, aucun „ poiſſon ne lui échapperoit. Mais la ſageſſe de „ la nature a mis un frein à la rapidité des dau- „ phins, puiſqu'ils ne ſauroient attraper leur „ proie que renverſés & retournés ſur le dos "(o).

On a vu dans un article précédent que les dauphins, qui ne ſont pas plus camus qu'une infinité d'autres poiſſons, n'en ſont pas moins fort aiſes qu'on les appelle *camus:* mais j'avois oublié qu'au même chapitre, ils ont la gueule preſqu'au milieu du ventre, quoiqu'il n'en ſoit rien. Il eſt bien clair que Pline confond ici le dauphin avec le requin. C'eſt, comme on ſait, ce dernier qui a la gueule fort éloignée du muſeau. Pour les dauphins, dont on connoît trois ou quatre eſpeces, ils ont la gueule bien fendue, comme le bec d'une oie, depuis le bout du

(o) Velociſſimum omnium animalium, non ſolùm marinorum, eſt delphinus: ocior volucre, acrior telo: ac niſi multùm infra roſtrum os illi foret, medio pæne in ventre, nullus piſcium celeritatem ejus evaderet. Sed affert moram providentia Naturæ; quia niſi reſupini atque converſi non corripiunt. l. 9. c. 8.

muſeau juſques vers les yeux. C'eſt le requin qui ſe retourne pour ſaiſir ſa proie; c'eſt de lui que parle Ariſtote, quand il dit cela. Chacun peut donc voir que Pline qui le copioit, ne l'entendoit pas toujours, & qu'il n'avoit jamais vu de dauphins, ou qu'il étoit loin d'avoir l'œil obſervateur. Les dauphins que j'ai vus & deſſinés me ſuffiſent pour en juger. Un Ecrivain qui donneroit aujourd'hui une compilation faite comme celle de Pline, ne fut-ce qu'à l'article *dauphin*, ſeroit leſtement ſifflé, & le mériteroit. J'ai ſur ma table des machoires naturelles de dauphin, & j'écris.

" Le quatrieme jour des calendes de Mai, „ la conſtellation du chien ſe couche; elle eſt „ très-dangereuſe, & pour l'appaiſer, il eſt né- „ ceſſaire de lui offrir, avant qu'elle ſe couche, „ une chienne en ſacrifice " (*p*).

Qu'un Poëte, un Augure, ou qui vous voudrez de cette claſſe, tienne ce langage, à la bonne heure; mais qu'un Naturaliſte vous diſe

---

(*p*) In IV Calendas Maii, Canis occidit, ſidus & per ſe vehemens, & cui præoccidere caniculam neceſſe ſit. l. 18. c. 29.

qu'il eſt néceſſaire de ſacrifier une chienne à la canicule, vous demanderez s'il veille ou s'il dort: on vous répondra; il copie Columelle & Ovide.

" Quant aux grains, il n'y eſt arrivé qu'un „ ſeul prodige, (au moins je n'en connois pas „ d'autres) ce fut ſous le conſulat de Publius „ Ælius & de Cneus Cornelius, l'année de la „ défaite d'Annibal: on rapporte qu'il crut alors „ du bled ſur les arbres " (*q*).

On a de la peine à ne pas rire quand on entend Pline appeller prodige, *oſtentum*, ce qu'on peut voir tous les jours ſans prodige, & que j'ai vu pluſieurs fois. Le vent porte un peu de terre dans les angles de quelques branches; un oiſeau, un autre animal, y dépoſe des grains adhérans à ſa proie; il peut donc y croître, ſans miracle, un ou pluſieurs épis. Mais voici le prodige; c'eſt de regarder comme un bon & vrai Naturaliſte, celui qui nous conte ces prodiges. Permettez que je m'explique: ceux qui font cet honneur à Pline, ou

---

(*q*) Et frugibus oſtentum ſemel (quod equidem invenerim) accidit, P. Ælio, Cn. Cornelio Coſſ. quo anno ſuperatus eſt Hannibal: in arboribus enim tum nata produntur frumenta. l. 18. c. 18.

ne l'ont pas lu, ou ſont peut-être eux-mêmes fort peu inſtruits & très-inattentifs : ainſi d'aucune part point de prodige.

Ce n'en eſt pas un non plus que le même Ecrivain diſe ailleurs que le gui ne croît ſur les arbres que par le moyen des oiſeaux, principalement les ramiers & les grives, qui avec leurs excrémens y en dépoſent la graine : *nec niſi per alvum avium reditum, maxime palumbis ac turdis*, l. 16, c. 44. On peut ſeulement obſerver qu'il mette après cela du bled cru ſur les arbres au rang des prodiges : l'un auroit dû, je crois, le faire ſouvenir de l'autre.

" On dit qu'en Pœonie on trouve un animal „ ſauvage nommé *bonaſus* ; il a la criniere du „ cheval, & le reſte du corps ſemblable au tau- „ reau : ſes cornes ſont repliées en dedans de „ maniere qu'il n'en peut faire uſage pour ſe „ battre ; c'eſt pourquoi ſon ſalut eſt dans la „ fuite ; alors il lance quelquefois ſes excré- „ mens à trois arpens de diſtance : ils brûlent „ comme du feu ceux qui les touchent en pour- „ ſuivant cet animal " (*r*).

(*r*) Tradunt in Pœoniâ feram, quæ Bonaſus vocetur, equinâ jubâ, cetera tauro ſimilem, cornibus ita

A trois arpents! la diſtance eſt un peu forte. Ariſtote, qui ſert ici d'original à Pline, eſt plus modéré; il dit à quatre pas géométriques, ou quatre toiſes, ſelon qu'on voudra entendre εἰς τέτταρας ὀργυιάς: la diminution eſt conſidérable. Où Pline a-t-il pris cette diſtance de trois arpens, & comment a-t-il oſé l'écrire? De ſavans Commentateurs prétendent que par *trium jugerum*, Pline entend les quatre pas ou toiſes d'Ariſtote. On oublie donc que trois ne ſont pas quatre; & que Pline dit ailleurs: *Hic (actus) erat CXX pedum: duplicatuſque in longitudinem jugerum faciebat*, l. 18, c. 3. *L'Actus étoit de* 120 *pieds; le double en longueur faiſoit un arpent.* On ne penſe pas non plus qu'il emploie dix-huit autres fois le mot *jugerum*, & toujours dans le ſens d'arpent, comme tous les Latins. Ainſi, malgré la bonne intention de quelques Commentateurs, Pline, ou du moins ſon texte, dit l'abſurdité que nous y liſons.

Peut-être ſera-t-on un peu ſurpris quand on lira,

---

in ſe flexis, ut non ſint utilia pugnæ: qua propter fugâ ſibi auxiliari, rendentem in eâ ſimum, interdum & trium jugerum longitudine: cujus contactus ſequentes ut ignis aliquis amburat. l. 8. c. 15.

lira, (pag. 305. hiſt. nat. de M. de Buffon, tom. 11. in-4°.) *Enfin, Jules Céſar, Pline, Pauſanias, Solin, &c. ont tous, en parlant des bœufs ſauvages, cité l'aurochs & le biſon, & ils n'ont rien dit du bonaſus.* C'eſt pourtant dans ce même chapitre quinze où Pline parle des bœufs ſauvages, de l'urus, (c'eſt-à-dire de l'aurochs) & du biſon, qu'il parle auſſi du *bonaſus*, & même avec quelques détails. C'eſt là que M. de Buffon a lu ce qu'on y dit de l'animal que Pline ſeul appelle *machlis*, & que notre illuſtre Naturaliſte François croit être l'élan. Si c'eſt l'élan, Pline aura dit de grandes abſurdités; puiſque, ſelon lui, l'élan n'auroit point de jointures aux jambes, & qu'il ne pourroit ſe coucher. Il ne pourroit non plus paître qu'à reculons, ſans quoi la lèvre ſupérieure, exceſſivement longue, s'engageroit entre ſes dents. Chez M. de Buffon, c'eſt une inadvertance; mais pour les trois arpens, c'eſt de la doctrine *Plinienne.*

" On prétend que l'herbe qui croît ſur la „ tête d'une ſtatue, appaiſe ſur le champ le mal „ de tête, ſi elle eſt cueillie par quelqu'un dans „ un pli de ſon vêtement, & liée dans un ſa„ chet de lin rouge. On dit auſſi que toute

„ herbe qui croît au bord des ruiſſeaux ou des „ rivieres, cueillie avant le lever du ſoleil & „ ſans être vu de perſonne, guérit les fievres „ tierces, en la liant au bras gauche du malade, „ pourvu qu'il ne ſache pas ce que c'eſt" (*s*).

Quand on débiteroit ce remede ridicule ſans en conſeiller l'uſage, quand Pline n'en croiroit rien, eſt-ce ainſi que doit en parler un Naturaliſte? N'eſt-ce pas dégrader une ſcience très-belle, très-utile, très-recommandable? Quand une recette eſt douteuſe, ou que le Phyſicien ne l'a pas encore éprouvée, rien n'empêche qu'il ne diſe *on prétend*, *on aſſure*, *on croit*, *on dit*: mais quand ce n'eſt qu'une ineptie puérile, doit-il tenir le même langage? Ce langage peut-il inſtruire & détromper le peuple & *les gens de la campagne?* Cependant comme il eſt bon d'enviſager les choſes du meilleur côté poſ-

---

(*s*) Herba in capite ſtatuæ nata, collectaque alicujus in veſtis panno, & alligata in lino rufo, capitis dolores confeſtim ſedare traditur. Herba quæcumque a rivis aut fluminibus ante ſolis ortum collecta, ita ut nemo colligentem videat, adalligata lævo brachio, ita ut æger quid ſit illud ignoret, tertianas arcere traditur. l. 24. c. 19.

ſible, nous voyons ici que les petits ſachets ne ſont pas d'invention moderne.

Euſebe rapporte auſſi qu'une herbe, dont l'eſpece eſt inconnue, & qui croiſſoit aux pieds d'une ſtatue de Jeſus Chriſt, guériſſoit toutes les maladies. Mais, comme le dit fort bien le P. Hardouin, c'étoit un miracle, & ſa force, qui ſurpaſſoit la nature, venoit de l'Auteur de la nature. Pline étoit loin d'en pouvoir dire autant; ainſi les deux recettes qu'il rapporte le laiſſent ici, comme ailleurs, dans la claſſe des collecteurs de puérilités.

" Ceux qui cueillent & mangent la fleur de „ la britannique, appellée *vibonès*, avant d'en„ tendre le tonnerre, ſont entiérement raſſu„ rés contre la peur qu'il inſpire" (*t*).

Ce n'eſt là, dit-on, qu'une bagatelle dont le réſultat n'eſt pas dangereux. Eſt-ce une bagatelle qu'un pauvre homme crédule aille planter dans ſa tête une ſottiſe de plus? En eſt-ce une qu'un Naturaliſte endoctrine les gens comme on les prè-

---

(*t*) Britannica.... Florem vibones vocant: qui collectus priùs, quàm tonitrua audiantur, & devoratus, ſecuros in totum reddit. l. 25. c. 3.

che dans les carrefours ſur des treteaux? Il n'y a point de bagatelle en Phyſique, ſur-tout quand la recette peut mettre la vie en danger. En un mot, on trompe les lecteurs ignorans qu'il faudroit inſtruire.

" Le bouillon blanc eſt propre aux maux des „ parties naturelles..... Des perſonnes qui l'ont „ éprouvé, aſſurent qu'une pucelle nue & à „ jeûn y contribuera beaucoup, ſi elle admi- „ niſtre le remede au malade à jeûn; & que „ tenant le dos de la main ſur la partie, elle „ prononce trois fois, après avoir retourné ſa „ main: APOLLON NE PERMET PAS QU'UNE „ PESTE AINSI ÉTEINTE PAR UNE PUCELLE „ NUE, PUISSE CROITRE ENCORE: Le malade „ & la pucelle doivent auſſi cracher tous deux „ autant de fois " (*u*).

Sauf la gaillardiſe du récipé, vive notre bon Naturaliſte. Le Chirurgien, ſa nudité, ſon

---

(*u*) Inguinibus.... verbaſcum.... Experti affirmavere, plurimùm referre ſi virgo imponat nuda, jejuna jejuno, & manu ſupinâ tangens dicat: NEGAT APOLLO PESTEM POSSE CRESCERE, CUI NUDA VIRGO RESTINGUAT: atque ita retrorſâ manu ter dicat, totieſque deſpuant ambo. l. 26. c. 9.

inexpérience, & ſon opération de la main, font pourtant ſoupçonner pluſieurs perſonnes qui ne ſont pas ſans expérience, qu'on pourroit ſupprimer, ſi non le bouillon blanc, au moins la petite oraiſon. Mais Pline de ſon côté, s'en rapporte auſſi à gens experts : il nous faudroit, avant de décider contre lui, avoir recours à des expériences réitérées & duement conſtatées. Rien d'ailleurs de plus aiſé à trouver qu'une pucelle, & de plus honnête que la fonction qu'elle doit remplir ici.

" Pour guérir les dartres, il faut prendre auprès des rivieres, une pierre commune chargée de mouſſe ſéche & blanche ; la frotter contre une autre pierre, y mettre de la ſalive, toucher la dartre avec cette pierre & dire en grec : *fuyez cantharides, voici le loup ſauvage*" (*x*).

Quoique celui-ci n'ait pas le caractere du pré-

(*x*) Lapis vulgaris juxta flumina fert muſcum ficeum, canum. Hic fricatur altero lapide, additâ hominis ſalivâ : illo lapide, tangitur impetigo. Qui tangit, dicit, φεύγετε κανθαρίδες, λύκος ἄγριος ἅμμε διώκει, l. 27. c. 11.

cédent, il n'eſt pas moins ridicule; & vous pouvez compter que le chapitre d'où il eſt extrait, eſt fort ſérieux & des plus dogmatiques: on peut aſſurer que Pline étoit loin de croire qu'il contînt une ſeule extravagance, rapportée même pour s'en moquer.

„ Le polion des Grecs..... eſt très-mer-
„ veilleux, s'il eſt vrai, comme on le rapporte,
„ que ſes feuilles blanches le matin, ſont pour-
„ prées à midi, & deviennent bleues au ſoleil
„ couchant " (*y*).

Double erreur de Pline: 1°. en ce qu'il applique au polion, ce que les Grecs rapportoient du tripolion, comme il paroît dans le 135°. chap. du 4°. Liv. de Dioſcoride. 2°. Il dit une abſurdité en attribuant aux feuilles, des couleurs que les Grecs & le même paſſage de Dioſcoride, donnent aux fleurs du tripolion. Le polion n'étoit pas favorable à Pline; car en continuant d'en parler, il dit que les feuilles d'une

---

(*y*) Apud Græcos polion herbam.... prorſuſque miram, ſi modò (ut tradunt) folia ejus mane candida, meridie purpurea, ſole occidente cœrulea aſpiciuntur. l. 21. c. 7.

de ſes eſpeces reſſemblent aux cheveux gris de l'homme, *folia canis hominis ſimilia.* Dioſcoride copiant auſſi Théophrate, dit que la pointe fleurie de la plante, porte cette reſſemblance; & voilà comment Pline entendoit quelquefois les Grecs, & comment il connoiſſoit une plante commune chez les Anciens, & qui n'étoit point *très-merveilleuſe.*

" Il y a proche d'Ariminum, une plante » connue, nommée *reſeda.* Elle réſout les tu» meurs & diſſipe toutes ſortes d'inflammations. » Ceux qui s'en ſervent ajoutent ces paroles: » *Reſeda appaiſe les maladies; ſais-tu, ſais-tu* » *quel mal a jetté ici ſes racines? qu'elles n'aient* » *ni tête ni pieds.* On dit trois fois ces paroles, » en crachant autant de fois " (z).

On ne peut pas dire que ce ſoit par de ſemblables traits que *Pline communique à ſes lecteurs*

(z) Circa Ariminum nota eſt herba, quam Reſedam vocant. Diſcutit collectiones, inflammationeſque omnes: qui curant ea, addunt hæc verba: " Reſeda » morbos reſeda, ſciſne, ſciſne quis hic pullos egerit? » radices nec caput, nec pedes habeant ". Hæc ter dicunt, totieſque deſpuunt. l. 27. c. 12.

une certaine hardieſſe de penſer. Quant au plat jeu de mots, *reſeda morbos reſeda*, qu'il a la complaiſance de rapporter, c'eſt pour montrer ſans doute qu'un eſprit univerſel ne dédaigne pas les plus ridicules formulaires. M. Poinſinet dit ſur ce paſſage : *toute cette formule eſt un tiſſu d'abſurdités & de jeux de mots, ou alluſions onomatiques d'une puérilité inſoutenable. Pline eût fait ſagement, ſans doute, de ne point s'amuſer à recueillir d'auſſi folles ſuperſtitions.* M. Poinſinet auroit eu bien à faire, s'il eût voulu placer de pareilles notes à chacun des endroits qui en méritent.

" Croyons donc..... que la douleur du col » ſe paſſe en mettant à jeun de la ſalive au » jarrêt droit avec la main droite, & au jarrêt » gauche avec la main gauche " (*a*).

Cette foibleſſe de l'eſprit humain, fut-elle mêlée avec d'autres travers dont Pline ſe moque, il n'eſt pas moins vrai qu'il paroît y ajouter foi, puiſqu'il dit *croyons donc.* Sans doute

---

(*a*) Credamus ergo..... cervicis dolorem, ſalivâ jejuni dextrâ manu ad dextrum poplitem relatâ, levâ ad ſiniſtrum. l. 28. c. 4.

il faut excuſer certaines préventions ſouvent très-populaires, dont les plus grands hommes ne ſont pas toujours exempts ; mais quand elles ſont fréquentes, quand elles ſont aſſociées avec une foule d'autres erreurs, peut-on dire que celui qui dogmatiſe ainſi, ſoit un grand homme ? Dites ſi vous voulez, un excellent Ecrivain, & nous y ſouſcrirons ; mais ſon *credamus*, fut-il ironique, n'eſt pas d'un grand homme.

« Les étoiles ayant pris trop d'humeur ignée, » en rejettent par force le ſuperflu, comme il » arrive parmi nous aux mèches trempées dans » l'huile des lampes, qui ſe mouchent d'elles-» mêmes : & c'eſt ce qu'on prend pour des » étoiles tombantes » (*b*).

Il n'y a pas là d'équivoque. Non ; mais, dit-on, l'aſtronomie du tems de Pline étoit fort peu avancée, & l'on croyoit encore que les étoiles ſe mouchoient. Qui vous a fait ce conte ?

(*b*) Illa (ſidera) nimio alimento tracti humoris igneâ vi abundantiam reddunt, cùm decidere creduntur : ut apud nos quoque id, luminibus accenſis, liquore olei notamus accidere. l. 2. c. 8.

La nature des étoiles & leur distance de la terre étoient connues. La matiere inflammable & visqueuse qui forme dans notre atmosphere de petits globes de feu, n'étoit pas ignorée. Quand Epicure, Zénon & d'autres auroient enseigné & cru que les étoiles se mouchoient, Senéque avoit ri de cette opinion. C'en étoit assez pour avertir Pline que les feux de la région étherée, pouvoient bien ne pas tomber dans notre atmosphere.

" On rapporte des exemples que sans orage
„ & sans autre cause que pour annoncer des
„ événemens futurs, plusieurs arbres sont tom-
„ bés & se sont relevés d'eux-mêmes. Le peu-
„ ple Romain eut un semblable préfage pen-
„ dant la guerre contre les Cimbres; car dans
„ un bois consacré à Junon dans la ville de
„ Nuceria, un orme dont on avoit coupé la
„ cime, parce qu'elle penchoit sur l'autel de
„ la Déesse, étant tombé, se redressa de lui-
„ même, & fleurit aussi-tôt. Aussi depuis cet
„ événement la majesté du peuple Romain,
„ affoiblie par de grandes pertes, commença-
„ t-elle à se relever. On rapporte que dans la
„ ville de Philippes, il arriva la même chose

„ à un saule qui étoit tombé & avoit été ébran-
„ ché ; &, dans le *Musæum* de Stagire, à un
„ peuplier blanc: toutes ces choses étoient de
„ bons augures " (*c*).

Si c'est par déférence pour le peuple & pour le college des augures que Pline parle ainsi, sa conduite est indigne, & du but de son ouvrage, & d'un Philosophe. S'il croyoit ce qu'il rapporte, on peut aisément juger sur quels fondemens étoient bâties sa doctrine & sa philosophie. Un sage Naturaliste doit se taire sur certains objets qu'il ne lui est pas permis de censurer : mais, on ne sauroit trop le répéter, celui qui sappe le premier principe de toutes religions, & qui dans le même livre, appuye

---

(*c*) Est in exemplis, & sine tempestate, ullâve causâ aliâ quàm prodigii, cecidisse multas (arbores) ac suâ sponte resurrexisse. Factum hoc populi Romani Quiritibus ostentum Cimbricis bellis, Nuceriæ in luco Junonis, ulmo, postquam etiam cacumen amputatum erat, quoniam in aram ipsam procumbebat, restitutâ sponte, ità ut protinus floreret: a quo deinde tempore majestas populi Romani resurrexit, quæ antè vastata cladibus fuerat. Memoratur hoc idem factum & in Philippis, salice procidua atque detruncatâ: & stagiris in musco populo albâ: omnia fausti ominis. l. 16. c. 32.

ſur des croyances ſuperſtitieuſes, eſt-il un Philoſophe & un homme qui fait uſage de ſa raiſon ?

" On n'a contre le typhon qu'un foible re-
„ mede, c'eſt de jetter du vinaigre à ſa ren-
„ contre ; le vinaigre étant très-froid de ſa na-
„ ture" (*d*).

Plutarque dit, dans ſes propos de table, que de tout ce qui eſt propre à éteindre le feu, rien ne convient mieux que le vinaigre, qui, plus que toute autre choſe, étouffe la flamme par ſon exceſſive froideur. J'ai vu autoriſer le paſſage de Pline, par celui de Plutarque. Etayer une abſurdité par une autre, ce n'eſt pas la rendre plus croyable, c'eſt ſe rendre plus ridicule ſoi-même. Quand le vinaigre auroit une qualité *extinctrice* pour le feu, les typhons ou trombes marines, ne ſont ni du feu, ni de la flamme, proviniſſent-ils des feux ſous-marins.

Le typhon plus furieux que la plus dangereuſe trombe, eſt un ouragan épouvantable qui bouleverſant la mer, la confond avec le ciel.

(*d*) Typhon.... tenui remedio aceti in advenientem effuſi, cui frigidiſſima eſt natura. l. 2. c. 48.

Comment un homme ſenſé a-t-il pu croire qu'il étoit poſſible d'en approcher aſſez pour y jetter du vinaigre? Où ſont les ſociétés de ſavans qui ſur de bons mémoires, atteſtent ce fait? On n'a juſqu'à préſent que des mots vagues de quelques Marins, qui *croyent*, dit-on, *qu'on peut les diſſiper par le vinaigre.* Pour que cela fut de quelque autorité, ne faudroit-il pas y joindre des expériences? on n'en rapporte aucune. Un préjugé qui de proche en proche, pourroit bien être venu de Pline lui-même, ou de plus haut, n'eſt pas une raiſon. Ne fait-on pas tous les jours croire à des milliers d'hommes, les plus grandes abſurdités? Le Capitaine Cook vit dans la nouvelle Zélande une trombe à 50 verges (150 *pieds*) de ſon vaiſſeau; l'équipage étoit frappé de la plus grande terreur: cependant à cette diſtance elle n'eut aucun effet dangereux: le vaiſſeau n'y fut pas pouſſé.

Mais, comme il n'eſt pas facile de jetter de loin du vinaigre ſur une trombe, ne ſeroit-ce pas quand par malheur le vent y pouſſe un vaiſſeau, qu'on peut avoir recours à cette opération? Je crois qu'alors il n'en ſeroit plus tems, parce qu'on ſeroit accablé de l'épouventable maſſe d'eau qui abîmeroit l'équipage. Le meilleur moyen, celui qu'on employe, eſt de

s'en détourner s'il eſt poſſible. On penſe auſſi que le canon peut y ſervir ; & je le croirois. Mais comme on ne pouvoit en faire uſage au tems de Pline, il ne paroît pas que cet Auteur nous ait indiqué le bon *remede.*

Pline dit au chapitre 103 du même Livre, qu'avec de l'huile on appaiſe toutes les tempêtes, *omne oleo tranquillari.* L'expérience a montré depuis longtems que cela eſt vrai, non pour toutes les tempêtes, mais pour calmer l'agitation des flots, & pour rompre les briſans. Plutarque l'aſſure auſſi ; il ajoute qu'Ariſtote en donne pour raiſon, que le vent gliſſant ſur l'huile qui eſt liſſe, n'a plus la même action, & qu'ainſi l'agitation diminue. Les Editeurs de Pline ne citent point ce paſſage d'Ariſtote, parce qu'il n'eſt pas venu juſqu'à nous. Mais le témoignage de Plutarque, qui pouvoit le lire encore, y ſupplée bien, & prouve ſuffiſamment que notre Pline comme ailleurs, copie Ariſtote, en quoi certainement il n'y auroit pas de mal : il y en auroit peut-être à n'avoir pas été plus loin. Quoiqu'il en ſoit, nous voyons que Pline croit également à une chimere abſurde, & à une vérité, que l'expérience avoit confirmée depuis longtems, & dont j'ai été témoin en Hol-

lande. Remarquons encore qu'il l'exagere assez pour qu'elle devienne une erreur.

« Il y a entre les raiforts & la vigne une » telle antipathie, que si un sep est auprès » d'un raifort, il s'en éloignera » (*e*).

M. Poinsinet remarque fort juste, que Pline a confondu le *raphanis* des Grecs avec leur *raphanos*, c'est-à-dire, le raifort avec le chou. Le pere Hardouin avoit fait la même observation, & avoit aussi montré qu'ailleurs Pline attribue cette antipathie de la vigne, au chou, *brassica*. C'est qu'ailleurs il compile un Latin, & qu'ici c'est un Grec. Une faute de mémoire & la méprise d'un mot grec a causé le *qui-pro-quo*. *Pline confond misérablement pour l'ordinaire, le raifort avec le chou*, dit M. Brotier: *quæ plerumque miserè confundit Plinius*. L'antipathie de la vigne pour le raifort ou pour le chou, n'est au reste, qu'un absurde préjugé. Moins crédule que Pline, j'aurois planté des choux & des raiforts auprès d'une vigne, j'aurois observé s'il y a de l'antipathie; après quoi j'aurois écrit.

(*e*) Odium his (raphanis) cum vite maximum, refugitque juxtà fatos. l. 19. c. 5.

« On eſtime que la rue dérobée, en devient » d'autant plus abondante ; comme auſſi que » les abeilles dérobées dépériſſent » (*f*).

Double préjugé puérile, dit ſeulement M. Poinſinet. Il eſt vrai qu'il n'avoit pas beſoin d'avertir que Pline ne rejette pas ce préjugé, puiſqu'on le voit de reſte, en liſant le chapitre.

« Le baſilic étant vieux ſe change en ſerpo- » let, & la menthe romaine en calaminthe » (*g*).

Ce que dit ici M. Poinſinet eſt la meilleure cenſure qui convienne à de pareils traits d'ignorance. *La ſaine phyſique de nos jours nous diſpenſe de réfuter ces antiques erreurs.* Ce paſſage de Pline, ainſi que tant d'autres, ne ſera donc pas un de ceux par leſquels *on découvre tous les jours des faits que l'on regardoit dans ſes écrits comme d'agréables menſonges.*

« Si on rejette dans la ruche un bourdon » après

(*f*) Rutam furtivam tantùm provenire fertiliùs putant, ſicut apes furtivas peſſimè. l. 19. c. 7.

(*g*) Ocimum ſenectâ degenerat in ſerpyllum, & ſiſymbrium in calamintam. l. 19. c. 10.

„ après lui avoir arraché les aîles, il arrachera „ les aîles aux autres bourdons " (*h*).

Cette obſervation particuliere eſt copiée d'Ariſtote, & eſt mal copiée. Le Naturaliſte Grec dit que ce ſont les abeilles même, qui alors caſſent les aîles aux autres bourdons qui ſont dans la ruche. On ſent à chaque page qu'il étoit plus facile à Pline, qu'il lui ſembloit plus expéditif de copier Ariſtote que d'étudier les abeilles: il avoit dit quelques lignes plus haut, que lorſque ces inſectes n'ont plus beſoin de bourdons, elles ſe raſſemblent pluſieurs contre chacun d'eux, les chaſſent, & les tuent. Ce fait n'eſt pas encore bien décidé. Selon M. *Charles Bonnet* de qui je le tiens, & qui l'a vu au travers de ſa ruche vitrée & platte, les abeilles releguent les bourdons dans un coin de la ruche, où privés de nourriture ils périſſent de faim; & elles les jettent enſuite dehors. M. de Réaumur dit que lorſque la reine a été fécondée, les abeilles ſe mettent trois ou quatre contre chaque bourdon & le percent de leur poignard; que les vivans, que les vers prêts à éclorre, tout eſt également maſſacré. Ce fait

(*h*) Fucus ademptis alis in alveum rejectus, ipſe ceteris adimit. l. II. c. II.

m'eſt aſſuré encore par M. Dentan, Citoyen de Geneve: il a vu lui-même ce maſſacre; il a vu les abeilles percer les bourdons au défaut de leurs anneaux. Peut-être les deux obſervations ne ſont pas générales, peut-être toutes deux ſont vraies, & que ce qui arrive dans une ruche n'eſt pas l'image exacte de ce qui arrive dans l'autre. Revenons à Pline: à l'exception de ce qu'on ſait depuis bien des ſiecles, ſon diſcours ſur les abeilles eſt rempli d'erreurs. Si pourtant vous voulez ſavoir que le miel tombe particuliérement du ciel, qu'il en eſt la ſueur, ou qu'il eſt l'influence des aſtres, & leur ſalive que les mouches corrompent, liſez le chapitre 12. Mr. Valmont de Bomare, article *Miel*, reconnoît Pline pour le *Prince des Naturaliſtes Latins*. Je ſuis loin de contredire cette principauté; je demande ſeulement ce que ſont donc les ſujets.

" L'hiſtoire nous apprend qu'il eſt tombé
„ des pluies de ſang, de lait, de chair, de
„ fer, de laine, de brique, de pierre ponce....
„ Les Aruſpices prédirent les fléaux que ces
„ pluies annonçoient, &c. " (*i*).

(*i*) Inferiore cœlo relatum in monumenta eſt, lacte & ſanguine pluiſſe .... & ſæpe aliàs: ſicut carne....

J'abrége le texte, & je n'en mets qu'une indication dans le françois. Voyez M. de Réaumur, tom. 2, depuis la page 297, jusqu'à 302, l'Encyclopédie, art. *pluie*, & le dictionnaire de M. de Bomare, art. *neige*, 3e. édit. &c. &c. vous connoîtrez jusqu'où va la crédulité de Pline. Mais, dit-on, ces faits sont avérés ou confirmés par d'autres semblables, & Pline après tout, s'en tient à l'autorité de l'histoire. Un Naturaliste, quand il écrit, ne connoît d'autorité que la Nature: elle est son livre, son histoire, sa loi. S'il transmet à la postérité des événemens qui l'étonnent, il doit rechercher leurs causes, après s'être assuré de leur réalité, & jamais il ne doit les débiter comme des pronostics. Dira-t-on que Pline avoit à ménager les monumens sacrés de Rome? ce seroit forger des excuses bien moins recevables, quand il s'agit de Pline l'Athée, que si c'étoit tout au-

---

exque eâ non putruisse, quod non diripuissent aves. Item ferro in Lucanis.... Effigies, quæ pluit, spongiarum fere similis fuit; aruspices prænonuerunt superna vulnera.... Lanâ pluit circa castellum Carissanum..... Eodem causam dicente lateribus coctis pluisse, &c. l. 2. c. 56.

tre Ecrivain qui parlât. J'aurai plus d'une fois occaſion de le remarquer.

« Il eſt certain cependant qu'il eſt tombé » des pierres du ſoleil..... J'en ai vu moi-même » une dans le pays des Vocontiens, qui étoit » tombée depuis peu » (*k*).

Je crois qu'un Naturaliſte auroit dit, que ces pierres étoient lancées en l'air par quelques éruptions, & qu'elles retomboient à des diſtances fort éloignées; car un Naturaliſte n'écrit que pour inſtruire, après s'être inſtruit lui-même. Liſez le paſſage entier dans l'Auteur, vous trouverez que de ſon tems, on montroit encore en Thrace, une de ces pierres tombée en plein jour, proche *le fleuve Ægos* (*l*); qu'elle

---

(*k*) Decidere tamen crebrò, non erit dubium... Ego ipſe vidi in Vocontiorum agro paulo antè delatum. l. 2. c. 58.

(*l*) C'eſt *Ægos potamos*, que Pline traduit mal-à-propos par *Ægos flumen*, quoique ce fut une ville. Voyez la note du Pere Hardouin ſur ce mot. J'en ſuis informé d'ailleurs par des Grecs qui rioient un peu aux dépens de notre Naturaliſte, & qui me diſoient: notre *Ægos potamos* n'eſt pas plus un fleuve que

faiſoit la charge d'une charrette, & qu'elle avoit la couleur d'une pierre brulée; que même lorſqu'elle ſe détacha du ſoleil, il paſſoit une comete; que ſi Anaxagore en prédit la chûte, ſa prédiction eſt plus miraculeuſe que le fait. Enfin qu'il n'y a point de doute qu'il ne ſoit tombé des pierres du ſoleil, puiſque lui Pline, en a vu une qu'on diſoit en être tombée. Vous obſerverez bien auſſi qu'il ne dit pas que cette pierre des Voçontiens, ſoit venue d'ailleurs que du ſoleil, & vous conclurez que les pluies de pierres, ainſi que tant d'autres ſemblables merveilles, remontent à une très-haute antiquité: mais que depuis les bonnes obſervations, ces choſes n'arrivent plus par les mêmes cauſes.

---

cette ville de France dans le *Forès*, que vous nommez *riviere*, n'eſt une riviere.

Le tome 14 de l'Encyclopédie, page 828, offre une autre ſorte de mépriſe. *Le Statuaire Liſandre fit*, dit l'article, *pluſieurs ſtatues des plus braves officiers qui ſéconderent Liſandre à Agios-Potamos.* Je crus que c'étoit une erreur typographique; mais j'ai vu qu'un de nos Ecrivains du ſiecle paſſé, ſi je ne me trompe, étoit tombé dans la même faute, & que d'*Ægos potamos*, *riviere de la chevre*, il fait auſſi par je ne ſais quelle raiſon, *Agios potamos*, *le Saint fleuve*. Je n'aurois pas imité cet Ecrivain.

Cependant Ariſtote n'en fut pas dupe ; il dit que c'étoit une pierre que le vent avoit enlevée: l'idée de la merveille eſt ici bien déchue. (Ariſt. Meteor. l. 1. c. 7.)

« Auſſitôt que les pies croyent qu'un homme a vu leur nid, elles en tranſportent les » œufs ailleurs. Ces oiſeaux n'ayant pas les » doigts propres à embraſſer & à transférer leurs » œufs, employent, dit-on, un moyen admi- » rable ; car avec une matiere glutineuſe tirée » de leur ventre, ils attachent un œuf à cha- » que bout d'un petit rameau, puis faiſant le » balancier égal, ils le poſent ſur leur cou, » & les tranſportent ainſi à la nouvelle demeure » qu'ils ont choiſie » (*m*).

Si Pline avoit ſu que les nids de pies n'ont qu'un trou fort étroit, à peine ſuffiſant pour le paſſage de l'oiſeau, il n'eût pas rapporté

(*m*) Picæ cum diligentius viſum ab homine nidum cenſere, ova tranſgerunt alio. Hoc in his avibus, quarum digiti non ſunt accommodati complectendis transferendiſque ovis, mirò traditur modò ; namque furculo ſuper bina ova impoſito ac ferruminatio alvi glutino, ſubdita cervice medio, æqua utrimque libra deportant alio. l. 10. c. 33.

cette petite fable avec tant de complaiſance. Il n'eût pas non plus adopté comme il fait, ce tranſport, de quelque maniere qu'on lui en eût conté *l'admirable* moyen; mais il paroît bien qu'il ne connoiſſoit les mœurs des pies ſauvages, & même le compte de leurs œufs, que dans Ariſtote, qui pourtant ne parle, ni du tranſport des œufs, ni du moyen de l'opérer.

« On a obſervé que les bleſſures & les mala-
» dies s'enflamment certainement, s'il ſurvient
» quelqu'un qui ait fait un voyage à pied » (*n*).

Ceci eſt dit à propos d'herbes foulées aux pieds. Les ſucs de quantité d'herbes ont des propriétés médicinales, on l'éprouve tous les jours. Mais que leurs vertus operent de la façon que le conte ici Pline, c'eſt une chimere ſi abſurde, qu'on auroit de la peine à concevoir qu'il l'eût écrite, ſi dans ſon livre, on n'en voyoit pas d'autres pareilles. Admettez autant qu'il vous plaira, la vertu ſympathique, cette erreur des Anciens en médecine; encore fau-

---

(*n*) Obſervatum certè eſt inflammari vulnera ac morbos ſuperventu eorum, qui pedibus iter confecerint. l. 25. c. 2.

droit-il que le voyageur n'eût marché que ſur des herbes contraires au mal des gens chez qui il entre, puiſque ſa viſite ne fait que l'irriter. Joignons à ce trait, celui qui ſuit; ils ſont du même chapitre.

La mere d'un ſoldat qui étoit en Eſpagne, voit en ſonge la racine d'un roſier ſauvage de ſon jardin: elle écrit à ſon fils, & lui recommande inſtamment de boire du ſuc de cette racine. Ce fils, lorſqu'il reçut la lettre, avoit par hazard été mordu d'un chien enragé, & l'hydrophobie commençoit déja. Enfin, il obéit à ſa mere & fut guéri, comme l'ont été depuis, ceux qui ont fait le même remede: voilà du moins ce que Pline aſſure. C'eſt grand dommage que depuis lui, la racine d'églantier ne guériſſe plus de la rage.

" Dans les déſerts d'Afrique, on rencontre „ de tems en tems, des figures d'hommes qui „ ſe forment & ſe diſſipent en un inſtant " (*o*).

Voilà vraiſemblablement les εἴδωλα d'Epicure, & les *ſimulacra* de Lucrece. En effet, ces

---

(*n*) In Africæ ſolitudinibus hominum ſpecies obviæ ſubinde fiunt, momentoque evaneſcunt. l. 7. c. 2.

phantômes ne pouvoient-ils pas être les ſimulacres de quelques voyageurs ou autres, qui avoient péris dans ces déſerts? Ce qu'on en appercevoit, & par intervalle, étoient des pelliculés, des membranes fort ſubtiles, des ſurfaces, en un mot des émanations, qui ſelon Lucrece, avoient l'apparence des corps. Mais ces effigies ſe défigurent & ſe diſſipent en un inſtant. Cette Phyſique ingénieuſe & chimérique à part, on voit que par le mot *ſpecies*, Pline entend *figure*, *apparence*; & quand il dit ailleurs, *hic primus ſpecies exprimere inſtituit*, il entend qu'Apollodore exprima le premier dans ſes tableaux, la beauté, l'aſpect des figures. Voyez l. 35. c. 9. f. 36.

Ces effigies des déſerts d'Afrique me ramenent à un coup-d'œil général ſur le chapitre entier, où tout ce que la démence a pu raſſembler d'abſurdités, ſur les différentes eſpeces d'hommes, eſt ſoigneuſement compilé. Ce qui caractériſe particuliérement notre Auteur, eſt qu'en terminant ſa liſte, il fait cette application non moins ridicule qu'elle eſt élégante, *c'eſt ainſi que l'ingénieuſe nature s'eſt fait du genre humain, des jeux qui pour nous ſont des merveilles. Hæc atque talia ex hominum genera ludibria ſibi, nobis miracula, ingenioſa fecit na-*

tura. Ce qui n'empêche pas que ces jeux de la nature & ces merveilles, ne ſoient pour la plûpart, des faits que Pline ne garantit pas. *Nec tamen ego in pleriſque eorum obſtringam fidem meam.* Sans doute qu'il garantit ces figures d'hommes des déſerts d'Afrique.

J'ai appris d'un homme bien autrement Naturaliſte que Pline, d'un vrai ſavant, que quand on connoît la deſcription de l'univers, tel que la mythologie Indienne & Tybetaine le ſuppoſe, & les contes de ces peuples ſur les différentes races d'anges, ainſi que celles des habitans des différentes parties de leur monde; on voit diſtinctement que ces variétés d'hommes monſtrueux, que Pline rapporte bonnement d'après les menteurs Cteſias, Mégaſthenès, Deïmachus & d'autres, ſont des fragmens mal entendus de cette mythologie.

L'ironie qu'employe Aulu-Gelle, pour ſe moquer de la crédulité de Pline au ſujet de ces hommes chimériques, eſt très-agréable. A ſon retour de Grece en Italie, il trouve ſur le port de Brindes, un tas de vieux livres Grecs à vendre: il les marchande; on les lui laiſſe à un prix fort modique; il ſe hâte de payer, & les emporte tout moiſis qu'ils étoient; car expoſés depuis longtemps aux injures de l'air,

ils n'avoient pas trouvé d'acheteurs. Mais après en avoir lu quelques traits, le dégoût & l'ennui le gagnerent : il abandonna cette bibliotheque, dont la lecture ne pouvoit procurer ; ni utilité, ni agrément ; quoiqu'enſuite il eût trouvé, ajoute-t-il, les mêmes choſes dans le ſeptieme livre de l'hiſtoire naturelle de Pline : *Quod poſtea quoque in libro Plinii Secundi naturalis hiſtoriæ ſeptimo legi.* (noct. attic. lib. 9. cap. 4.) Les Editeurs de Pline qui dans les *témoignages des Anciens*, produiſent Aulu-Gelle, montrent bien plus le deſir d'entaſſer des autorités, que celui de bien choiſir. On l'a déja vu dans la préface des notes, où je cite encore Aulu-Gelle, & où l'on voit qu'il n'eſt pas plus que moi adorateur de notre Naturaliſte.

Une note de Dacier terminera convenablement cette remarque. « Deïmachus, peu de » tems après la mort d'Alexandre & ſous le » regne de Ptolomée, fils de Lagus, fut en» voyé en ambaſſade vers un Roi des Indes, » appellé Allitrochades, fils du Roi Sandro» chottus. Ce voyage lui donna lieu de faire » une hiſtoire des Indes, qu'il mêla de tant » de menſonges & de tant de fables, que Stra» bon aſſure que de tous les Hiſtoriens qui ont » parlé des Indes, il n'y en a point qui méri-

„ tent ſi peu d'être crus que Deïmachus & „ Mégaſthenes. Pline a pourtant rempli ſon „ hiſtoire des relations de ces fideles Hiſto- „ riens". *Note* 14, *ſur la comparaiſon de Solon & de Publicola.*) Si Dacier ne vous ſatisfait pas, Plutarque vous dira lui-même, en commençant la vie d'Artaxercès: *Cteſias a farci ſes livres de toutes ſortes de fables non ſeulement incroyables, mais triviales & ridicules.*

" Ce n'eſt point une fable que des femmes „ aient été changées en hommes..... J'ai vu moi- „ même en Afrique Lucius Coſſicius, habitant „ de Thyſdritane, changé de femme en hom- „ me le jour de ſes noces" (*p*).

Voici comment s'y prendroit un vrai Naturaliſte. Il diroit qu'une exhibition du ſexe maſculin fut priſe par l'ignorant vulgaire pour une métamorphoſe, & que ce qu'il a vu eſt préciſément l'effet de cette exhibition arrivée le jour du mariage, par la déchirure d'une membrane qui retenoit le ſigne de la virilité. N'oublions

---

(*p*) Ex femini mutari in mares, non eſt fabuloſum... Ipſe in Africâ vidi mutatum in marem nuptiarum die, L. Coſſicium civem Thysdritanum. l. 7. c. 4.

pas que voir une femme qui étoit accouchée de quelques lapins, n'eſt pas avoir ſuivi ſa groſſeſſe, & l'avoir vu délivrer ſans fraude & *ſolito more*.

" Les femmes qui naiſſent avec des dents ſont „ de mauvais augures, ainſi que le fut Valerie „ au tems des Rois. Les Aruſpices, conſultés „ ſur ſa naiſſance, répondirent qu'elle cauſeroit „ la ruine de la ville où elle ſeroit portée. Elle „ fut envoyée à Sueſſa Pometia, ville alors très-„ floriſſante : la ville fut détruite & la prédic-„ tion accomplie. Celles qui naiſſent la partie „ naturelle fermée, ſont d'un malheureux pré-„ ſage : Cornélie, mere des Gracques, en eſt „ un exemple..... Les dents ſeules réſiſtent au „ feu, & ne brûlent point avec le reſte du „ corps..... Les femmes en ont moins que les „ hommes : quand les canines ſupérieures ſont „ doubles à la machoire droite, elles leur pro-„ mettent les careſſes de la fortune, comme „ Agrippine, mere de Néron, l'éprouva ; quand „ c'eſt à gauche, le pronoſtic eſt contraire " (*q*).

(*q*) In feminis ea res (cum dentibus) inauſpicati fuit exempli, regum temporibus. Cum ita nata eſſet

Tarquin le ſuperbe étoit en guerre contre les Volſques : les Aruſpices qui ne manquoient ni d'yeux, ni d'oreilles, ſachant que Tarquin ſe propoſoit d'attaquer Sueſſa, & de lui faire beaucoup de mal, conſeillerent d'y envoyer Valerie, laquelle ne manquèroit pas d'y porter malheur, & d'accomplir la prédiction des Aruſpices : cela s'entend ; mais pour l'honneur de Pline leur confrere, il ne faut pas fouiller dans cette partie de ſa conſcience. Pour les femmes qui naiſſent imperforées, on ne s'apperçoit plus qu'elles ſoient d'un ſiniſtre préſage ; une petite opération enleve apparemment le maléfice. Quant aux dents qui ne brûlent point, le Médecin Du Laurens ſoutient contre Pline qu'elles brûlent comme les autres os ; & le Médecin

---

Valeria, exitio civitati, in quam deleta eſſet, futuram, reſponſo aruſpicum vaticinante, Sueſſam Pometiam illa tempeſtate florentiſſimam deportata eſt, veridico exitu conſecuto. Quaſdam concreto genitali gigni, infauſto omine, Cornelia Grachorum mater indicio eſt... Dentes autem tantum invicti ſunt ignibus, nec cremantur cum reliquo corpore... Feminis minor numerus : quibus in dextra parte gemini ſuperne, à canibus cognominati, fortunæ blandimenta pollicentur, ſicut in Agrippina Domitii Neronis matre : contra in læva. l. 7. c. 16.

Rioland ſoutient contre Du Laurens qu'elles ne brûlent pas. Je ne ſoutiens rien, mais j'ai mis quelques-unes des miennes au feu; je les ai vu brûler: de vous dire pourquoi, je n'en ſais rien, ſinon qu'elles ont brûlé à peu près comme d'autres os, leſquels, comme on ſait, ne ſont preſque jamais réduits en cendres dans l'inſtant. Les femmes ont-elles moins de dents que les hommes, & cela ne rouleroit-il pas communément pour les deux ſexes entre 28 & 32? L'exemple de l'heureuſe Agrippine, aſſaſſinée par le monſtre qu'elle avoit mis au jour, eſt-il bien choiſi par notre agrégé au college des Augures? Oui, ſi c'eſt un bonheur que de mettre au monde un Néron, & d'être éventrée par ſon ordre. Enfin, toute cette tirade, compoſée de balivernes & de menſonges, ne fait-elle pas un peu hauſſer les épaules de pitié?

" En Créte une montagne ayant été briſée » par un tremblement de terre, on y trouva un » corps humain de 46 coudées; les uns croient » que c'eſt le corps d'Orion, d'autres celui d'O- » tus " (*r*).

(*r*) In Cretâ terræ motu rupto monte inventum eſt corpus ſtans XLVI. cubitorum, quod alii Orionis, alii Oti fuiſſe arbitrantur. l. 7. c. 16.

M. de Jaucourt dit, article *Géant*, que ce XLVI, *s'il eſt bien examiné, ne peut qu'être altéré par quelque copiſte, qui aura placé au devant du chiffre VI celui de XL.* Sans aller plus loin, je pourrois décider ici la queſtion, mais écoutons encore M. de Jaucourt: *Il n'eſt pas naturel*, dit-il, *que l'ordre d'une gradation, comme celle qu'il paroît qu'a voulu ſuivre cet Auteur, en comptant depuis ſept juſqu'à neuf coudées, ſe trouve interrompu par le nombre de 46, placé au milieu de la gradation.*

Puiſque ce nombre XLVI doit être bien examiné, je vais faire mon poſſible pour remplir ce devoir. Voyons premierement s'il y a une gradation dans le diſcours de Pline. Il expoſe d'abord une meſure de 6 ou 46 coudées; (quelques éditions portent 26, d'autres 16, Solin 33.) enſuite une de 7 coudées, puis une de 9 pieds 9 pouces, *IX pedum & totidem unciarum:* ainſi le nombre en queſtion n'eſt point au milieu de la gradation de 7 à 9, comme le dit M. de Jaucourt, il eſt le premier, & ce 9 n'eſt point *coudées*, mais *pieds*, comme vous le voyez dans le texte: *IX pedum.* Faites le calcul ſur l'ancien pied romain, & vous trouverez toujours la difficulté. De plus, ſi Pline avoit eu l'intention d'obſerver une gradation, il y auroit mal réuſſi, puiſque

puisque 7 coudées font environ 10 pieds 6 pouces ; & que les 9 pieds 9 pouces qui suivent, dérangeroient la gradation.

Pline finit ses mesures par deux géants de 10 pieds 3 pouces, & voici l'ordre des mesures qu'il donne. 1°. 46, 26, 16 ou 6 coudées. 2°. 7 coudées (10 pieds 6 pouces). 3°. 9 pieds 9 pouces. 4°. 10 pieds 3 pouces. D'où il paroîtroit que M. de Jaucourt lui-même n'auroit pas assez *bien examiné* le passage avant de faire sa correction.

M. de Jaucourt est persuadé que la mesure de 46 coudées, ne peut venir que d'un copiste qui aura défiguré les chiffres. Mais est-il bien certain que Pline ait écrit cette mesure en chiffres ? Le manuscrit que j'ai cité dans mes notes, va nous expliquer cela. Il dit en toutes lettres : *inventum est corpus quadraginta sex cubitorum* (*s*). Ni mon lecteur, ni moi, ne croirons que, pour se donner le plaisir d'augmenter son travail, l'ancien copiste qui a fait ce manuscrit,

(*s*) Le Pere Hardouin, M. Poinsinet & M. Brotier lisent aussi 46 coudées; mais M. de Buffon, *époques de la nature*, page 571, lit 16 coudées : je ne crois pas que ce nombre soit celui des meilleures éditions.

ait préféré d'écrire quatorze lettres, quand il pouvoit également ſe tirer d'affaire en quatre chiffres; car il met quelquefois les nombres en chiffres: il a donc vu ces quatorze lettres dans un plus ancien manuſcrit qu'il copioit. Nous imputons ſouvent aux copiſtes des fautes qu'ils n'ont pas commiſes.

Enfin, voici mon dernier mot; mais le dirai-je? Oui, & ce ſera toujours en plaignant notre infirmité. M. de Jaucourt fait l'article *Géant*; il y nomme *les deux Aloïdes*, *Ephialte* & *Othus*, & il ne voit pas que Pline qu'il lit, qu'il médite, qu'il commente, dit que ce corps de 46 coudées étoit, ſelon quelques-uns, celui d'Otus, lequel croiſſoit tous les ans d'une aulne en hauteur, & dont il faut écrire le nom ſans *h*, Ὦτος. Hygin & Apollodore l'euſſent dit à M. de Jaucourt, comme ils me l'ont dit. Et puis on traite les pauvres Artiſtes modernes comme des imbécilles, quand il s'agit d'un peu de raiſonnement & de littérature. Ah! Meſſieurs, cela n'eſt pas juſte, ſur-tout quand il vous échappe d'auſſi fortes inadvertances. Pline n'en fait pas moins un petit conte.

" On penſe que la graine du concombre fait

» vage, liée sur une femme, aide la conception » si le concombre n'a pas touché la terre : & » que si, lors du travail, on l'attache sur les » reins de la femme à son insçu, enveloppée dans » de la laine de belier, elle accouchera facile- » ment; mais il faut ôter cette semence de la » maison aussi-tôt que l'enfant est venu" (*t*).

Quand on connoît le style de Pline, quand on a vu des exemples de sa crédulité dans des remedes également absurdes & aussi superstitieux, on croit sans peine qu'il ajoute foi à celui-ci. M. Poinsinet dit, pour toute remarque : *préjugé des Anciens* : il n'en exclut pas notre Naturaliste.

Il semble qu'on peut aller plus loin, & dire que la loi Cornelia infligeoit des peines à celui qui, pour faciliter la conception, enseignoit des recettes qui, sans que ce fut à dessein, auroient procuré la mort d'une femme : *Quare ea quæ non malo animo, sed malo exemplo, medicamentum ad conceptionem dedit.* (D. l. 3, §. 1.)

(*t*) Putant conceptus adalligato femine (cucuminis sylvestris) adjuvari, si terram non attigerit: partus verò, si in arietis lanâ alligatum inscientis lumbis fuerit, ita ut protinus ab utero rapiatur extrà domum. l. 20. c. 1.

Eſt-il bien certain qu'au nombre des moyens que Pline rapporte, il n'y en ait pas quelques-uns plus ou moins dangereux, & que certainement il n'aura pas indiqué dans un mauvais deſſein ? Par exemple, il nomme la *mercuriale*, plante dont une eſpece eſt auſſi dangereuſe que le *ricin* ou *palma Chriſti*, & à laquelle des ignorans pourroient ſe méprendre. Quoique Pline en aucun endroit ne faſſe mention de la loi Cornelia, & qu'il en cite cependant pluſieurs autres, celle-là ne devoit pas lui être inconnue. On verra plus loin que dans des cas où il eſt bien autrement répréhenſible, il a eu le funeſte courage de la braver, & même d'outrager la nature qu'il enſeigne, dit-il, à connoître & à vénérer.

" Dans Céphalenie un certain fleuve ſépare » une contrée remplie de cigales, d'une autre » où l'on n'en trouve aucune " (*u*).

On trouve indiſtinctement des cigales partout à Céphalenie : un fleuve ne leur ſert pas de limite, attendu qu'il n'y a point dans cette

---

(*u*) In Cephaleniâ amnis quidam penuriam earum (cicadarum) & copiam dirimit. l. 11. c. 27.

ſſle ce qui proprement s'appelle *fleuve* ou *riviere*. Mais, dira-t-on, comment Ariſtote, Pline, Elien, auroient-ils aſſuré ce fait s'il eût été faux? L'aſſurance des deux derniers doit être comptée pour rien, puiſqu'ils ne ſont mot à mot que les copiſtes du premier; & fuſſent-ils en plus grand nombre, ce ne ſeroit qu'un plus grand nombre de copiſtes. Il ne reſte donc que l'autorité d'Ariſtote, lequel peut avoir été dans l'iſle de Céphalenie, peut avoir vu cette riviere; & ceux qui n'y ont pas été, n'ont pas non plus le droit de le contredire. Voyons cependant s'il n'y auroit pas moyen, ſans déroger à la vraiſemblance. Les Grecs modernes qui habitent Céphalenie, nomment *potamos*, *riviere*, l'eau de la pluie qui s'écoule dans des canaux faits exprès: ils donnent le même nom à plus de cinquante autres canaux que fourniſſent de petites ſources au bas des montagnes & proche de la mer. Les anciens Grecs les nommoient *ryax* & *oxetos*. Laquelle de ces ſortes de rivieres ſert de bornes, de limites aux cigales, & quel eſt le nom de cet *amnis quidam?* Quand on me l'aura dit, & qu'on m'aura prouvé qu'il exiſte ou qu'il exiſtoit, je dirai: es Céphaleniens avec qui j'ai vécu, que j'ai ſpécialement interrogés ſur ce point, & qui

m'ont assuré le contraire, n'ont ni vu, ni connu le sol qui les a fait naître & qu'ils ont habité. Or, ayant quelques degrés de plus de certitude avec ces personnes qu'avec Aristote qui ne m'a point dit qu'il eût vécu à Céphalenie, je les en croirai de préférence. Voilà comment on pourroit infirmer l'autorité d'Aristote. Ajoutons que l'isle de Céphalenie est petite, que son sol est de roche fort dure, qu'une riviere dans son cours creuse ordinairement son lit, & qu'elle ne le peut sur un pareil terrein. M. Danville a mis une riviere dans Céphalenie ; c'est un copiste de plus d'Aristote. Si j'ai tort, je suis prêt à en convenir, mais ce sera quand on me l'aura prouvé.

" Les moineaux mâles sont très-lascifs. Ils „ ne vivent, dit-on, qu'un an ; la preuve est „ fondée sur ce qu'on ne voit aucune apparence „ de noirceur à leur bec au commencement du „ printems, & qu'il ne commence à leur noir- „ cir qu'en été. Les femelles vivent un peu „ plus longtems " (x).

(x) Mares (passeri) negantur anno diutiùs dura- re, argumento quia nulla veris initio appareat nigri-

On voit ici, comme ailleurs, que notre Naturaliſte s'étoit peu amuſé de bagatelles. S'il eût élevé des moineaux dans ſa jeuneſſe, il auroit pu ſavoir que les mâles peuvent aller juſqu'à dix ans. J'en avois un de cet âge; & comme nous étions à peu près auſſi raiſonnables l'un que l'autre, & tout auſſi ſavans, nous étions grands amis. Mais Pline écrit d'après Ariſtote. Il falloit plutôt écrire d'après des moineaux, & faire attention que les belettes, les fouines, & pluſieurs oiſeaux de proie, les détruiſent trop ſouvent, pour qu'ils puiſſent vivre longtems autour de nos habitations; leur incontinence peut auſſi concourir à abréger leur vie. Cependant ſi Pline eût regardé les moineaux, il eût vu des becs noirs au printems, comme chacun en voit. Qui ſont donc tous ces becs noirs qui careſſent & fécondent leurs femelles au printems?

" Les cadavres des hommes flottent ſur le » dos, ceux des femmes ſur le ventre, comme

---

tudo in roſtro, quæ ab ætate incipit. Feminis longiuſculum ſpatium. l. 10. c. 16.

» ſi après la mort la Nature ménageoit encore » leur pudeur " (*y*).

Quelqu'envie qu'on ait de rire & de s'en tenir là, quand on lit de pareilles ſornettes, encore faut-il obſerver que la Phyſique de Pline, ou celle de ſon tems, avoit beau être foible, le ſens commun, l'obſervation la plus légere, auroient pu le garantir de certains travers, ſi ſon goût pour les ſentences épigrammatiques ne l'eût trop ſouvent emporté. Quand l'eſprit fait oublier que la Nature n'a pas fait un code de pudeur particulier pour chaque ſexe; quand l'obſervation n'a pas dit que la capacité du ventre des femmes, généralement plus remplie d'inteſtins que celle du ventre des hommes, joint au poids de certaines gorges, doit être emportée par ſa peſanteur; en un mot, quand dans un ouvrage ſérieux, on préfere ſouvent un *concettino* à une raiſon, a-t-on bien mérité, quelque ſavoir qu'on ait d'ailleurs, la réputation de grand Naturaliſte? Mais des ſiecles l'ont accordée à Pline. Eh! qu'a de commun l'autorité des ſiecles avec des vérités démontrées, quand

(*y*) Virorum cadavera ſupina fluitare, feminarum prona, velut pudoris defunctarum parcente naturâ. l. 7. c. 17.

elles la contrediſent! il n'eſt plus tems de payer avec une réponſe inepte.

J'aurois pourtant deux queſtions à faire à Pline. Je lui demanderois ſi la jeune fille qui n'auroit encore que peu de ventre, & dont la rondeur du ſein ſeroit à peine indiquée, flotteroit ſur le ventre ou ſur le dos; & de quel côté flotteroit auſſi l'homme fort gras, fort ventru? J'ignore la réponſe: mais je crois que pour cette fois la Nature ménageroit la pudeur de l'homme ventru, & qu'elle abandonneroit aux regards impudiques la fille de quatorze ans qui n'auroit que peu de ventre, & dont la rondeur du ſein ſe feroit à peine appercevoir.

En 1612 l'Avocat Targereau, dans un plaidoyer fort honnête, a cité ce paſſage ridicule, pour prouver combien la pudeur eſt naturelle aux Dames. Cent ans avant lui, Corneille Agrippa n'avoit-il pas auſſi lardé de ce conte un écrit *de la prééminence du ſexe féminin.* Les prétentions du beau ſexe, & la complaiſance du nôtre, lui donnerent quelque poids. On liſoit, on étoit ignorant, on croyoit, on répétoit, on n'examinoit pas. Mais aujourd'hui tout eſt bien changé, dit-on.

---

[f] On cite en exemple un prodige arrivé lorſ-

» que Denys, Tyran de Sicile, fut chaſſé de » ſes Etats ; l'eau de la mer devint douce pen- » dant un jour dans le port *de Syracuſe*" (z).

Quand on le citeroit, ne devriez-vous pas ſavoir qu'après de grandes pluies, l'eau de la mer devient douce le long des côtes, & conſéquemment dans les ports, & que ſans doute le Tyran fut chaſſé de Syracuſe après de grandes pluies? Toujours des prodiges de bibus, toujours de la crédulité où il ne faudroit que la plus légere obſervation. Plutarque en dit autant, & ajoute que ce prodige vint de la part des Dieux, pour ſignifier que les Syracuſains alloient être heureux. Ils furent alternativement tyrannifés & tyrans : les Dieux définiſſoient-ils ainſi le bonheur?

On cite un exemple : Voilà ce que dit Pline, & cela ne ſignifie pas qu'il crut ces ſortes de prodiges, dira-t-on ; il étoit trop bon Philoſophe. Vous allez voir qu'avec toute ſa philoſophie il les croyoit comme une femmelette auroit pu les croire : *Pendant la guerre de Pharſale, la crue du Nil ne fut qu'à cinq coudées de*

(z) Eſt in exemplis, Dionyſio Siciliæ tyranno, cum pulſus eſt eâ potentiâ, accidiſſe prodigium, ut uno die in portu dulceſceret mare. l. 2. c. 100

hauteur ; comme par une ſorte de prodige, la mort du grand Pompée fit reculer le fleuve. Minimum quinque (cubitis) Pharſalico bello, veluti necem Magni, prodigio quodam flumine averſante, l. 5. c. 9.

Un Philoſophe naturaliſte doit-il avancer de ſon chef que tel effet naturel, dont il ignore & peut apprendre la cauſe, eſt arrivé pour préſager ou punir la mort d'un ambitieux qui fait maſſacrer des milliers d'hommes, contre un autre ambitieux plus adroit que lui, qui en fait maſſacrer autant? Mais un Poëte fait reculer d'horreur le plus grand fleuve du globe, & peut trouver la punition du lâche aſſaſſinat, commis au nom d'un roi de quinze ans, dans la famine répandue ſur l'Egypte. C'eſt un beau texte auſſi pour le Prêtre d'Iſis: mais que ce ſoit un Naturaliſte qui ſe livre à cette imagination, c'eſt une vraie pitié.

" Pourquoi n'y a-t-il pas de parité entre les » plaiſirs & les peines, le nombre fut-il égal; & » pourquoi n'y a-t-il aucun plaiſir qui puiſſe » compenſer la moindre peine? " (*a*).

(*a*) Quid quod bona malis paria non ſunt, etiam pari numero: nec lætitia ulla minimo mœrore penſanda? l. 7. c. 40.

Pourquoi? C'eſt que cela n'eſt pas vrai. C'eſt qu'il faudroit dire de quelle nature ſont ces plaiſirs & ces peines avant de décider s'il y a parité ou s'il n'y en a pas, & qu'il faudroit avoir auſſi égard au caractere des perſonnes; car nous jugeons des plaiſirs par l'impreſſion qu'ils font ſur notre imagination & ſur nos ſens. C'eſt qu'une mere tendre oubliera la peine que lui cauſoit la perte de ſon ſerin, ſitôt qu'elle aura vu revivre ſon enfant dont elle pleuroit déja la mort. Je vous demande ſi ce plaiſir ne *compenſera* pas la perte de ſon oiſeau? Et ſi, après beaucoup de contradictions, de peines, de chagrins, vous êtes enfin parvenu à faire une belle & bonne action, tout cela n'aura-t-il pas diſparu? Le plaiſir ne vous reſtera-t-il pas d'autant plus vif & pur, qu'il vous en aura couté plus d'efforts, plus de ſacrifices, pour y parvenir?

La manie de ſe lamenter ſans ceſſe à cauſe des maux de la vie, & celle de n'y voir que des plaiſirs, ſont également une erreur. On ne peut refuſer à Pline beaucoup d'érudition & pluſieurs traits d'une bonne philoſophie; mais il ignoroit peut-être un ſecret inconnu aux hommes atrabilaires. Son imagination ne lui retraçoit pas ce qu'il avoit eu de jours agréables, il n'en nourriſſoit pas l'idée; & vous pou-

vez compter que ſon ame auſtere n'en ſavoureroit pas l'image. De-là l'obſervation fauſſe qu'il fait ici.

Nous ne pouvons nier, ſans nous faire illuſion, qu'il eſt des hommes infortunés, dont l'exiſtence ne ſemble être qu'une ſenſation continuée de la douleur & de la triſteſſe; pour ceux-là point de compenſation, du moins apparente: mais ce n'eſt pas d'eux que parle Pline; & les exemples en ſont, je crois, trop rares pour qu'on en puiſſe tirer une concluſion univerſelle. Il s'agit ici de l'homme en général, non de tels hommes en particulier, c'eſt de l'homme entraîné par des paſſions, ſources de ſes plaiſirs & de ſes peines, guidé ou égaré par ſes affections: ſous ce point de vue, la queſtion qu'un ſentiment amer dictoit à Pline, n'eſt point fondée. M. Poinſinet dit pourtant: *ceci eſt puiſé dans une connoiſſance bien profonde des replis du cœur humain.* Je ne ſais ſi je dois être fâché ou bien aiſe de n'être pas de cet avis; mais enfin je n'en ſuis pas.

Plutarque qui avoit, autant que je puis croire, une connoiſſance paſſable du cœur humain, n'en eſt pas non plus. A la fin de la vie de Marius, il loue ceux qui mettent en ligne de compte juſqu'aux moindres faveurs de la fortune, ſans

en oublier une seule, & qui les conservent chérement jusqu'à la fin dans leur mémoire; *au lieu*, ajoute-t-il, *que les ingrats & les insensés laissent périr & couler avec le tems tout ce qui leur arrive de bon & d'agréable.* On peut ajouter aussi que notre cupidité, jointe à mille autres passions, nous engage, nous plonge continuellement dans les embarras & les maux de la vie. Nous militons sans cesse avec les méchans, & nous nous plaignons des maux de la vie! Il semble que ce devroit être de notre insatiable déraison. Si nous savions mettre au moins un intervalle entre les tracasseries de la société & la mort, nous éprouverions qu'il reste encore assez de plaisirs purs & tranquilles, pour compenser les anciennes peines; mais c'est le privilege des ames douces, & la consolation de leur foiblesse.

" Les hermines, qui toutes sont blanches, „ se tiennent cachées pendant l'hiver : les Au- „ teurs disent que ces animaux ont le palais très- „ délicat, le goût très-fin; je voudrois bien „ savoir comment ils ont pu s'en assurer" (*b*).

(*b*) Conduntur hieme & Pontici mures, hi duntaxat albi: quorum palatum in gustu sagaciſſimum,

Quoi, Pline, grand Naturaliſte, vous êtes étonné que ces Auteurs aient pu ſavoir que les hermines ont le palais délicat! Hé bien, moi qui ne ſuis pas Naturaliſte, je devine qu'en nourriſſant de ces animaux, ils avoient étudié les papilles de leur palais; que ſi vous ne vous fuſſiez pas contenté de copier Ariſtote, l. 8, c. 22, vous en auriez bien pu ſavoir autant, & que cette ſcience ne vous auroit pas étonné. Aurois-je donc voulu que Pline fut entouré d'animaux? Sans doute, s'il étoit Naturaliſte.

" Des hommes ſont ambidextres, d'autres „ ſont gauchers; ce qui ne ſe trouve jamais „ parmi les femmes " (c).

Il eſt très-décidément faux que parmi les femmes il n'y en ait jamais de gaucheres; car avoir une main plus adroite & plus forte que l'autre, ne vient que de l'habitude de s'en ſervir par préférence. Il eſt également faux qu'il n'y ait pas des femmes ambidextres: il en eſt, & j'en ai vu ſans les chercher; il eſt à Paris des exemples

---

auctores quonam modo intellexerint, miror. l. 8. c. 37.

(c) Quibuſdam æquas utraque, aliquibus lævâ manu præcipuas: nec id unquam in fœminis. l. 7. c. 17.

de l'une & de l'autre, l'éducation, non la néceſſité, les rendit telles; ſans doute les Françoiſes n'ont pas, ſur ce ſujet, un privilege refuſé aux Romaines, & un obſervateur ordinaire en auroit pu trouver parmi celles-ci. Mais Pline a lu & répété cette déciſion magiſtrale, ſans penſer que la nature ne donne pas pour cet uſage plus d'aptitude à un ſexe qu'à l'autre, & que l'éducation & la différence d'exercices en ſont les ſeules cauſes. Les peines qu'on prend ſouvent, celles qu'on prenoit du tems de Pline, pour obliger les petites filles à ſe ſervir de *la belle main*, n'étoit pas ſans doute un aſſez bon livre pour ce Naturaliſte: une erreur d'Hippocrate, copiée ſans réflexion, étoit préférable.

Ce chien que j'accoutume aiſément à donner la patte droite, & à ne recevoir que de ma main droite le morceau que je lui préſente, ne jetteroit-il pas quelques ſoupçons ſur la ſcience de Pline? car il ſavoit d'ailleurs, qu'après l'homme, aucun animal n'a plus de mémoire que le chien: *nec ulli præter hominem memoria major.* Rapporter ce que diſent les Naturaliſtes, & avoir ſoi-même étudié la Nature, ſont deux ſciences fort différentes. Non pourtant qu'il faille l'avoir étudiée pour ſavoir qu'une femme a deux mains comme un homme, & qu'il eſt humiliant

humiliant qu'Hippocrate ait donné dans un travers qui doit faire rougir tout être penſant qui n'eſt pas aveugle. J'aurois voulu trouver chez Pline, ou ailleurs, la raiſon d'une autre préférence de la droite à la gauche, & une autre auſſi de la gauche à la droite. Voici le fait. Les haricots & les liſerons tournent en montant de gauche à droite autour de la rame qui les ſoutient. Cette direction de ſpirale eſt ſi conſtante, qu'on la détourneroit en vain; elle reprendroit ſa marche néceſſaire. J'ai obſervé dans les haies un autre effet qui m'a paru pour le moins auſſi ſurprenant. Les jeunes tiges de chevre-feuille & celles d'une ſorte de morelle, tournent naturellement & conſtamment de droite à gauche autour des branches où elles cherchent à ſe ſoutenir. Mon ignorance a cauſé mon admiration; & je crois bien que ce qui m'eſt inconnu dans ces deux effets contraires n'eſt qu'un jeu pour les vrais Naturaliſtes.

"Lorſqu'une maiſon va s'écrouler, les rats „ ſe ſauvent, & les araignées tombent avec „ leurs toiles" (*d*).

(*d*) Ruinis imminentibus muſculi præmigrant, aranei cum telis primi cadunt. l. 8. c. 28.

Hélas! c'eſt tout le contraire, quand notre logis ſe délabre! Il faut auſſi remarquer que le chapitre d'où ce paſſage eſt tiré, n'eſt qu'un compoſé ſans diſtinction, de pronoſtics ſuperſtitieux faits dans les ſacrifices, par les entrailles des animaux, & de quelques indices naturels que nous recevons, notamment des renards, qui nous avertiſſent quand la glace peut porter. Ils poſent, dit-on, l'oreille ſur la glace, & s'ils n'entendent pas couler l'eau, ils paſſent: Plutarque le dit auſſi. Le renard eſt très-fin, très-défiant, & je n'en ſuis pas plus aſſuré du fait, ni du raiſonnement qui doit le conduire dans cette expérience. Chez Elien, les rats, les ſouris, & même les belettes preſſentent auſſi la ruine d'une maiſon. Varron, ſans examiner, l'avoit dit, & on copioit Varron; car ſon autorité eſt impoſante.

" Dans le pays (le Nord) où naiſſent les
» lynx, leur urine ſe congele, ſe ſéche, & ſe
» change en pierres précieuſes, ſemblables aux
» eſcarboucles, & brillantes comme le feu; on
» les appelle *lyncurium*. Pluſieurs diſent auſſi
» que c'eſt l'origine de l'ambre. Les lynx s'en
» ſont apperçus, ils le ſavent, & par envie ils

„ couvrent de terre leur urine ; mais elle en „ durcit plutôt" (*e*).

Premiérement, cette urine recouverte de terre, ne feroit en ſe congélant & ſe durciſſant, qu'un morceau de terre pétrifiée ; la pierre précieuſe ſeroit fort laide, elle ne brilleroit point comme le feu ; & le jugement de Pline, ainſi que celui de Théophraſte qu'il copie, fait ici pitié. De plus, le chat qui a les mœurs du lynx, & qui recouvre auſſi ſon urine, pourroit croire également qu'il en vient quelque joyau. Nous verrons ailleurs, que ſelon Pline, il a une autre raiſon, & qu'elle eſt tout auſſi bonne.

Liſez avec attention la page 241 du tome 9e. de l'hiſtoire naturelle, où M. de Buffon traite cette pierre imaginaire comme elle le mérite. Je dis, liſez avec attention ; parce que cet illuſtre Naturaliſte dit que Pline mettant le lynx *à la tête des ſphinx, des pégaſes, des li-*

(*e*) Lyncum humor ita redditus, ubi gignuntur, glaciatur areſcitve in gemmas carbunculis ſimiles, & igneo colore fulgentes, lyncurium vocatas, atque ob id ſuccino a pleriſque ita generari prodito. Novere hoc, ſciuntque Lynces, & invidientes urinam terrâ operiunt, eoque celerius ſolidatur illa. l. 8. c. 38.

cornes & des autres prodiges ou monſtres qu'enfante l'Ethiopie, n'a pas l'air d'y croire. Si j'oſois avoir un avis après M. de Buffon, je dirois que dans l'endroit en queſtion, Pline ne place pas le lynx au rang des monſtres fabuleux, puiſqu'il en fait mention avec les blaireaux, les écureuils, les cerfs, les ours, les hyenes, les loutres, les veaux marins, les chevaux, les chiens, &c. Or comme le lynx n'eſt pas un animal chimérique, & que Pline ailleurs parle de ſon exiſtence comme dans ce paſſage, je crois qu'il ſeroit difficile de prouver qu'il ne le regarde pas ici comme le vrai lynx.

Elien, dans ſon hiſtoire des animaux, l. 4. c. 17, n'a aucun doute non plus, ſur l'exiſtence de ce lynx; il raconte auſſi le même trait, qu'il joint à un autre concernant le hériſſon. Les Anciens qui nous tranſmettent ce conte, l'attribuent toujours au lynx que chacun connoît. M. de Bomare dit cependant, que celui en queſtion eſt un animal *fabuleux*, *imaginaire*; mais ce n'eſt qu'en répétant M. de Buffon. Peut-être ai-je fait ſentir que cette opinion moderne pourroit bien avoir auſſi peu de fondement que le *lapis lyncurium*, & non *lyncurius*, comme on le voit chez M. de Bomare : ce mot eſt

neutre, & ſans doute il n'eſt fautif que par l'impreſſion.

Allons plus loin. Examinons s'il eſt bien vrai que Pline n'ait pas *l'air* de croire au lynx, par la raiſon qu'au chapitre 21 du livre 8, il le place à la tête des ſphinx, des pégaſes, &c., & ſi au contraire, par cette même raiſon, il n'auroit pas l'air de croire à *ces prodiges ou monſtres qu'enfante l'Ethiopie.*

Je crois moi, que ce ſeroit prodigieuſement dégrader un Naturaliſte, que de ſuppoſer qu'il ne croit pas aux lynx, dans quelque pays qu'il les fit naître. Autant vaudroit lui imputer de ne pas croire aux lions, aux ours, aux chameaux : & quelque repréhenſible que M. de Buffon puiſſe trouver Pline, il ne prétend aſſurément pas le réduire à ce point d'ignorance.

Il eſt prouvé d'ailleurs, & M. de Buffon le ſait, que Pline croit aux lynx ; il ſait auſſi que le plus grand défaut de cet Auteur, n'eſt pas l'incrédulité en phyſique. Or, ſi quand on commence une énumération bien ſuivie, par un animal dont on croit l'exiſtence, & qu'on n'avertit pas qu'à l'égard des autres, on n'eſt plus du même avis, je demande ſi on n'a pas l'air d'y croire tout autant qu'au premier : car c'eſt ſeulement de *l'air* dont il s'agit.

Pline décrit quinze animaux dans le chapitre 21 que je viens d'indiquer: le lynx & l'axis y ſont compris. Ce dernier n'eſt pas plus chimérique ou monſtrueux que le lynx; & M. de Buffon le reconnoît pour le *cerf du Gange*, & pour la *biche de Sardaigne*. Quant aux autres, ils ſont diſputables, ou imaginaires. Mais il n'en réſulte pas que Pline qui les décrit ſur la foi du menteur Ctéſias, n'y crut point. Je ſuis intimément perſuadé, que ſi M. de Buffon y a penſé depuis ce qu'il en a dit, il aura trouvé qu'en bonne logique, il n'eſt pas permis d'en porter un autre jugement. Je ſoumets le mien à M. de Buffon lui-même.

De quelque façon qu'on veuille ſuppoſer la croyance de Pline, on ne peut le garantir d'un reproche. Car s'il ne croyoit pas l'exiſtence du lynx & celle de l'axis, il avoit tort, & l'ignorance étoit grave. S'il les croyoit, il ajoutoit également foi aux autres animaux qu'il décrit en même tems; il avoit tort encore. Enfin, s'il ne croyoit pas ces autres, il eſt prouvé qu'il n'ajoutoit pas plus de foi au lynx & à l'axis: on voit, de quelque maniere qu'on l'interprète, qu'il reſtera toujours convaincu d'être au moins un foible Naturaliſte. Mais on ne peut lui re-

fuſer la gloire d'être un laborieux tranſcripteur des ouvrages de ceux qui l'avoient précédés.

Je dois vraiſemblablement avoir mal raiſonné, puiſque j'ai un autre avis que M. de Buffon; mais il ſeroit bon de s'en aſſurer, & de bien voir ſi Pline croit ou ne croit pas que l'urine du lynx devient une pierre précieuſe. Nous allons le comparer à lui-même.

« Pluſieurs cependant, prétendent que le *lyn-*
» *curium* eſt une pierre précieuſe, & qu'elle
» provient de l'urine du lynx, qui ſitôt qu'il
» l'a rendue, la couvre de terre; parce que
» cet animal envie aux hommes l'uſage qu'ils
» en feroient..... Pour moi je crois que cela
» eſt entiérement faux" (*f*).

La vacillation des idées de Pline, eſt ici fort ſenſible: on voit par la diſtance qu'il y a d'un paſſage à l'autre, comment elles lui appartiennent, & même comment ſa mémoire le ſervoit. Mais ce paſſage, dira-t-on, eſt la cor-

---

(*f*) Lyncurium tamen gemmam eſſe contendunt. Fieri autem ex urinâ quidem lyncis, ſed egeſtam terrâ protinus beſtiâ operiente eam, quoniam invideat hominum uſui... Ego falſum id totum arbitror. l. 37. c. 3.

rection de l'autre. Il falloit donc effacer le premier, ou bien y ajouter une négation comme à celui-ci. On se donne souvent beaucoup de peines pour commenter un Auteur; elles pourroient, si je ne me trompe, être quelquefois abrégées. Pline avoit dit avec Théophraste, Ovide & quelques autres, ce que vous avez lu dans l'article précédent: mais avec Dioscoride, il dit ce que vous lisez. Cependant le mot *id totum falsum* ne retomberoit-il pas seulement sur l'origine que plusieurs, dit-il, donnent à l'ambre? (Voyez le discours suivi dans le texte) si cela étoit, Pline resteroit d'autant mieux convaincu de croire à la métamorphose de l'urine de lynx en pierres précieuses. Car il faut observer que ce qu'il dit ici, n'est qu'après avoir beaucoup parlé de l'ambre; & qu'en un mot, s'il n'admet plus cette pierre si précieuse, la contradiction est démontrée.

---

* A Memphis, il y a dans le Nil, un *lieu* » nommé *Phiala*, parce qu'il a la figure d'une » phiole. On y jette tous les ans une coupe » d'or & une d'argent, lorsqu'on célebre la nais- » sance d'Apis; & pendant cette célébration » qui dure sept jours, chose admirable! les

„ crocodiles ne font de mal à perſonne: mais „ après la ſixieme heure du huitieme jour, ces „ animaux cruels reprennent leur férocité or„ dinaire" (*g*).

Vous voyez que cela eſt raconté avec tout l'air de candeur d'un homme qui le croit, ou veut le faire croire. Le Prêtre d'Apis n'en eût pas mieux parlé. Si Pline le croit, ſon cerveau n'eſt pas celui d'un Naturaliſte; s'il veut ſeulement le faire croire, ſon agrégation au college des augures, le décrédite aux yeux des hommes ſenſés. Enfin ſi le fait eſt vrai, on a bien eu tort, & Cambiſe tout le premier, de mettre le bœuf Apis à la broche; car le doigt de Jupiter étoit viſiblement marqué à *Phiala*.

" On a auſſi remarqué que les veaux ap„ portés ſur les épaules d'un homme pour être „ ſacrifiés, n'appaiſent pas volontiers les dieux. „ Si la victime eſt boiteuſe, ſi elle n'appartient

---

(*g*) Memphi eſt locus in Nilo, quem a figurâ vocant Phialam: omnibus annis ibi auream pateram argenteamque mergunt iis diebus quos habent natales Apis: ſeptem hi ſunt, mirumque neminem per eos a Crocodilis attengi: octavo poſt horam diei ſextam, redire belluæ feritatem. l. 8. c. 46.

» pas au Dieu, ſi elle s'éloigne de l'autel, les » Dieux ne ſont pas favorables" (*h*).

Combien l'eſprit de ſuperſtition dégrade les hommes! vous voyez ce qu'il fait dire même à Pline, qui ne croyoit pas en Dieu. Eſt-il Prêtre? Eſt-il Naturaliſte? quelque choix que vous faſſiez, vous ne pourrez le tirer honorablement d'affaire, & ſans qu'il ait abuſé de ſa raiſon.

« Les cochons aiment à ſe rouler dans la » fange. On a même obſervé que ceux dont » la queue eſt tortillée à droite, appaiſent plus » aiſément les Dieux, que ceux qui l'ont à » gauche" (*i*).

Eſt-ce pour jetter du ridicule ſur les Aruſpices, ou pour ſe montrer docile au rit augural, que Pline d'après Ariſtote & Varron, rap-

---

(*h*) Hoc quoque notatum, vitulos ad aras humeris hominis allatos non fere litare, ſicut nec claudicante, nec alienâ hoſtiâ Deos placari, nec trahente ſe ab aris. l. 8. c. 45.

(*i*) In luto volutatio (ſues) generi grata. Intorta cauda: id etiam notatum, faciliùs litare, in dexterum quàm in lævum, detortâ. l. 8. c. 51.

porte cette obſervation religieuſe ? Au premier cas, il riſquoit au moins une forte cenſure ; au ſecond, il commettoit une bien groſſiere inconſéquence : car parler toujours des Dieux, quand on déclare formellement qu'il n'y a point de Dieu, c'eſt faire ſoi-même une forte cenſure de ſon jugement.

J'aurois pu traduire que cette queue de cochon tournée à droite, *rend la victime plus ſoumiſe au ſacrificateur*, comme le traduit M. Poinſinet ; mais je ne vois pas que ce ſoit le ſens. Le mot *litare* du paſſage précédent, s'y trouve expliqué par celui de *placari* : l'un ſignifie appaiſer les Dieux, l'autre qu'ils ſont appaiſés. Voici des exemples du ſens de *litare*, *cum pluribus Diis immolabatur qui evenit ut litetur aliis, aliis non litetur.* Ciceron.— *Per dies aliquot hoſtiæ majores ſine litatione cæſæ.* Tite-Live. — *Dein pluribus hoſtiis cæſis, cum litare non poſſet, introiit curiam, ſpreta religione.* Suetone. — *Jovi Elicio litare non potuit.* Aurelius Victor. Dans tous ces paſſages, & dans beaucoup d'autres que je ne rapporte pas, *litare* s'entend comme je le traduis. *L'antiquité expliquée* & l'encyclopédie ſont dans les mains de tout le monde ; *litare* & *non litare* ſont très-

bien expliqués dans ces deux ouvrages, tome 2e. du premier, & article *ſacrifice* de l'autre.

« Parmi les poiſſons, les femelles ſont plus » groſſes que les mâles: il n'y a point abſo- » lument de mâles dans quelques eſpeces, com- » me parmi le rouget & le ſerran » (*k*).

Ariſtote l'a dit, Pline l'a copié; cependant on ſait qu'ainſi que les autres poiſſons, les rougets & les ſerrans ſont mâles & femelles. Que faut-il conclure? qu'Ariſtote ne les avoit pas bien vus, que ſouvent Pline ne connoiſſoit pas ce qu'il liſoit dans Ariſtote, & qu'une foule de traits ſemblables qui rempliſſent un ouvrage, ne forment pas un titre ſuffiſant pour être Naturaliſte; à moins qu'on n'en admette de deux claſſes, la praticienne, & la théoricienne; encore faudroit-il ſe tromper moins ſouvent, & d'une maniere moins abſurde.

« Les pieds de l'autruche, avec leſquels elle

(*k*) Piſcium feminæ majores quam mares. In quodam genere omnino non ſunt mares, ſicut in Erythinis & Chanis. l. 9. c. 16.

„ combat, ſont ſemblables à ceux du cerf; ils „ ſont fendus en deux " (*l*).

Cependant on ſait qu'il y a preſque autant de différence entre les pieds du cerf & ceux de l'autruche, qu'entre le cerf & l'autruche: ſi Pline en a vu, il ne les voyoit donc pas en Obſervateur: s'il n'en a point vu, il s'en rapportoit donc au premier mot qu'il trouvoit? Si M. de Buffon vouloit dire que l'autruche, *ainſi* que le cerf, n'a que deux ongles aux pieds, je ne crois pas qu'il employât le mot *ſemblables*, *ſimiles*; car on pourroit lui répondre: pourquoi pas ſemblables aux bœufs, aux moutons, aux rennes, aux cochons, &c. qui ont auſſi les pieds fourchus, *biſulcæ*? Mais ce vrai Naturaliſte dit: *ſes grands pieds nerveux & charnus ont beaucoup de rapport avec les pieds du chameau*; & cela eſt vrai.

" Les autruches ont tant de ſtupidité dans „ une ſi grande hauteur de corps, qu'elles ſe „ croyent bien cachées, quand elles ont fourré „ leur tête dans un arbriſſeau " (*m*).

(*l*) Ungulæ iis (ſtruthiocamelis) cervinis ſimiles, quibus dimicant, biſulcæ. l. 10. c. 1.

(*m*) Struthiocameli.... non minùs ſtoliditas, in tan-

Il eſt aſſez croyable au premier coup d'œil, que l'autruche paroiſſe un ſot animal : voyons pourtant ſi la précaution qu'elle a de cacher ſa tête eſt une preuve de ſa ſottiſe. *On dit que lorſqu'elles ſe ſentent forcées & hors d'état d'échapper aux chaſſeurs, elles cachent leur tête, & croyent qu'on ne les voit plus; mais il pourroit ſe faire que l'abſurdité de cette invention retombât ſur ceux qui ont voulu s'en rendre interprètes, & qu'elles n'euſſent d'autre but en cachant leur tête, que de mettre du moins en ſureté la partie qui eſt en même tems la plus importante & la plus foible.* (Hiſt. nat. de l'autruche.) Tant pis pour notre ancien Naturaliſte, s'il eſt un de ces interprètes ſur qui doit retomber l'abſurdité. Pline avoit pourtant lu Diodore de Sicile, que même il cite honorablement dans ſa préface : *apud Græcos*, dit-il, *deſiit nugari Diodorus.* Et bien, ce même Diodore qui ne s'amuſoit point, ſelon Pline, à des bagatelles, dit mot pour mot, en parlant des autruches, ce que dit M. de Buffon. Pline préfere donc un conte abſurde, à une idée raiſonnable qu'il

---

tà reliqui corporis altitudine, cùm colla frutice occultaverunt, latere ſeſe exiſtimantium. l. 10. c. 1.

connoiſſoit. Oh! diroit-il, Diodore n'étoit pas Naturaliſte. Ce ſeroit à-peu-près raiſonner comme ſi on diſoit; l'Auteur de ces obſervations n'eſt pas Naturaliſte. Que vous importe, meſſieurs, pourvu qu'il ait raiſon? Pline n'étoit ni Peintre ni Sculpteur, & vous prétendez bien qu'il a raiſon, quand il parle de la peinture & de la ſculpture.

« La Nature a refuſé la nourriture aux aigles dans le tems qu'ils ſont leurs petits; car » de peur que pour les nourrir, ils n'enlevent » les petits des autres animaux ſauvages, leurs » ongles ſe renverſent alors, & leurs plumes » blanchiſſent d'abſtinence; en ſorte que c'eſt » avec raiſon qu'ils haïſſent leurs petits » (*n*).

La Nature qui n'en fait pas autant aux ongles du lion, du tigre, du loup, & à ceux des autres oiſeaux de proie, ſe ſeroit donc réſervé les aigles pour commettre une étrange inconſéquence? Il eſt également faux que les aigles

---

(*n*) Quippe eo tempore ipſis cibum negavit Natura, proſpiciens ne omnium ferarum fetus raperientur. Ungues quoque earum (aquilarum) invertuntur diebus iis, albeſcunt inediâ pennæ, ut meritò partus ſuos oderint. l. 10. c. 3.

blanchiſſent d'inanition, & que pour cette cauſe, ils haïſſent leurs petits: s'ils blanchiſſent c'eſt de vieilleſſe.

Si les perſonnes qui vénerent Pline au-delà des bornes convenables, faiſoient quelque attention à de ſemblables paſſages, & ils ſont nombreux dans cet Auteur, on oſe croire qu'elles reviendroient de leur excès de prévention. Vous auriez beau dire qu'il ne garantit pas tout ce qu'il rapporte; qu'il copie cela du Naturaliſte Grec; je vous répondrois: vraiment oui, cette abſurdité vient de là, mais pour peu qu'on raiſonne, on ſe gardera bien de la répéter. Si le premier a tort, le ſecond l'a bien davantage; car pendant les ſiecles qui s'écoulerent entre Ariſtote & Pline, on avoit dû trouver bien ridicules ces ongles renverſés; ou perſonne ne liſoit Ariſtote.

Qu'un Ecrivain moderne, s'il n'eſt pas de nos amis, débite ſeulement une abſurdité ſemblable, nous ne perdrions pas l'occaſion de le montrer au doigt comme un homme ſans jugement, y eut-il dans ſon livre des choſes très-juſtes, en aſſez bon nombre, & même profitables. Voyez l'article *Lecteur* dans le dictionnaire Encyclopédique.

« Hylas,

« Hylas, regardé comme un des étrangers » qui a le plus ſavamment écrit des augures, » dit que la chouette, le hibou, le piquebois, » la tourterelle, la corneille, ſortent de l'œuf » par la queue; parce que le poids de leur tête » faiſant renverſer l'œuf, la partie de derriere » eſt échauffée par la mere » (*o*).

Quand on s'autoriſe auſſi ſpécialement du témoignage d'un ſavant, c'eſt qu'on y croit; Pline y croit d'autant mieux que plus loin, chapitre 53, il dit que tous les oiſeaux naiſſent par les pieds, au contraire des autres animaux: *Aves omnes in pedes naſcuntur, contra quam animalia.* Le P. Hardouin dit à cela que Pline entendant mal Ariſtote, prend ſans réflexion l'oiſeau pour l'œuf: *aveſque incaute dixiſſe, pro avis.* Tout comme il lui plaira; mais ſi l'œuf ſort du ventre par le bout pointu, que l'oiſeau ſorte de l'œuf par le gros bout, c'eſt-à-

(*o*) Externorum de Auguriis peritiſſimè ſcripſiſſe Hylas nomine putatur. Is tradit noctuam, bubonem, picum arbores cavantem, trogonem, cornicem, a caudâ de ovo exire: quoniam pondere capitum perverſa ova, poſteriorem partem corporum fovendam matri adplicent. l. 10. c. 16.

dire, qu'il naiſſe par la tête ainſi que les autres animaux, que veulent dire Pline, Ariſtote & le P. Hardouin?

Cet Editeur prouve auſſi contre Pline, par Ariſtote, Harvé, Columelle, Albert le grand, que les oiſeaux ſortent de l'œuf par la tête. Eh! mon révérend Pere, que ne le demandiez-vous au frere qui avoit ſoin de vos poules; il vous auroit dit ce qu'on en peut ſavoir, tout auſſi juſte que ces grands hommes. Le ſavant Commentateur Pintianus dit lui, que pour ôter toute équivoque entre l'œuf & l'oiſeau, il vaudroit mieux lire *ova omnia*, que *aves omnes*. Oui ſans doute, ſi l'œuf quand il ſort de l'oiſeau avoit des pieds; mais c'eſt Pline que nous voulons lire, & je trouve auſſi *aves omnes* dans le manuſcrit de Pétersbourg: j'en ſuis fâché pour Pintianus, pour le Naturaliſte Pline, & pour tous ceux qui en mettant çà & là un mot pour un autre, font dire à un Auteur le contraire de ce qu'il a écrit.

M. de Buffon dit que l'œuf pouſſé au dehors, ſort *le gros bout le premier*, *ſelon Ariſtote*. Ne ſembleroit-il pas qu'un homme d'autant de mérite que M. de Buffon, & en qui nous avons tant de confiance, auroit dû ajouter ſi le Naturaliſte Grec dit ou non la vérité? J'ai voulu

le ſavoir, j'ai reçu l'œuf dans ma main : il ſortit le bout pointu le premier ; & les poules aujourd'hui ne pondent pas autrement que du tems d'Ariſtote ; à ce que je crois du moins.

Si Pline a fait un *qui-pro-quo* ſur un paſſage Grec, il en a bien fait un autre ſur la quatrieme ſatyre d'Horace, liv. 2e. il dit : *Horace croit que les œufs oblongs ſont d'un goût plus agréable que les autres. Quæ oblonga ſint ova, gratioris ſaporis putat Horatius Flaccus*, l. 10. c. 52. Horace ne croit point du tout cela. C'eſt un certain *Catius*, qui vient lui débiter une ſerie de ſottiſes ſur les ragoûts, & dont le Poëte ſe moque par un remerciement ironique. La mépriſe eſt forte pour un Latin, & même on pourroit dire qu'elle n'eſt pas concevable : on l'avoit remarquée avant moi. Cependant M. Poinſinet donne raiſon à Pline, en diſant dans ſa note : *c'eſt ainſi qu'il s'exprime* (Horace) *dans ces vers*, &c. M. Poinſinet ne paroît pas ſe douter du ſens d'Horace.

Les œufs ronds, continue Pline, *produiſent une poule, les autres un coq : Feminam edunt, quæ rotondiora gignuntur, reliqua marem.* Chacun ſait ou doit ſavoir que ce n'eſt là qu'un vieux conte populaire, mais qu'on ne feroit pas croire à la moindre fille de baſſe-cour. Mais

Pline liſoit, écrivoit donc bien légérement? Je le prouve quelquefois.

« Les animaux qui n'ont qu'un ongle au » pied, ne font qu'un petit; ceux qui en ont » deux, font deux petits » (*p*).

Ce qui n'empêche pas que les vaches, les biches, les rennes, les brebis, &c. n'en faſſent qu'un ordinairement; & que le rhinoceros qui a trois ongles, & l'éléphant qui en a cinq devant, & quatre derriere, n'en faſſent qu'un non plus. Les truyes qui n'ont que deux ongles au pied, & qui font tant de petits, ne ſe réglent pas ſur cette doctrine. C'eſt au reſte, une phyſique aſſez ridicule pour un Ecrivain qui vit parmi les hommes & les animaux, que celle de fixer le nombre des fétus par celui des ongles.

« D'abord après avoir été couvertes, les ju- » mens ſeules entre tous les animaux, courent » au Nord, ſi elles ont conçu un mâle, & au » Midi, ſi c'eſt une femelle » (*q*).

(*p*) Quæ ſolidas habent ungulas, ſingulos: quæ biſulcas & geminos pariunt. l. 10. c. 63.

(*q*) Equæ.... a coïtu ſolæ animalium currunt ex adverſo aquilone auſtrove, prout marem aut feminam concepere. l. 10. c. 63.

Voilà encore une de ces abſurdités qu'Ariſtote fournit à Pline, lequel s'en méfie ſi peu, qu'il la mêle ſans diſtinction, avec ce qu'il dit de vrai & de faux ſur la génération des animaux terreſtres. Pline a beau dire; ſon livre n'eſt point fait pour *le petit peuple*, *les gens de la campagne*, *la foule des ouvriers*, & *les gens ſans études*. Tous ces gens-là ne pourroient pas diſcerner les deux parties de cette compilation, c'eſt-à-dire, la bonne & la mauvaiſe; elles ſont trop confondues. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait quantité d'articles où chacun peut mieux s'y entendre que Pline, témoin celui-ci.

" Il y eut pendant longtems deux myrtes
» ſacrés au devant du très-ancien temple de
» Romulus : l'un nommé Patricien, l'autre
» Plébéien. Le Patricien ſe diſtingua, produi-
» ſit, s'embellit pendant pluſieurs années, du-
» rant leſquelles auſſi l'autorité du Sénat fut
» en vigueur. Le Plébéien jaune, ſec & ſans
» ornemens, s'accrut enſuite & ſe fortifia. Mais
» le Patricien étant devenu foible & languiſſant
» au tems de la guerre des Marſes, l'autorité
» du Sénat s'affoiblit, & peu-à-peu ſa majeſté
» s'éclipſa" (*r*).

(*r*) Inter antiquiſſima namque delubra habetur

Que deux myrtes fiſſent les deſtins de Rome, c'eſt une aſſez plaiſante hiſtoriette; mais qu'un Naturaliſte la donne pour vraie, qu'il la paſſe en compte avec les inſtructions qu'il deſtine à la poſtérité ſur le myrte, cela eſt tout auſſi plaiſant. Vous qui ne voulez pas que cet Ecrivain ſoit un repertoire de puérilités ridicules, liſez-le donc avec attention dans ſa propre langue; & ſi vous ne changez pas d'avis, c'eſt que vous n'écouterez, ni votre ſens commun, ni votre droiture.

" On prétend que ceux qui tiendront à la „ main une branche d'agnus caſtus, ou qui s'en „ ceindront, ne ſe feront point d'écorchures „ entre les cuiſſes " (*s*).

Quirini, hoc eſt, ipſius Romuli: in eo ſacræ fuere myrti duæ ante ædem ipſam perlongum tempus, altera patricia appellata, alterave plebeia. Patricia multis annis prævaluit, exuberans ac læta, quamdiu Senatus quoque floruit, illa ingens: plebeia retorrida ac ſqualida. Quæ poſteaquam evaluit, flaveſcente patriciâ, Marſico bello, languida auctoritas Patrum facta eſt, ac paulatim in ſterilitatem emarcuit majeſtas. l. 15. c. 29.

(*s*) Virgam (Salicis) qui in manu habeant, aut in cinctu, negantur intertriginem ſentire. l. 24. c. 9.

Pline en dit autant du peuplier, de l'abſinthe pontique, de la menthe, &c: voulez-vous y croire? Ce ne ſera pas notre Naturaliſte qui vous en empêchera, puiſqu'au contraire, il vous en indique les moyens, & qu'il ne paroît point du tout vouloir gêner votre foi.

« Pourvu qu'un voyageur porte des branches » de myrte, il pourra faire beaucoup de chemin » à pied ſans trop ſe fatiguer » (*t*).

Pline ſe plait à répéter que la vertu de telle ou telle branche ou baguette, quand on la porte à la main, préſerve de ceci, remédie à cela: ce ſeroit lui reſſembler par ſes côtés foibles, que de répéter auſſi trop ſouvent le reproche. Mais il ſemble qu'un Naturaliſte diroit par quelle raiſon le myrte préſerve un voyageur de la laſſitude: auſſi, ni là, ni ailleurs, Pline n'en dit-il pas un mot. Encore ſi Poëte érotique, il chantoit un jeune amant qui porte à ſa bien aimée, dont la demeure eſt un peu loin, ſon bouquet de myrte ſans être fatigué du voyage, le rêve du Poëte ſeroit doux, il ne faudroit

---

(*t*) Virgæ quoque ejus (myrti) geſtatæ modò viatori proſunt in longo itinere peditì l. 15. c. 29.

point lui en demander raiſon : le myrte eſt conſacré à l'amour.

„ Toutefois ces fleurs ſi peu durables, ſont „ en même tems ſi merveilleuſes, qu'il n'y a „ aucun Peintre dont le pinceau puiſſe bien re- „ préſenter la vivacité, le mêlange & la variété „ de leurs couleurs (*u*)". (Traduction de M. Poinſinet.

Les fleurs que peignoit Pauſias, & que Pline exalte au trente cinquieme Livre, chapitre onze, n'étoient donc que dès *à-peu-près?* Les anciens ne peignoient donc pas les fleurs comme les ont peintes quelques modernes? Voici une autre obſervation peut-être auſſi recevable. Ce chapitre premier n'eſt que l'exorde du Livre vingt-un. Pline va parler des fleurs, & leur conſacrer une grande partie du Livre. Eſt-il donc ſurprenant que rempli de ſon ſujet, il ſe ſoit livré d'avance à ſon goût pour la déclamation ; goût qu'il montre ſur-tout dans la plûpart de ſes exordes? Car, encore une fois, ou les anciens peignoient auſſi bien les fleurs, qu'autre

---

(*u*) Sed ne picturæ quidem ſufficiente imagini colorum reddendæ, mixturamque varietati. l. 21. c. 1.

choſe, ou tout ce qu'on dit de la beauté de leur coloris n'eſt pas exact, puiſqu'il eſt plus facile de réuſſir à bien peindre des fleurs, qu'à bien peindre l'hiſtoire.

O Pline, & l'on dit que vous êtes connoiſſeur en Peinture! & vous n'avez pas l'idée complette de ſes poſſibilités! Vous aſſurez bonnement qu'elle ne peut bien repréſenter les fleurs; il faut que vous n'en ayiez vu que de médiocrement peintes. Mais quand cela ſeroit; avant que j'en connuſſe de parfaites, j'étois certain qu'on en pouvoit faire; car je connoiſſois les moyens, je les voyois employés dans d'autres tableaux: tout ſe tient, tout s'enchaîne dans l'art.... Pardon; je vous en demanderois trop. Cependant, ſi vous euſſiez vu les beaux *Van-Huyſum*, & particuliérement les deux que j'ai admiré à Geneve chez M. Liotard; ſi vous euſſiez pu connoître dans le cabinet du Prince d'Orange, un tableau de fleurs & de fruits, par *David de Héem*, vous auriez jetté au feu ce que vous dites ici; je vous rends cette juſtice: car j'oſe vous aſſurer que le naturel à côté de ces belles peintures, n'auroit pour vous & moi, que trois avantages; celui d'être palpable, & la ſuavité de l'odeur jointe à celle du goût.

« La feuille du peuplier blanc eſt de deux » couleurs, blanchâtre par deſſus, & verte par » deſſous (*x*) ».

Quoique toutes les éditions que j'ai vues, & le manuſcrit de Pétersbourg, liſent ainſi, l'erreur eſt ſi particuliere, que je la prendrois encore pour un *lapſus calamo*, ou pour une faute de copiſte, à laquelle on n'auroit pas fait attention. Mais comme Pline continue ſes erreurs ſur le peuplier, en diſant qu'il a les feuilles garnies d'un coton qui s'envole; *populorum foliis grandiſſima lanugo evolat*, ce qui n'appartient qu'à ſa graine, à ſa ſemence, je ſuis obligé de croire qu'il n'avoit ſeulement pas regardé un peuplier, quoique cet arbre ſoit commun en Italie. Il n'y a pas un petit payſan, s'il y a des peupliers autour de ſon village, qui ne ſache que les feuilles ont le deſſous blanchâtre, & le deſſus verd, comme celles de toutes les plantes, plus ou moins. Mais notre Naturaliſte ignoroit vraiſemblablement que ce *blanchâtre* eſt un tiſſu cotoneux qui pompe & reçoit l'humidité, la

(*x*) Alba folio bicolor, (populus) ſuperne candicans, inferiore parte viridi. l. 16. c. 23.

roſée de la terre, qui en y montant rafraichit & nourrit les feuilles. Il dit auſſi que le peuplier ne porte ni fruit, ni graine, ce qui eſt faux; & ailleurs il preſcrit le fruit & la graine de peuplier, pour remede. Quoiqu'il en ſoit, un mauvais plaiſant auroit pu dire à Pline: vous voyez bien mal-à-propos la feuille à l'envers.

" Nous accuſons la terre, & nous lui imputons nos crimes, parce qu'elle produit les poiſons, mais qui eſt-ce qui les y cherche, ſi ce n'eſt l'homme? Les oiſeaux & les betes ſauvages s'en garantiſſent & les fuyent (*y*) ".

Pourquoi donc, honnête homme que vous êtes, prêtez-vous encore des ſecours à l'homme criminel, en lui enſeignant de tant de manieres à préparer des poiſons? Votre Livre en eſt infecté, malgré les promeſſes que vous faites quelque part, de n'en parler que pour les condamner. Au ſurplus, ſi on vous a dit que les oiſeaux

---

(*y*) Quoniam tamen ipſa materia intus accendit ad reputationem ejuſdem parientis & noxia, noſtris eam criminibus urgemus, culpamque noſtram illi imputamus. Genuit venena: ecquis invenit illa præter hominem? Cavere ac refugere alitibus ferisque ſatis eſt. *l.* 18. *c.* 1.

& d'autres animaux ſont tous fort habiles à diſcerner & à fuir les poiſons, comptez qu'on vous a trompé. Combien de beſtiaux ne meurent-ils pas tous les jours, par des pâturages qu'ils aiment & qui les empoiſonnent! Combien de poiſſons avalent un appas mortel! Combien d'oiſeaux qui ne ſont pas venus vous dire quelle graine, quel fruit, quelle herbe les avoit fait mourir, lorſque cherchant à prolonger leur vie, ils en trouvoient la fin!

Vous vous étonnez que les Grecs aient décrit les herbes malfaiſantes, & vous n'êtes pas ſurpris qu'ils aient fait connoître les plantes vénimeuſes, attendu, ajoutez-vous, que la condition humaine eſt telle que la mort eſt le plus ſouvent un très-bon port. *A Græcis & noxias herbas demonſtratas miror equidem: nec venenorum tantum: quoniam ea vitæ conditio eſt, ut mori plerumque etiam optimi portus ſit.* l. 25. c. 3. Il ne falloit donc pas dire dans l'exorde bourſoufflé du 19e. Livre, que la ſépulture & la condition inévitable de mourir, ſont une dure néceſſité, comme on le verra dans l'article ſuivant. C'eſt au reſte dans ce chapitre 3e., où Pline aſſure qu'il n'enſeignera pas les moyens d'avorter, & de provoquer à l'amour; mais c'eſt un monument de ſes inconſéquences & de ſes

contradictions. On verra plus loin, que ces belles promeſſes, ſont démenties d'une maniere bien humiliante pour ſa mémoire: en vain voudroit-on ſe le diſſimuler.

Pline dit au Livre 8, chapitre 18. *Les chameaux ont contre les chevaux une averſion naturelle: Odium adverſùs equos gerunt naturale.* Au Livre 11, chapitre 37, il compoſe un petit faiſceau d'erreurs, où les chameaux ſont compris. *Les chevaux, les mulets, les ânes, les cerfs, les chevreuils, les ſangliers, les chameaux, les dauphins*, dit-il, *n'ont point de fiel: Equi, muli, aſini, cervi, capræ, apri, cameli, delphini, (fellem) non habent.* Nous avons vu tant de fois que Pline ramaſſe où il peut, qu'il eſt inutile de marquer les ſources où il a puiſé tout ceci. Le Pere Hardouin l'a noté, M. Poinſinet a traduit ſes notes; on peut donc avoir recours à l'un ou à l'autre. Le traducteur de Pline, a auſſi très-à-propos, donné un paſſage d'Oléarius: mais comme il a, je crois, trop abrégé ce paſſage, il faut le placer ici tout entier; il répondra mieux aux contes populaires qu'on vient de lire.

"La bile étant le principe de la colere, il y

„ a de quoi s'étonner de ce que Pline dit que „ les chameaux, les chevaux & les ânes n'ont „ point de fiel. Je n'ai pas pu connoître non „ plus, ce que le même Pline dit après Xéno- „ phon, que les chameaux ont de l'averſion „ pour les chevaux. Quand j'en voulois parler „ aux Perſes, ils ſe moquoient de moi, & di- „ ſoient que ce n'étoit pas ſans ſujet que les „ chameaux haïſſoient les chevaux ; parce que „ bien ſouvent les chevaux peuvent entrer dans „ les écuries, & ſe mettre à couvert, là où les „ chameaux qui n'y peuvent pas entrer, parce „ que la porte eſt trop baſſe, ſont contraints „ de coucher à l'air, & de ſouffrir qu'on loge „ les chevaux dans leurs étables. Comme en „ effet, il n'y a quaſi point de *caravane* où l'on „ ne voye des chameaux, des chevaux & des „ ânes logés enſemble dans une même écurie, „ ſans qu'ils témoignent de l'averſion ou de l'a- „ nimoſité les uns pour les autres". *Olearius Voya. de Moſc. & de Perſ. Liv. 5. pag. 553. trad. de Wicquefort.*

Il y a dans ce paſſage une réponſe ironique de la part des Perſes à qui s'adreſſoit Oléarius, que M. Poinſinet auroit dû laiſſer dans ſa citation: elle peint, & leur humeur gaie, & leur ſurpriſe. Combien eux & tant d'autres, chacun

dans ſes foyers, riroient, s'ils apprenoient toutes les abſurdités de Pline, concernant leur pays!

"A quoi le lin n'eſt-il pas employé? eh! „ quoi de plus merveilleux qu'une herbe qui „ rapproche l'Egypte de l'Italie....? O témé„ rité, ô perverſité, qui cultive de quoi rece„ voir les vents & les orages, & qui ajoute au „ danger d'être porté ſur les vagues! mais que „ dis-je! une voile plus grande que le navire „ ne ſuffit pas: & quoi qu'il ne faille qu'un „ mât pour chaque vergue, on y attache néan„ moins voiles ſur voiles, & d'autres encore à „ la proue & à la poupe; tant on employe de „ moyens à provoquer la mort. Une autre mer„ veille enfin, c'eſt qu'une plante ſi baſſe & ſi „ foible, produite par une ſi petite graine, faſſe „ la communication de toute la terre.... Nous „ avons parlé en ſon lieu de l'inventeur des „ voiles; on ne peut aſſez l'avoir en horreur „ pour avoir trouvé le moyen de nous faire „ périr ſans ſépulture, comme ſi la mort & la „ ſépulture n'étoient pas déja une aſſez dure „ néceſſité.... Un autre malheur de cette per„ nicieuſe culture, c'eſt que rien ne croît plus „ aiſément que le lin. Et afin que nous com-

„ prenions que la nature y répugne, c'eſt qu'il „ brûle & qu'il amaigrit la terre qu'il occu- „ pe (z)".

Ce ſeroit trop ſe défier du lecteur, que d'examiner ſcrupuleuſement cette déclamation chimérique. Tantôt la mort eſt déſirable, elle eſt un port ſalutaire contre les maux qui nous accablent: ici la mort eſt une aſſez dure néceſſité, ſans aller encore la chercher de maniere à n'être pas enterré. Que dire de cette Philoſophie? Que dire

(z) Sed in quâ non occurret vitæ parte, (linum) quodve miraculum majus, herbam eſſe quæ admoveat Ægyptum Italiæ....? Audax vita, ſcelerum plena: aliquid ſeri, ut ventos procellaſque recipiat: & parum eſſe fluctibus ſoli vehi. Jam verò nec vela ſatis eſſe majora navigiis. Sed quamvis amplitudini antennarum ſingulæ arbores ſufficiant, ſuper eas tamen addi velorum alia vela, præterque alia in proris, & alia in puppibus pandi, ac tot modis provocari mortem. Denique tam parvo ſemine naſci, quod orbem terrarum ultro citroque portet, tam gracili avenâ, tam non altè a tellure tolli:.... Nulla exſecratio ſufficit contra inventorem dictum ſuo loco a nobis, niſi periret & inſepultus.... Præterea ut ſciamus faviſſe pœnas, nihil gignitur faciliùs: ut ſentiamus nolente id fieri naturâ, urit agrum, deterioremque etiam terram facit. l. 19. *Proœmium.*

dire du lin qui brûle la terre, tant la nature répugne à ſon accroiſſement, quoique rien ne croiſſe plus aiſément que le lin? Faut-il répéter ſans ceſſe, que des contradictions perpétuelles, & des imaginations données pour des raiſons, découvrent un eſprit qui manquant de point fixe, eſt forcé de raiſonner au jour le jour, & de ſe jetter dans tous les contraires imaginables? Heureux quand il rencontre le vrai, ou du moins le plus vrai poſſible; & qu'à travers ce qu'il a de bon dans les choſes & dans le ſtyle, ſon goût pour les ſubtilités, l'affectation, l'extraordinaire, les pointes, ne perce pas dans ſes diſcours.

" Je ſais une herbe dont le nom eſt inconnu, & dont la vertu eſt de chaſſer d'un champ „ de millet & de panis, les étourneaux & les moi- „ neaux: choſe admirable! ſi on enterre cette „ herbe aux quatre coins du champ, aucun „ oiſeau n'y entrera (*a*)".

(*a*) Peſtem a milio atque panico, ſturnorum paſſerumve agmina, ſcio abigi herbâ, cujus nomen ignotum eſt, in quatuor angulis ſegetis defoſſâ: mirum dictu! ut omnino nulla avis intret. l. 18. c. 17.

Il faut convenir que cette maniere d'être utile aux hommes eſt ici fort déſobligeante. Si vous ignorez le nom de cette herbe que vous connoiſſez, donnez-en du moins une deſcription aſſez claire pour que le Botaniſte, & même l'homme des champs, puiſſe la reconnoître: vous ſurtout qui écrivez pour *les gens de la campagne.* Mais peut-être n'y a-t-il rien de perdu, ſi ce n'eſt l'aſſertion *ſcio.*

" Il y a dans la province Narbonnoiſe une » fontaine célebre: on l'appelle *Orgès:* il y croît » des herbes que les bœufs aiment ſi fort, que, » pour les chercher, ils y plongent toute la » tête. Mais il eſt certain que les herbes ve» nues dans cette fontaine, n'y croiſſent que par » la pluie " (*b*).

Si la pluie eſt imprégnée de ſels, d'eſprits, d'huiles, elle peut aider à la végétation des plantes qui ſont ſur la terre; mais eſt-il auſſi

---

(*b*) Eſt in Narbonenſi provinciâ nobilis fons, Orge nomine eſt: in eo herbæ naſcuntur in tantum expetitæ bubus, ut merſis capitibus totis eas quærant. Sed illas in aquâ naſcentes certum eſt non niſi imbribus ali. l. 18. c. 22.

certain qu'elle produiſe le même effet ſur les herbes du fond de l'eau, & que ſa vertu n'y arrive pas noyée ? D'ailleurs cette quantité prodigieuſe d'herbes & de plantes qui croiſſent & ſe reproduiſent au fond des mers & des rivieres, doivent-elles leur naiſſance & leur accroiſſement à la pluie ? N'en ſeroit-il pas autant de cette fontaine d'Orgès, & n'auroit-on pas ſurpris la crédulité de Pline ? Lui, qui diſcute aſſez ſouvent des riens, n'auroit-il pas dû examiner ce fait, & s'en aſſurer avant de l'écrire ? Quand on avance dogmatiquement quelque choſe que ce ſoit en Phyſique, il faut l'appuyer de preuves proportionnées à ſon degré d'incrédibilité. Pour les bœufs qui diſtinguent & vont chercher au fond de l'eau des herbes qu'ils aiment, c'eſt un point dont je ne diſcuterai pas l'invraiſemblance.

" L'asbeſte croît dans les déſerts de l'Inde „ brûlés par le ſoleil, & où il ne pleut jamais ; là, „ parmi de cruels ſerpens, il s'accoutume à vi„ vre en brûlant ; on en trouve rarement ; il „ eſt difficile à tiſſer, parce que ces fibres ſont „ fort courtes " (*c*).

(*c*) Naſcitur (linum asbeſtinum) in deſertis aduſ-

Pline ignoroit que l'asbeſte ou l'amiante eſt une ſorte de minéral ; il le met, comme plante, dans la claſſe du lin, dont il indique différentes eſpeces. Ce n'eſt pas là une ignorance du tems, puiſque l'amiante ou asbeſte ſe filoit, qu'on en faiſoit de la toile, & que les cadavres des rois en étoient enveloppés, afin que leurs cendres ne fuſſent pas confondues avec celles du bucher. La nature de ce minéral étant donc bien connue alors, la négligence & l'erreur de Pline ſont d'autant moins pardonnables qu'il ſait tout cela, & nous le dit.

A dix-ſept livres de là, il dit que l'amiante eſt ſemblable à l'alun, & qu'il ne ſe conſume pas au feu : *Amiantus alumini ſimilis nihil igni deperdit*, l. 36, c. 19. Vous pourriez prendre ceci pour une explication ou pour un changement d'avis ; & moi, je crois que multipliant les êtres ſans s'en douter, lorſqu'il parloit de l'*asbeſte*, il ne penſoit pas que ce fut une dénomination de l'*amiante* ; & que trouvant chez Dioſcoride, l. 5, c. 158, l'*amiante*, ἀμίαντος,

---

tiſque Sole Indiæ, ubi non cadunt imbres, inter diras ſerpentes : adſueſcitque vivere ardendo, rarum inventu, difficile textu propter brevitatem. l. 19. c. 1.

eſt une pierre ſemblable à l'alun, & qui réſiſte au feu, &c. : il a copié ſon Auteur ſans le moindre ſcrupule. Il a même ajouté que l'amiante réſiſte ſpécialement à tous les ſortileges des Magiciens. *Hic veneficiis reſiſtit omnibus, privatim Magorum.* Mais ce qui appartient bien à Pline, c'eſt que l'asbeſte, cette prétendue plante incombuſtible, croiſſe tout exprès dans le climat brûlant de l'Inde, pour *s'accoutumer à vivre en brûlant.* L'amiante du Nord, & même celui de Sibérie, également incombuſtibles, font à la vérité quelque tort à la perſpicacité de Pline. Je crois qu'en traduiſant ce paſſage, M. Poinſinet n'auroit pas dû ajouter un *pour ainſi dire*, qui n'eſt pas dans Pline; car cet Auteur parle affirmativement; *adſueſcit vivere ardendo.*

" Cette partie de la Nature (les poiſſons) » fournit auſſi des préſages : ils ont une preſ- » cience de l'avenir. Pendant la guerre de Si- » cile, Auguſte ſe promenant au bord de la » mer, un poiſſon en ſortit & vint tomber à ſes » pieds. Les Devins, conſultés ſur cet événe- » ment, répondirent que ceux qui tenoient ac- » tuellement les mers, ſeroient ſous les pieds » de Céſar. Sextus Pompée ſe vantoit alors

„ d'être fils de Neptune, tant il ſe glorifioit de „ ſes victoires navales " (*d*).

Mais ce poiſſon pouvoit être pourſuivi par un autre, il n'avoit ſauté là que par hazard, & s'il annonçoit quelque choſe, c'étoit ſon perſécuteur. Il ne vient pas dans l'eſprit de Pline que les forces d'Auguſte (alors Octave) étoient ſupérieures à celles de Sextus, qui, voyant la flotte ennemie en très-bon état, perdit courage, & fut vaincu le lendemain. Ajoutez la valeur des Généraux d'Octave, & vous verrez que la victoire pouvoit ſe prédire. Qui peut vous aſſurer auſſi que cette prédiction n'a pas été faite comme tant d'autres, après l'événement, & qu'on n'aura pas dit, voilà ce qu'annonçoit le poiſſon ? Obſerves encore que l'expreſſion de Pline eſt trop vague, & comme d'un Ecrivain qui ſe prêteroit à la ſupercherie. Si, au lieu de *Siculo bello*, *pendant la guerre de Sicile*, il

---

(*d*) Sunt & in hac parte naturæ auguria, ſunt & in piſcibus præſcita. Siculo bello, ambulante in littore Auguſto, piſcis e mari ad pedes ejus exſiliit: quo argumento vates reſpondere, Neptunum patrem adoptante tum ſibi Sex. Pompeio, (tanta erit navalis rei gloria) ſub pedibus Cæſaris futuros, qui maria tempore illo tenerent. l. 9. c. 16.

eût dit comme Suétone, *pridie*, *la veille du combat*, on eût mieux vu à quoi s'en tenir; mais ſans doute que l'intention de l'agrégé au college des augures n'étoit pas d'infirmer un augure. Pline venoit de dire que certains poiſſons, (les mulets) lorſqu'ils ſont pourſuivis par d'autres poiſſons qu'ils redoutent, ſautent quelquefois par deſſus les navires. Il n'y a là d'autre preſcience que la crainte naturelle de ſa deſtruction. Voyons donc Pline quand il parle des poiſſons ſeulement en Naturaliſte, & qu'il n'eſt pas queſtion d'augure.

" Ce que diſent des Auteurs très-modernes, „ n'eſt pas moins merveilleux; ſavoir que les „ poiſſons de l'iſle de Pela, & ceux de Calzo„ mene, ſont amers. Au contraire, ceux d'Eubée „ & de Dyrrachium ſont ſi ſalés qu'on croiroit „ qu'ils ont été préparés avec le ſel. Ceux des „ environs de Céphalenie, d'Ampelos, de Pa„ ros, & des roches de Delos le ſont auſſi: ceux „ du port de cette même iſle ſont doux; diffé„ rence qui vient certainement de leur nourri„ ture " (*e*).

(*e*) Nec illa in noviſſimis mira, amaros eſſe piſces ad Pelen inſulam, & ad Clazomenas. Contrà, ad ſco-

J'ai fait lire cet article à des Grecs voiſins des endroits où, ſelon Pline, on pêche du poiſſon ſalé ; & comme ils y avoient ſouvent fait des parties de pêche, qu'ils avoient cuit & ſalé leur poiſſon pour qu'il ne fut pas fade, ils ont beaucoup ri. J'en uſe ici comme Pline ; je parle ſur la foi d'autrui ; mais je m'en rapporte à des gens qui pour manger le poiſſon qu'ils venoient de prendre où Pline dit qu'il eſt fort ſalé, ne le ſalerent pas moins. Pline aſſure la cauſe ; apparemment que ce n'étoit pas ſon affaire de vérifier le fait. Je l'ai vérifié autant qu'il m'a été poſſible, & je crois mes garans tout auſſi ſûrs que les ſiens.

" Des Auteurs ont pris mal à propos la réglisſe pour une eſpece d'éryngion, &c. " (*f*). M. Poinſinet rapporte fort judicieuſement la remarque de Dupinet ſur ce paſſage, qu'il

---

pulum Siciliæ, ac Leptin Africæ, & Eubœam, & Dyrrachium. Rurſus ita ſalſos, ut poſſint ſalſamenta exiſtimari, circa Cephaleniam & Ampelon, & Paron, & Deli petras : in portu ejuſdem inſulæ, dulces. Quam differentiam pabulo conſtare non eſt dubium. l. 32. c. 2.

(*f*) Alii eryngen falſo eamdem putaverunt eſſe & glycyrrhizam, &c. l. 22. c. 9.

faut lire tout entier dans notre Auteur. *Pline ne vit jamais de réglisse, ainsi qu'il appert en la description qu'il en fait ; mais la faute vient de ce que décrivant ses feuilles, il a lu le mot ἔχινον pour σίχνον ; car la réglisse a les feuilles comme le lentisque, dit σίχνον des Grecs, & ne sont ni piquantes ni hérissées.* M. Poinsinet remarque aussi que l'observation du Dupinet est appuyée sur le texte de Dioscoride. Ainsi Pline copioit bien ou mal, & ne connoissoit pas l'objet dont il parloit : ce qui lui arrive assez ordinairement.

Je fais peu d'observations sur ces sortes d'erreurs, parce que je suis ce qu'on peut appeller un ignorant en Botanique ; & parce qu'on trouve dans le neuvieme tome de M. Poinsinet, entre le 27 & 28e. livre de Pline, une grande quantité de pareilles mépriſes observées par des Savans.

" Si on enduit de sang de renard une étoile » de mer, & qu'on la cloue au linteau supé- » rieur d'une porte, ou avec un clou d'airain » à la porte même, on croit qu'il n'entrera au- » cun poison dans le logis, ou que certainement » il ne pourra nuire " (*g*).

(*g*) Mala medicamenta inferri negant posse, aut:

Voyez, cherchez, conſultez les idées que vous avez *certainement* de la ſcience & du devoir d'un vrai Naturaliſte, & dites ſi Pline eſt ici ſans reproche à ces deux égards. Voulez-vous qu'il ne prenne pas cette abſurdité pitoyable ſur ſon compte, je le veux bien auſſi; mais écrivez-en autant, & vous verrez comme on vous jugera: c'eſt ma formule; je la répéte ſouvent.

" Pour guérir les fievres froides, il faut faire » mourir des chevaux marins dans de l'huile » roſat, & en frotter le malade. On attache » même ſur lui les chevaux marins, ou bien » on lui attache dans un linge les petites pierres » qu'on trouve en pleine lune dans la tête de » la merlue " (*h*).

Si vous êtes curieux de pareilles ſornettes, liſez tout le chapitre, il vous en offrira plu-

---

certe nocere, ſtella marina vulpino ſanguine illita, & affixa limini ſuperiori, aut clavo æreo januæ. l. 32. c. 5.

(*h*) Hippocampi necantur in roſeo, ut perungantur ægri in frigidis febribus. Et ipſi alligantur ægri. Item ex aſello piſce lapilli, qui plenâ lunâ inveniuntur in capite, alligantur in linteo. l. 32. c. 10.

sieurs à choisir. Vous y trouverez que des grenouilles, cuites dans un carrefour, guérissent la fievre quarte, si on les attache au malade à son insçu, mais après lui avoir taillé les ongles; qu'il faut porter les grenouilles dans un morceau de drap moitié blanc & moitié noir; qu'une femme qui marche sur un castor, fait une fausse couche, & quantité d'autres beaux secrets pareils: j'en rapporte ailleurs quelques-uns, si je ne me trompe.

" Je n'approuve point les remedes qui viennent de si loin; ils ne valent rien pour nous, ni même pour les gens du pays qui les produisent, sans quoi ils ne les vendroient pas" (*i*).

Cette assertion paroît loin d'être juste, & nous éprouvons tous les jours le contraire. L'Amérique n'étant pas découverte, Pline pouvoit-il prévoir que le quinquina seroit un bon spécifique pour d'autres encore que pour les Péruviens de qui nous l'avons eu? Non. Mais

---

(*i*) Non placent remediis tam longè nascentia: non nobis gignuntur: immo ne illis quidem, alioqui non venderent. l. 22. c. 24.

de ſon tems, quantité de remedes venus de loin opéroient des guériſons; pourquoi les déſapprouve-t-il? C'eſt qu'il improuve quelquefois dans une page ce qu'il conſeille & approuve dans une autre. L'idée que les remedes étrangers ne valent rien pour ceux qui nous les vendent, eſt trop abſurde pour en faire plus long-tems la critique.

" Les pommes & les poires, en ſi petite » quantité qu'elles ſoient, ſont un très-peſant » fardeau pour les bêtes de ſomme. Si on leur » en fait manger auparavant, ou qu'on leur en » montre, le fardeau leur ſera, dit-on, plus lé- » ger " (*k*).

Le foible *dit-on*, *aiunt*, qu'on voit dans ce paſſage prouve ſi peu que notre Auteur regardât le fait comme une fable, qu'ailleurs il le répéte auſſi ſérieuſement, & ſans *aiunt*. Quoiqu'il en ſoit, je demande ſi c'eſt ſur un oui-dire qu'un Naturaliſte doit produire une choſe dont la fauſſeté eſt auſſi facile à vérifier?

(*k*) Mala piraque portatu jumentis mirè gravia ſunt vel pauca. Remedio aiunt eſſe, ſi priùs edenda dentur aliqua, aut utique oſtendantur. l. 23. c. 7.

Il eſt humiliant pour la raiſon humaine, dit M. Poinſinet, *qu'un homme tel que Pline, ait recueilli un pareil conte.* Il en a recueilli bien d'autres!

" Le poids des fruits dont on charge les bêtes „ de ſomme, les fait ſuer auſſi-tôt, quelque „ léger que ſoit le fardeau, à moins qu'on ne „ leur en montre auparavant " (*l*).

Il faut bien le rapporter puiſqu'il eſt annoncé. Cela eſt précédé d'un exorde impoſant, & fait du ton d'un homme qui va dire de grandes choſes; &, comme on peut le voir dans l'Auteur même, ce n'eſt que le *fumum ex fulgore* du Poëte.

Il ſemble que Pline avoit des préambules tout préparés pour chacun de ſes livres, comme Cicéron en avoit pour ſes plaidoyers. Notre Naturaliſte, dans la plûpart des ſiens, eſt monté ſur le ſtyle pompeux & ſéduiſant de l'éloquence. Mais quand nous attendons les vérités de la Nature, & qu'on nous donne des contes à dormir debout, tels que ces poires, ces pommes,

---

(*l*) Pomorum onera a jumentis ſtatim ſentiri: ac niſi priùs oſtendantur his, quamvis pauca portent, ſudare illico. l. 24. c. 1.

& tant d'autres ſemblables, comment l'exorde & le diſcours figurent-ils enſemble? Comme tout exorde qui ne ſert jamais à rien au fond de l'ouvrage. M. Poinſinet ajoute à ſa traduction un *on dit auſſi:* mais, comme on a vu, Pline n'y gagne rien, puiſque ſon texte eſt poſitif & ſans *on dit auſſi.*

" Caton aſſure que ceux qui portent ſur eux
„ de l'abſinthe pontique, ne ſe feront point
„ d'écorchures entre les cuiſſes" (*m*).

Et Caton, *de re ruſt. cap.* 159, dit qu'il faut porter cette abſinthe ſous ſa bague, *ſub anulo habeto.* Tant il eſt vrai que dans une même tête la raiſon n'exclut pas toujours la puérile ſuperſtition. Mais c'eſt bien pis de la rapporter ſans le moindre mot d'improbation.

" On eſt moins ſurpris, (d'un fait précédem-
„ ment rapporté) quand on ſait que le vête-
„ ment qui aura ſervi aux funerailles, ne ſera
„ point mangé des vers; & que les ſerpens atta-

(*m*) Intertrigines negat fieri Cato, abſinthium ponticum ſecum habentibus. l. 26. c. 8. in finem.

„ chés à quelqu'un n'en peuvent être aiſément „ arrachés qu'avec la main gauche (*n*)".

Ce chapitre eſt un compoſé de remedes pris du corps humain contre les magiciens, ou ſi vous voulez, de contes de bonnes vieilles, & tout auſſi ridicules que ceux que j'ai extraits. Vingt fois je fus tenté de ne voir dans tout cela, qu'une ironie contre les charlatans: mais je cherchois en vain des raiſons pour appuyer cette idée, qui me reconcilioit avec le bon ſens de Pline; tous mes efforts ne ſervirent qu'à me perſuader que l'Auteur avoit expoſé ſes rêves de bonne foi, & qu'il y croyoit: d'ailleurs il réfute pluſieurs fois ces charlatans directement & ſans ironie. Et nous appellerons cela de l'inſtruction, de la Philoſophie, de la Phyſique! Et nous croirons que Pline avoit la tête ſaine depuis le commencement de ſon ouvrage, juſqu'à la fin!

« Les ſerpens fuyent ceux qui portent une „ branche de grenadier " (*o*).

(*n*) Minus miretur hoc qui ſciat, veſtem a tineis non attingi, quæ fuerit in funere: ſerpentes ægre præterquam lævâ manu extrahi. l. 28. c. 3.

(*o*) In manibus rami Punicorum ſerpentes fugant. l. 23. c. 6.

Oui, ſi on leur en ſingle ſur le corps, ou qu'on s'en ſerve pour les chaſſer ; autrement vous n'irez pas vous y fier ſans doute, ni moi non plus.

« Pour empêcher l'enflure de l'aine, occa-
» ſionnée par un ulcere, il ſuffit de porter ſur
» ſoi un jet de myrthe qui n'ait touché ni le
» fer, ni la terre » (*p*).

Superſtition ſuperflue à réfuter, dit M. Poinſinet. Hé bien, ne la réfutons pas ; mais aſſurons le lecteur qu'elle eſt compriſe entre des remedes fort ſérieuſement indiqués, & qu'elle en fait partie, ſans la moindre variation dans l'eſprit de l'Ecrivain. A-t-il voulu nous jetter dans l'erreur ? Non. Il y étoit donc lui-même, & dans une erreur pitoyable.

« La plante nommée *ſelago* eſt ſemblable à
» la ſabine. On la cueille ſans l'entremiſe du
» fer, avec la main droite paſſée par l'ouver-
» ture

(*p*) Inguen ne intumeſcat ex hulcere, ſatis eſt ſurculum tantùm myrti habere ſecum, non ferro nec terrâ contactum. l. 23. c. 9.

„ ture gauche de la tunique, comme si on fai-
„ soit un larcin. Il faut être vêtu de blanc,
„ avoir les pieds nuds, bien lavés, & avoir fait
„ avant de la cueillir, des libations de pain &
„ de vin " (*q*).

Pline auroit beau dire cent & cent fois, qu'il ne garantit pas tout ce qu'il rapporte, il n'en est pas moins vrai qu'une absurdité pareille, confondue avec d'autres remedes qui ne sont point absurdes, & que selon sa déclaration, il ne garantit pas davantage, le laissera toujours atteint & convaincu d'être un compilateur léger, & trop enclin à la superstition pour un Naturaliste.

„ L'arbre nommé *aquifolia*, planté dans une
„ maison à la ville ou à la campagne, la pré-
„ serve des sortileges " (*r*).

Que certains défenseurs de Pline osent ici

(*q*) Similis herbæ huic sabinæ est selago appellâta. Legitur sine ferro dextrâ manu per tunicam, quâ sinistra exuitur, velut à furante, candidâ veste vestito, pureque lotis nudis pedibus, sacro facto priùs quàm legatur, pane vinoque. l. 24. c. 11.

(*r*) Aquifolia arbor in domo aut villâ sata, veneficia arcet. l. 24. c. 13.

nous dire qu'il ne croyoit pas aux ſortileges, & qu'il n'avoit pas d'excellens antidotes tout prêts au beſoin ! Les écrits de plus d'un Ancien, dira-t-on, ſont remplis de pareilles ſottiſes. Mettons donc Pline au rang des Anciens qui ont dit beaucoup de ſottiſes.

" Les chiens ont trouvé l'herbe *canaria*, (le
» chiendent) qui les purge quand ils ſont dé-
» goûtés : ils la mangent en notre préſence,
» mais de maniere qu'on ne diſtingue jamais
» ce que c'eſt ; on ne la voit qu'après qu'ils
» l'ont mâchée. Cette malignité du chien a
» été remarquée dans l'uſage d'une autre plante
» plus efficace encore. Car lorſqu'il eſt mordu
» par un ſerpent, il ſe guérit, dit-on, avec
» une certaine plante, mais qu'il ne cueille
» point tant qu'il eſt regardé par l'homme " (*s*).

(*s*) Invenerunt & canes canariam, quâ faſtidium deducunt, eamque in noſtro conſpectu mandunt, ſed ita ut nonquam intelligatur quæ ſit : etenim depaſta cernitur. Notata eſt hæc animalis hujus malignitas in aliâ herbâ major. Percuſſus enim a ſerpente mederi quadam ſibi dicitur : ſed illam homine inſpectante non decerpit. l. 25. c. 8.

On voit pourtant tous les jours & à côté de soi, le chien manger l'herbe du chiendent. Mais quand il se cacheroit en quelque sorte, pour se purger, ce que je ne crois pas, j'avoue qu'il faut être un fin observateur pour y trouver de la malignité. L'autre certaine plante, pourroit bien aussi ne pas prouver davantage la malignité d'un animal si bien reconnu, & par Pline lui-même, pour ami de l'homme: car un ami voudroit plutôt enseigner un remede à son ami, que de le lui cacher. Pourquoi donc Pline dit-il cela? C'est qu'il le copie.

" On guérit les charbons ou anthraxs, par „ le moyen d'un charbon ardent qu'on laisse „ éteindre en sa présence, & en frottant le „ mal avec la cendre de ce charbon, enlevée „ avec le doigt " (*t*).

C'est au milieu de quatre autres remedes qui peuvent être bons, que Pline intercale celui que vous lisez: le tout est rapporté du même ton, c'est-à-dire, sérieusement. Sa science en médecine n'alloit donc pas jusqu'à discerner

---

(*t*) Carbunculos.... e carbone in conspectu extincto, favilla digito sublata & illita. l. 26. c. 11.

toujours, les remedes vrais ou vraiſemblables, d'avec les rèveries ſuperſtitieuſes & populaires.

" Lucius Piſon rapporte au commencement „ de ſes annales, que le Roi Tullus Hoſtiljus, „ s'efforçant d'évoquer Jupiter du ciel, par „ un ſacrifice ſemblable à celui que lui avoit „ fait Numa, & dont le rit étoit tiré de ſes „ livres, fut frappé de la foudre, pour avoir „ manqué à quelques circonſtances de ce rit. „ Combien d'autres Auteurs nous font voir „ qu'avec des paroles, on change de gran- „ des deſtinées, de bons ou de mauvais pré- „ ſages " (*u*).

M. Poinſinet penſe que ce ſacrifice évocatoire n'étoit autre choſe qu'une expérience d'électricité ; cela pouvoit bien être. Mais l'idée en fut donc entiérement perdue, & preſque auſſitôt ; car aucun des Anciens qui nous reſtent,

---

(*u*) L. Piſo primo Annalium auctor eſt, Tullum Hoſtilium regem ex Numæ libris eodem, quo illum, ſacrificio Jovem cœlo devocare conatum, quoniam parum rite quædam feciſſet, fulmine ictum. Multi verò magnarum rerum fata & oſtenta verbis permutari. l. 28. c. 2.

n'en a parlé que je ſache. Quant à Pline, & c'eſt mon objet, il prétend qu'avec des paroles on peut attirer la foudre du ciel, & changer de grandes deſtinées. Voyez je vous prie, ſi cette prétention eſt bien celle d'un Naturaliſte ?

" Je vais dire une choſe étonnante, mais
» dont l'expérience eſt facile. Si on ſe répent
» d'avoir frappé quelqu'un de près ou de loin,
» & qu'auſſi-tôt on ſe crache dans la paume
» de la main, celui qui a reçu le coup ne
» ſent plus d'abord aucun mal; c'eſt ce qu'on
» éprouve ſouvent après avoir bâtonné un qua-
» drupede; cette correction le fait ſur le champ
» aller comme il faut" (x).

Ainſi, un mari pourra bâtonner ſa femme; elle de ſon côté pourra lui jetter un chandelier à la tête; ils n'en iront que mieux moyennant ce petit lénitif, pourvu qu'auſſi-tôt après la correction, ils ſe répentent, & qu'ils n'oublient

---

(x) Mirum dicemus, ſed experimento facile: ſi quem pœniteat ictûs eminus cominuſve illati, & ſtatim expuat mediam in manum, quâ percuſſit, levatur illico percuſſus a pœnâ. Hoc ſæpe delumbatâ quadrupede approbatur, ſtatim a tali remedio correcto animalis ingreſſu. l. 28. c. 4.

pas de ſe cracher dans la paume de la main; *l'expérience eſt facile.*

« Sa propre urine, qu'il me ſoit permis de
» le dire, appliquée récente, avec une éponge
» ou un linge, eſt d'une grande efficacité pour
» la morſure des chiens, & même des chiens
» enragés en y mêlant de la cendre, pour les
» piquures des hériſſons de mer, dont les pi-
» quans ſont entrés dans la peau, & pour la
» morſure des ſerpens » (*y*).

« *Tout ce que dit ici notre Auteur eſt chimérique; l'expérience & la raiſon n'ont confirmé aucune de ces propriétés*, dit M. Guettard, dans le Pline de M. Poinſinet. Dirons-nous qu'on a fourré ces ſortes de chimeres dans l'ouvrage de Pline? nous en ſerions réduits à ne croire de lui que la moitié de ſon livre. Car ôtez les erreurs en tous genres, que je ſuis loin d'avoir

---

(*y*) Sua cuique (urina) autem, quod fas ſit dixiſſe, maximè prodeſt, confeſtim per ſe, canis morſui, echinorumque ſpinis inhærentibus, & in ſpongiâ laniſve impoſita: aut adverſùs canis rabidi morſus, cinere ex eâ ſubacto; contraque ſerpentium ictus. l. 28. c. 6.

entiérement relevées, (j'entends celles qu'il adopte) & vous verrez que ce qu'il reſtera de bon dans le Naturaliſte Pline, ſera réduit à un médiocre volume.

« On convient auſſi, ce que je croirois très-
» volontiers, qu'en marquant avec du ſang
» menſtruel, les jambages de la porte d'une
» maiſon, on détruit les maléfices des Enchan-
» teurs, dont la ſcience eſt très-vaine, comme
» il eſt permis de le croire » (2).

L'art des Magiciens n'eſt rien, ou il a ſes effets. Au premier cas, Pline raiſonne mal; car on ne détruit pas ce qui n'eſt rien. Au ſecond, Pline *croiroit très-volontiers* une abſurdité puérile, également contraire à la ſaine philoſophie, & aux principes que doit avoir un vrai Naturaliſte. Croire que la magie n'eſt rien, & croire qu'avec du ſang menſtruel on la détruit, eſt un raiſonnement un peu riſible.

« Une dent de loup attachée au cou des en-

---

(2) Id quoque convenit, quo nihil equidem libentiùs crediderim, tactis omnino menſtruo poſtibus, irritas fieri magorum artes, generis vaniſſimi, ut æſtimare licet. l. 28. c. 7.

„ fans, les empêche d'avoir peur, & les pré-
„ ſerve des maladies de la dentition ; une peau
„ de loup produit le même effet " (*a*).

Mais c'eſt là, direz-vous, une puérile ſuperſtition dont Pline ſe moque aſſurément. Liſez-le donc dans ſon propre ouvrage, & vous verrez que s'il falloit ſe moquer de quelqu'un, ce ſeroit de lui-même. Cependant admirons ce qu'il a de bon, & plaignons-le ſur le reſte.

" Les ſerpens fuyent auſſi ceux qui portent
„ ſur eux une dent de cerf, & ceux qui ſont
„ oints de moëlle ou de graiſſe de cerf, ou de
„ veau " (*b*).

Vous noterez que le chapitre d'où j'extrais ce paſſage, commence par diſpoſer le lecteur à la plus entiere confiance ; Pline dit qu'il contient des remedes excellents, & pourtant communs, tirés des animaux : *communia anima-*

(*a*) Dens lupi adalligatus, infantium pavores prohibet dentientique morbos : quod & pellis lupina præſtat. l. 28. c. 19.

(*b*) Fugiunt (ſerpentes) & omnino dentem cervi habentes, aut medullâ perunctos, ſevove cervi aut vituli. l. 28. c. 9.

lium remedia atque eximia dicemus. Du reſte, on n'y voit aucun reproche aux Magiciens & aux Charlatans, & c'eſt bien Pline qui dit ce qu'il croit raiſonnable dans tout le chapitre.

" Il eſt certain auſſi, qu'il ſe trouve des os „ dans les excrémens des loups, & qu'en les „ portant attachés ſur ſoi, ils operent le même „ effet, la guériſon du mal de dents " (*c*).

Pline quelquefois ſe moque des faiſeurs d'amulettes, & le voilà qui en recommande une des plus abſurdes que l'on connoiſſe.

" Quand les aines ſont écorchées & enflées, „ on les guérit en mettant dans la plaie trois „ crins de cheval, noués chacun de trois „ nœuds " (*d*).

Vous pourriez croire que c'eſt ici une de ces recettes de charlatans, que Pline ne rap-

---

(*c*) Certumque eſt in excrementis eorum (luporum) plerumque inveniri oſſa. Hac adalligata eundem effectum habent, l. 28. c. 11.

(*d*) Inguina & ex hulcerum cauſâ intumeſcunt. Remedio ſunt equi ſetæ tres totidem nodis alligatæ intra hulcus. l. 28. c. 15.

porte que pour s'en mocquer; vous vous tromperiez assurément. C'est un remede qu'il conseille à ceux qui se sont écorchés en allant à cheval.

" Il paroît aussi que le chien a enseigné à „ l'homme à vomir " (*e*).

Non vraiment, il ne paroît pas cela. Mais il paroît qu'un Ecrivain à qui il ne vient point à l'esprit que la Nature a disposé l'estomac de quantité d'animaux, à donner le coup de piston quand il est surchargé, n'est pas Naturaliste. Mais Pline dit ailleurs, qu'il a lui-même fait quelques observations. J'ai eu la curiosité d'en faire aussi quelques-unes dans ma vie; & pourtant il s'en faut de beaucoup que je sois Naturaliste; cependant je pourrois copier tout comme un autre.

" Il y a une troisieme espece de phalange, „ nommée araignée lanugineuse, dont la tête „ est fort grosse. En la fendant on y trouve, „ dit-on, deux petits vers, lesquels enveloppés

---

(*e*) Vomitiones quoque hoc animal (canis) monstrasse homini videtur. l. 29. c. 4.

„ dans de la peau de cerf, & attachés sur les „ femmes avant le lever du soleil, les empê- „ chent de concevoir, ainsi que Cécilius l'a „ écrit dans ses commentaires. La vertu de „ ces vers ne dure qu'un an: c'est de tous „ les abortifs le seul qu'il soit permis de pres- „ crire, parce que la fécondité de quelques fem- „ mes trop chargées d'enfans, mérite cette in- „ dulgence" (*f*).

A-t-on jamais vu plus folle & plus dange- reuse inconséquence? Il y a des malheureux à qui la vie est à charge; or moi qui suis com- patissant, je voudrois les en délivrer. Ainsi, Messieurs, je publie la recette d'un poison ex- péditif, dont chacun pourra faire usage. Quoi- que mon livre mette ce secret entre les mains de tout le monde, j'entends qu'il ne soit per- mis d'en user qu'aux malheureux trop chargés

(*f*) Tertium genus est eodem Phalangii nomine araneus lanuginosus, grandissimo capite. Quo dissecto inveniri dicuntur intus vermiculi duo, adalligatique mulieribus cervinâ pelle ante Solis ortum, præstare ne concipiant, ut Cœcilius in commentariis reliquit. Vis ea annua est: quam solam ex omni atocio dixisse fas sit, quoniam aliquarum fecunditas plena liberis tali veniâ indiget. l. 29. c. 4.

de maux; car c'eſt auſſi l'intention de Cécilius qui me l'a enſeigné.

Parlons net. Si votre préſervatif, mon cher Pline, ou celui de Cécilius, étoit auſſi bien une vérité comme il n'eſt qu'une ſottiſe, que cependant vous ne regardez pas comme telle; ne voyez-vous pas que les filles en uſeroient plus ſouvent que les femmes, leſquelles ont au moins quelques raiſons d'avoir des enfans? C'eſt donc ainſi, prédicateur auſtere, citoyen bienfaiſant, que vous prêchez les mœurs!

Le voilà ce Pline ſi honnête, & ſi extravagant: tour à tour impie, crédule, philoſophe, corrupteur & ſuperſtitieux: il vous échappe à l'inſtant où vous croyez le tenir. Quelle lumiere jette ce paſſage ſur ceux de ſon eſpece, où notre Naturaliſte enſeigne l'avortement, & dont les recettes ne ſont pas d'un effet bien incertain, ni les ingrédiens fort difficiles à trouver! Publiera qui voudra la traduction de ces ſortes de paſſages: mais je défie un honnête homme, quelque prévenu qu'il ſoit en faveur de Pline, de blâmer ma cenſure de celui-ci. Quelques perſonnes demandent ſi on doit plus traduire Pline en entier, que Sanchez *de matrimonio*: on leur répond que Pline tout entier eſt traduit.

Ariſtote avoit dit auſſi dans une de ſes loix, que ſi une femme avoit plus d'enfans qu'elle n'en pouvoit nourrir, elle devoit ſe faire avorter, s'il lui arrivoit encore de concevoir. Je laiſſe à juger d'Ariſtote, de Cécilius, & de Pline qui nous tranſmet les ingrédiens, ſelon lui, propres à cet effet. Hippocrate, loin d'enſeigner une telle atrocité, exigeoit que les Médecins s'engageaſſent par ſerment, à ne donner aucun remede propre à cauſer l'avortement, qui chez les Romains étoit puni de mort, & pour le moins du banniſſement. Comment Pline oſoit-il donc le conſeiller & dédier ſon livre à Titus?

" Les chiens fuyent un homme qui porte „ ſur ſoi le cœur d'un chien. Pour les empê- „ cher d'aboyer, il faut avoir une langue de „ chien dans ſa chauſſure, ſous le gros orteil; „ ou bien la queue d'une belette, qu'on aura „ lâchée après l'amputation" (*g*).

Ce paſſage eſt un de ceux dont l'Auteur ne

(*g*) Cor caninum habentem fugiunt canes. Non latrant verò, lingua canina in calceamento ſubditâ pollici: aut caudam muſtelæ, quæ abſciſa dimiſſa ſit, habentes. l. 29. c. 5.

rejette pas le contenu. Croyez-vous donc que muni de ces ingrédiens, Pline se fut exposé à quelque gros chien de ferme qui ne l'eût pas connu? Votre réponse me décidera sur sa crédulité puérile, ou sur son goût pour conter sans à propos de telles absurdités. Il n'est pas le seul, m'allez-vous dire. Je le sai; car Elien adopte aussi toutes ces puérilités. C'est que de plus anciens les ayant produites, leurs successeurs n'eurent plus qu'à les compiler.

" Les larges feuilles de la sidérite qu'on aura
„ déracinée de la main gauche avec un clou,
„ & liées sur le mal, guérissent les écrouelles,
„ si après la guérison on garde la plante de
„ crainte qu'un scélerat d'herboriste l'ayant re-
„ plantée, le mal ne revienne, comme il ar-
„ rive quelquefois " (*h*).

M. Poinsinet dit que *Pline n'est guere excusable d'avoir cru à la prétendue propriété malfaisante de cette herbe replantée après le traite-*

(*h*) Sideritis lata folia, clavo siniſtrâ manu circumfossa adalligantur, custodienda sanati, nec rursus fata diro herbariorum scelere (ut in quibusdam) rebellet. l. 26. c. 5.

ment. Ne l'excuſons donc pas, & convenons que certains de ſes défenſeurs ne ſont guere excuſables non plus.

« Il y a un petit ver dans la langue des » chiens ; les Grecs le nomment *Lytta.* Etant » ôté aux jeunes chiens, ils ne deviennent point » enragés, & ne perdent point l'appétit. Après » avoir fait faire trois fois le tour du feu à ce » petit ver, il faut le donner à ceux qui ont » été mordus d'un chien enragé..... La cendre » de la queue d'une muſaraigne y eſt auſſi fort » bonne, pourvu qu'on laiſſe aller l'animal » vivant après la lui avoir coupée » (*i*).

Comment Pline qui entendoit ſi bien le Grec, n'a-t-il pas fait attention ici, que λυτ∫α ſignifie *rage*, & σκωλήκιον *petit ver ?* mot qu'il employe ailleurs dans le ſens qui lui convient. Il ſemble auſſi que le *Lytta* des Grecs, n'eſt là

(*i*) Eſt vermiculus in linguâ canum, qui vocatur a Græcis Lytta, quo exempto infantibus catulis, nec rabidi fiunt, nec faſtidium ſentiunt. Idem ter igni circumlatus, datur morſis a rabioſo, ne rabidi fiant.... & muris aranei caudæ cinis, ita ut ipſe, cui abſciſſa ſit, vivus dimittatur. l. 29. c. 5.

autre choſe, que le nom de l'effet donné à la cauſe, quoique l'un & l'autre ſoit d'une égale fauſſeté; puiſque les chiens n'ont pas de petit ver dans la langue, & que *lytta* n'a rien de commun avec un petit ver. Quand on fait aux jeunes chiens l'opération qu'on appelle vulgairement *éverrer*, & mieux *énerver*, c'eſt le nerf ou filet placé ſous la langue, qu'on leur ôte; & s'il a de la reſſemblance avec un ver, un Naturaliſte ne doit pas s'y méprendre comme le peuple qui n'examine rien. Le reſte du paſſage eſt trop ridicule pour s'y arrêter. Je m'arrête cependant à d'autres qui le ſont bien autant; c'eſt qu'il n'eſt guere poſſible de s'y refuſer, quand d'une part, on ſait que beaucoup de perſonnes ſont loin de penſer qu'un livre tant célébré, ſoit rempli de ces ſottiſes; & que d'ailleurs on a des raiſons particulieres de leur en donner connoiſſance.

" On dit que les cerfs ont vingt petits vers „ dans la tête, tant ſous la langue, qu'autour „ de la vertebre qui joint la tête au cou" (*k*).

M.

(*k*) Cervis in capite ineſſe vermiculi ſub linguæ inanitate, & circa articulum, quâ caput jungitur, numero viginti produntur. L. 11. c. 37.

M. de Réaumur qui ne copioit pas Ariſtote, mais qui diſſéqua toute chaude encore, une tête de cerf que le Prince de Conti venoit de lui envoyer, trouva ſous le palais, deux poches naturelles, avec chacune leur ouverture. Ces poches ou bourſes étoient remplies de vers gros & petits; & M. de Réaumur croit qu'il y en avoit plus de cent; car en ne comptant que les plus gros, il en tira, dit-il, 64 à 65. Selon d'autres obſervations, les cerfs ont auſſi quelques vers dans le ſuc mucilagineux de la vertebre qui joint la tête au cou. Mais le nombre de vingt petits vers, ni plus ni moins, qui doit ſe trouver dans la tête des cerfs, ne prouveroit-il pas deux choſes contre Pline? que n'ayant jamais diſſéqué de cerf, il s'expoſe légérement à produire un dicton abſurde; & qu'il ne ſoupçonne pas même que ces vers déposés ſucceſſivement par des mouches, doivent être en nombre indéterminé, ſelon le tems de leur naiſſance & celui de leur transformation en mouches, qui ſortent alors par les narines du cerf. Il peut arriver qu'un de ces animaux lorſqu'on le prend, n'ait que vingt vers dans la tête, & qu'Ariſtote n'en trouva que ce nombre dans le ſujet qu'il examinoit actuellement, & qu'il fit ſa note. Mais ce n'eſt pas une rai-

ſon à Pline pour en faire une regle générale: il a donné plus d'un exemple de cette mauvaiſe façon de raiſonner. Voyez le cinquieme tome des mémoires pour ſervir à l'hiſtoire des inſectes, page 69 & ſuivantes.

« On attache le cœur d'une alouette aux „ cuiſſes de ceux qui ont la colique, ou on „ le leur fait manger tout récent & encore „ chaud. De deux freres d'une maiſon conſu- „ laire du nom d'Aſpernas, l'un fut guéri de „ la colique après avoir mangé une alouette, „ & en avoir porté le cœur enfermé dans un „ braſſelet d'or. L'autre guérit après en avoir „ fait un ſacrifice, & conſtruit avec de petites „ briques crues, un petit temple en forme de „ fourneau, qu'il mura, ſon ſacrifice étant „ achevé ». (*l*).

Celui-là eſt clair, & pourroit bien être, ainſi

(*l*) Quidam cor ejus (galeritæ) adalligari femini: alii recens tepenſque adhuc devorari. Conſularis Aſprenatum domus eſt, in quâ alter e fratribus colo liberatus eſt, ave hac in cibo ſumptâ, & corde ejus armillâ aureâ incluſo: alter ſacrificio quodam, facto crudis laterculis ad formam camini, atque ut ſacrum peractum erat, obſtructo ſacello. l. 30. c. 7.

que beaucoup d'autres de ſon eſpece, ſans réplique. L'uſage populaire y eſt rapporté du même ton que la guériſon des freres Aſpernas, c'eſt-à-dire, auſſi ſérieuſement que dogmatiquement. Vous voyez comme tout cela ſent peu le Naturaliſte, & qu'il eſt certain que Pline très-ſouvent, en remplit les devoirs, on ne peut pas plus mal.

« En Cantabrie les ſources du Tamaris ſont » d'un mauvais augure, quand elles ne coulent » pas au moment qu'on vient les voir : ainſi » qu'il eſt arrivé depuis peu, à Lartius Licinius envoyé-commandant après ſa préture ; il » mourut ſept jours après (*m*) ».

Voilà encore un fait ſérieuſement rapporté pour appuyer une ſottiſe. Mais Pline apparemment ignoroit que pour rendre croyable ce beau préſage, il falloit auſſi prouver que tous ceux, ou du moins la plus grande partie de ceux qui n'avoient pas vu couler ces ſources

---

(*m*) Et in Cantabriâ fontes Tamarici in auguriis habentur.... Dirum eſt, non profluere eos aſpicere volentibus : ſicut proximè Lartio Licinio, legato poſt Prætoram, poſt ſeptem enim dies occidit. l. 31. c. 2.

à l'inſtant qu'ils venoient les voir, étoient morts quelques jours après; que cette preuve devoit être de la plus grande évidence, ou qu'on lui diroit: votre petit conte eſt bon pour des imbécilles & pour amuſer des enfans. Car il s'agit d'écrire en Naturaliſte, en vrai Philoſophe, qui doit laiſſer aux Cantabres leurs ſources du Tamaris, avec leurs augures; mais vous êtes un agrégé, il faut vous laiſſer dire.

« La fontaine d'Arethuſe dont Syracuſe eſt » arroſée, eſt toute merveilleuſe; elle ſent le » fumier pendant les jeux Olympiques: il y a » de la vraiſemblance, puiſque l'Alphée qui paſſe » à Olympie, ſe rend en cette Iſle par le fond » de la mer, & va ſe jetter dans cette fon- » taine (*n*) ».

Ce n'eſt pas moi qui donne atteinte ici à l'érudition grecque de Pline, & à ſa Géographie raiſonnée; mais voyez l'article *Alphée* & l'article *Arethuſe* dans le Dictionnaire Encyclopédique;

(*n*) Et illa miraculi plena, Arethuſam Syracuſis fimum redolere per Olympia: verique ſimile, quoniam Alpheus in eam inſulam ſub ima maria permeet. l. 31. c. 5.

ils ſont de M. Diderot. Ils vous diront ce que c'eſt qu'*Alphée* & *Alphaga*. Ils vous diront auſſi comment Pline qui aimoit ces ſortes de contes, n'a débité là qu'une petite fable; & que cette odeur de fumier, provenant des victimes immolées à Olympie, n'eſt qu'un menſonge. Strabon l'avoit dit, & s'en étoit auſſi moqué.

" Corœbus d'Athènes inventa l'art des potiers „ de terre. Anacharſis de Scythie, inventa la roue „ des potiers: ſelon d'autres, ce fut Hyperbius „ Corinthien (*o*)".

Pour Hyperbius il étoit, dit-on, fils de Mars, & Corœbus étoit au ſiege de Troye; mais ne parlons que d'Anacharſis. Le beſoin que Pline avoit de copier pour former ſa compilation, étoit quelquefois ſi fort, qu'il en oublioit même ce qu'il ſavoit. Ce chapitre en fourniroit pluſieurs exemples, mais un ſeul peut ſuffire. Comment ôſer dire qu'Anacharſis qui vivoit trois ſiecles environ après Homère, inventa la roue du potier, tandis qu'on liſoit dans l'Iliade, la comparaiſon que fait le Poëte, d'une danſe

---

(*o*) Figlinas Corœbus Athenienſis. In iis orbem Anacharſis Scythes: ut alii, Hyperbius Corinthius. l. 7. c. 56.

en rond, avec *le mouvement d'une roue tournée par la main du potier?* Pline copioit, & quelquefois aux dépends de ſa mémoire & de ſon jugement. Vous voyez qu'il nomme Anacharſis le premier, comme plus vraiſemblablement l'inventeur, quoique la roue eût été inventée pluſieurs ſiecles avant lui. Pour Hyperbius bien antérieur à Homère, à ce qu'on dit, il ne le nomme après, que pour remplir plus exactement ſa tâche de compilateur. Je reſpecte le travail de M. Poinſinet; mais j'avoue que les étymologies qu'il donne de ces trois noms me paroiſſent auſſi juſtes & ſavantes, qu'éloignées de la penſée de Pline. Il nommoit ſimplement ces gens-là par leur nom, & ne prétendoit pas, ſi je ne me trompe, qu'ils fuſſent des perſonnages ſymboliques, & des qualités conſtitutives des arts dont il parle.

« Si une femme enceinte apperçoit un lievre » marin femelle, il lui prend auſſi-tôt un vo» miſſement & une convulſion d'eſtomac ſi » étrange, qu'enfin elle avorte (*p*) ».

(*p*) Siquidem gravidæ ſi omnino aſpexerint feminam, ex eo genere duntaxat, ſtatim nauſeâ & redundatione ſtomachi vitium fatentur, ac deinde abortum faciunt. l. 32. c. 1.

Cela n'eſt pas incroyable, ſi on lui dit: voilà un lievre marin femelle, dont la vue fait avorter les femmes enceintes. L'imagination s'ébranle, elle trouble, elle effraie, les nerfs s'agitent, ſe roidiſſent, le ſang s'arrête ou ſe précipite, & l'avortement pourra bien s'enſuivre. Autant en ſeroit de tout autre animal qui auroit l'aſpect déplaiſant, & duquel on feroit la même peur à une femme enceinte. Ces vieux contes qui ne ſont plus de mode, y reviendront auſſi-tôt que la charlatanerie d'un côté & l'ignorance de l'autre, voudront les rétablir.

Si M. de Bomare peut croire que l'accident de M. l'Abbé Rouſſeau provenoit plus de l'imagination & du préjugé, que du regard de ſon crapaud, il nous eſt bien permis d'en ſuppoſer autant d'une femme enceinte, qu'on peut en ſuppoſer de cet Abbé. Voyez dictionnaire univerſel d'hiſtoire naturelle, article *crapaud*.

" A Myres en Lycie, les poiſſons de la fon-
» taine d'Apollon ſurnommé le chevelu, vien-
» nent au ſon de la flute, la troiſieme fois qu'on
» les appelle pour ſavoir l'avenir. S'ils dévorent
» les viandes qu'on leur jette, le préſage eſt

„ heureux: s'ils les repouſſent avec la queue „ c'eſt un ſigne de malheur (*q*)".

Vous avez lu; voyez ſi vous pouvez, à quoi penſoit Pline. Etoit-ce à la ſcience augurale, ou à celle de la nature? A l'une & à l'autre ſans-doute; mais il aimoit le merveilleux; & quand il trouvoit l'occaſion d'en fourrer dans ſon ouvrage, il la ſaiſiſſoit avec empreſſement.

" L'œil droit d'une grenouille enveloppé dans „ de la laine de couleur native, & pendu au cou, „ guérit la chaſſie de l'œil droit, comme ſon „ œil gauche guérit la chaſſie de l'œil gauche. „ Et ſi l'on arrache les yeux de la grenouille „ dans l'inſtant de ſon coït, & qu'on les porte „ également ſuſpendus au cou dans une co- „ que d'œuf, ils guériront auſſi les tayes des „ yeux (*r*)".

(*q*) In Lyciæ Myris in fonte Apollonis, quem Curium appellant, ter fiſtulâ evocati veniunt (piſces) ad augurium: Diripere eos carnes objectas, lætum eſt conſultantibus; caudis abigere, dirum. l. 32. c. 2.

(*r*) Ranæ dexter oculus dextro, ſiniſtro lævus ſuſpenſi e collo nativi coloris panno, lipitudines ſanat. Quod ſi per coitum ranæ eruantur, albuginem quoque, alligati ſimiliter in putamine ovi. l. 32. c. 7.

Très-assurément Pline ici ne se moque de personne ; il enseigne un remede pour les yeux, avec toute la candeur & la bonne foi possibles : c'est à prendre ou à laisser.

" Je n'omettrai pas l'exemple d'un foyer célebre dans l'histoire Romaine. Elle dit que sous le regne de Tarquin l'Ancien, il parut soudain au foyer du palais, des parties naturelles masculines, formées de cendres. Ocrisia, esclave de la reine Tanaquil, y étant assise, en devint enceinte, & donna la vie à Servius Tullius qui succéda à la couronne. C'est pour cela qu'un jour l'enfant dormant dans la chambre du roi, sa tête parut en feu, & qu'on le crut fils du Dieu Lare. En mémoire de cet événement, Tullius institua la fête des Compitales & celle des Dieux domestiques (*s*)".

(*s*) Non præteribo & unum foci exemplum, Romanis litteris clarum. Tarquinio Prisco regnante tradunt repentè in foco ejus comparuisse genitales e cinere masculini sexûs, eamque, quæ insederat ibi, Tanaquilis reginæ ancillam Ocrisiam captivam, consurrexisse gravidam. Ita Servium Tullium natum, qui regno succesſit. Inde & in regiâ cubanti puero caput arsisse visum, creditumque Laris familiaris filium. Ob id Compitalia & ludos Laribus primum instituisse. *L.* 36. *c.* 27.

Il y a deux queſtions à faire ici, qu'il n'eſt pas permis d'éluder. Pline croyoit ou ne croyoit pas cette ridicule opération atteſtée par l'hiſtoire romaine. S'il ne la croyoit pas, pourquoi la rapporte-t-il ſérieuſement pour clôture d'un chapitre où il traite, on ne peut pas plus ſérieuſement auſſi, des qualités du feu ? S'il la croyoit, je vous laiſſe à juger de ſa phyſique & de ſa philoſophie. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'au livre 2, chapitre 107, il dit que Servius Tullius étant encore enfant, il parut une flamme ſur ſa tête, lorſqu'il dormoit, & qu'il en arriva autant à L. Marcius. Il eſt certain auſſi que Pline met ces effets naturels au nombre des merveilles ; *ignium per ſe miracula*, eſt le titre de la ſection. Vous voyez bien qu'il ne connoiſſoit pas *l'ignis lambens* ; qu'il n'en avoit pas recherché la nature ; qu'il ne ſe doutoit pas que c'eſt une eſpece de feu follet, un feu électrique qu'on voit ſur la tête des enfans, des hommes, & ſur quelques animaux. Mais, dit-on, Pline étoit Naturaliſte pour ſon tems. Deux mots peuvent décider cette queſtion. Avoit-il obſervé, analyſé, diſſequé les objets de la nature ? Voyez-y bien ; conſultez ſon neveu qui n'auroit pas manqué de nous l'apprendre ; car il nous dit qu'elles étoient toutes les occupations

de ſon oncle. Il nous apprend que ſes études conſiſtoient en lectures & en extraits, mais faits avec précipitation, légérement, en courant: *liber legebatur, adnotabatur, & quidem curſim.* Ce n'eſt pas ainſi qu'on étudie la nature. Dites à préſent ſi Pline étoit Naturaliſte, & ſi on peut le devenir *à la hâte.*

J'oubliois que Denis d'Halicarnaſſe rapporte auſſi le trait de ces *genitales* & d'Ocriſia, mais avec les variantes convenables à de pareilles traditions; & il ajoute que de telles impertinences ne peuvent être agréables aux Dieux. Il expoſe d'après les Auteurs les plus dignes de foi, la naiſſance naturelle & vraie de Servius Tullius; mais Pline que cela n'auroit pas accommodé, copie les Ecrivains les plus ridiculement fabuleux. Plutarque rapporte à peu près le même conte ſur la naiſſance de Remus & de Romulus; mais il dit que c'eſt une hiſtoire très-fabuleuſe. C'eſt avoir au moins, ce qu'il faut de critique pour ces ſortes de démences; & Plutarque en a certainement plus que Pline. Quand il rapporte des fables de cette eſpece, voici comme il s'y prend. *Il faut ſavoir*, dit-il, vie de Lyſandre, *que dans le royaume de Pont, une femme déclara qu'elle étoit groſſe du fait d'Apollon. Les uns, comme on peut croire, rejet-*

terent cette prétendue groſſeſſe qu'ils traiterent de fable; & les autres la crurent & la reçurent comme un point de religion. Plutarque montre auſſi que cette impoſture & ſes ſuites furent ourdies par Lyſandre.

" La populace croit que les corbeaux pondent ou s'accouplent par le bec; & que pour cette raiſon, ſi les femmes enceintes mangeoient un œuf de corbeau, elles rendroient leurs enfans par la bouche; & encore que s'il y avoit un œuf de corbeau dans la maiſon, elles accoucheroient difficilement " (*t*).

Là deſſus Pline produit avec un ſérieux qui en impoſe aux ſots, & fait rire les hommes ſenſés, l'autorité d'Ariſtote pour avertir de l'endroit où les poules ont l'œuf. Cette mode puérile de citer un Auteur grave pour prouver ce que chacun ſait ſans citation, n'eſt pas encore paſſée; mais en attendant qu'on en ſoit bien revenu, voyez l'article ſuivant.

(*t*) Ore eos (corvos) parere aut coïre vulgus arbitratur: ideoque gravidas, ſi ederint corvinum ovum, per os partum reddere: atque in totum, difficulter parere, ſi tecto inferantur. l. 10. c. 12.

" Il eſt certain que les femmes enceintes doi-
„ vent ſe garder des œufs de corbeau, parce
„ que ſi elles paſſoient par deſſus, ils les fe-
„ roient avorter par la bouche " (*u*).

Faut-il ou non imputer à Pline ces trois mots, *per os faciat*; car ils ont un caractere d'abſurdité inconcevable ? Le P. Hardouin auroit dû les rejetter, ſur-tout en voyant *aſperos faciat*, dans les éditions précédentes; mais il liſoit dans ſes manuſcrits la leçon qu'il donne. Celui de Pétersbourg dit, *tranſgreſſis abortus aſperos facit*; & ſottiſe pour ſottiſe, *avorter dangereuſement* eſt plus ſupportable qu'*avorter par la bouche*. Pline ſeroit-il coupable du dernier ſens ? Ne ſoyons pas trop rigoureux, ſuppoſons qu'il s'en eſt tenu à l'autre, & nous trouverons qu'il adopte au trentieme livre, une partie de la démence qu'au dixieme il imputoit à la populace, & dont il ſe moquoit, Ariſtote s'en étant moqué; partie bien ſuffiſante encore, puiſqu'elle aſſure que ſi une femme enceinte paſſoit par deſſus des œufs de corbeau, ou qu'elle en man-

(*u*). Ovum corvi gravidis cavendum conſtat, quoniam tranſgreſſis abortum per os faciat. l. 30. c. 12.

geât, ils la feroient avorter, ſi non par la bouche, au moins dangereuſement.

" Juſqu'ici, dit le P. Hardouin, toutes les » éditions liſent mal-à-propos, *tranſgreſſus abor-* » *tus aſperos faciat.* Pline lui-même au livre 10, » ſect. 15, dit *per os partum reddere* ". Cet éditeur, pour vouloir mal-à-propos, & j'oſe dire, mal adroitement ſauver à Pline une contradiction, eſt tombé lui dans une mépriſe un peu forte, en renvoyant à un paſſage qui n'a pas le même ſens. Au ſurplus, M. Poinſinet a cru devoir ſe conformer au texte du P. Hardouin. Pour M. Brotier, s'il s'en fut tenu à la leçon *aſperos*, il n'eût pas fait ſi légérement cette petite note: *De hac vulgi fabulâ jam dictum ſuprâ, Lib. X. ſect.* 15. Je ne ſais trop ſi ce terme eſt permis, quand c'eſt moi qui l'adreſſe à M. Brotier; car je ne voudrois pas dire une injure à un homme qui m'a prouvé qu'elles flétriſſent plus ou moins leur Auteur. Comment nommer en effet l'inattention, qui ſans égard au mot *conſtat*, fait de ce paſſage un parallele avec l'autre qui en eſt fort différent? Le premier ne contient qu'une fable populaire, & dans celui-ci le fait quel qu'il ſoit, eſt certain, *conſtat.*

" On provoque les purgations des femmes,

„ avec une araignée qui file de haut en bas ;
„ on doit la prendre dans le creux de la main,
„ & après l'avoir écrasée, l'appliquer à la par-
„ tie sexuelle : si on prend l'araignée lorsqu'elle
„ remonte, elle arrêtera les purgations " (x).

Que dire de ce moyen de rendre la santé aux femmes ? Sans doute les rapports entre la maladie & le remede sont exacts : ce qui descend fait descendre, & ce qui remonte fait remonter. Convenons qu'il fallut une imagination bien active pour l'inventer, une raison bien exercée pour le croire, une grande force de jugement pour le choisir, comme digne de nous être transmis dans un livre très-grave : il est vrai que l'objet sympathique n'est pas obligeant pour les dames. Le chapitre est sérieux & n'est rien moins, selon Pline, qu'une compilation de contes puérils.

" Auprès d'Harpase, ville d'Asie, on voit
„ une roche d'une masse effrayante, qu'on peut

(x) Araneus, qui filum deducit ex alto, capi debet manu cavâ, tritusque admoveri : quod si redeuntem prehenderit, inhibebit idem purgationes. l. 30. l. 14.

„ remuer avec un seul doigt, & qui résiste, „ si on la pousse avec tout le corps " (*y*).

Quand un Ecrivain débite une absurdité, & qu'il ne s'attend à aucune créance, il est quitte avec son lecteur. Mais un Naturaliste doit expliquer le fait qu'il rapporte, après s'en être exactement informé, pour qu'on soit instruit & qu'on ne l'accuse pas de légéreté. Quoique l'Auteur du livre *des choses admirables*, ait dit qu'auprès de Pandosie de Japigie, on voit une pierre de la charge d'un charriot, laquelle y fut apportée par Hercule, & qu'on la remue avec un doigt, falloit-il enchérir & pousser le conte jusqu'à la roche d'une masse effrayante?

Le fameux rocher qui tremble, & qu'on voit près de Castre en Languedoc, remue lorsqu'un homme le pousse de toute sa force. La pierre branlante du mont Pilate vers Lucerne, se meut aussi par la même cause. Mais qu'un doigt fasse remuer une roche d'une masse effrayante, & que toute la force d'un homme ne puisse la mouvoir?

(*y*) Juxta Harpasa oppidum Asiæ cautes stat horrenda, uno digito mobilis: eadem, si toto corpore impellatur, resistens. l. 2. c. 96.

trouvoir ? n'eſt-ce pas dire une abſurdité ? ou bien ne doit-on pas mieux s'expliquer ?

« Le jour même de la victoire contre les » Cimbres, & celui de la défaite de Perſée, » Caſtor & Pollux l'annoncerent à Rome ; ce » furent des préſages divins & qui ſe rapportent à la vue » (2).

Que ce ſoit un Athée qui d'un ton dévot, parle de préſages divins, on dira qu'il veut rire, ou qu'il rêve, ou qu'il prend ſes lecteurs pour des imbécilles ; & l'on rira de l'agregé au college des augures. Florus qui écrit plus en Poëte, qu'en Hiſtorien, a tout le ſens qu'il faut pour dire, quand il rapporte le même trait, *ſi credere fas eſt*. La Mothe le Vayer ne l'en a pas moins tancé, pour avoir trop cruement rapporté cette viſion populaire. Que n'auroit-il pas dit, ſi Florus eût été Naturaliſte ? Ciceron, l. 2. de la nature des Dieux, dit que ce n'étoit qu'un conte ridicule, & que pour l'homme crédule qui y ajoutoit foi, il n'y avoit pas de fa-

---

(2) Cimbricæ victoriæ, Caſtoreſque Romani, qui Perſicam victoriam ipſo die, quo contigit, nunciavere, viſus, & numinum fuere præſagia. l. 7. c. 22.

bles incroyables ; attendu que les deux fils de Tyndare, dont les corps avoient été réduits en cendre, ne pouvoient plus monter à cheval ; car c'eſt ainſi, diſoit-on, qu'ils venoient annoncer des victoires. Pline avoit lu Cicéron, mais le bon ſens de Cotta, le ſien même, ne le prémuniſſoit pas contre les chimeres de Balbus, & de la populace romaine. Lui-même dit plus loin dans ce ſeptieme livre, que par vanité, on fait un Dieu de celui qui en ceſſant de vivre n'eſt même plus un homme. *Vanitas..... Deumque faciendo, qui jam etiam homo eſſe deſierit.* Le chapitre d'ailleurs eſt fort hétérodoxe.

Mais le ſage Plutarque croyoit cette apparition auſſi bien que Pline. C'eſt que le ſage Plutarque raiſonnoit à cet égard auſſi peu juſte que Pline, & moins bien que Cicéron ; & qu'en un mot, ſi toute la terre avoit cru l'apparition des Dioſcures, que ſi même les Eſpagnols euſſent vu S. Jacques à leur tête, ſur un cheval pommelé, quand ils maſſacrerent les Indiens, ce n'en ſeroit pas moins une abſurdité des plus groſſieres, & qu'ils rendirent atroce.

---

[*] Chréſiphron, Architecte du temple de Diane

» à Ephèſe, déſeſpérant de pouvoir placer le
» frontiſpice au deſſus de la porte, car la pierre
» étoit extrêmement peſante, fut ſi chagrin,
» qu'il ne prenoit aucun repos, & qu'il voulut
» ſe donner la mort. On rapporte qu'abattu
» de cette penſée, il vit la nuit en dormant,
» la Déeſſe dont il bâtiſſoit le temple, qui l'ex-
» hortoit à vivre, & l'aſſuroit qu'elle avoit poſé
» la pierre. En effet, le lendemain on trouva
» cette pierre à ſa place, de maniere qu'il ſem-
» bloit qu'elle s'étoit poſée d'elle-même, & par
» ſon propre poids" (*a*).

Il y a là, ſi je ne me trompe, trois perſonnages; celui de l'Ecrivain qui pourroit bien voir la ſupercherie, mais qui a des prêtres impoſteurs pour confreres, & qui aime les petits contes, ſans quoi rien ne l'empêchoit de ſup-

(*a*) Operi præfuit Chreſiphron architectus.... Difficillimè hoc contingit in limine ipſo quod foribus imponebat. Etenim ea maxima moles fuit: nec ſedit in cubili, anxio artifice, mortis deſtinatione ſuprema. Tradunt in eâ cogitatione feſſum nocturno tempore in quiete vidiſſe præſentem Deam, cui templum fiebat, hortantem ut viveret: ſe compoſuiſſe lapidem: atque ita poſtero die apparuit, & pondere ipſo correctus videbatur. l. 36. c. 14.

primer celui-là : le perſonnage de l'Architecte, lequel pouvoit bien être un peu charlatan ; car il étoit, dit-on, fort ingénieux dans ſon art ; & la ſcience des méchaniques étoit bien connue de ſon tems. Enfin les Prêtres de Diane, dont l'adreſſe étoit ſoutenue de la crédulité populaire. Ou bien le tout n'eſt qu'un de ces contes qui croiſſent avec le tems, comme on en a tant fait, & comme on en pourra faire encore. A moins que vous ne vouliez que Diane ait poſé cette pierre. On peut auſſi demander ſi elle étoit plus difficile à poſer que les deux qui couvrent le fronton de la colonnade du Louvre. Elles ont chacune 54 pieds de longueur, ſur 8 de largeur, & 15 pouces ſeulement d'épaiſſeur ; & Claude Perrault qui ne vit point Diane en ſonge, nous a laiſſé un monument de la ſcience & des moyens hardis que ſait employer un grand Architecte.

" Dans la même ville (Cyzique) il y a „ une pierre appellée la pierre fugitive. Les „ Argonautes qui s'en ſervirent pour ancre, „ l'y laiſſerent. Les Cyzicéniens l'avoient miſe „ dans leur Prytanée, d'où s'étant échappée „ ſouvent, ils l'arrêterent avec du plomb " (*b*).

(*b*) Eodem in oppido eſt lapis, fugitivus appella-

M. Guettard dans ſa note ſur ce paſſage, après avoir nommé deux autres ſavans auſſi crédules que Pline, dit : *Lorſqu'on lit de pareils faits dans des Auteurs ſemblables à ceux-ci, & ſur-tout à Pline, on ne ſait ce qu'on doit admirer le plus, ou la bonté qu'ils ont de les rapporter, & encore plus celle qu'ils ont de les croire, ou bien la fineſſe, pour ne pas dire la fourberie de ceux qui peuvent y avoir donné lieu.*

Le parti ne doit pas être difficile à prendre; parce qu'il n'eſt guere concevable que la *fineſſe* des gens qui diſent, nous avons ſoudé cette groſſe pierre avec du plomb, parce qu'il lui prenoit ſouvent la fantaiſie de courir les champs; puiſſe réduire un Naturaliſte à croire ces petites excurſions. Il faut donc chercher dans la propre diſpoſition de Pline, la cauſe unique de ſa crédulité. J'ai montré qu'il ne falloit pas toujours être bien fin, pour lui faire croire d'aſſez fortes abſurdités.

" Le veau marin vit également dans la mer

---

tus : Argonautæ eo pro ancorâ uſi, ibi relinquerant. Hunc e Pritaneo (ita vocatur locus) ſæpe profugum vinxere plumbo. l. 36. c. 15.

„ & ſur la terre : il a le même inſtinct que le „ caſtor. Lorſqu'on le pourſuit, il vomit ſon „ fiel, utile à beaucoup de remedes, ainſi que „ ſa preſſure qui ſert contre l'épilepſie : cet ani- „ mal ſait qu'on l'attaque pour cela (c)".

Quand on pourſuit les veaux marins, dit M. de Buffon, ils lâchent ſouvent leurs excrémens qui ſont jaunes & d'une odeur abominable. Voilà ce que Pline, ou plutôt ceux qu'il copie, prenoient pour du fiel. Pour Ariſtote; il dit que le veau marin n'a point de fiel ; il ſe trompe. Les chaſſeurs & les pêcheurs de veaux marins en ſavent ſur ce fiel plus qu'Ariſtote : mais ils ignorent que ces animaux nous envient les remedes qu'ils portent ; car ſoit dans l'eau, ſoit ſur la terre, cette liqueur ſeroit perdue ; on ne la pourroit avoir qu'en les tuant avant qu'ils la vomiſſent : Pline n'avoit pas fait cette obſervation. Elien dit qu'ils l'avalent, parce qu'ils ſont envieux : Théophraſte l'avoit dit.

" Les cerfs ſe cachent quand ils quittent leur

(c) Similis & vitulo marino victus, in mari ac terrâ : ſimile fibro & ingenium. Evomit fel ſuum, ad multa medicamenta utile : Item coagulum, ad comitiales morbos ; ob ea ſe peti prudens. l. 8. c. 31.

„ bois, comme s'ils avoient honte d'être dé-
„ sarmés; mais aussi parce qu'ils nous envient
„ son utilité. On ne trouve point leur corne
„ droite, qui peut être bonne à quelques re-
„ medes (*d*) ".

Aristote qui ne s'en tenoit pas toujours à être un Naturaliste de cabinet, dit que c'est la corne gauche qu'on ne trouve pas; mais quand il s'agit d'un conte, le Grec vous le dira comme le Latin. Voici comme le cerf cache son bois. Pour s'en débarrasser, il est obligé de l'accrocher à quelque branche, afin d'avoir un appui qui résiste aux petits efforts qu'il fait, lorsqu'il le met bas; & comme il ne quitte jamais les deux côtés le même jour, on n'en rencontre qu'un dans un même endroit, soit à terre, soit à des branches d'arbres. Voyez ce qu'en dit M. de Buffon que je transcris, & qui n'enseigne pas que plusieurs animaux envient aux hommes certains médicamens.

" J'ai appris, & j'en fais mention comme

(*d*) Latent (cervi) amissis velut inermes: sed & hi bono suo invident. Dextrum cornu negant inveniri, ceu medicamento aliquo præditum: l. 8. c. 32.

„ d'un prodige, qu'un chien parla, & qu'un „ ſerpent aboya, lorſque Tarquin fut chaſſé „ du trône (*e*)".

Que penſerions-nous de M. de Buffon, s'il eût écrit dans ſon immortel ouvrage : *Entre les prodiges que nos Ancêtres ont recueillis, je dois faire mention du loup-garou & des revenans qui parurent, lorſque Childeric III. fut détrôné?* Nous ſerions fort ſurpris, & nous dirions, cela eſt bon pour une fois; mais s'il s'en trouvoit autant preſque à chaque page, nous rougirions pour l'Auteur qui auroit dégradé ſon hiſtoire naturelle, par de ſemblables prodiges.

" Si le vent vient du Nord, on dit que les „ brebis ſont des mâles, & des femelles s'il „ vient du midi (*f*)".

Il faut obſerver que cet *on dit*, *dicunt*, déſigne Ariſtote & d'autres Auteurs en qui Pline a le plus de confiance, & qui lui fourniſſent

---

(*e*) Canem locutum, in prodigiis (quod equidem adnotaverim) accepimus: & ſerpentem latraſſe, cùm pulſus eſt regno Tarquinius. l. 8. c. 41.

(*f*) Aquilonis flatu (oves) mares concipi dicunt, auſtri feminas. l. 8. c. 47.

avec des vérités des contes abſurdes. Ce qu'il dit, quelques mots auparavant, qu'il faut attacher aux béliers..... ſoit le droit, ſoit le gauche, pour qu'ils engendrent ou des mâles ou des femelles, n'eſt pas la preuve d'une grande connoiſſance des parties de la génération, & de leur office.

" La nageoire droite du veau marin, a une „ vertu ſoporifique; elle fait dormir en ſe la „ mettant ſous la tête (*g*) ".

Je ne dis pas le contraire: cependant j'obſerve qu'il eſt un genre de contes à dormir debout, ſi familiers à Pline, qu'ils ſont ſur ma paupiere, l'effet de la nageoire droite du veau marin. Mais les bons endroits de cet Auteur, ſon ſtyle en général, & le beſoin que j'ai de faire connoître quelques-unes de ſes innombrables erreurs, me reveillent à propos. Je le lis avec ſatisfaction, où il traite du ſoin des arbres, de l'agriculture, des grains, &c. s'il y commet quelques fautes, elles ſont plus rares,

---

(*g*) Præterea dextræ pinnæ (vituli marini) vim ſoporiferam ineſſe, ſomnoſque allicere ſubditam capiti. l. 9. c. 13.

&, en général, ces guides l'ont moins trompé. Il eſt croyable auſſi qu'il parloit de ce qu'il voyoit.

" Il y a vis-à-vis d'Ilion, proche de l'Hel-
„ leſpont, au ſépulchre de Protéſilas, des ar-
„ bres qui chaque ſiecle deviennent aſſez hauts
„ pour découvrir cette ville; alors ils devien-
„ nent ſecs, & enſuite ils croiſſent de nou-
„ veau (*h*) ".

On a déja vu, on voit, & l'on verra, combien Pline aimoit les petits contes: ſa profeſſion d'Ecrivain Naturaliſte, ne le garantiſſoit pas toujours de la ſuperſtitieuſe ignorance populaire. Si vous voulez ſavoir encore par cet exemple, comme il en avoit ſa part, liſez la fable ſuivante.

Les ormes que vous voyez ſur cette hauteur, y furent plantés par les Nymphes, qui donnerent à leurs branches tournées vers Ilion, la fa-

---

(*h*) Sunt hodie ex adverſo Ilienſium urbis, juxta Helleſpontum, in Proteſilai ſepulcro arbores, quæ omnibus ævis cùm in tantum accrevere, ut Ilium aſpiciant, inareſcunt, rurſuſque adoleſcunt. l. 16. c. 44.

eulté de croître chaque matin, & de ſécher bientôt après; tandis que celles de l'autre côté reſtent en bon état. Ces ormes étoient les arbres dont parle Pline; ils entouroient le tombeau de Protéſilas, & leurs branches deſſéchées ſignifioient le regret de ce Héros Grec, d'être mort ſi jeune. Voyez la premiere *héroïde* de Philoſtrate, où cela nous eſt conté.

Cette belle merveille avoit ſes variantes: Pline la fait ſeculaire; Philoſtrate, pour la rendre plus piquante, la réduit à l'éphemere; ainſi vont les contes. Mais ſi ce n'eſt pas ainſi qu'on doit écrire l'hiſtoire naturelle, c'eſt du moins en y fourrant de ces puérilités, qu'on la dégrade.

Si vous êtes curieux d'apprendre comment Pline enſeigne à guérir le mal de tête; car il y a pluſieurs remedes, liſez ceci, que je copie dans la traduction de M. Poinſinet, l. 29, chap. 6. " On employe *en amulette* des os tirés de la „ tête du vautour, ou la cervelle du même „ oiſeau que l'on mêle avec de l'huile & de la „ reſine du cedre, pour s'en frotter la tête & „ le dedans des narines. *On opere encore le „ même effet* avec la cervelle d'une corneille, „ ou d'une chouette, cuite & mangée comme

„ un aliment ordinaire, avec la crête d'un „ coq qu'on a laiſſé pendant vingt-quatre heu- „ res enfermé, ſans lui donner à manger, ou „ avec des plumes arrachées de ſon col, & „ attachées à celui du malade, à qui on fait „ obſerver la même diete ; avec la cendre d'une „ belette dont on ſe frotte la tête ; avec un „ brin d'herbe ou de bois arraché du nid d'un „ milan, *que l'on met ſous ſon oreiller ;* avec la „ peau d'un rat que l'on fait brûler, & dont „ on délaie la cendre dans du vinaigre pour „ s'en frotter la tête ; avec le petit os d'une „ limace trouvée entre deux ornieres, os que „ l'on paſſe à travers l'oreille avec une aiguille „ d'ivoire, & que l'on pend à ſon col, dans „ un ſac fait de peau de chien, *ce remede „ réuſſit à beaucoup de gens qui le font.....* On „ prend encore, pour les maux de tête, celle „ d'un limaçon que l'on coupe avec un roſeau „ tranchant, lorſqu'il eſt à paître le matin, „ ce qui ſe fait principalement *dans la pleine „ lune ;* on l'enveloppe dans un morceau d'é- „ toffe, & on l'attache avec un petit ruban *au „ col du malade ;* &c. ".

Je crois être diſpenſé de rapporter le latin de cette belle ſerie de remedes. Je crois auſſi devoir obſerver que Pline ne dit pas, *on em-*

ploye en amulette des os tirés de la tête d'un vautour; mais ſimplement *capitis doloribus remedia ſunt.... oſſa e capite vulturis adalligata, aut cerebrum cum oleo*, &c. Dire, ces choſes ſont un remede, ou dire, ces ingrédiens trompent la crédulité populaire, ne me paroît pas à beaucoup près être le même langage; or Pline qui ne tient pas ici le ſecond, doit parler en françois comme il parle en latin, à ce qu'il me ſemble du moins.

Lorſque Pline veut rendre raiſon de la grande fertilité de l'ancienne Italie, voici comment il s'y prend : *Quelle étoit donc la cauſe d'une ſi grande abondance ? C'eſt qu'alors les Généraux d'armée cultivoient leurs champs de leurs propres mains, & que la terre*, COMME IL Y A LIEU DE CROIRE, *ſe réjouiſſoit de ſe voir ſoignée par des hommes couronnés de lauriers, & décorés de triomphes. Quænam ergo tantæ ubertatis cauſa erat ? Ipſorum tunc manibus imperatorum colebantur agri :* UT FAS EST CREDERE, *gaudente terrâ vomere laureato & triumphali aratore*, l. 18. c. 3.

Si on eût préſenté à Pline ce qu'il dit de ce bon laboureur (chap. 6.) traduit en juſtice par ſes voiſins, comme ſorcier; qui fut abſous quand

il eût montré aux juges les outils dont il ſe ſervoit, & qu'il leur eût parlé de ſes fatigues, de ſes veilles, de ſes ſueurs. Si on lui eût montré ſes propres paroles: *Auſſi nos Ancêtres diſoient-ils que le meilleur engrais d'un champ, c'eſt l'œil du maître. Et ideo majores fertiliſſimum in agro oculum domini eſſe dixerunt;* & qu'on lui eût dit; jugez-vous vous-même, ſur ce mot plein de ſens; comparez-le avec l'image abſurde que vous nous préſentez dans le chapitre trois. Voyez ſi quand on peut expliquer un fait avec autant de ſageſſe & de raiſon, on doit recourir à une ſuperſtition ridicule. Ici vous êtes un Philoſophe, là vous êtes un Rhéteur ampoulé & vuide de ſens; lequel de ces deux noms voulez-vous qu'on vous donne? Pline auroit rougi & eût effacé une partie de ſon livre.

Si on raſſembloit toutes les fuſées de cette eſpece, que Pline a répandues dans ſon livre, & qu'on y joignit ſes autres erreurs, dont je ne donne qu'une légere notice, on ſurprendroit bien des lecteurs. Mais il faudroit pour ce travail, la connoiſſance profonde de chacune des matieres que Pline a traitées; il faudroit le diſcernement le plus exquis & la plus grande impartialité. Il faudroit auſſi qu'on mit à côté, les beaux endroits de cet Ecrivain, ceux qui

ſont bien de lui, & qu'après on pût dire hardiment : *voilà Pline, voilà ſon goût, ſon jugement, ſa critique, ſes lumieres; & voilà comme tant de gens qui parlent de cet Auteur, l'ont mal connu juſqu'à ce jour.* Qui oſera l'entreprendre, & qui peut ſe flatter d'y réuſſir?

Voici ce qu'on a fait. Hermolaüs Barbarus a corrigé 5000 fautes. Du Pinet a fait plus de 1200 corrections. Le Pere Hardouin en compte environ 5000 de ſa façon. MM. Poinſinet & Brotier viennent d'en faire auſſi pluſieurs; & je ne compte pas toutes celles que d'autres ont faites: mais ſans ſe tromper de beaucoup, on peut évaluer de 12 à 15000, les corrections faites au texte de Pline depuis 1470 que parut la premiere édition juſqu'à ce jour.

Aucun Auteur ancien ne doit donc être en meilleur état; & ſi cela continue, comme il y a lieu de le croire, nos deſcendans auront enfin un Pline irréprochable. Cet Auteur alors, aura la phyſionomie de certains bas de laine, qui à force d'y reprendre des mailles avec de la ſoye, devinrent une aſſez bonne paire de bas de ſoye. A ce compte, ce n'étoit déja plus *Cajï ſecundi naturalis hiſtoriæ* que nous liſons. Eh! que nous importe? On nous dit; voilà Pline, & nous répondons; voyons ce que

c'eſt que Pline, c'eſt-à-dire, Pline Ecrivain, Pline Naturaliſte. Pour ſes vertus, ſes mœurs, reſpectons-les, & regardons avec horreur l'idée infame de ſouiller la mémoire des hommes vertueux : Pline en étoit un, quoique dans certains endroits, ſon livre ſoit favorable aux vices de plus d'une eſpece.

« On trouve dans les Annales, que, ſous » le conſulat de Marcus Lepidus, & de Quin- » tus Catulus, au territoire de Rimini, un » coq parla dans la maiſon de campagne de » Galerius ; ſeul exemple de cette nature que » je ſache (*i*) ».

Le tems & le lieu ſont marqués, comment le fait ſeroit-il douteux ? Pline, dira-t-on, n'oſoit pas le nier, & devoit paroître reſpecter les Annales de l'Empire. En ce cas, il avoit un moyen plus ſûr encore ; celui de ne rien dire du coq parleur. Quand on a nié le principe de la religion de l'Empire, doit-on avoir la petite crainte

---

(*i*) Invenitur in Annalibus, in Ariminenſi agro, M. Lepido, Q. Catulo Coſſ. in villâ Gallerii locutum gallinaceum, ſemel, quod equidem ſciam. l. 10. c. 21.

crainte de ſe moquer d'un coq, dont il eſt parlé dans les Annales de l'Empire ? On ne peut que répéter le même reproche à un Ecrivain qui répéte la même ſorte de conte. Mais ne croyez pas que Pline acquieſçât à l'autorité des annales, quand elles contrediſoient ſon opinion, ou plutôt celle des originaux qu'il copioit. Si vous en voulez voir une preuve, vous la trouverez au Livre huit, chapitre trente ſix. Il auroit ſeulement dû ſe reſſouvenir ici du chien qui parla, & du ſerpent qui aboya : ces exemples ſont analogues à ſon coq ; ainſi Pline *ſavoit* trois exemples de cette nature ; mais il oublioit les deux autres qu'il avoit mentionnés au Livre huit.

« Les hirondelles refuſent de faire leur nid » dans les maiſons de Thebes, parce que cette » ville a été fort ſouvent priſe. Elles ne les font » pas non plus à Bizya en Thrace, à cauſe des » crimes de Terée (*k*) ».

Pline avoit dit, l. 4, c. 11, que les hiron-

(*k*) Thebarum tecta ſubire negantur, (hirundines) quoniam urbs illa ſæpius capta ſit : nec Bizyæ in Thraciâ, propter ſcelera Terei. l. 10. c. 24.

delles fuyoient l'odieux château de Bizya, en horreur du crime affreux que Térée y commit. C'eſt empiéter un peu trop ſur les droits de Lucrece & de Virgile : un Naturaliſte en proſe devoit ſavoir & dire, qu'il fait un vent ſi froid dans cette région que les hirondelles n'y peuvent pas habiter. Peut-être auſſi parce que beaucoup d'oiſeaux de proie s'en ſont rendus maîtres. Quant à Thébes, ne diroit-on pas qu'elle étoit régulièrement détruite & rebâtie tous les ans, ou du moins qu'elle n'avoit jamais aſſez ſubſiſté pour que les hirondelles puſſent y faire des nids : Pline ſavoit le contraire. Il n'y a plus qu'à demander quel degré de confiance mérite un Naturaliſte, quand au lieu de bonnes obſervations, il s'amuſe à des contes, que le charme des vers rend tolérables chez les Poëtes.

" Je trouve que le rhume de cerveau ſe diſ-
» ſipe en baiſant les narines d'un mulet" (*l*).

Le remede eſt ſimple ; mais, direz-vous, eſt-il poſſible qu'un bon Naturaliſte l'ait indiqué? Non, peut-être ; mais vous voyez que Pline en enrichit ſon ouvrage.

(*l*) Gravedinem invenio finiri, ſi quis nares mulinas oſculetur. l. 30. c. 4.

" On trouve de petits vers qui, liés au col, » retiennent l'enfant jusqu'au terme: il faut les » ôter quand la femme est en travail, autre- » ment elle n'accoucheroit pas: il faut même » prendre garde de ne les point poser à ter- » re " (*m*).

Il n'y a là ni *si*, ni *mais*, ni Magicien, ni Magicienne. Presque tout le chapitre est un faisceau de puérilités semblables; & Pline les débite avec la meilleure foi du monde. J'en remarque ailleurs quelques-unes.

" Ce qui m'étonne sur-tout, c'est que Sopho- » cle, ce Poëte si grave dans son tragique, & » d'ailleurs fort distingué pendant sa vie, puis- » qu'il eut part aux affaires d'Athènes sa patrie, » & qu'il en commanda l'armée; ce qui m'é- » tonne, dis-je, c'est qu'il ait écrit qu'au-delà » des Indes l'ambre vient des larmes que répan- » dent les oiseaux de Méléagre, (les Pintades) » lorsqu'ils le pleurent. Qui ne seroit surpris

(*m*) Inveniuntur & vermiculi, qui adalligati collo continent partum. Detrahuntur autem sub partu: alias eniti non patiuntur. Cavendum etiam ne in terra ponantur. Lib. 30. c. 12.

„ qu'un tel homme ait écrit cette fable, ou qu'il „ ait eſpéré de la perſuader à d'autres? Quel „ enfant, quelque ignorant qu'il puiſſe être, „ croira que des oiſeaux verſent, par année, „ une aſſez grande abondance de larmes, & „ qu'ils aillent pleurer aux Indes Méléagre qui „ mourut en Grece? Quoi donc? d'autres Poë- „ tes ne produiſent-ils pas auſſi beaucoup de „ fables? Mais c'eſt trop ſe moquer des gens „ que d'en dire ſérieuſement ſur un objet qu'on „ peut voir tous les jours, & où il eſt ſi facile „ de confondre le menſonge. C'eſt montrer „ pour les hommes un ſouverain mépris, & „ c'eſt abuſer de la permiſſion de mentir impu- „ nément " (*n*).

(*n*) Super omnes eſt Sophocles tragicus poëta, quod equidem miror tantâ gravitate cothurni, & præterea vitæ famâ, aliàs principe loco genitus Athenis rebus geſtis, exercitu ducto. Hic ultra Indiam (ſuccinum) fieri dixit e lacrymis Meleagridum avium Meleagrum deflentium. Quod & credidiſſe eum, vel ſperaſſe aliis perſuaderi poſſe, quis non miretur? quamve pueritiam tam imperitam poſſe reperiri, quæ avium ploratus annuos credat, lacrymaſve tam grandes, avefque e Græciâ, ubi Meleager periit, ploratum iſſe in Indos? Quid ergo, non multa æquè fabuloſa produnt

Je ne ſais lequel eſt le plus repréhenſible, de celui qui fait un auſſi mauvais raiſonnement, ou de celui qui le réfute. Quoiqu'il en ſoit, Pline ayant bien voulu ſe charger du premier rôle, je me charge du ſecond. Quoi, un Poëte montre un ſouverain mépris pour les hommes, quand il leur préſente, à l'exemple de ſes confreres en Apollon, une fantaiſie poëtique. Quoi, *Eſchyle*, *Philoxene*, *Nicandre*, *Euripide*, *Satyrus auront dit les premiers que les ſœurs de Phaëton le pleurerent ſi amérement que, changées en peupliers, leurs larmes produiſirent l'ambre*; (même chapitre) ils n'en eſſuyeront pas de reproches, & Sophocle ſera traité d'impudent menteur, pour avoir bu, comme eux, les eaux du Pinde! J'en ſuis fâché, mais il n'y a pas là de ſens commun. D'ailleurs où eſt la vraiſemblance que Sophocle ait ſérieuſement, *ſeriò*, débité cette fable, qu'il y crut, & prétendit la faire croire à d'autres? L'importance & le ſérieux que Pline met à ſa repréhenſion eſt bien autrement repréhenſible.

---

poëtæ? Sed hoc eâ in re, quæ quotîdie inveniatur atque abundet, & hoc mendacium coarguat, ſeriò quemquam dixiſſe, ſumma hominum contemptio eſt, & intoleranda mendaciorum impunitas. l. 37. c. 2.

Et qu'ont à faire ici la gravité du cothurne de Sophocle, les diſtinctions qu'il eût dans ſon pays, & l'avantage d'avoir conduit une armée? Pline, malgré *la gravité* de ſon ſujet, malgré *les plus importantes charges*, *officiis maximis*, qu'il exerçoit dans l'empire, n'en écrit-il pas d'auſſi abſurdes pour le moins, & qu'il croit, & qu'il veut faire croire à d'autres? Ces raiſons qui ſont ſi fortes contre un Naturaliſte, ne doivent pas empêcher un Poëte d'écrire une fiction même abſurde; car ce n'eſt pas lui qu'on interrogera pour ſavoir la vérité. Quand Pline rapporte, l. 21, c. 10, le rêve de ceux qui croyoient que l'*hélénion* avoit été produit des larmes d'Hélene, il ne ſe gendarme pas contre cette fabuleuſe abſurdité, qui ne paroît pas forgée par un Poëte. Mais ſuppoſons qu'il ait dû frapper de toute ſa hauteur ſur le menſonge poëtique de Sophocle, nous allons voir ſur qui retombe le contre-coup.

" Les oiſeaux de Diomède étourdiſſent de leurs „ cris les étrangers; &, par un diſcernement „ qui tient du prodige, ils careſſent les Grecs „ ſeuls, comme étant ſes deſcendans. Chaque „ jour ils empliſſent d'eau leur bec & leurs plu-

» mes, & vont arroſer & purifier le temple de » ce héros. De là vient la fable des compagnons » de Diomède changés en ces oiſeaux" (o).

Le voilà ce contrecoup, & je ne crois pas qu'il ſoit équivoque. Il eſt à croire qu'au livre dix, Pline avoit moins d'humeur contre les fables qu'il n'en avoit en écrivant le trente-ſeptieme, qui pourtant n'en eſt pas dépourvu. Si on lui eût fait appercevoir combien de menſonges, de faux jugemens, de traits d'ignorance & de fables défigurent ſon ouvrage, il eût été bien autrement ſurpris qu'il ne l'eſt de ce que Sophocle lui raconte des oiſeaux de Méléagre.

Si on lui eût dit: Vous, Naturaliſte, qui nous contez le menſonge puérile des oiſeaux de Diomède, qui ne le cédent guere à ceux de Méléagre, pourquoi ne voulez-vous pas qu'un Poëte uſe du privilege de l'art, & pourquoi les eaux Caſtaliennes ne lui monteroient-elles pas au cerveau comme à un autre? Effacez, croyez-

(o) Advenas barbaros clangore infeſtant, (aves Diomedes) Græcis tantùm adulantur, miro diſcrimine, velut generi Diomedis hoc tribuentes: ædemque eam quotidie pleno gutture madentibus pennis perluunt atque purificant: unde origo fabulæ, Diomedis ſocios in earum effigies mutatos. l. 10. c. 44.

moi, ce nombre exceſſif d'abſurdités qui en feront tant dire à d'autres. Je ne ſais pas ce que Pline eût répondu de bon à cet avertiſſement, ſi on y eût joint la démonſtration. Au ſurplus, les Héros étoient en poſſeſſion d'avoir après leur mort des oiſeaux pleureurs. Memnon n'en avoit-il pas comme un autre, leſquels, à un jour fixé, venoient balayer & arroſer fort proprement ſon tombeau ? Voyez Pauſanias, l. 10, c. 31. Elien, en différens endroits, vous contera pareillement des choſes curieuſes des oiſeaux & des chiens qui dans les temples diſtinguoient ainſi les Grecs des barbares.

" Les oiſeaux nommés Séleucides, viennent „ détruire les ſauterelles qui dévaſtent les moiſ„ ſons du Mont Caſſius : c'eſt Jupiter qui les „ accorde aux prieres des habitans " (*p*).

Voilà Pline qui ne croit qu'à Jupiter planette, & qui dit que Jupiter le Dieu exauce des prieres. Pour les oiſeaux Séleucides, ils ne ſont point fabuleux, ainſi que quelques Ecrivains

---

(*p*) Seleucides aves vocantur, quarum adventum ab Jove precibus impetrant Caſii montis incolæ, fruges eorum Locuſtis vaſtantibus. l. 10. c. 27.

l'ont dit. Ces oiſeaux ſont le merle, ou plutôt l'étourneau couleur de roſe; ils ſont communs en Orient, dans les déſerts de Crimée, d'Aſtracan & de Sibérie, où on les voit ſuivre les volées de ſauterelles paſſageres, Jupiter les y envoye encore chaque année.

" Les Eléens accablés des mouches, qui leur „ cauſent la peſte, n'ont pas plutôt appaiſé le „ Dieu Myiagros par des ſacrifices, qu'elles „ meurent toutes " (*q*).

Voilà encore notre Athée qui parle d'appaiſer un Dieu: mais voyons le paſſage ſuivant.

" Aucun animal n'eſt réputé moins docile que „ la mouche, & ne paſſe pour avoir moins d'in„ telligence, d'où il eſt encore plus étonnant „ qu'à Olympie, lorſque dans les jeux ſacrés „ on a immolé un taureau au Dieu que les „ Grecs appellent Myïodès, on voit les mou„ ches ſortir par nuées du territoire " (*r*).

(*q*) Elei Myiagron Deum, muſcarum multitudine peſtilentiam afferente: quæ protinus intereunt, quam litatum eſt illi Deo. l. 10. c. 28.

(*r*) Nullum animal minùs docile exiſtimatur, minoriſve intellectus: eo mirabilius eſt, Olympiæ ſacro certamine, nubes earum, immolato tauro, Deo quem Myïoden vocant, extrà territorium id abire. l. 29. c. 6.

Si notre Naturaliſte eût connu les bons ouvrages modernes ſur les inſectes, particuliérement celui de Reaumur, il les auroit auſſi compilés, & je vous réponds qu'il n'eût pas dit que les mouches ont de tous les animaux le moins d'intelligence; mais paſſons cela. Quoique Pline ait auſſi peu de foi au Dieu Myïagros & au Dieu Myïodès qu'au Dieu Jupiter, il n'en fait pas moins une forte invective au commencement du 30e. livre contre les diſeurs de pareilles ſornettes. Il en rapporte même pluſieurs ſelon ſa coutume, & les déſapprouve, quoiqu'elles ne ſoient pas plus abſurdes que celles qu'il adopte, ni très-aſſurément que ces trois dernieres.

" Entre les bipédes l'homme ſeul produit un
» animal vivant, auſſi eſt-il le ſeul qui ſe re-
» pente de ſa premiere jouiſſance: c'eſt aſſuré-
» ment le triſte préſage d'une vie que dès l'o-
» rigine accompagne le repentir " (*s*).

Que cela eſt beau! que cela eſt utile! que cela eſt philoſophique & vrai! Il faut *aſſuré-*

(*s*) Bipedum ſolus homo animal gignit. Homini tantùm primi coïtûs pœnitentia, augurium ſcilicet vitæ a pœnitendâ origine. l. 10. c. 63.

ment que les choſes ſoient bien changées, puiſque nous n'avons plus lieu de faire de pareilles obſervations. Les Tſchouktskoi, peuples qui habitent les bords de la mer de Tartarie, & qui ne ſont pas encore baptiſés, ſe moqueroient du préſage de Pline. Dès l'âge de quatre à cinq ans les meres ont chez eux une attention réiterée de préparer à leurs filles un moyen aſſez commode pour qu'aucun homme, ni elles, n'aient ſujet de s'en repentir. Quand on les marie, l'épouſée, après le barbare préliminaire des noces, dit à l'épouſeur : *je vais avec toi, je ſuis bien ouverte*..... Mais voyez comment Pline a l'art de ſe contredire. Il dit (l. 28, c. 4.) avec Hippocrate & Celſe, que le premier coït délivre les filles & les garçons de pluſieurs ſortes de maladies. *Multa genera morborum primo coïtu ſolvuntur*. A laquelle des deux opinions croyoit-il ? A la premiere quand il copioit Ariſtote ; à la ſeconde en copiant Hippocrate & Celſe.

Quintilien nous a laiſſé deux traits de caractere, curieux en ce qu'ils peignent la légereté de Pline, quelque ſoin qu'il prit à travailler ſes ouvrages. J'ignore ſi beaucoup de perſonnes y ont fait attention : le livre d'où ils ſont extraits eſt perdu.

" Je ne comprends pas comment dans un

„ livre ſoigné preſque à l'excès, Pline, ce ſa-
„ vant homme, a pu dire que Cicéron laiſſoit
„ tomber ſa robe, afin de cacher les varices de
„ ſes jambes : tandis qu'on voit, par les ſtatues
„ faites depuis Cicéron, que c'étoit l'uſage". (Cela feroit croire en paſſant que Pline devint connoiſſeur en ſculpture, ſans avoir trop regardé les ſtatues. Continuons d'écouter Quintilien.) " J'admire auſſi Pline quand il veut
„ que l'Orateur s'eſſuye la ſueur du front, mais
„ ſans déranger ſes cheveux, & que peu après
„ il condamne ce ſoin avec la force & la ſévé-
„ rité convenables". (*Inſt. Orat.* l. II, c. 3.) Que feroit-ce donc, ſi Quintilien eût auſſi ſcrupuleuſement examiné l'*Hiſtoria naturalis ?*

Ce ne ſont là, dira-t-on, que de petits griefs, & qui n'empêchent pas que d'ailleurs un Ecrivain ne ſoit recommandable. Ariſtote, qui l'eſt aſſurément, a des contradictions bien auſſi fortes. En voici quelques-unes que Gaſſendi a remarquées. *Les planettes ſont plus proches de nous que le ſoleil.—Le ſoleil eſt plus proche de nous que les planettes. Les élémens ne ſont point éternels.—Le monde eſt éternel, & les élémens en ſont partie. Une vapeur eſt un corps humide & froid.—Une vapeur eſt un corps humide & chaud. La Nature fait tout parfaitement bien.—La Na-*

ture fait plus du mal que de bien. Ariſtote en eſt-il moins un grand Naturaliſte?

C'eſt-ainſi qu'on s'abuſeroit, ou qu'on voudroit abuſer les autres. De ce qu'Agéſilas étoit boiteux, il ne s'enſuit pas que tous les boiteux de Sparte fuſſent des Agéſilas. Si avec cela ils étoient manchots & fort ſouvent diſeurs de fariboles, il y auroit encore moins de reſſemblance. Ils auroient beau citer Agéſilas, on leur diroit; vous n'êtes pas pour cela des Agéſilas. A l'application, & l'on verra le ſophiſme groſſier, qui, des reſſemblances partielles, conclut aux qualités générales. Ce n'eſt pas qu'Agéſilas & Ariſtote aient été ſans pluſieurs défauts: mais eſt-ce imiter les gens que de cracher comme eux?

Si vous voulez ſavoir ce qu'on a pu dire d'abſurdités ſur le poiſſon appellé *echeneïs* par les Grecs, *remora* par les Latins, & *ſucet* ou *arrête-nef* par les François, liſez le premier chapitre du 31e. livre de Pline: il en parle auſſi dans le chap. 25 du liv. 9e. & ailleurs. L'enſemble de ce qu'il en dit eſt une démonſtration de ſa crédulité légere, ſur un fait qu'il étale d'autant plus hardiment qu'il en eſt plus mal inſtruit.

Selon lui, ce petit poiſſon arrête un vaiſſeau tout en ſe jouant, quelque vent qu'il faſſe,

quelque tempête qu'il y ait, quelque force de rames & de voiles qu'on emploie. Il eſt d'une ſi grande force que par ſa ſeule adhérence au vaiſſeau, il donne un frein à l'impétuoſité la plus fougueuſe, aux efforts les plus puiſſans de la Nature, qui renverſent tous les ouvrages humains; il fait enfin ce que les cables & les ancres les plus peſants ne pourroient jamais opérer. Hélas! vanité humaine! *heu vanitas humana!* un chétif & tout petit poiſſon d'un demi pied de longueur, arrête la plus formidable armée navale! Il arrêta le vaiſſeau de Marc-Antoine à la bataille d'Actium; il arrêta celui de Caligula, malgré les efforts de quatre cents rameurs; il en arrêta beaucoup d'autres. Ceux qui le virent alors; car on plongea pour le trouver, & ceux qui l'ont vu depuis, diſent qu'il eſt fait comme une grande limace. Comment oſerions-nous douter du pouvoir de la Nature à placer des vertus ſurprenantes dans ſes productions, après l'exemple de ce petit poiſſon qui arrête un puiſſant navire? Pour Ariſtote, il croit que l'écheneïs a des pieds ſemblables à des nageoires ſur leſquels il ſe poſe: *pedes cum habere arbitratur Ariſtoteles, ita poſita pinnarum ſimilitudine*, l. 9, c. 25. Voilà en ſubſtance la vaine déclamation ſur la reme-

re, que Pline convient de n'avoir pas vu. Beaucoup moins verbeux que Pline, Elien croit auſſi la fable de cette remore.

Voyons d'abord s'il eſt vrai qu'Ariſtote ait cru que ce poiſſon ait des pieds. Il dit: *C'eſt par erreur que quelques-uns ont écrit que l'écheneïs a des pieds; certainement il n'en a point. Mais parce que ſes nageoires en ont l'apparence, il ſemble poſer ſur des pieds* (*t*).

L'écheneïs a deux nageoires à côté de la tête, deux ſous la gorge, & dont la naiſſance eſt entre les deux ouies, & un peu plus bas; un aileron dorſal, un ventral, & les deux qui forment la queue, le tout à peu près comme pluſieurs poiſſons les plus communs. La maniere dont celui-ci eſt armé d'un rang de dents, ſoutenues de plus petites, & même juſqu'aux imperceptibles, ſur la hauteur de cinq ou ſix rangs, eſt fort curieuſe. Le deſſus de ſa tête applatie eſt auſſi armé d'un organe dont la forme & l'arrangement tranſverſal reſſemble aux feuilles

(*t*) *Non defuere qui falſo ei pedes adſcripſerint, decepti pinnis quæ pedum præ ſe ferunt ſpeciem.* (Hiſt. anim. l. 2. cap. 17.) Je rapporte la traduction latine, parce qu'elle eſt exacte, & qu'elle ſera entendue de plus de lecteurs, que le Grec d'Ariſtote.

de la ſenſitive : on y remarque dix-ſept ſillons. Les éminences qui les ſéparent ſont garnies dans toute leur longueur de petits crochets ferrés & recourbés vers la queue. Tel eſt cet organe mobile qui ſert à l'animal pour s'attacher où bon lui ſemble, ſoit à des pieces de bois, ſoit à des gros poiſſons qu'il ne quitte pas même lorſqu'en les péchant on les tire de l'eau. Pluſieurs remores ſont ainſi venues avec des *goulus* qu'elles n'arrêterent en aucune ſorte.

Ce poiſſon eſt bien décrit dans le dictionnaire de M. Valmont de Bomare, édition de 1780; dans les précédentes il eſt inexact & ſinguliérement fautif : on y prend le deſſus de la tête pour le deſſous. Dans l'édition de 1780 M. de Bomare dit : *La configuration particuliere de la tête de ce poiſſon induit facilement en erreur ſur la poſition des parties qu'il importe de connoître.* Cependant il ſemble que les yeux placés au-deſſus de la gueule, & l'anus placé ſous le ventre, devroient prévenir l'erreur. La machoire inférieure eſt plus longue que la ſupérieure. Il a deux très-petits orifices naſals à chaque côté de la machoire ſupérieure, & plus proche du coin de la bouche que de l'œil, lequel eſt auſſi tout près du deſſus de la tête ; ce poiſſon n'a pas d'écailles ; ſa couleur eſt brun cendré.

Je

Je crois qu'au lieu d'une exclamation lugubre sur la foiblesse & la vanité humaine, à propos d'un fait imaginaire, Pline auroit dû se procurer une remore. Je ne l'ai pas sans doute décrite en Naturaliste; mais ce que j'en dis est d'après l'objet naturel que les Anciens connoissoient, c'est-à-dire, la remore de la Méditerranée; j'en ai aussi une autre de deux pieds de long; c'est la remore d'Amérique. Sa forme est semblable à celle de la premiere; sa couleur est blanchâtre, & le nombre des sillons transversals de sa tête est de vingt-trois. C'est au surplus un bonheur que, depuis plusieurs siecles, la remore n'ait plus cette méchante fantaisie d'arrêter les vaisseaux, & qu'elle ne s'adresse pas même à la moindre chaloupe: chacune va du moins selon le vent, quand il est bon.

Je trouve une description de la remore dans le XIe. tome des Arts & Métiers, article 6, édition de Neufchatel. On y dit: *le dessin a été fait sur le poisson même.* S'il faut s'en rapporter à la gravure insérée dans ce volume, il paroît, au contraire, que le dessin n'a pas été fait *sur* le poisson même; car, sans parler du reste, l'organe sillonné de la tête est représenté non seulement à contre sens, mais en général d'une figure qui n'a aucun rapport à l'objet naturel,

qui pourtant méritoit quelque attention. Les Ecrivains, dit-on, doivent répondre de leurs Graveurs, ſur-tout quand il s'agit de figurer un objet d'hiſtoire naturelle.

" Avec quel ſilence, quelle légereté les chats „ ſe gliſſent pour attraper les oiſeaux! avec „ quelle fineſſe ils épient les ſouris! avec quelle „ adreſſe ils les prennent! Comme ils ſavent „ que l'odeur de leurs excrémens les trahit, ils „ les couvrent de terre " (*u*).

L'objet de Pline eſt d'enſeigner que les chats couvrent leurs excrémens, afin que les oiſeaux & les ſouris qu'ils guettent, ne les ſentant point, ſe laiſſent plus facilement attraper. Je ſuis loin de nier l'intelligence & les ruſes combinées de certains animaux; elles ſont quelquefois ſurprenantes. Mais ſi on eût dit à Pline: le chat dépoſe-t-il ſes excrémens à l'endroit & à l'inſtant où il guette un oiſeau ou une ſouris? qu'auroit-il répondu? Si on eût ajouté, vous dites ailleurs qu'il y a des animaux naturellement ſa-

---

(*u*) Feles quidem quo ſilentio, quàm levibus veſtigiis obrepunt avibus! quàm occultè ſpeculatæ in muſculos exſiliunt! Excrementa ſua effoſſâ obruunt terrâ, intelligentes odorem illum indicem ſui eſſe. l. 10. c. 73.

les, & d'autres naturellement propres; ne ſe pourroit-il pas que les chats fuſſent du nombre de ces derniers? qu'auroit-il répondu? Enfin, ſi on lui eût repréſenté que beaucoup d'animaux très-puants, & plus chaſſeurs que le chat, ne prennent pas la précaution du chat; & que ſi une cauſe eſt ſimple, ſi elle eſt connue, c'eſt battre la campagne que d'en chercher d'autres qui offrent des contradictions, ne l'auroit-on pas embarraſſé? Pline ne connoiſſoit pas aſſez bien les chats; il ne leur avoit pas vu couvrir auſſi les excrémens d'autres animaux, & même leurs propres alimens, quand ils leur déplaiſent, ou qu'ils n'ont plus faim. On voit par cet article, & par quantité d'autres, que Pline étoit né avec trop peu d'aptitude à l'obſervation. Liſez ce qui ſuit.

" On a remarqué que ſi on porte un cœur „ de vautour, on eſt non ſeulement garanti „ de l'attaque des ſerpens, mais auſſi des bê„ tes féroces, des voleurs & de la colere des „ Rois " (x).

(x) Adnotatum.... Cor ejus (vulturis) alitis habentes, tutos eſſe ab impetu non ſolùm ſerpentium, ſed etiam ferarum, latronumque & regum irâ. L. 29. c. 4.

Celui-ci eſt d'un genre ſi particulier, qu'on a de la peine à croire que Pline y ajoutât foi. Cependant ce qui précéde & ce qui ſuit dans ce chapitre, ne laiſſe aucun doute ſur ce qu'il en penſoit: ajoutez qu'ailleurs il affirme de ſemblables abſurdités. Ce ſont en partie toutes ces billeveſées répandues çà & là, qui font dire que Pline eſt difficile à entendre. La prévention cherche à ſauver des ridicules à cet Auteur: ſollicitude inquiéte & délicate qui ne devroit être que le partage de l'amitié. Quoiqu'un livre ſoit fait depuis 1700 ans, les préjugés qu'il renferme en ſont-ils plus reſpectables? Sans doute on doit craindre d'ajouter aux erreurs dont il eſt rempli, & de l'entendre mal; mais ce reſpect religieux ne doit pas être puſillanime; il ne faut pas juſtifier ce qui ne peut l'être, acquieſcer à ce que le bon ſens rejette, adopter ce qui n'a de raiſon pour l'être que ſon ancienneté: la vérité, l'erreur n'ont point d'âge qui ajoute au reſpect ou à la juſtice qu'on leur doit. L'éducation nous imprime une ſorte de ſoumiſſion religieuſe pour les Auteurs de l'antiquité: elle jette un voile ſur leurs fautes, & c'eſt ſouvent aux dépens de notre raiſon & de nos connoiſſances. Ils étoient avant nous, ils ont dû ſe tromper plus que nous; il eſt juſte

de leur pardonner: il faut oſer les juger, & permettre qu'on les juge. On ne s'égorge plus pour Ariſtote; mais n'avons-nous pas juſqu'à ce jour des gens qui inſultent ceux qui leur montrent Pline comme il eſt, & qui même cherchent à leur rendre de mauvais offices; *ipſo facto?*

" En Scythie le *tarandus* (le renne) change „ de couleurs; ce qui n'arrive pas aux autres „ animaux couverts de poil..... Il prend la cou„ leur des arbres, des arbriſſeaux, des fleurs, „ & de tous les endroits où il ſe cache, quand „ il a peur; c'eſt pourquoi on le prend rare„ ment" (*y*).

Cette billeveſée eſt complette. Pline écrit du renne & en juge comme d'une infinité d'autres choſes au ſujet deſquelles il recueille des menſonges ou des vérités, ſans diſtinction & ſans critique. On ſait que les rennes ſe prennent & s'apprivoiſent aiſément, qu'ils ne changent

---

(*y*) Mutat colores & Scytarum tarandus, nec aliud ex iis quæ pilo veſtiuntur.... Colorem omnium arborum, fruticum, florumque reddit, in quibus latet, metuens, ideo rarò capitur. l. 8. c. 34.

pas de couleur quand ils ont peur, & que seulement ils deviennent blancs l'hiver.

Je parierois que ces arbres, ces arbrisseaux, ces fleurs ne sont autre chose que de la neige. Les Auteurs que Pline copioit, & qui, peut-être, n'avoient jamais vu de rennes chez les Scythes, se sont laissé tromper, ou par leur imagination, ou par des mensonges qui masquoient la vérité que je crois connoître & vais dire; car j'ai vu quelques rennes en Russie. Ces animaux, qui sont blancs en hiver, ne se distinguent pas facilement, quand ils se tiennent au milieu des neiges. Leur bois, garni d'un duvet blanc, peut être pris pour des branches d'arbustes, quand ils se rassemblent en troupeaux. Le fait est naturel & certain. Mais Pline préféroit une idée amphigourique à la vérité, qui, avec la plus légere information, se fut présentée au bout de sa plume, comme elle est au bout de la mienne. Il se trompe aussi quand il dit que le renne seul change de couleur. Il ne savoit pas qu'en Russie les écureuils & les lievres changent aussi de couleur tous les hivers: le premier devient gris, l'autre blanc. Une ignorance de cette espece n'est pas à beaucoup près aussi répréhensible qu'une sottise de la force du renne qui prend telle ou telle couleur; car

en Italie Pline ne voyoit pas de ces animaux. Il dit auſſi que les rennes ſont gros comme un bœuf, *tarando magnitudo quæ bovi:* ils ſont, du moins comme je les ai vus, de la groſſeur d'un moyen cerf.

" L'œil droit d'un ſerpent lié ſur ſoi, guérit " les fluxions des yeux, pourvu qu'on laiſſe " aller le ſerpent vivant" (z).

S'il ne tenoit qu'à cela pour guérir certains yeux, il y a longtems qu'ils auroient vu Pline comme il eſt. Le ſérieux ſeroit ici bien déplacé. Le livre 29 eſt ſi plein de recettes pareilles qu'il ſeroit trop ennuyeux pour le lecteur & pour moi de les tranſcrire. Pline tour à tour ſe moque de leur vertu, puis y croit, en donne une grande partie comme certaine, & pluſieurs comme pouvant être éprouvées. Voilà ſa Phyſique.

" Il eſt inutile de décrire le *phyteuma*, vu

(z) Serpentis oculum dextrum adalligatum contra epiphoras prodeſſe, ſi ſerpens viva dimittatur. l. 29. c. 6.

„ que ſon uſage ne ſert qu'à exciter à l'a-
„ mour" (*a*).

Plaiſant ſcrupule, quand on en décrit tant d'autres, & qu'on les indique avec la doſe pour le même uſage. Il ne falloit donc pas nommer le phyteuma, parce que chacun peut ſavoir que c'eſt une eſpece de réſéda, mais qui n'avance pas plus en amour qu'une quantité d'autres moyens que Pline donne *ipſo facto*. Le réſéda eſt en général adouciſſant, &, comme Pline le dit ailleurs lui-même, il diſſipe les inflammations. Celui, nommé phyteuma par Dioſcoride & par ſon copiſte Pline, eſt, ſelon M. Linneus, la plus commune eſpece, le *reſeda vulgaris*: mauvais ſpécifique pour exciter à l'amour. Mais voyez, je vous prie, le raiſonnement de Pline: *Je ne veux pas décrire une plante, mais je la nomme. Son uſage peut devenir contraire aux mœurs, à l'honnêteté, à la ſanté; j'en avertis ceux qui pourroient l'ignorer; ainſi, par mes ſoins, chacun eſt en état de faire avec cette plante tout le mal qu'il pourra, ſi je ne me trompe.* Faut-

(*a*) Phyteuma quale ſit, deſcribere ſupervacuum habeo, cùm ſit uſus ejus tantùm ad amatoria. l. 27. c. 12.

il donc en conclure que Pline étoit bête ou méchant ? Non assurément : mais que plus il s'égare avec facilité, & plus ses écarts sont propres à jetter d'autres hommes dans l'erreur.

" Le fils de Créſus parla dès le berceau, à ſix „ mois : ce fut un prodige qui annonçoit la „ ruine totale du royaume (*b*) ".

Un enfant qui parle à ſix mois, annonce infailliblement la ruine d'un royaume. Cependant ne pourroit-on pas croire que les armes puiſſantes & victorieuſes de Cyrus, en étoient une prophétie plus claire & plus certaine encore ? Mais dira-t-on, ces ſortes de prodiges & de miracles, dont Pline eſt ſi peu économe, Tite-Live ne les rapporte-t-il pas auſſi dans ſon hiſtoire ? *Julius Obſequens* n'en a-t-il pas compoſé un petit faiſceau bien curieux, bien ridicule, ſous le titre *De Prodigiis ?* Tite-Live à qui on l'a déja reproché, n'étant pas Naturaliſte, eſt bien moins répréhenſible que Pline : encore l'eſt-il beaucoup. Pour *Obſequens*, que ſavons-nous ſi vers la fin

---

(*b*) Semeſtris locutus eſt Crœſi filius in crepundiis : quo prodigio totum id concidit regnum. l. 11. c. 51.

du quatrieme ſiecle, il n'étoit pas, ſous l'apparence de la ſuperſtition, un homme ſenſé qui raſſembloit toutes ces puérilités, qui les dégageoit, les ſéparoit du corps ſéduiſant de l'hiſtoire, afin d'en faire mieux ſentir l'abſurdité? Mais il ne l'a pas dit. — C'eſt peut-être qu'il avoit ſes raiſons. Obſervez qu'il ne paroît aucun projet dans ſon faiſceau: c'eſt un aſſemblage ſec, nud, fait ſans approuver, ni rejetter quoique ce ſoit de ce qui le compoſe; je ne connois rien de plus froid. Si pourtant, on vouloit que ce *Julius* fut un ſuperſtitieux, je n'aurois aucun droit de le nier; mais je lui verrois d'illuſtres aſſociés.

" Il y eut au ſujet du laurier, des évenemens
„ mémorables concernant l'Empereur Auguſte.
„ Lorſque Livie Druſille qui après ſon mariage
„ eut le titre d'*Auguſta*, étoit promiſe à Céſar,
„ il arriva qu'étant aſſiſe, elle vit qu'une aigle
„ laiſſa tomber d'en haut dans ſon giron, une
„ poule très-blanche qu'elle ne bleſſa point.
„ Comme Livie conſidéroit cette poule avec
„ aſſurance, elle vit par ſurcroît de merveille,
„ qu'elle tenoit dans ſon bec un rameau de
„ laurier chargé de ſes baies. Les Aruſpices

„ ordonnerent de conſerver religieuſement l'oi-
„ ſeau & ſa race, ainſi que le rameau & ſes re-
„ jettons. Ce qui fut exécuté dans une maiſon
„ de campagne des Céſars, ſituée près du Tibre
„ à neuf milles environ de Rome, par la voie
„ Flaminia : cette maiſon en fut nommée la
„ *maiſon aux poules ;* & du rameau, il provint
„ une admirable forêt (*c*)".

Un Naturaliſte qui vient nous dire qu'un rameau de laurier produiſit une admirable forêt, que Suétone & Dion réduiſent à un arbre ſuffiſant pour fournir du laurier aux triomphes, ne montre-t-il pas ſon envie de groſſir le miracle? Un Philoſophe qui nous rapporte une ſupercherie de Druſille, faite de concert avec ſon

---

(*c*) Sunt & circa Divum Auguſtum eventa ejus digna memoratu. Namque Liviæ Druſillæ, quæ poſtea Auguſta matrimonii nomen accepit, cùm pacta eſſet illa Cæſari, gallinam conſpicui candoris ſedenti aquila ex alto abjecit in gremium illæſam : intrepideque miranti acceſſit miraculum, quoniam teneret roſtro laureum ramum onuſtum ſuis baccis. Conſervari alitem & ſoboles juſſere aruſpices, ramumque eum ſeri, ac rite cuſtodiri. Quod factum eſt in villâ Cæſarum, fluvio Tiberi impoſitâ juxta nonum lapidem Flaminiâ viâ, quæ ob idvocatur Ad Gallinas : mireque ſilva provenit. l. 15. c. 30.

aruſpice, ne ſeroit-il pas auſſi bien un flatteur de cour, comme il eſt un agrégé au college des Augures? C'étoit une maitreſſe femme que cette Livie Druſille, & qui avoit l'art de mener ſon mari. Pline qui devoit le ſavoir beaucoup mieux que nous, s'abaiſſe à célebrer & à déguiſer un tour de femme qui, ſeulement fiancée, prépare déja les voies pour regner ſur ſon futur, autrement que par ſa beauté. Dans un chapitre ſérieux, où l'on traite en Naturaliſte de treize eſpeces de lauriers, doit-on gâter ſon ſujet par un prétendu miracle de cour?

Mais Suétone & Dion rapportent le même fait? ſans-doute. Cependant vous n'en inferez pas que les Dieux ayent envoyé l'aigle, la poule & le rameau de laurier, pour annoncer plutôt à Livie qu'à Auguſte la gloire de l'Empire & l'abondance qui devoit y regner; car les Dieux devoient ſe croire aſſez grands Seigneurs, pour adreſſer leur meſſage à l'Empereur lui-même. D'ailleurs, une poule qui ſe trouve tout à propos avec un rameau de laurier dans le bec, lors qu'une aigle vient l'enlever, & qui le garde, eſt, comme dit Pline, un évenement digne d'être rapporté. C'eſt pourtant dommage que l'enſemble de ce petit conte ſoit ſi clair qu'un enfant comprendroit la ſupercherie. Tous les

hiſtoriens réunis ne vous feroient pas croire que les deux tours de Notre-Dame ſe prirent un beau jour par la main, & qu'elles ſe mirent à danſer le rigodon: l'un n'eſt guere plus abſurde que l'autre.

Que faut-il donc conclure, ſinon que Pline qui, en ſa qualité de Philoſophe & de Naturaliſte, devoit être plus reſervé, plus ſage que les Hiſtoriens, eſt bien plus répréhenſible qu'eux, de s'en tenir à des bruits populaires, qui arrangent toujours mal ce qu'ils répandent comme merveilleux. Car après tout, j'aime mieux voir Pline coupable d'une faute qui lui eſt familiere, que d'aſſurer qu'il ſoit un lâche adulateur de cour: faute que je ne lui vois commettre qu'une ou deux fois pour Veſpaſien. Malheureuſement pour la candeur de Pline, le monſtre de Domitien y eſt compris dans ces paroles: *cum liberis ſuis*, & nous devons en être indignés. Voy. l. 2. c. 7.

« Entre les productions de la terre, les lau-
» riers ne ſont jamais frappés de la foudre....
» Les tentes faites de peaux de veaux marins en
» préſervent; parce que cet animal eſt le ſeul

„ entre ceux de la mer, qui n'en ſoit pas „ frappé (*d*)".

Si l'on demande où Pline a recueilli de telles inſtructions, l'expérience répondra que ce n'eſt pas dans la nature, mais dans les Ecrits qu'il compile, dans les dictons populaires, dans ſon inexpérience, dans ſa crédulité. Ces ſources abondantes lui ont fourni les écarts qui défigurent ſi fréquemment ſon ouvrage. Quand le veau marin ſauroit prévoir la foudre & s'en garantir, ſa peau quand il eſt mort, en pourroit-elle faire autant?

"Dans la même contrée, (le Pont) eſt le „ port d'Amycus célebre par le roi Bébrix, qui „ y fut tué. Depuis le jour de ſa mort, un „ laurier couvre ſon tombeau; on le nomme „ le laurier fou; parce que ſi on en arrache une „ branche & qu'on la porte ſur un navire, il s'y „ éleve des querelles qui durent juſqu'à ce qu'on „ l'en ait rejettée (*e*)".

(*d*) Ex iis, quæ terrâ gignuntur, lauri fruticem non icit.... aut tabernacula e pellibus belluarum, quas vitulos appellant: quoniam hoc ſolum animal ex marinis non percutiat. l. 2. c. 55.

(*e*) In eodem tractu (Ponto) portus Amyci eſt

Et c'eſt un Naturaliſte qui écrit ainſi du laurier! Et l'on dira; voilà comme il faut être phyſicien! Une vieille ſottiſe fondée ſur une vieille fable datée de Caſtor & Pollux, figurera dans une hiſtoire naturelle, & nous ne hauſſerions pas les épaules! Ce ſeroit un peu trop nous aſſervir à de pitoyables chimeres.

« Quand un âne en voit mourir un autre, il » meurt auſſi très-promptement (*f*) ».

Des commentateurs ont trouvé cette idée ſi abſurde, qu'ils ont cru devoir corriger, par *aſino meïente viſo*, contre l'unanimité des manuſcrits. Un ſeul dit *viſu* pour *viſo*; de ſorte que ſelon lui, quand un âne en voit mourir un autre, il perd auſſi-tôt la vue; & ſelon des commentateurs, quand un âne en voit piſſer un autre, il piſſe auſſi très-promptement. Devinez ſi vous pouvez, laquelle de ces trois bonnes choſes Pline a écrite. Le manuſcrit de

---

Bebryce rege interfecto clarus. Ejus tumulus a ſupremo die lauro tegitur, quam inſanam vocant: quoniam ſi quid ex eâ decerptum inferatur navibus, jurgia fiant, donec abjiciatur. l. 16. c. 44.

(*f*) Aſino moriente viſo, celerime id genus deficit. l. 8. c. 43.

Pétersbourg eſt conforme à l'édition d'Hardouin que je rapporte.

Sans doute qu'il y a dans les Auteurs anciens, des interpolations, des corruptions, des ſubſtitutions de mots, & l'on ſait les différentes cauſes de ces déſordres. Mais n'abuſeroit-on pas auſſi trop ſouvent d'une poſſibilité qui n'a pas toujours ſon effet? Il eſt facile d'enlever à un Ecrivain tous les défauts qu'on voudra, pourvu qu'on diſe: le texte eſt ici corrompu, voilà une interpolation, ceci eſt une faute de copiſte, il faudroit lire *meïente* pour *moriente*, *viſu* pour *viſo*, ainſi du reſte. A ce compte un Ecrivain dira toujours ce qui conviendra au premier raccommodeur de texte. J'oſe croire cependant, qu'avec tous les ſoins qu'on s'efforceroit de prendre, & l'on en a déja beaucoup pris, on n'ôtera jamais à Pline, le caractere qu'il a, & qu'on lui voit dans ce recueil. S'il en a un autre, c'eſt qu'on en a deux, quelquefois plus. Vous verrez tout à la fin, ce que penſoit de notre Auteur, un des plus grands génies.

Je ne crois pas d'ailleurs, qu'il ſoit plus permis de changer le texte d'un Auteur en le citant, qu'il ne l'eſt en le commentant. Mais l'obſervation que je vais faire, doit être bien moins regardée comme un reproche, que comme

une

une remarque ſimple occaſionnée par mon ſujet, & que la ſaine critique peut toujours ſe permettre.

On lit dans les queſtions ſur l'Encyclopédie, article *adultere : Pline le Naturaliſte dit*, Coccix ora ſubdit in nidis alienis; ita plerique alienas uxores faciunt matres. *Le coucou dépoſe ſes œufs dans le nid des autres oiſeaux; ainſi force Romains rendent meres les femmes de leurs amis.* L'auteur célebre de cette citation, après avoir indiqué le Livre 10, chapitre 9, dit; *la comparaiſon n'eſt pas trop juſte..... le cocu, ſuivant la bonne grammaire, devroit être le galant; & c'eſt le mari.*

Cela eſt vrai, mais Pline n'y ſauroit que faire, puis qu'il dit ſimplement & ſans aucune comparaiſon; *ſemperque parit (coccyx) in alienis nidis.* l. 10. c. 9. *le coucou pond toujours dans le nid des autres oiſeaux.* Remarquons d'ailleurs qu'ici Pline ne penſe pas, il ne fait que traduire Ariſtote; c'eſt pourquoi il laiſſe dans ſon latin, le mot grec *coccyx*: autrement il auroit dit *cuculus*, comme à trois ou quatre autres endroits, où il nomme cet oiſeau ſans traduire perſonne. Au ſurplus, je ne mets cette hardieſſe de M. de Voltaire, que ſur la liſte des *menſonges imprimés.*

" Si on tient ſeulement de la menthe, elle „ empêche qu'on ne ſe faſſe des écorchures entre „ les jambes (*g*) ".

Huit ou dix autres ſecrets pareils que Pline donne ailleurs pour le même accident, doivent raſſurer ceux qui y ſont ſujets; à condition pourtant qu'ils procéderont à leur cure comme ce bon frere, qui ſavoit faire une ſoupe excellente avec un caillou, en y ajoutant du beurre, du ſel, des herbes & des racines.

" On rapporte ſur l'autorité d'auteurs célé- „ bres, que vingt cinq grains de trefle aquati- „ que que nous avons appellé *minyantes*, ſuffiſent „ pour contrepoiſon univerſel: beaucoup d'au- „ tres propriétés lui ſont attribuées. Mais l'au- „ torité du Poëte Sophocle, homme très-gra- „ ve qui aſſure que ce trefle eſt un poiſon, „ me paroît d'un plus grand poids, & me fait „ changer d'avis. Le médecin Simus dit auſſi „ que la décoction de ce trefle infuſé, brule

---

(*g*) Intertrigines quoque vel ſi teneatur (mentæ) tantùm, prohibet. l. 20. c. 14.

„ autant que ſi on l'appliquoit ſur une mor-
„ ſure de ſerpent (*b*) ".

Que diroit-on d'un Naturaliſte ou Botaniſte, qui parmi nous écriroit que malgré l'autorité des Auteurs célebres dans cette ſcience, il s'en rapporte à celle de Racine ou de Corneille, pour un médicament, & à celle d'un médecin dont le nom ſeroit à peine reſté dans les archives de la médecine? On diroit, ſi je ne me trompe, que ce botaniſte feroit là un raiſonnement tout à contreſens. On ajouteroit, que quand on s'engage à traiter ſérieuſement de l'hiſtoire naturelle, & qu'on veut être plus qu'un foible & indécis compilateur, on prend du treſle aquatique, on fait les expériences convenables, & l'on trouve que loin d'être un poiſon brûlant, ce treſle eſt ſeulement un puiſſant amer & diurétique.

(*b*) Præterea celebratis auctoribus, contra omnia venena pro antidoto ſufficere XXV. grana ejus, (trifolii) quod minyanthes ex eo appellavimus, tradi. Multa alia præterea in remediis ejus, adſcribi. Sed me contra ſententias eorum graviſſimi viri auctoritas movet. Sophocles enim Poëta venenatum id dicit. Simus quoque e medicis, decocti, aut contriti ſuccum infuſum corpori, eaſdem uredines facere, quas ſi percuſſis a ſerpente imponatur. l. 21. c. 21.

Les filles Ruſſes, dit-on, font un fréquent uſage de ſa décoction. N'oublions pas que l'autorité de Sophocle figure d'ailleurs bien plaiſamment, dans un Livre où Sophocle eſt traité d'*impudent menteur*, parce qu'il rapporte un menſonge poétique. Pline eſt-il bien ſûr que le Poëte ne mentoit pas encore ici?

« Les génévriers ne fleuriſſent point. Quel-
» ques-uns diſent, qu'il y en a de deux eſpeces,
» l'une qui fleurit & ne fructifie pas, l'autre
» qui ſans fleurir porte d'abord ſes baies, qui
» reſtent deux ans ſur l'arbre. Mais cela eſt
» faux: il n'en eſt aucun dont l'aſpect en tout
» tems, ne ſoit triſte & déſagréable. Il en eſt
» ainſi de beaucoup d'hommes, dont la fortune
» n'eſt jamais dans un état floriſſant (*i*) ».

C'eſt dommage que toutes les eſpeces de génévriers fleuriſſent; car le trait de morale eſt vrai, quoique trivial, & amené là ſans à propos.

(*i*) Nec juniperi florent. Quidam earum duo genera tradunt: alteram florere, nec ferre: quæ verò, non floreat, ferre protinus baccis naſcentibus, quæ biennio hæreant. Sed id falſum: omnibuſque iis dura facies ſemper. Sic & hominum multis fortuna ſine flore eſt. l. 16. c. 25.

C'eſt auſſi dommage que Pline ait mis dans ſon obſervation, *ſed id falſum*, *mais cela eſt faux*; car on auroit dit au téméraire qui cenſure le paſſage: ne voyez-vous pas que c'eſt l'opinion de quelqu'autre que Pline rapporte, comme il fait en mille endroits ſans en répondre? Mais Pline a diſſipé toute obſcurité; il nous montre qu'il n'a pas connu les génévriers, & qu'il contredit ſéchement ceux qui les connoiſſent mieux que lui. Ainſi nous pouvons dire, *habemus confitentem reum!* Il ne falloit pas contredire Théophraſte, quand il avoit raiſon. Il falloit ſe donner auſſi la peine de voir des génévriers, arbre commun dans toute l'Europe.

« J'ai appris une choſe merveilleuſe du palmier de Syagres & du phénix, auquel comme on penſe, on donna pour ce ſujet le nom du palmier: quand l'oiſeau meurt, l'arbre meurt auſſi & renaît de lui-même, comme cet oiſeau (*k*) ».

Que Pline au livre X, ait pû croire comme

(*k*) Mirumque de eâ accepimus, cum phœnice ave, quæ putatur ex hujus palmæ argumento nomen accepiſſe, iterum mori ac renaſci ex ſeipſâ. l. 13. c. 4.

pluſieurs Anciens, & même des Docteurs de l'Egliſe, la fable du phénix, il n'y auroit rien de ſurprenant. Qu'il ait dit au même endroit, que celui qu'on apporta dans la grande place à Rome, Claude étant Cenſeur, fut au jugement de tout le monde, regardé comme faux, c'eſt avouer ſeulement une impoſture particuliere, mais qui dans l'opinion de l'Hiſtorien, ne détruit pas l'exiſtence du ſujet. Il la détruit ſi peu qu'au livre 11, chap. 37., il dit que la huppe qui eſt ſur la tête du phénix, eſt un panache du milieu duquel s'en éleve un autre, *phœnici plumarum ſerie, e medio eo exeunte alio.*

Mais que Pline rapporte ſous le titre de *choſes étonnantes*, une abſurdité plus ridicule encore que la fable du phénix, n'eſt-ce pas avoir l'air d'y croire lui-même? Il ſavoit pourtant que le mot grec φοῖνιξ, eſt équivoque, & qu'il ſignifie *palmier*, *datte* & *phénix* : mais nous avons vu ailleurs que ſa ſcience ne le prémuniſſoit pas toujours contre une abſurdité. La mort & la réſurrection du phénix furent appliquées par l'imagination vive & menſongere des Grecs, à ce palmier de Syagre, qui, diſoit-on, mouroit & renaiſſoit auſſi, quand le phénix en faiſoit autant. On en fit le conte à Pline, il lui parut merveilleux, il le crut, l'é-

crivit; & c'eſt là de l'hiſtoire naturelle. Mais Pline, dit-on, écrit une infinité de choſes vraies. Cette propoſition eſt ambigue: voici ce qu'il faudroit dire. La Nature eſt aujourd'hui mieux connue qu'elle ne l'étoit au tems de Pline; ſans vous donner la peine d'étudier la Nature, copiez ce qu'on en a dit, comme a fait Pline, & votre hiſtoire naturelle vaudra infiniment mieux que la ſienne, ſi d'ailleurs vous ſavez bien écrire.

" On aſſure que ſi quelqu'un a la vue bleſſée
„ par le ſoleil, & qu'il cueille une des pre-
„ mieres fleurs de grenadier, avec le pouce
„ & le quatrieme doigt de la main gauche;
„ qu'il n'ait point de ceinture, ni rien de noué
„ ſur lui, aucun anneau, point de chauſſure,
„ & que ſans y toucher des autres doigts,
„ il ſe frotte légérement les yeux de cette fleur,
„ qu'à l'inſtant il l'avale ſans qu'elle touche ſes
„ dents, il n'aura pendant l'année aucune foi-
„ bleſſe d'yeux (*l*) ".

(*l*) Si quis unum (florem) ex his, (punici mali) ſolutus vinculo omni cinctûs & calceatûs, atque etiam anuli decerpſerit duobus digitis, pollice & quarto ſiniſtræ manûs, atque ita luſtratis levi tactu oculis, mox in os additum devoraverit, ne dente contingat, affirmatur nullam oculorum imbecillitatem paſſurus eo anno. l. 23. c. 6.

Quand un Ecrivain produit un pareil conte; qu'il le met au rang des *expériences admirables*; *miræ observationis multorum experimento*; qu'il l'annonce par un *affirmatur*; qu'il le fait ſuivre par d'autres recettes qui ne ſont pas extravagantes, ne donne-t-il pas lieu à quelques doutes ſur la réalité de ſa ſcience en phyſique & en médecine? Pline écrit au chapitre huit, du même livre: *on dit que ſi les buveurs prennent cinq amandes ameres, ils ne s'ennyvreront pas; & que ſi les renards après en avoir mangé, ne trouvent pas ſur le champ de l'eau, ils meurent.* Si ces deux recettes ne ſont pas vraies, au moins ne bleſſent-elles pas la vraiſemblance. Elles ſont cependant préſentées avec une plus foible recommandation, que ne l'eſt une fauſſeté des plus ridicules: *on dit* a moins de poids que *on affirme.* Au reſte, ſi Pline eût ajouté *ſed id falſum*, ces trois mots lui euſſent fait plus d'honneur ici, qu'à ſon article *génévriers.*

" Quoiqu'il n'y ait que dix parties, ou un
» peu plus dans notre viſage, entre mille hom-
» mes ils n'en exiſtent pas deux qui ſe reſſem-
» blent; & nul art, quelque recherche qu'il

» faſſe, ne peut varier un petit nombre de phy-
» ſionomies (*m*) ".

Ou je n'y entends rien, ou Pline dit là une grande abſurdité. Si des Artiſtes, ſoit Peintres, ſoit Statuaires, font les portraits de mille hommes qui ne ſe reſſemblent pas, il eſt certain que les mille portraits n'auront pas entre eux, plus de reſſemblance : nous ſuppoſons d'excellens Artiſtes. Encore un coup, ſi j'entends ce paſſage ſingulier, Pline avoit donc mal vu la quantité de portraits peints & ſculptés, qui étoit de ſon tems à Rome. Il auroit donc écrit de l'art, ſans preſque y rien voir par ſes yeux. Que ſignifie *ars nulla ?* je n'y vois d'autre ſens naturel que l'art de *portraire.*

Pline auroit-il fait une équivoque en fondant ſa comparaiſon du naturel avec l'art, ſur les ſtatues Grecques, où en effet la variété des caracteres de tête, n'eſt pas conſidérable? on ſait que pour la plûpart, elles ont un air de famille, les femmes ſur-tout. Il regnoit un beau ſtyle d'école, qui ſe tranſmettoit de ſtatue en

(*m*) Jam in facie vultuque noſtro, cùm ſint decem, aut paulo plura membra, nullas duas in tot millibus hominum indiſcretas effigies exſiſtere: quod ars nulla in paucis numero præſtet affectando. l. 7. c. 1.

ſtatue ; mais par les buſtes, les médailles & les pierres gravées qui nous reſtent, nous voyons qu'il n'en étoit pas ainſi des portraits, puiſqu'ils ſont très-variés.

Enfin, & c'eſt mon dernier mot, *ars* n'ayant pas un ſens reſtreint comme *artifex*, qui auroit donné moins de tort à Pline, cet Ecrivain me paroît ici pleinement convaincu d'erreur, & voici comment je crois devoir le prouver. J'accorde que certains Artiſtes n'aient pas autant que d'autres, le talent de varier leurs têtes ; *l'art*, puiſque c'eſt de lui ſeulement qu'il eſt queſtion, n'offre-t-il pas une variété infinie de caracteres ? Si nous pouvions raſſembler l'immenſe quantité de têtes que l'art a produites, nous les verrions preſque auſſi variées que la Nature. On peut le concevoir par le goût, le tems, l'âge, le pays & d'autres circonſtances deſquelles les Artiſtes dépendent ; & nous jugerons ſans peine que *l'art* doit néceſſairement préſenter un grand nombre de variétés dans ſes productions. Ne ſont-ce pas les circonſtances qui placent la variété ou la reſſemblance ſur nos phyſionomies ? Chez une nation ſans mêlange de race, on retrouve aſſez généralement la même conformation de tête, & le même air de viſage ? on la prendroit ſouvent

pour une famille. Mais là où le ſang eſt mêlé, les races croiſées, les airs de têtes ſont variés à l'infini. Les fréquens changemens de ſaiſons concourent auſſi au même effet, diſent les Phyſiciens.

C'eſt en jettant ce même coup d'œil univerſel ſur les productions de l'art, qu'il nous offrira la même variété, à peu de choſe près. Je crois que pour faire ſa comparaiſon des variétés de la nature, avec la prétendue ſtérilité de l'art, Pline auroit dû enviſager les deux objets ſous les points de vue que j'ai marqués. Mais l'art ne lui étoit pas aſſez familier pour qu'on puiſſe exiger de lui le coup d'œil de l'Artiſte, ni même celui d'un homme qui ſe ſeroit occupé des beaux-arts avant que d'en écrire. Si de mon côté, j'ai mal entendu le paſſage, cette obſervation contre Pline, doit être anéantie. Mais ſi j'avois raiſon, ſi les conſeils de Socrate à Parrhaſius étoient juſtes, il réſulteroit encore que l'art peut varier à l'infini les reſſemblances, les portraits, les caracteres, les expreſſions, les figures, les phyſionomies; car le mot *effigies* revient à l'un ou à l'autre de ceux-là; & que Pline enfin, auroit ici prouvé d'avance, qu'il n'écrivoit pas de l'art, en auſſi

grand connoiſſeur que certaines gens le prétendent.

« Il y a des Auteurs qui nomment *Xyris*, » le glayeul ſauvage. Cette herbe guérit les » ulceres de la tête, les écrouelles & les tu» meurs des aînes. On enſeigne qu'il faut pour » ces uſages, la tirer de terre avec la main gau» che, & que ceux qui la cueillent doivent » dire pour quelle perſonne & pour quelle ma» ladie ils l'arrachent (*n*) ».

Voilà toujours notre Philoſophe, notre Naturaliſte, non pas en ce qu'il croit ici; car on n'en fait rien, mais en ce qu'il parle ſur cet article tout auſſi dogmatiquement qu'il le fait dans le reſte du chapitre, quelque ſoit la bonté ou la nullité des remedes qu'il y preſcrit. Un autre endroit du même chapitre contient encore une pratique ſuperſtitieuſe de cueillir & d'adminiſtrer le *polion*; mais Pline ſe contente de la rapporter ſans un ſeul mot d'im-

---

(*n*) Sunt qui ſilveſtrem, Xyrin vocent. Strumas hæc, vel panos, vel inguina diſcutit. Præcipitur, ut ſiniſtrâ manu ad hos uſus eruatur, colligenteſque dicant, cujus hominis utique cauſâ eximant. l. 21, c. 20.

probation : *Ad religionem addunt, ubi inventum ſit, protinus adalligandum contra oculorum ſuffuſiones, cavendumque ne terram attingat.* Nous pouvons donc paſſer ces deux articles en compte des abſurdités qu'un Naturaliſte ne doit pas écrire, au moins ſans faire honneur à ſon jugement en nous montrant qu'il n'y croit pas, & ſans en condamner l'inutile uſage.

Le chapitre 6 du livre 22, finit par une obſervation riſible. Selon Pline, la Nature a environné d'épines, les plantes les plus utiles à l'homme, celles qu'elle a ſpécialement deſtinées à ſon uſage. Elle n'a pas voulu que les quadrupedes & les oiſeaux y touchaſſent. Mais pourtant l'âne, malgré cette prohibition de la Nature, mange fort naturellement le chardon, plante apéritive, & à titre de médicament, utile à l'homme.

Les oiſeaux & pluſieurs quadrupedes ne mangent-ils pas le plus ſouvent, & avant nous, les fruits & les grains que la Nature environna de pointes & de dards, *his muniendo aculeis, teliſque armando ?* Le rhinoceros ne ſe repaît-il pas auſſi de branches toutes hériſſées d'épines ? Selon le raiſonnement de Pline, la Nature au-

roit bien mal fait ſa beſogne, en laiſſant la plûpart des fruits les plus délicieux, & des plantes les plus ſalutaires à l'homme, ſans y poſer des ſentinelles, qui les garantiſſent des inſectes, des oiſeaux & des autres animaux, dont les ravages deſtructeurs nous obligent continuellement à luter contre leur voracité, & à ſuppléer à la précaution négligée par la Nature. Pline moraliſe quelquefois ſupérieurement ſans doute; mais la Nature plus ſavante, nous dit à tous, hommes & bêtes: voilà votre nourriture & votre pharmacie éternelles, uſez-en, mais ſi vous en abuſez, vous en ſerez punis: la Nature tient parole. Il n'y a pas d'homme ſenſé, qui en liſant le paſſage entier dans l'Auteur, n'en ſente toute la fauſſeté & le ridicule.

« Si un enfant avant l'âge de puberté, en-
» leve avec ſes dents, & avant le lever du
» ſoleil, l'écorce encore tendre, d'une branche
» de figuier ſauvage, la moële de cette bran-
» che liée ſur ſoi, guérira des écrouelles. Si
» on entoure du bois de cet arbre, le col des
» taureaux, quelques féroces qu'ils ſoient, ils

„ reſtent immobiles, tant ſa nature eſt admi-
„ rable pour arrêter (o)".

Il y a encore dans ce chapitre, quelques conſeils donnés avec autant de gravité, mais comme ils ſont du même genre de balivernes, il eſt inutile de les copier. Nous en trouverons ailleurs d'autres de même eſpece. Il ſuffit de remarquer ici, que Pline adopte ſi bien le conte, qu'il appuye ſur la nature admirable du figuier, lequel a la vertu d'arrêter, même les taureaux féroces. M. Poinſinet ſe contente de dire: *Quant à la ſuperſtition qui regne dans tout ce paſſage, on nous diſpenſera d'en démontrer l'abſurdité.*

Le chapitre 10, du livre 26, qui contient une recette fauſſe & puérile, pour faire à ſon choix des garçons & des filles, eſt un répertoire ſcandaleux de pluſieurs moyens d'exciter les deux ſexes à la débauche la plus effrénée;

(o) Corticem ejus (caprifici) impubeſcentem puer impubis ſi defracto ramo detrahat dentibus, medulam ipſam adalligatam antè ſolis ortum, prohibere ſtrumas. Caprificus tauros quamlibet feroces, collo eorum circumdata, in tantum mirabili naturâ compeſcit, ut immobiles præſtet. l. 23. c. 7.

auſſi n'en rapporterai-je rien en françois; mais voici du latin que le révérend Pere Hardouin a complaiſamment expliqué. *Prodigioſa ſunt, quæ circa hoc tradit Theophraſtus, auctor alioqui gravis, ſeptuageno coïtu duraſſe libidinem contractu herbæ cujuſdam, cujus nomen genuſque non poſuit.* C'eſt bien dommage, car vous l'euſſiez auſſi nommée comme vous avez fait de la *Phyteuma.* Mais l'officieux P. Hardouin y ſupplée dans ſa note où les indications ſont claires. Il faut obſerver auſſi que le payen Théophraſte, & le payen Athenée nous ont laiſſé dans l'ignorance, & qu'ils n'ont pas cru que leur miſſion dût aller auſſi loin que celle du chrétien & Jéſuite Hardouin. Ils ont ſeulement ajouté que de tels inſenſés trouvoient dans leurs excès, la fin de leur vie. Mais Pline! mais ſon commentateur Hardouin!..... l'honnêteté recule d'horreur, & le bon ſens dit; *credat Judæus Apella, non ego.* Dalechamp a fait une note ſur ce paſſage, mais pour le moins tout auſſi repréhenſible que celle d'Hardouin. Au ſurplus, tous les aphrodiſiaques indiqués par Pline, ne ſont que des copies de Théophraſte, Dioſcoride, &c. & ſans ceſſe copiés & recopiés par les modernes. Ce n'eſt que depuis peu qu'on

qu'on reconnoît enfin leur danger ou leur inutilité.

« Coïtus ſtimulat fel aprugnum illitum : item » medullæ ſuum hauſtæ ; ſevum aſininum, » anſeris maſculi adipe admixto illitum. Item » a coïtu equi Virgilio quoque deſcriptum vi- » rus, & teſticuli equini aridi, ut potioni in- » teri poſſint : dexterve aſini teſtis in vino po- » tus proportione, vel adalligatus brachiali. » Ejuſdem a coïtu ſpuma collecta roſeo pan- » no, & incluſa argento, ut Oſthanes tradit. » Salpe genitale in oleum fervens mergi jubet » ſepties, eoque perungi pertinentes partes. » l. 28. c. 19. »

Voilà les recettes fort ſages, fort honnêtes, que Pline expoſe d'après un des deux Magiciens nommés Oſthanès, & d'après qui vous voudrez ; mais toujours eſt-il certain qu'il les expoſe, & pour ne pas laiſſer les gens en peine, il a ſoin de marquer les préparations. *Les ouvriers & les gens de la campagne* avoient-ils donc beſoin de toutes ces vilenies écrites dans leur langue naturelle ? Accordons qu'un Magicien pouvoit ne pas ſe tromper dans quelques expériences phyſiques, ou que Pline au moins

le penſât; mais ce n'étoit pas une raiſon pour publier froidement une recette auſſi malhonnête qu'elle peut être nuiſible. S'il ne le penſoit pas, ſa faute eſt plus grande encore. Quoiqu'il en ſoit, il dit en nommant, je ne ſais quelle drogue, dans le chapitre onze : *cela eſt nuiſible, c'eſt pourquoi je n'en parle point ; eſt autem hoc non hippomanes, quod alioqui noxium omitto.* Vous qui l'entendez, voyez comment il tient parole ſur ce qu'il croit nuiſible, & comment il n'en parle pas.

« Portentum eſt, quod tradunt : abortivum » fieri in venere, ante perfuſa (cedri ſucco) » virilitate, l. 24. c. 5.

Un homme qui dit ailleurs que les femmes ſont portées à ſe procurer l'avortement, qui ſavoit auſſi que les loix romaines avoient prononcé contre ce délit, devoit-il mettre entre les mains des fous, un moyen de le commettre ? Que le *portentum* ſignifie *ſurprenant, prodigieux, monſtrueux*, ou ce qu'on voudra, il n'arrêtera pas des cerveaux effrénés, qui avec la fureur de ſatisfaire leur paſſion, auront de fortes raiſons d'en prévenir les ſuites. Ils paſſeront par deſſus quelques mots précédens qui

leur disent que *le cedria conserve les morts, & fait mourir les vivans.* Les femmes & quantité d'hommes qui n'entendoient pas le grec, pouvoient avec le livre de Pline, se passer des Auteurs qu'il traduit. Que Pline crut ou ne crut pas à l'efficacité de l'épreuve, il est également répréhensible, puisqu'il nomme le *cedria.* S'il ne falloit que s'en garantir, on lui devroit des remercimens; mais au contraire, il faut le chercher & s'en prémunir. Si l'honnêteté me permettoit les détails, on verroit que l'expédient seroit aussi dangereux pour la mere que pour l'enfant, & qu'il ne seroit pas indifférent pour l'homme: voilà comment on doit acquérir le droit de nommer le *cedria*, quand on l'a désigné pour un pareil usage.

« La racine de roseau commun pilée fraiche » & prise dans du vin, excite à l'acte véné» rien (*p*) ».

Il se pourroit que la nature fut d'un autre avis, & qu'elle n'ait pas statué que pour aller faire sa cour aux dames, on se pourvût de

---

(*p*) Eadem (arundinis radix) recens trita in vino pota Venerem concitat. l. 24. c. 11.

la décoction d'un diurétique froid. Quoiqu'il en ſoit du plus ou moins d'inſtruction qu'il y a ici pour le libertinage, un livre rempli de pareils enſeignemens en tous genres, vous paroît-il contenir à cet égard, beaucoup de vraie ſcience & de ſageſſe?

Le chapitre 3 du livre 25 eſt un des endroits de ſon ouvrage où Pline paroît s'oublier entiérement. C'eſt là où il déclare qu'il ne veut point enſeigner les poiſons, les avottemens, les aphrodiſiaques, attendu que ces derniers firent mourir Lucullus. *Ego nec abortiva dico, ac ne amatoria quidem, memor Lucullum Imperatorem clariſſimum, amatorio periiſſe.* Nous avons vu comme il tient parole, & nous le verrons encore. Il eſt vrai cependant que je n'ai trouvé dans tout l'ouvrage de Pline, qu'une cinquantaine de moyens d'exciter à l'amour: il a ſans doute été modeſte.

" On aſſure que des poils de la queue d'un » chameau, entortillés & attachés au bras gau» che, guériſſent les fievres quartes (*q*)".

(*q*) Tradunt.... ſetas e cauda (cameli) contortas & ſiniſtro brachio adligatas, quartenis mederi. l. 28. c. 8.

Si on vouloit pratiquer une infinité de remedes que Pline rapporte & qu'il ne déſapprouve pas, la médecine deviendroit fort ſimple à quantité d'égards. Celui-ci par exemple, n'eſt ni rare ni couteux dans le pays où ſont les chameaux ; & chacun connoit ſon bras gauche.

Pline après avoir parlé des différentes fleurs, comme la violette, le narciſſe, le lis, la roſe, l'hiacinthe, le ſaffran, &c. dit qu'en Egypte les fleurs, à l'exception du myrte, ſont ſans odeur : *in Ægypto ſine odore hæc omnia : tantumque myrtis odor præcipuus.* l. 21. c. 11. Que Pline ait fait ou non le voyage d'Egypte, cela eſt étranger à la queſtion, puiſqu'il lui étoit facile d'interroger des Egyptiens, ou des Grecs & des Romains qui avoient vu ce pays. Comment donc eſt-il poſſible qu'il n'ait pas ſu qu'en Egypte, l'odeur de toutes les fleurs eſt délicieuſe, qu'elle l'emporte ſur celles de l'Italie & de la Grece, & que les eſſences & les parfums qu'on en extrait, ſont les plus odoriférants ? Manque-t-on de jugement à ce point ? Je n'en ſais rien, je le vois & ne le conçois pas. Voici pourtant une vérité de laquelle je ſuis aſſuré. Théophraſte a dit : *toutes les plantes en Egypte ſont inodores, à l'exception du*

myrte; & Pline a écrit ce qu'il a trouvé dans ſon Auteur, ſans voir plus loin. Le ſens commun, la mémoire, des voyageurs en Egypte, M. de Maillet, M. de Paw, &c. m'ont donné à ce ſujet, une bien médiocre idée du jugement de Pline. Lui-même ne ſe ſouvient pas ici, qu'au livre 13, chap. 3, il dit : *cætero terrarum omnium Egyptus accommodatiſſima unguentis : ab eâ Campania eſt, copiâ roſæ. Au reſte, il n'y a pas de pays où les parfums égalent ceux d'Egypte. Après elle, la Campanie ſe diſtingue par l'abondance de ſes roſes.* Sans doute que là ce n'étoit pas Théophraſte que Pline copioit.

" Toutes les eſpeces d'étites (pierres d'aigles) „ liées ſur les femmes enceintes, ou ſur les qua„ drupédes, dans des pellicules d'animaux ſa„ crifiés, retiennent l'enfant, ſi on ne les ôte „ qu'à l'inſtant du terme: autrement la matri„ ce ſeroit renverſée. Mais ſi alors on ne les „ ôtoit, l'accouchement ne ſe feroit abſolument „ pas" (*r*).

(*r*) Ætitæ omnes gravidis adalligati mulieribus, vel quadrupedibus in pelliculis ſacrificatorum animalium, continent partus, non, niſi parturiant removendi: alioqui vulvæ excidium fit. Sed niſi parturientibus auferantur, omnino non pariunt. l. 36. c. 21.

Voilà du Pline tout pur. C'eſt bien ce qu'il croit, ce qu'il enſeigne d'après Dioſcoride, &, ſi vous voulez, d'après Théophraſte; ceux qui parviendroient à démontrer le contraire, ne ſeroient pas mal adroits. Je dis démontrer; car une réfutation qui ne réfute pas, apprête à rire à tout homme qui a le ſens commun. Pline aſſure pourtant quelque part, qu'il choiſit ſcrupuleuſement ce qui eſt regardé comme certain, du conſentement unanime des Auteurs les plus graves. Au ſurplus, c'eſt dommage que ce beau ſecret ſoit perdu pour nous qui ne ſacrifions pas d'animaux.

„ Salpé enſeigne que pour appaiſer l'engourdiſſement de quelque membre que ce ſoit, „ il faut ſe cracher dans le ſein, ou ſe mettre „ de la ſalive à la paupiere ſupérieure. Si ce „ remede eſt bon, nous pouvons auſſi avoir „ confiance en cet autre uſage: s'il entre un „ étranger dans une maiſon, ou ſi l'on regarde „ un enfant qui dort, la nourrice crache trois „ fois, en diſant certaines paroles, pour détourner le ſort" (*s*).

(*s*) Salpe, torporem ſedari quocumque membro inſtupente, ſi quis in ſinum expuat: aut ſi ſuperior

Il faut ſavoir que Salpé étoit une ſage-femme de Lesbos très-renommée, & qu'elle écrivit de tout ce qui concerne les femmes, leurs maladies & les remedes que la Médecine peut indiquer pour elles. Pline cite & conſulte quelquefois Salpé, & ne la réfute pas; auſſi voyons-nous que dans ce paſſage, il ne rejette pas ſa recette; elle lui ſert même d'autorité pour engager ſon lecteur à croire au préſervatif de la nourrice qui crache trois fois. Le *credamus* n'eſt pas une ironie, c'eſt une aſſertion fort ſérieuſe. Le chapitre d'ailleurs contient des moyens de rompre les charmes, de détourner les ſortileges. Quoi, Pline croyoit aux ſorciers! Si vous en doutez, liſez ſeulement dans le chap. 10. du liv. 25. *Contra hæc omnia Magicaſque artes*, &c. & vous trouverez les herbes dont il faut ſe ſervir contre la puiſſance des Magiciens. Si vous n'étiez pas encore ſatisfait, vous pourriez lire au l. 36. c. 19. *Amiantus alumni ſimilis, nihil igni deperdit. Hic veneficiis reſiſtit omnibus, privatim Magorum:* je l'ai déja rapporté.

En Ruſſie, les femmes ont grand ſoin de cacher leurs petits enfans, ſur-tout aux étran-

palpebra ſalivâ tangatur. Nos ſi hæc, & illa credamus rite fieri: extranei interventu, aut ſi dormiens ſpectetur infans, a nutrice terna adſpui, &c: l. 28. c. 4.

gers, & s'il arrive qu'on les regarde, ou qu'on dise; voilà un bel enfant, il se porte bien, tout est perdu, l'enfant mourra, ou du moins sera fort malade. Mais la nourrice crache aussitôt trois fois, léche l'enfant, marmote quelques paroles, & le charme est enlevé. Ces femmes n'ont jamais lu Pline, que je sache: mais si vous voulez bien sûrement perpétuer des sottises d'un certain genre, écrivez-les, d'autres les copieront, les répéteront, & en dépit du bon sens, vous leur ferez faire ainsi le tour du globe: la raison est bien plus sujette à rester aux barrieres. Cette imbécillité regne plus ou moins, dans d'autres parties du Nord: Et pourquoi pas sur la terre entiere?

« Anaxilas dit que si une jeune vierge se » frotte les mamelles avec du suc de cigue, elles » ne croîtront point. Ce qui est certain, c'est » que si on en frotte les mamelles des nouvelles » accouchées, il fait tarir leur lait. Si un jeune » homme s'en enduit les testicules, il sera in- » habile à l'acte vénérien (*t*) ».

(*t*) Anaxilaus auctor est, mammas a virginitate illitas, (cicutâ) semper straturas. Quod certum est, lac puerperarum mammis imposita extinguit, Veneremque testibus circa pubertatem illita. l. 25. c. 13.

Ne peut-on pas demander quel eſt l'objet de Pline, lorſqu'il enſeigne aux filles à ſe faire pour toujours, *ſemper ſtraturas*, une jolie petite gorge, au riſque de pluſieurs maladies, le laboratoire du lait étant contracté? Si ce n'étoit pas de bonnes meres, de bonnes nourrices qu'on en vouloit faire, mais des coquettes ou des filles de joie, à la bonne heure; mais je ne croirois pas que Pline dût s'en mêler. Au ſurplus, le métier de faire des eunuques, ne convient pas davantage à un homme qui déclare ne vouloir rien écrire que d'honnête. Rendre dans la même phraſe, les femelles plus agaçantes & châtrer les mâles, eſt d'ailleurs une bizarrerie qu'on pourroit trouver extravagante. Ce n'étoit pas la peine de copier Anaxilas & Dioſcoride pour enſeigner d'auſſi beaux ſecrets. Mais enfin, Pline aimoit les petites gorges; car ailleurs il dit encore d'après Dioſcoride, que les feuilles d'*Epimedium* pilées dans du vin, empêchent de croître les tetons des jeunes filles. *Epimedion..... folia in vino trita virginum mammas cohibent.* l. 27. c. 9. il le dit encore ailleurs.

Et ſi vous voulez jetter un coup d'œil ſur le chap. 7. du liv. 25, vous ſerez édifié de ſon attention à obliger ceux qui déſireroient d'être impuiſſans. Il leur indique une racine, & il

dit : *eos qui biberunt eam duodecim diebus, coïtu genituraque privari.* Le nombre des jours qu'il faut ſe médicamenter, eſt ſcrupuleuſement ſpécifié, afin d'obtenir l'infaillible effet du remede. Seriez-vous curieux d'en eſſayer ?

« Le pas-d'âne n'a ni tige, ni fleur, ni » graine (*u*) ».

Celui-là eſt fort. La fleur de pas-d'âne à la vérité ne dure pas longtems, & paroît avant la feuille ; c'eſt pourquoi on l'appelle *filius ante patrem.* Il ne paroît pas que Pline ait fort étudié cette plante : mais il y a beaucoup d'apparence qu'il a ſuivi l'aveugle opinion populaire. Dioſcoride, l. 3. c. 109, dit que la fleur de pas-d'âne qui paroît au premier printems, avant les feuilles, paſſe ſi vite que bien des gens croyent qu'elle n'exiſte pas. C'eſt préciſément l'erreur de Pline ; il eſt de ces gens-là. Si la plante étoit de celles qui ne croiſſent que dans des pays fort éloignés, on pourroit le pardonner ; mais une plante auſſi commune en Italie !

» Les panthères & les lions n'attaquent pas

(*u*) Tuſſilago.... ſine caule, ſine flore, ſine ſemine. l. 26. c. 6.

» ceux qui ſont frottés de bouillon de coq,
» & particuliérement ſi on y a fait cuire de
» l'ail..... Je n'omettrai pas une choſe ſurpre-
» nante, quoiqu'elle ne concerne point la mé-
» decine. Si on mêle de la chair de poule avec
» de l'or fondu, elle le conſume; ainſi cette
» chair eſt le poiſon de l'or. Mais les coqs mê-
» mes ne chantent pas, ſi on leur met un collier
» de ſarment (x) ".

Peut-on mieux voir la marque d'une compilation indigeſte, que ce ridicule collier de ſarment amené à propos d'or fondu empoiſonné ou abſorbé par de la chair de poule ? Eſt-ce le ramaſſis de ces pitoyables ſornettes, qu'on appelle une hiſtoire naturelle ? Pline eſt comme on ſait un très-bon Ecrivain, mais ſon *at gallinaceis ipſis* n'eſt pas d'un bon raiſonneur. Je ne dis rien de l'ail & du bouillon de coq.

[α] Au commencement de l'été il croît, dit-on,

(x) Pantheræ Leoneſque non attingunt perunctos eo (jure gallinæ) præcipuè ſi & allium fuerit incoctum.... Non præteribo miraculum, quanquam ad medicinam non pertinens: ſi auro liqueſcenti gallinarum membra miſceantur, conſumunt id in ſe. Ita hoc venenum auri eſt. At gallinaceis ipſis circulo e ſarmentis addito in collum, non canunt. l. 29. c. 4.

„ à la cime de la gallidraga, (eſpece de char-
„ don) de petits vers qui, enfermés dans une
„ boite avec du pain, & liés au bras, du côté
„ qu'on a mal aux dents, enlevent auſſi-tôt &
„ merveilleuſement la douleur. La vertu du
„ remede ne dure qu'un an, & même il ne
„ faut pas que ces vers aient touché la
„ terre (*y*)".

C'eſt dommage que ce beau remede ne ſoit pas même propre à amuſer la populace ; car enfin le mal de dents eſt quelquefois cruel. Mais Pline dit *tradunt*. Hé bien, quand il le diroit ! ne dit-il pas auſſi le même mot, ou ſes équivalens, pour des choſes très-ſenſées? Cette façon de parler ſignifie chez lui, je ne l'ai pas éprouvé, je ne l'ai pas étudié, je n'en réponds pas, je n'en ſais rien, cela pourroit être. Or je demande ſi ce langage trop ſouvent répété, eſt celui d'un Naturaliſte, quand il n'y ajoute rien, quoiqu'il puiſſe faire une expérience?

(*y*) In hoc (ſummo capite gallidragæ) creſcente ætate vermiculos naſci tradunt, quos pyxide conditos adalligari eam pane brachio ad eam partem, quâ dens doleat, mireque illico dolorem tolli. Valere non diutiùs anno, & ita ſi terram non attigerint. l. 27. c. 10.

« Parlons auſſi en paſſant des pyramides d'Égypte, oiſeuſe & folle oſtentation de la richeſſe des Rois ; puiſque ſelon la plupart des Ecrivains, ils les conſtruiſirent pour ſouſtraire leurs richeſſes à leurs ſucceſſeurs, ou à la cupidité de ceux qui auroient pû les ravir par ſurpriſe, ou pour que le peuple ne reſtât pas oiſif. Ce qui montre bien quelle fut la vanité de ces hommes, ce ſont les veſtiges qu'on voit encore de pluſieurs pyramides imparfaites.... Ceux qui ont écrit des pyramides, ne conviennent pas par qui elles furent conſtruites : c'eſt avec beaucoup de juſtice que le ſort effaça de la mémoire des hommes, les Auteurs d'auſſi grandes vanités (z) ».

(z) Dicantur obiter & pyramides in eâdem Ægypto, regum pecuniæ otioſa ac ſtulta oſtentatio. Quippe cum faciendi eas cauſa a pleriſque tradatur, ne pecuniam ſucceſſoribus aut æmulis inſidiantibus præberent, aut ne plebs eſſet otioſa. Multa circa hoc vanitas illorum hominum fuit : veſtigia complurium inchoatarum extant.... Inter omnes eos (qui de iis ſcripſerunt) non conſtat a quibus factæ ſint, juſtiſſimo caſu obliteratis tantæ vanitatis auctoribus. l. 36. c. 12.

Ce n'eſt pas de la ſcience du Naturaliſte qu'il s'agit ici, mais du ſens commun & de l'art de raiſonner juſte. Quoique Pline paroiſſe s'en éloigner quelquefois, je n'en ſuis pas moins ſurpris quand il le fait à toutes jambes, & qu'il ne ſemble point qu'on s'en apperçoive. Eſt-il probable, inſtruit comme il étoit, qu'il ignorât l'objet des rois d'Egypte? Peut-être en conſtruiſant des pyramides, ils croyoient que leur ame ſelon eux attachée au corps, s'y conſerveroit tant que leur corps reſteroit entier; & des monumens pareils ſembloient leur en répondre: ils les nommoient leurs *demeures éternelles*. M. de Paw ne convient pas, dans ſes recherches ſur les Egyptiens, qu'ils euſſent cette doctrine. M. Le Gentil, *voyage dans l'Inde*, penſe qu'elles ont une origine plus ſublime, plus relevée que celle de renfermer quelques cadavres. Je ſuis trop ignorant de l'origine des pyramides, pour contredire ces deux Auteurs.

Suppoſons que les Rois d'Egypte vouluſſent auſſi ſouſtraire des ſommes conſidérables à leurs ſucceſſeurs ou à d'autres, il ne faut pas croire qu'ils les fiſſent dépoſer avec eux dans leur pyramide: quelques vaſes & d'autres uſtenciles convenables, étoit vraiſemblablement tout ce qu'on y renfermoit avec leur corps. Si la cu-

pidité qui a fait ouvrir par les Turcs, une de ces pyramides, leur eût offert de grands tréſors, n'auroient-ils pas ouvert auſſi toutes celles qu'ils ont laiſſées intactes? L'argent que ſelon Pline, les Rois d'Egypte vouloient ſouſtraire à leurs ſucceſſeurs, n'étoit donc pas celui qu'ils dépenſoient à ces immenſes conſtructions. D'où l'on voit que leur premier motif, la conſervation de leur ame, détruit néceſſairement le ſecond.

Suppoſons encore que pour ôter les occaſions de révolte, ils vouluſſent occuper longuement le peuple; ſi vous les enviſagez comme des tyrans, vous les trouverez conſéquens. Trois cent ſoixante & ſix mille hommes employés pendant vingt ans à conſtruire une pyramide, n'ont, ni le loiſir, ni les occaſions propres à la révolte (ſuppoſé qu'il n'y ait là rien d'exageré); mais le premier motif du Souverain, détruit encore celui-là.

Quant à la *folle & oiſeuſe oſtentation* décidée par Pline, je n'ai que ce mot à dire: il eſt plus vraiſemblable qu'une longue ſuite de rois aient eu la même croyance religieuſe, que la même folie morale, ſur-tout en Egypte. En quoi d'ailleurs des pyramides qui n'ont pas été achevées, ſont-elles une preuve de vanité? Des

Temples,

Temples, des Egliſes, d'autres travaux néceſſaires, n'ont-ils pas été dans le même état, ſans mériter ce reproche? Sans ſavoir pourquoi de grands travaux ſont interrompus, y trouver la preuve de leur vanité, eſt une logique un peu *folle & oiſeuſe.*

Il nous reſte à voir comment le peu d'accord entre les anciens Ecrivains, ſur les noms des auteurs des pyramides, eſt une punition très-juſtement méritée; car c'eſt le ſens de Pline (*a*). Que ces auteurs ſoient les Rois ou les Architectes, le raiſonnement me paroît faux aux deux égards, en ce qu'il ne comprend l'objet que par ſon moindre côté. Que nous importe, par exemple, de ſavoir pour qui & par qui fut fait l'Apollon Pythien? Nous le voyons, nous rendons hommage à ſon auteur quel qu'il ſoit; & ce marbre ſublime atteſte que la Grece excel-

(*a*) D'autres Ecrivains diſent que deux Rois d'Egypte, Chéops & Chephren, firent par impieté, fermer les temples & ceſſer les ſacrifices; & que par une cruelle barbarie pour leurs ſujets, ils leur firent élever des pyramides, & les accablerent de ces travaux pénibles. Si cela eſt, ces Rois méritent une accuſation plus grave que celle de vanité, & de folle & oiſeuſe oſtentation.

loit dans l'art des ſtatues. Si l'Artiſte a cru que ſon nom franchiroit avec ſon ouvrage, un grand nombre de ſiecles, il s'eſt trompé, mais dans la moindre partie. Le nom eſt perdu, l'Apollon reſte; l'Auteur a joui juſqu'au tombeau des deux eſpérances; & ce que nous voyons le dédommage bien à nos yeux, de quelques lettres que nous ne voyons pas. Quand nous admirons le Gladiateur, les lettres qui compoſent le nom d'*Agaſias*, nous importent-elles pour autre choſe, que pour nous aſſurer que l'Artiſte étoit Grec? Il en eſt ainſi des pyramides. Si elles ſont recommendables par la ſcience de leur conſtruction, elles atteſtent depuis trois à quatre mille ans, que les Egyptiens y excelloient. Le Roi ou l'Architecte nous ſont donc aſſez inutiles à connoître, quand il s'agit de voir en grand, de juger les talens des Nations & d'apprécier pour ce qu'il vaut, un uſage religieux.

Convenons que Pline ſe livroit par fois à un tour d'eſprit qui le faiſoit raiſonner à contreſens. Si les pyramides lui déplaiſoient, comme de groſſes maſſes inſipides à l'œil, que ne le diſoit-il? c'eſt affaire de goût. Elles me déplaiſent auſſi de ce côté; mais je ne garderois de trop blâmer le motif qui les fit ériger, puiſque je

n'y vois qu'une erreur métaphyſique; & que ſans être Roi, je ferois mon poſſible avec la même croyance, pour empêcher auſſi que pendant deux ou trois mille ans, mon ame ne paſſât dans le corps de tous les animaux imaginables. Quand je penſe à certains corps bipedes, où pour ſes péchés elle ſeroit peut-être empriſonnée, les cheveux me dreſſent d'horreur. O Pline, que vous étiez myſanthrope!

« Le ſuc de Cedre qui conſerve incorruptibles & pendant des ſiecles, les corps morts, » détruit les corps vivans. Admirable différence! » elle ôte la vie à ceux qui l'ont, & en tient » lieu à ceux qui ne l'ont plus (*b*) ».

Celui qui ne ſait pas que la réſine de Cedre eſt une cloiſon impénétrable à l'air, lorſqu'elle eſt appliquée ſur un corps, peut s'écrier *mira differentia!* en liſant cet uſage des Egyptiens, dans Herodote & dans Diodore. Mais quand l'exclamation vient d'un homme qu'on dit grand

---

(*b*) Cedri ſuccus.... Defuncta corpora incorrupta ævis ſervat, viventia corrumpit: mira differentia, cum vitam auferat ſpirantibus, defunctiſque pro vita ſit. L. 24. c. 5.

Naturaliſte; quand il s'y tient au lieu de parler de la cauſe; quand il préfere une antitheſe pointue, n'a-t-on pas un peu raiſon de le trouver répréhenſible, ſur-tout s'il ne donne point ailleurs cette inſtruction? J'en étois là, & je me ſouvins du Livre de M. Louis contre celui de M. Bruhier. J'y lus: *les événemens dont parle Plutarque, Apulée, Platon, ſont fort ſuſpects: ceux qu'on cite d'après Pline, ne doivent pas être mieux reçus.* Ainſi M. Louis croit que dans certains faits qui ſont du reſſort de Pline, c'eſt un Ecrivain léger. Cela eſt beaucoup plus important à ſon égard, qu'à celui des autres Auteurs nommés; ils ne ſont pas Naturaliſtes. Ce jugement du Phyſicien moderne, eſt d'autant plus encourageant pour moi, qu'il appuye mon opinion.

"Une femme nue qui a ſes regles, chaſſe „les vents, la grêle & la foudre. Sur mer elle „détourne les tempêtes: ſi elle eſt nue, même „ſans avoir ſes regles (*c*)".

(*c*) Jam primum abigi grandines turbidineſque contra fulgura, ipſa in menſe connudata, ſic averti violentiam cœli: in navigando quidem tempeſtates etiam ſine menſtruis. l. 28. 2. 7.

La diſcuſſion ſérieuſe & la plaiſanterie ſont également interdites, quand les abſurdités vont juſqu'à ce point d'extravagance. Tout ce chapitre, ainſi que le 15. du Livre 7, n'eſt qu'un tiſſu d'inepties ſur les regles des femmes. Notre Philoſophe qui tantôt y croit, tantôt n'y croit pas, a la patience de les rapporter toutes fort en détail, & ce détail eſt long. C'eſt pour jetter du ridicule ſur les charlatans, dira-t-on, qui enſeignoient à ce ſujet, des recettes infames. Je veux le croire, mais je craindrois qu'une aſſez grande partie de ce ridicule ne retombât ſur Pline même; car il croit, ainſi que la plus ſimple femmelette, à trop de ſottiſes concernant les purgations périodiques des femmes.

« La chair de loup mangée par les femmes » en travail eſt efficace; ou ſi, lorſque l'accou- » chement commence, il ſe tient auprès d'elles » quelqu'un qui en ait mangé: c'eſt même un » préſervatif contre les maléfices dont on les » auroit chargées. Ils ſeroit funeſte que cette » perſonne arrivât à l'improviſte (*d*) ».

(*d*) Carnes lupi ediſſe parturis prodeſt: aut ſi incipientibus parturire ſit juxta qui ederit, adeo ut etiam contra illatas noxias valeat. Eundem ſupervenire pernicioſum eſt. l. 28. c. 19.

Qu'une Dame veuille ſe réſoudre, pour accoucher plus promptement, à manger du loup, qui n'eſt, dit-on, mangeable que pour les loups, cela eſt poſſible à toute force. Qu'une autre perſonne, par amitié, ou pour un écu, veuille bien en faire autant à même fin, je le le crois encore. Mais que cette chair ait la vertu d'enlever un ſort jetté ſur une femme en travail, je demanderai ce que c'eſt qu'un ſort dans le ſens de malefice, & comment la chair de loup peut l'enlever. Pline qui écrivoit pour la poſtérité, auroit dû mieux expliquer des effets auſſi extraordinaires, & ne pas nous laiſſer croire non plus, qu'on mangeoit du loup comme on mange du mouton.

" On prétend auſſi que ſi on dit dans l'o-
„ reille à un âne, qu'on a été piqué par un ſcor-
„ pion, le mal paſſera dans l'inſtant, & qu'en
„ brûlant le poumon de cet animal, on fera fuir
„ toutes les bêtes vénimeuſes (*e*) ".

(*e*) Quin etiam ſi quis aſino in aurem percuſſum a ſcorpione ſe dicat, tranſire malum protinus tradunt; venenataque omnia accenſo ejus pulmone fugere. l. 28. c. 10.

On a beau le prétendre, ce n'en eſt pas moins une ineptie, qu'il ne falloit pas ranger dans la claſſe des affirmations & des doutes que contient ce chapitre. Pline apparemment n'étoit pas certain du remede; mais le doute ſeul porte un bien étrange caractere, quand il tombe ſur un pareil ſujet. Ce n'eſt qu'en liſant cet Auteur avec beaucoup d'attention, qu'on peut bien s'aſſurer que pour le fond, ſa taille eſt d'emprunt, & qu'à travers ſon beau ſtyle on voit ſes propres foibleſſes.

"On dit qu'un muſle de loup deſſéché détourne les maléfices; c'eſt pour cela auſſi „ qu'on en attache aux portes des métairies. „ On en fait autant de la peau entiere du col; „ puiſque cet animal, outre ce que j'en ait dit „ ailleurs, a les émanations ſi fortes, qu'un „ cheval qui paſſe ſur ſes traces, reſte engourdi (*f*)".

(*f*) Veneficiis roſtrum lupi reſiſtere inveteratum aïunt, ob idque villarum portis præfigunt. Hoc idem præſtare & pellis e cervice ſolida exiſtimatur: quippe tanta vis eſt animalis, præter ea quæ retulimus, ut veſtigia ejus calcata equis afferant torporem. l. 28. c. 10.

Quoiqu'il n'y ait pas là de ſens commun, les bonnes gens le croient encore; & l'on auroit de la peine à prouver que Pline ne le croyoit pas: ſon *quippe*, *puiſque*, s'y oppoſeroit. Ces ſortes d'abſurdités ſe perpétuent ſurement, quand elles ſont dépoſées dans un Livre qui a pris force de loi, par la ſanction de pluſieurs ſiecles; & de proche en proche, on débite ces puérilités à des oreilles diſpoſées à les recevoir. Au ſurplus, ce que Pline dit ailleurs du loup, l. 8. c. 22, n'eſt autre choſe que quatre ou cinq contes, y compris le loup-garou, qu'il ne croit pas; & huit vérités qu'il paroît croire. Deſquels entend-t-il parler ici, en renvoyant à ce qu'il avoit dit du loup? Le *quippe* fait naturellement penſer que c'eſt aux huit vérités qu'il paroît croire. Croyons donc auſſi qu'il ignoroit que les corpuſcules du loup n'engourdiſſent pas le cheval. Pline n'avoit, ni vu, ni fait la chaſſe au loup.

« Théophraſte écrit que les Stellions (ſorte » de lézards) dépoſent leur vieille peau, à la » maniere des ſerpents; qu'ils la dévorent à » l'inſtant, enviant par ce moyen aux hommes, » un remede contre le mal caduc; & que leur

„ morſure eſt mortelle en Grece, mais ſans dan-
„ ger en Sicile. Cette malice eſt auſſi chez le
„ cerf, quoique le plus doux des animaux (*g*)".

La note de M. Poinſinet ſur ce paſſage eſt fort ſimple ; la voici. *Théophraſte ne dit point que le ſtellion dévore ſa vieille peau, parce qu'il nous en envie la poſſeſſion, mais par cet inſtinct aveugle & inexplicable qui excite pluſieurs femelles d'animaux à manger leur arriere-faix, & quelquefois leurs petits mêmes.*

Pline aime tant à remettre ſur le tapis, l'accuſation d'envie contre les animaux, qu'il cite même pour la trouver, les Auteurs qui n'en parlent pas.

Il liſoit quelquefois ſes Auteurs les plus familiers, avec aſſez de négligence pour ignorer ce qu'ils avoient dit. Le livre 11, chap. 52, en fournit un exemple ſans replique. Pline y reproche à Trogus, une prétendue divination de la durée de notre vie, par la conformation

(*g*) Theophraſtus auctor eſt, anguis modo & ſtelliones ſenectutem exuere, eamque protinus devorare, præripientes comitiali morbo remedia. Eoſdem mortiferi in Græcia morſus, innoxios eſſe in Sicilia. Cervis quoque eſt ſua malignitas, quanquam placidiſſimo animalium. l. 8. c. 31.

de nos membres; il a raiſon: mais il ne voit pas que Trogus copie Ariſtote. La tirade eſt longue, & chacune de ſes parties ſe trouve mot pour mot, dans le Naturaliſte Grec. Pline étoit pourtant ſur la voie, puiſqu'il venoit de dire: *Je ſuis ſurpris qu'Ariſtote ait cru, & plus encore qu'il ait écrit, qu'il y a dans le corps humain des ſignes qui indiquent que la vie d'un individu ſera plus ou moins longue.*

Notre Auteur agit avec Trogus Pompeius, comme nous voyons qu'on fait avec lui: on lui reproche des erreurs qu'il copioit; on lui fait honneur des vérités qu'il copioit auſſi. Mais à titre de ſimple Lecteur, on eſt excuſable: le ſeroit-on autant, ſi l'on travailloit ſur Pline comme l'infatigable P. Hardouin, qui cite Ariſtote à meſure que Pline fait parler Trogus? M. Poinſinet a eu l'attention de mettre en françois toutes ces citations à peu près, ainſi chacun eſt en état de juger.

« Il faut pour avoir l'haleine ſaine, ſe rincer » la bouche avec du vin pur, avant de ſe cou- » cher. Il faut prendre le matin quelques gor- » gées d'eau froide, en nombre impair, pour

» ſe garantir du mal de dents.... Ces remedes » ſont ſûrs & bien éprouvés (*h*)".

J'ai déja extrait quelques parcelles de ce chapitre, & ſa ſingularité engageroit à le tranſcrire tout entier, s'il n'étoit pas auſſi long : mais au moins le trait qu'on voit ici, eſt trop ridicule pour le laiſſer paſſer. Il faut pourtant convenir que ce nombre impair n'eſt pas un précepte dangereux : ſeulement il peut jetter quelques doutes ſur la ſituation actuelle de l'eſprit du précepteur.

Il vaut mieux croire auſſi que Bayle n'avoit pas lu bien attentivement ſon Pline, que de lui ſuppoſer de la mauvaiſe foi, quand il a dit : *vous connoiſſez une infinité de gens qui cenſurent Pline, & qui le nomment le menteur par excellence. Ils ont tort ; il a rejetté ſouvent les fables qu'il rapportoit, & s'il en rapporte beaucoup d'autres ſans les contredire formellement, il ne s'enſuit pas qu'il les croye. On lui eſt fort redevable de nous avoir conſervé tant de fortes preuves de la foibleſſe de l'eſprit humain, hableur*

(*h*) Mero ante ſomnos colluere ora, propter halitus : frigida matutinis impari numero ad cavendos dentium dolores.... certa experimenta ſunt. l. 28. c. 4. in finem.

d'un côté, crédule de l'autre. Ces faits là devoient entrer dans l'ouvrage de cet Auteur, puiſque c'eſt l'hiſtoire de la Nature ; & ils ne ſont point la partie la moins utile de cette hiſtoire pour ceux qui ſavent moraliſer. (Contin. des penſ. div. tom. 3.)

Ce raiſonnement eſt ſi peu juſte, que Bayle a pris ſoin de le réfuter lui-même. Après avoir lu Pline avec plus d'attention, il a déclaré que cet Ecrivain avoit *le même eſprit* qu'Iſaac Voſſius, lequel étoit *Athée & crédule tout à la fois, pour tout ce qui étoit extraordinaire, fabuleux, éloigné de toute créance.* (Rep. aux queſt. d'un prov. tom. 4.)

Bayle ne s'en tient pas à cette accuſation ; il releve ailleurs la logique de Pline, qui dit que les éclipſes doivent nous conſoler de notre condition mortelle. *Quis enim hæc cernens, & ſtatos ſiderum.... labores, non ſuæ neceſſitati mortalis genitus ignoſcent ?* l. 2. c. 11. Voilà en paſſant, un échantillon de l'eſprit faux qui ſouvent s'emparoit de Pline. Auſſi Bayle ne trouve-t-il pas que ce ſoit faire uſage de ſa raiſon, & il dit : *Si Pline s'étoit propoſé de raiſonner, il n'eût pas tiré la conſéquence qu'il a tiré de ce phénomene : il eût dit que cela prouve que les aſtres ne ſont point une nature divine.* (Dict. art.

Hipparque, rem. E.) Si Pline ſe fut ici propoſé de ne pas raiſonner, on voit qu'il auroit paſſablement réuſſi.

" L'Afrique ſeule n'engendre point de cerfs (*i*)".

Les voyageurs & les relations les plus croyables aſſurent pourtant que les cerfs d'Afrique ſont plus forts que ceux des autres contrées. Pline copie dans cet endroit Hérodote & Ariſtote, & même il dit quelque part qu'il a été en Afrique. Mais s'eſt-il avancé dans les forêts? N'auroit-il pas reſté ſur les côtes? Les Grecs & les Romains connoiſſoient-ils l'intérieur de l'Afrique ? *L'agmina cervi* de Virgile, feroit croire cependant que les Romains n'ignoroient pas qu'il y eut des cerfs en Afrique. Oppien dont l'érudition eſt reconnue, loue les cerfs de Lybie. M. l'Abbé de la Caille, plus certain de ce qu'il voyoit, que de ce qu'il liſoit dans Pline, a vu des cerfs en Afrique. Voyez ſon Journal.

" Il n'y a dans l'Afrique ni ſangliers, ni „ cerfs, ni chevreuils, ni ours (*k*)".

(*i*) Cervos Africa propemodum ſola non gignit. l. 8. c. 33.

(*k*) In Africa autem, nec apros, nec cervos, nec capreas, nec urſos. l. 8. c. 58.

Comment peut-on lire dans les Annales, que le quatorzieme jour des calendes d'Octobre, Domitius Ahénobarbus fit venir cent ours de la petite Afrique, pour combattre dans le cirque, & parler ainſi? On croit s'être tiré d'affaire en diſant ailleurs; *je ſuis étonné qu'on ajoute qu'ils étoient Numides, puiſqu'il eſt conſtant que l'Afrique ne produit point d'ours. Miror adjectum Numidicos fuiſſe, cum in Africa urſum non gigni conſtet.* Cap. 36. Mais ne prouve-t-on pas plutôt par cette aſſertion, l'ignorance où l'on eſt du ſujet qu'on traite, puiſqu'il eſt très-anciennement *conſtant* que l'Afrique produit des ours, & qu'aujourd'hui l'Ecrivain qui diroit le contraire, ſeroit ſifflé? Geſner dans ſon hiſtoire des animaux, dit qu'on trouve beaucoup d'ours en Ethiopie. On en voit encore dans la baſſe Egypte, & vers le déſert de St. Macaire, où l'on accordoit la ſépulture à ceux qui étoient conſacrés. Quant aux chevreuils, l'Abbé de la Caille en a vu en Afrique de pluſieurs eſpeces. Plus je lis Pline, & moins je conçois comment il a pu commettre certaines de ſes fautes. Il lui en eſt échappé beaucoup que je ne releve pas, attendu que les unes ſont en quelque ſorte, la répétition de celles que j'obſerve, & que les autres n'étant que des inad-

vertances, dont les plus ſavans Ecrivains ne ſont pas exempts, on ne doit ni s'y arrêter, ni les lui reprocher.

" J'ai appris que Zoroaſtre eſt le ſeul homme qui ait ri le jour même de ſa naiſſance, & dont pour préſage de ſa ſcience future, le cerveau palpitoit ſi fort, qu'il repouſſoit la main qui en approchoit (*l*)".

Il y avoit encore une chance: car ſi Zoroaſtre eût été, par exemple, un cerveau exalté, un de ces hommes qui donnent leur délire pour des vérités ſublimes, le préſage eût été tout auſſi poſitif. Au ſurplus, le chapitre 8 de ce livre 7, paſſera difficilement aux yeux des hommes ſenſés, pour la production d'une tête ſaine, en ce qu'il aſſure que ceux qui naiſſent les pieds les premiers, ſont malheureux ou apportent le malheur au monde. J'ai rapporté ailleurs quelques parcelles de ce chapitre abſurde. Mais voyez dans l'Auteur, au commencement de ce livre 7;

(*l*) Riſiſſe eodem die, quo genitus eſſe, unum hominem accepimus Zoroaſtrem. Eidem cerebrum ita palpitaſſe, ut impoſitam repelleret manum, futuræ præſagio ſcientiæ. l. 7. c. 16.

il y dit que la palpitation du cerveau d'un enfant eſt le ſigne évident d'une extrême foibleſſe: *imbecillitatis indicium.*

La note de M. Poinſinet ſur ce paſſage eſt ſi judicieuſe que je dois la rapporter. « Ce que » Pline donne ici pour une marque du génie » futur de Zoroaſtre, il nous l'a donné au com- » mencement de ce livre pour la marque la » plus évidente de l'état débile des enfans; » en quoi il me paroît être en contradiction » avec lui-même, & tomber dans la déclama- » tion, en recueillant au hazard des contes de » bonnes femmes. N'a-t-il pas dit plus haut: » *Quamdiù palpitans vertex, ſummæ inter cuncta* » *animalia imbecillitatis indicium* ".

Voilà donc M. Poinſinet détracteur de Pline. Point du tout: c'eſt la force de la vérité qui l'entraîne; car il fait beaucoup de ces ſortes de remarques; ce qui n'empêche pas que dans ſa préface, dans quelques diſcours particuliers & dans pluſieurs de ſes notes, Pline ne ſoit incapable de pareilles contradictions, & de recueillir au hazard des contes de bonnes femmes.

« Il y a des Médecins qui, pour guérir les » écrouelles & les tumeurs de la tête, ordon- » nent

„ nent de prendre ſur un, ſur deux, ou ſur
„ trois brins de chien-dent, des nœuds au nom-
„ bre de neuf, & de les envelopper dans de
„ la laine noire ſans apprêt. Celui qui les cueille
„ doit être à jeun : il faut qu'il aille dans la
„ maiſon du malade abſent, & qu'en le voyant
„ arriver, il lui diſe trois fois, *moi qui ſuis à*
„ *jeun, je donne ce remede à vous qui êtes à*
„ *jeun*; puis il le lui attachera : il fera cela
„ pendant trois jours conſécutifs (*m*) ".

Pline laiſſe ici la liberté pleine & entiere, on peut croire ce qu'on voudra. Le chapitre contient des recettes qui peuvent être bonnes, ou qui du moins ne paroiſſent pas abſurdes; mais il ne leur fait pas d'autre accueil qu'à celle-ci. On répond qu'à l'égard de ce chien-dent ſi cérémonieuſement adminiſtré, l'abſurdité diſpenſe de l'obſervation. Que n'en diſpenſoit-elle

(*m*) Sunt qui genicula novem, vel unius, vel è duabus tribuſve herbis, (graminis) ad hunc articulorum numerum involvi lana ſuccida nigra jubeant, ad remedia ſtrumæ, panorumve. Jejunum debere eſſe qui colligat; ita ire in domum abſentis cui medeatur, ſupervenientique ter dicere, jejuno jejunum medicamentum dare, atque ita adalligare, triduoque id facere. l. 24. c. 17.

donc auſſi, lorſqu'après avoir dit que pour prévenir le mal de dents, il faut avaler des gorgées d'eau en nombre impair, Pline ajoute, *certa experimenta ſunt?*

Pline, dit M. de Paw, dans un de ſes ouvrages, *conſeille ſagement la racine de la grande Péoine, contre les ſonges que les Latins nommoient* faunorum ludibria. Pline copie là Dioſcoride & Théophraſte; & ſi on veut lui attribuer la ſageſſe de ce remede, il faut donc lui attribuer auſſi les extravagances qu'il copie en mille endroits de ſon ouvrage. Il en eſt bien quelque choſe, mais toutes, ce ſeroit trop dire. C'eſt à quoi on ne penſe pas, quand on ne lit & ne connoît cet Auteur que par des interprétations détachées. Voyez donc l'édition d'Hardouin, & la traduction de M. Poinſinet.

" On trouve dans le cœur des chevaux, un
„ os ſemblable aux plus grandes dents canines;
„ on en fait ceſſer la douleur en ſcarifiant la
„ gencive avec cet os. On prétend auſſi, qu'en
„ ôtant une dent de cheval mort, au même
„ nombre que celle où eſt la douleur, elle ceſ-
„ ſera. Anaxilas nous apprend qu'en faiſant
„ brûler dans des lampes, le virus du coït des

„ cavalles, chacun paroîtra avoir des têtes
„ de chevaux monſtrueuſes : la même choſe
„ des ânesſes (*n*) ".

Ce chapitre contient des recettes topiques bonnes ou mauvaiſes, pour les maux de la tête, des yeux & des dents ; & la miſérable parentheſe du virus de cavales, s'y trouve intercalée ſans à propos & ſans jugement. D'ailleurs ſi Anaxilas eût dit, qu'avec certaines préparations, les ſorciers ſe tranſportent au ſabbat ſur un manche à balai, un Ecrivain qui ne voudroit pas le croire, ſe contenteroit-il de mettre ſur ſon papier, *Anaxilaus prodidit ?* C'eſt, dit-on, une ironie. Pas plus que ce qui ſuit immédiatement, & qui eſt tout auſſi faux, mais que Pline rapporte avec aſſurance, comme un fait hiſtorique. *Nam Hippomanes tantas in veneficio vires habet, ut affuſum æris mixturæ in effigiem equæ Olympiæ, admotos mares equos*

(*n*) In corde equorum invenitur os, dentibus caninis maxime ſimile : hoc ſcarificari dolorem, aut exempto dente emortui equi maxillis, ad numerum ejus qui doleat, demonſtrant. Equarum virus a coïtu in lychnis accenſum Anaxilaus prodidit, equinorum capitum viſus repræſentare monſtrifice : ſimiliter ex aſinis. l. 28. c. 11.

ad rabiem coïtus agat. Car l'Hippomanes eſt un charme ſi puiſſant, qu'ayant été mêlé avec la fonte d'une jument d'airain, à Olympie, cette figure excite les étalons au plus furieux rut.

Vous voyez que Pline ſe ſert même du fait hiſtorique pour prouver la vertu de l'hippomanes. Ce raiſonnement ne ſeroit pas mauvais, s'il étoit vrai que l'hippomanes eût une vertu, & qu'il la conſervât dans le bronze en fuſion; mais on ſait que l'un eſt faux, & que l'autre ne ſeroit pas poſſible. M. Poinſinet paroît n'avoir pas entendu le ſens de ce paſſage; voici comment il le traduit: *L'Hippomane a pour les maléfices une telle force, qu'étant jettée dans la fonte d'une figure d'airain qui doit repréſenter une jument d'Olympie, les chevaux entiers qui en approchent, éprouvent à l'inſtant le plus furieux rut.* Pline, ainſi que Pauſanias, l. 5, parle d'un fait déja paſſé; cette figure de jument étoit à Olympie, dans l'Altis; il ne s'agit donc pas d'un métal *qui doit repréſenter*, mais qui depuis longtems repréſentoit cette jument: Pauſanias dit *un cheval*, & que l'ouvrage étoit de Dionyſius d'Argos. Elien, *de Nat. anim.* l. 14, c. 18, dit comme Pline, que c'étoit une *jument*; puis, en finiſſant le chapitre, il ajoute: *Que cela ſoit vrai ou faux, je le donne comme je l'ai reçu.* S'il en

eût dit autant de tous les petits contes qu'il rapporte, ſon hiſtoire des animaux auroit auſſi moins de taches qu'elle n'en a ; car on y en trouve un aſſez grand nombre.

Enfin ce chapitre eſt tout ſérieux, & ne contient aucune ironie ſur ce que Pline n'approuve pas. Dans un ſeul endroit où il doute qu'une verge de lievre guériſſe le mal de tête, il ajoute, *ſi credimus* ; & ce n'eſt pas là une ironie, ce n'eſt pas non plus le ſtyle d'un Naturaliſte.

Venons à l'os du cœur des chevaux, qui demande également une explication. Un Naturaliſte qui ne ſe contenteroit pas de copier Ariſtote ; & qui feroit des études anatomiques ſur les chevaux, ne diroit pas *in corde equorum invenitur os* ; parce qu'il ſembleroit que cet os eſt néceſſairement dans le cœur des chevaux : tandis que ſi, par une monſtruoſité de la Nature, on l'y trouvoit, il y auroit de la folie à l'indiquer comme un remede commun, & dont chacun peut uſer pour le mal de dents.

Le P. Hardouin rapporte que Riolan trouva un os dans le cœur du Préſident Nicolaï, & dans celui de Marie de Médicis ; & que Trullus en vit un dans le cœur d'Urbain VIII. Il peut s'en trouver dans quelques autres encore ; mais s'enſuit-il qu'on puiſſe dire : *on trouve un os*

dans le cœur des hommes ? Pour le remede, ainſi que celui de la dent de cheval mort, ce ſont des contes à faire pitié : j'en ai tant rapporté de ſemblables qu'il ſeroit honteux de m'arrêter à ceux-ci.

Je m'arrête encore pour dire que *Carlo Ruini*, M. Bourgelat, & d'autres Anatomiſtes qui ont diſſéqué des chevaux, nient qu'ils leur aient jamais trouvé un os dans le cœur : il n'eſt que dans celui des animaux ruminans. Voici comme il eſt ſitué dans celui du bœuf, & comme je l'y ai vu. Il embraſſe les côtés de la baſe de la groſſe artere du cœur, l'aorte ; mais ſans ſe réunir en anneau, il forme deux demi-cercles irréguliers. Quant à ſon exiſtence dans le cœur des chevaux, le célebre Anatomiſte & Profeſſeur M. Camper m'a permis de tranſcrire de ſes manuſcrits ce qu'il dit de cet os, & j'ai cru que ce peu de mots me ſuffiſoit : *Certum eſt os non reperiri in corde elephanti, neque in corde equi : il eſt certain qu'il ne ſe trouve pas d'os dans le cœur de l'élephant, ni dans le cœur du cheval.*

On dira cependant que Pline modifie ſa propoſition au livre 11, c. 38, quand il dit : *On trouve quelquefois des os dans le cœur des chevaux & des bœufs. In equorum corde & boum oſſa reperiuntur interdum.* Si on le dit, on ſe

trompera ; puiſque cette prétendue modification découvre auſſi qu'il ignore que les animaux ruminans, n'ont pas *quelquefois*, mais le plus ſouvent, pour ne pas dire conſtamment, cet os dans le cœur. Ainſi là, comme ici, nous voyons que la ſcience anatomique de Pline étoit loin d'égaler ſon éloquence. Il ne modifie pas, il confond.

" L'uſage de brûler les morts, n'eſt pas an-
» cien chez les Romains ; ils les enterroient.....
» On ne ſache pas qu'avant Sylla perſonne ait
» été brûlé " (o).

Mon objet n'étant pas d'entrer dans cette diſcuſſion, voici ſeulement ce que j'ai à dire. Jean Kirchmann, ſavant Allemand, a écrit *de funeribus Romanorum*, & prouvé par diverſes autorités, & par Pline lui-même, que l'uſage de brûler les morts eſt fort ancien. M. Bruhier cependant, au lieu d'en convenir, dit : *Ce que je trouve de plaiſant, c'eſt la ſortie que fait Kirchmann ſur Pline..... Prétend-il donc ſavoir mieux*

(o) Ipſum cremare apud Romanos non fuit veteris inſtituti : terrâ condebantur.... nemo ante Syllam Dictatorem traditur crematus. l. 7. c. 54.

les uſages des Romains qu'un Auteur célebre du pays, & qui vivoit quinze ſiecles avant lui? (de l'incert. des ſignes de la mort, tom. 1, p. 499. ſeconde édition). Que de légereté dans ce peu de paroles !

J'ignore juſqu'où pouvoit aller la prétention de Kirchmann, fondée ſur les connoiſſances qu'il avoit des anciens uſages Romains; mais ainſi que lui, je lis dans Pline, l. 14, c. 12. *Numæ regis Poſtumiâ lex eſt: vino rogum ne reſpergito.* Ce qui ſignifie que, par la loi *Poſtumia*, le roi Numa abolit les effuſions de vin ſur les buchers funéraires. Comme on n'abolit pas un uſage qu'il ne ſoit établi, notre Hiſtorien naturaliſte s'eſt étrangement contredit; &, pour n'avoir pas aſſez lu Pline & Kirchmann, M. Bruhier fait un reproche à un Savant qui ne le mérite pas.

Si, dans le chapitre ſecond du premier livre de Kirchmann, on trouve la cenſure qu'il fait de Pline, dans le troiſieme livre, chap. 6, on la voit pleinement juſtifiée par le paſſage *Numæ regis.* Il falloit donc lire ces deux chapitres avant de former le reproche; & ſi M. Bruhier s'en fut donné la peine, il ſe le ſeroit épargné. Il n'auroit pas non plus mis au jour l'idée preſque inſenſée, que quinze ſiecles entre un An-

cien & nous ſont une aſſez forte barriere pour le garantir de notre cenſure, quand il eſt prouvé qu'il la mérite autant que Pline paroît la mériter ici. Que diroit donc M. Bruhier, s'il vivoit encore & qu'il me lut? J'ai de la peine à croire qu'il me trouvât *plaiſant*; car il s'en faut de beaucoup que je me reſtreigne, dans les reproches que je fais à Pline, autant que l'a fait Kirchmann.

" On rapporte un fait qu'il eſt à propos de „ remarquer : les paons avalent leur fiente, „ parce qu'ils envient aux hommes l'utilité qu'ils „ en pourroient retirer " (*p*).

C'eſt ſur ce fondement, dit M. de Buffon, *qu'on impute au paon d'être envieux.* Le vrai Naturaliſte voit combien ce fondement eſt ridicule; mais l'Ecrivain ſujet à intenter pareille accuſation contre d'autres animaux, ſur de ſemblables griefs, n'eſt pas plus à cet égard, qu'à beaucoup d'autres, au deſſus du vulgaire. J'aimerois autant qu'il nous contât, comme Chri-

---

(*p*) Quâ in mentione ſignificandum eſt, pavones ſimum ſuum reſorbere tradi, invidentes hominum utilitatibus. l. 29. c. 6.

ſippe, que le paon fut créé pour admirer la beauté de ſa queue.

La forme dans tout ceci m'occupe infiniment moins que le fond: je n'aurois pas beſoin d'en avertir; & la queſtion eſt de ſavoir ſi mes obſervations ſont juſtes ou non. Mais je ne ſaurois trop répéter que ſi, par exemple, quelque Commentateur de Pline tordoit le ſens de ſes paroles, pour juſtifier ſes abſurdités; s'il ſe livroit aux exclamations pour nous le montrer, comme un des plus grands hommes connus, ce Commentateur ſeroit injuſte & partial; & ſa maniere d'interpréter une fois apperçue, mériteroit quelques repréhenſions.

" Archelaüs écrit que les lievres ont également l'un & l'autre, la vertu d'engendrer ſeuls, & ſans le ſecours du mâle. La Nature bienfaiſante envers nous, a produit des animaux féconds, doux, & propres à notre nourriture " (*q*).

Hérodote, l. 3, le dit en toutes lettres; Ariſtote le nie: mais Pline, à qui l'idée plaît, l'a-

---

(*q*) Archelaus auctor eſt.... utramque (lepores) vim ſingulis ineſſe, ac ſine mare æquè gignere. Benigna circa hoc natura, innocua & eſculenta animalia fecunda generavit. l. 8. c. 55.

dopte ſans héſiter. Il connoiſſoit les facultés génératrices & le ſexe des lievres dans les Auteurs les plus ſuſpects ſur cette matiere; il ſavoit complimenter éloquemment la Nature ſur la fécondité de ces animaux; mais il ne diſſéquoit pas un lievre avant d'écrire le compliment. En un mot, ſi Pline eût été Naturaliſte, il n'eût rapporté l'hermaphrodiſme du lievre qu'en approuvant ou en rejettant cette opinion d'Archelaüs. Elien l'approuve, & croit auſſi qu'ils ſont hermaphrodites: mais liſez l'article ſuivant.

" Les amphisbenes ont deux têtes, c'eſt-à-dire, „ qu'ils en ont une auſſi à la queue, comme ſi „ c'eût été peu que de repandre le venin par „ une ſeule bouche " (r).

Pline, comme on voit en rapprochant ces deux paſſages, prête au Manichéiſme; & le principe du bien comme celui du mal, ſe trouvent chez lui ſuffiſamment établis. Mais ne le preſſons pas trop: le ſeul penchant qu'il avoit à la déclamation, lui faiſoit produire ces contradictions: nous ne trouvons ailleurs dans ſon ou-

---

(r) Geminum caput amphisbænæ, hoc eſt, & a caudâ, tanquam parum eſſet uno ore fundi venenum. l. 8. c. 23.

vrage aucun germe des deux principes. Seulement nous y voyons que la Nature bienfaiſante nous fournit abondamment des lievres, & qu'elle paroît craindre de trop nous épargner le venin. Ailleurs il dit qu'elle eſt cruelle dans l'excès même de ſes faveurs. Si vous parcourez tous les endroits où Pline marque le caractere de la Nature, vous trouverez que ſon penchant le porte à en dire plus de mal que de bien. Pour nous, convenons plutôt que nous ne la connoiſſons pas aſſez, & que, ſoit pour la louer, ſoit pour la blâmer, immodérement ſur-tout, nous devrions mieux ſavoir ſon ſecret. Cependant je pencherois plus volontiers du côté de l'admiration & de l'éloge que de celui du blâme.

" Les taupes, enſevelies ſous la terre, ſous „ l'élément le plus denſe, le plus ſourd, en„ tendent plus diſtinctement; quoique la voix „ s'éleve, elles entendent le diſcours de l'homme, „ & s'il parle d'elles, on dit qu'elles le compren„ nent & fuient " (s).

(s) Liquidius audiunt talpæ obrutæ terrâ, tam denſo atque ſurdo Naturæ elemento. Præterea voce omnium in ſublime tendente ſermonem exaudiunt; & ſi de iis loquare, intelligere etiam dicuntur & profugere. l. 10. c. 69.

Pline, quoique inſtruit, croit les contes les plus abſurdes des hommes les plus ignorans; c'eſt la nourrice qui endort l'enfant, ce n'eſt pas le précepteur qui l'éclaire: jamais il ne ſe demande le *pourquoi* d'une choſe: tout ce que nous venons de dire le prouve; un plus grand nombre d'exemples ne le démontreroient pas mieux, je ne puis cependant paſſer ſous ſilence celui-ci. " Dans la mer Rouge des forêts entieres végetent; on y trouve ſur-tout des „ lauriers, des oliviers portant leurs fruits, & „ quand il pleut le fongus ſe forme ſur leur „ tronc, & ſe change en pierre ponce par les „ rayons du ſoleil, &c. " (*t*). Il ne lui manquoit plus qu'à nous montrer des madrépores ſe former ſur le ſommet des montagnes. Les Naturaliſtes ont oublié cette origine des pierres ponces: c'eſt dommage. Au moins l'on voit qu'avec de la mémoire & peu de ſens, on peut faire de bien gros livres, & ce qui eſt plus encore, de gros livres célebrés, canoniſés preſque par des Savans qui ont auſſi de la mémoire.

(*t*) In mari vero Rubro ſilvas vivere, laurum maxime, & olivas ferentem baccas, & cum pluat, fungos, qui ſole tacti mutantur in punicem. Fruticum, &c. L. 13. c. 25, §. 50.

C'eſt un plaiſir de voir comment Pline établit la dureté du diamant, pour nous conter dans le chapitre 4 du Livre 37, que le ſang de bouc rompt cette pierre indomptable, & qui réſiſte aux deux plus grandes forces de la nature, le fer & le feu. Il ne ſavoit pas que le feu ſolaire & celui de réverbere, font entierement diſparoître le diamant, & qu'on peut le briſer à coups de marteau : ce que les diamantaires appellent *cliver* un diamant ; ils ſe ſervent auſſi de la ſcie pour le diviſer. On le réduit en lames très-minces avec un petit couteau très-mince que l'on frappe avec un petit marteau ou maillet de bois. Si les Anciens l'ignoroient, Pline à cet égard, n'eſt pas plus repréhenſible que ſon ſiecle. Mais vous allez voir les belles choſes que le ſang de bouc lui fait dire.

" Cette force invincible (celle du diamant) „ qui réſiſte aux deux plus fortes puiſſances de „ la nature, le fer & le feu, eſt briſée par le „ ſang du bouc, pourvu qu'il ſoit frais, & en„ core chaud, quand on y met tremper le dia„ mant, qu'il faut auſſi frapper à pluſieurs coups : „ ſi même alors, les enclumes & les marteaux „ ne ſont pas excellens, ils ſe briſent. A quel „ génie doit-on cette invention ? par quel hazard

„ a-t-elle été trouvée? ou quelle conjecture a „ pu donner lieu de faire l'épreuve d'un ſi grand „ ſecret, & par le moyen du plus puant des „ animaux? Cette découverte eſt certainement „ un bienfait des Dieux (*u*)".

Celui qui voit là un bienfait des Dieux, eſt pourtant le même homme qui, pour commencer ſon Livre 36, dit, que les hommes ont porté leur folie juſqu'à tailler les montagnes, afin d'en tirer la pierre & le marbre, ſans parler des métaux & des pierres précieuſes, *gemmæ*. Mais ici les Dieux de moitié avec tous ces fous, leur donnent *certainement*, *profecto*, un moyen de porter leur délire à ſa perfection; & voilà que ce moyen n'a ni ſens ni raiſon. Où eſt donc celle de Pline, je vous prie?

Le chapitre 4 du Livre 37, finit par nous

(*s*) Siquidem illa invicta vis duarum violentiſſimarum naturæ rerum, ferri igniſque, contemptrix, hircino rumpitur ſanguine, neque aliter quàm recenti calidoque macerata, & ſic quoque multis ictibus: tunc etiam, præterquam eximias, incudes maleoſque frangens. Cujus hoc ingenio inventum? quove caſu repertum? aut quæ fuit conjectura experiendi rem immenſi ſecreti, & in fœdiſſimo animalium? Numinum profectò muneris talis inventio eſt. l. 37. c. 4.

enſeigner que le diamant chaſſe la colere, les viſions, les troubles de l'eſprit & les craintes. *Adamas & venena irrita facit, & lymphationes abigit, metuſque vanos expellit a mente.* C'eſt ce qu'il eſt toujours bon de ſavoir; car peut-on répondre de n'être pas ſujet ou ſujette à ces divers accidens? Auſſi voyons-nous que plus certaines têtes ſont chargées de diamans, moins elles ſont attaquées des ſuſdites maladies, & qu'on appaiſe la colere des Dames en les priant d'accepter des diamans.

La Dracontite ou Dracontia, eſt auſſi fort amuſante. Pour poſſeder ce joyau, il faut endormir les dragons qui les portent, & leur couper la tête; car ſi on les tuoit éveillés, dès qu'ils ſe ſentiroient mourir, ils eſcamoteroient la matiere de la pierre précieuſe, à cauſe de l'envie que chacun ſait qu'ils portent aux hommes. *Dracontites ſive Dracontia, e cerebro fit draconum: ſed niſi viventibus abſciſſo numquam gemeſcit invidia animalis mori ſe ſentientis.* l. 37. c. 10.

Si vous parcourez les deux ou trois derniers chapitres de ce Livre 37, vous trouverez la pierre *Eumèces*, qui poſée ſous la tête pendant

là

la nuit, fait avoir des ſonges à-peu-près comme des oracles. La *Gloſſopetre*, qui pourroit bien tomber du ciel au décours de la lune. L'*Ombria*, qui peut bien auſſi tomber avec la foudre & les orages. La *Paneros*, qui fit faire des enfans & compoſer des vers à la reine Timaris. La *Sidérite*, qui excite la chicane. La *Dendrite* blanche, qui enterrée ſous un arbre quand on le coupe, empêche que la hache ne s'émouſſe. Quand vous aurez tout lu, vous exercerez votre critique pour démêler, dans un nombre infini de pierres arrangées par ordre alphabétique, ce que Pline vous donne pour vérité, d'avec ce qu'il vous donne pour menſonge.

Pour moi fatigué de tous ceux qui fourmillent dans cet Auteur, je m'en tiens aux articles repréhenſibles que j'ai tranſcrits. Il y en auroit bien d'autres ſur mon papier, ſi je les avois rapportés tous; mais le lecteur à la fin obſédé, me reprocheroit l'ennui que lui cauſeroit tant de ſottiſes populaires accumulées, & mon ardeur perſévérante à lui prouver ce qui n'a plus beſoin de l'être, il ne me liroit pas; ce qu'il pourra bien faire encore en voyant la maſſe de ce que je lui donne ici. Mais je l'invite à conſulter la traduction de M. Poinſinet de Sivry. Quoi qu'en pluſieurs endroits, elle ſoit plus

favorable à Pline que ſon texte, on y voit encore une foule d'erreurs de toutes les eſpeces. Je l'invite auſſi à parcourir dans le 9e. tome, les 160 pages environ de notes alphabétiques; & s'il veut connoître la critique des erreurs de Pline en Botanique, par *Leonicenus Vincentinus*, il la trouvera dans le même volume.

Après quelques obſervations générales, & une conſéquence néceſſaire que j'ai à tirer, j'abandonnerai pour une bonne fois ce déplaiſant travail, en ſuppoſant même qu'il fut de quelque utilité. Très-aſſurément je ne l'ai pas entrepris pour le ſot & vain plaiſir de déprimer Pline, il eſt aiſé de s'en appercevoir. Laiſſons faire à la ſottiſe qui ne raiſonne pas, cette imputation odieuſe. Laiſſons-la faire encore à ceux qui ne diſent le mal que pour s'en donner la froide & cruelle ſatisfaction, & qui portent volontiers le même jugement des autres.

J'admire ſincérement Pline par ſes beaux côtés. Je le vois comme je verrois une femme d'une grande réputation de beauté, mais qu'à ſon inſçu, je ſurprendrois le matin: ce qu'elle auroit de charmes vrais, ne m'empêcheroit pas d'appercevoir les défectuoſités que ſa couturiere, ſa femme de chambre & ſon coëffeur maſquent à d'autres yeux. Bien entendu que

je ne ſerois pas ſon amant; car je la verrois alors plus belle que la Vénus de Médicis. En un mot, ſi j'ai peu loué Pline; (car je l'ai loué) c'eſt que mon ſujet ne m'y engageoit pas davantage; que je n'ai aucune raiſon pour être l'écho de ſes amans & de ceux qui le fardent; & qu'enfin, on a tant exagéré les éloges de cet Auteur, qu'il eſt inutile de répéter encore les voix qui l'ont célébré. Mon motif une fois bien vu, paroîtra tout autrement honnête; puiſqu'il tend à détruire le preſtige qui nous égare, & à montrer la vérité toujours ſi utile aux ſciences & aux arts.

Si l'on voulait faire un ouvrage intitulé, *recueil des ſottiſes populaires*, on devroit écrire comme une bonne partie du livre de Pline eſt écrite. Mais ſi on fait l'hiſtoire du monde phyſique, ſavant & philoſophique, on ne doit pas l'affubler de toutes les abſurdités des rues, les donnât-on quelquefois pour telles. Que penſeroient les Lecteurs de l'Encyclopédie, ſi dans l'article *Botanique*, on leur diſoit: *cette herbe eſt bonne pour la fievre; mais on aſſure qu'il faut dire trois fois;* Domine, ſalvum fac regem, *en ſe fourrant le petit doigt de la main gauche dans l'oreille*

droite, ſans être vu de perſonne? Ou bien, *on dit que le cerfeuil eſt rafraichiſſant, & qu'il purifie le ſang; mais pluſieurs perſonnes qui l'ont éprouvé, aſſurent qu'il faut le cueillir la veille de la St. Jean, au clair de la lune; l'envelopper dans du drap rouge, & le mettre dans la poche de ſa culotte, en ſe pinçant neuf fois le bout du nez?* N'eſt-il pas vrai que ces lecteurs fermeroient le volume où l'on abuſeroit ainſi de leur patience?

Il y a des exemples. Nos Annales rapportent. Quelques-uns enſeignent. On aſſure. On dit. On remarque. Pluſieurs en ont fait l'expérience. Nous avons appris. On prouve, &c. ne tireroit jamais d'affaire un Savant qui ſans ceſſe & indiſtinctement employeroit ces formules pour dire une vérité & une ſottiſe; on ne voudroit point du tout convenir que cette maniere d'inſtruire fut bonne: c'eſt pourtant celle de Pline.

Il déclare à la fin du chap. 3. l. 25, qu'il ne veut parler, ni des moyens de troubler la raiſon, ni de ceux de faire avorter, ni de ceux qui provoquent à l'amour, à moins que ce ne ſoit pour enſeigner à s'en garantir, & pour les cenſurer. On ne peut rien dire de plus raiſonnable; le progrès des mœurs eſt le but du Philoſophe; c'eſt l'intérêt univerſel. Otez les

mœurs de la société, qu'y reſtera-t-il? des dupes & des fripons; des ſcélerats hypocrites ou à viſage découvert, & des victimes de leur ſcélérateſſe. L'homme célebre par la ſageſſe réunie aux talens ſupérieurs, fait chérir la vertu & les talens; la probité obſcure n'a malheureuſement pas cet avantage. Mais que des hommes ſublimes par la ſcience & le génie, ſoient dépravés par les mœurs, éclairaſſent-ils l'univers, ils ne ſeront pas moins le ſcandale & le poiſon de leurs concitoyens. Auſſi devons-nous garder nos hommages les plus complets, pour celui qui joint la ſageſſe à la célébrité.

Comment donc ce Pline qu'on vient de voir ſi honnête, n'a-t-il pas effacé le chapitre où les propriétés funeſtes de certaines plantes, ſont miſes à la diſcrétion de la premiere *Locuſta* qui en voudra faire uſage? Elle y trouvera ce qu'il faut pour faire devenir entiérement fou, & pour faire mourir plus promptement qu'avec l'opium. La loi *Cornelia de veneficiis* ne retenoit pas l'Ecrivain.

Cet homme ſi ſage a oublié d'effacer auſſi vingt endroits où une fille peut s'inſtruire de la vertu de différentes herbes propres à l'avortement. Que dis-je? Pline le permet, le conſeille; on l'a lu. Deux ou trois chapitres, &

environ cinquante autres traits répandus dans l'ouvrage, forment un catéchiſme précieux pour les débauchés des deux ſexes; il leur offre à choix des moyens d'aſſouvir leur lubricité. Je ſais que les recettes érotiques & aphrodiſiaques ſont enſeignées dans plus d'un traité faits par les modernes, & je demande pourquoi pluſieurs de ces enſeignemens, même en admettant ce qu'ils ont d'utile, ſont écrits en langue vulgaire?

Je ſais que dans Paris, on vend & on affiche publiquement aujourd'hui, le *vinaigre de pucelle à l'uſage des dames*, & qu'*on explique ſur les bouteilles la maniere de s'en ſervir*. Dans le livret diſtribué en 1779 *avec brevet de Sa Majeſté*, on le nomme *vinaigre de Vénus ou aſtringent*. On a l'attention d'avertir que *les perſonnes qui ſeront dans le cas de faire uſage de ce vinaigre, peuvent envoyer avec confiance un mot de lettre ſans craindre que le porteur ſache ce qu'il vient chercher, les bouteilles étant enveloppées & cachetées des armes du Roi*. S'il m'étoit permis d'imiter ici quelques-unes des pointes de notre Auteur, je dirois: cette infamie aſtringente, qui ne l'eſt pas pour les mœurs, puiſqu'elle ouvre publiquement une voie à la débauche, n'eſt pas nouvelle ſans doute; mais il y a quarante ans que les ſeules marchandes à la toilette

la débitoient & s'en cachoient: la corruption avoit alors une eſpece de voile. Il eſt vrai qu'à Londres on vend le ſecret de ſe faire avorter, mais le papier d'adreſſe eſt coulé dans la main des filles & des jeunes femmes.

Je ne veux rapporter qu'un exemple de chacun des principaux chefs d'accuſation qu'on pourroit former contre Pline, & je ſupprimerai le nom des poiſons.... *eſſe* **** *& tactis quoque genitalibus feminini ſexus animalium eodem die inferre mortem? Hoc fuit venenum, quo interemptas dormientes a Calpurnio Beſtia uxores M. Cæcilius accuſator objecit. Hinc illa atrox peroratio ejus in digitum.* l. 27. c. 2. Ceux qui entendent ce latin ſavent ce qu'il ſignifie. Je leur demande s'il ne contient pas une horreur d'autant plus dangereuſe qu'elle eſt appuyée d'expériences réitérées. On ſait que Ladiſlas, Roi de Naples, & ſa maîtreſſe, fille d'un Médecin, moururent ainſi: on connoît un pareil exemple arrivé chez nous; Brantôme l'a rapporté deux fois; c'étoit de ſon tems.

Tertio folia ſunt ****, *minime diligenter demonſtrando, remedia non venena tractantibus: quippe inſaniam facit, parvo quoque ſucco; quamquam & Græci auctores in jocum vertere. Drachmæ enim pondere luſum pudoris gigni dixerunt,*

*ſpecies vanas imagineſque conſpicuas obvertari demonſtrantes. Duplicatum hunc modum, legitimam inſaniam facere. Quidquid vero adjiciatur ponderi, repræſentari mortem..... Quin & alterum genus, quod **** vocant, ſoporiferum eſt, atque etiam opio velocius ad mortem, &c.*

Je ſuppoſe qu'un honnête homme parmi nous, ait écrit de la médecine & qu'il ait dit: " Cette plante a des propriétés dangereuſes, „ mais je ne les expliquerai pas, attendu que „ je me garde bien d'enſeigner les poiſons, „ & qu'elle rend inſenſé, pour peu qu'on prenne de ſon ſuc. Le poids d'une drachme produit des illuſions libidineuſes, & d'autres viſions dont on croit les objets réels & ſenſibles. Si on double la doſe, on devient entierement fou: & pour peu qu'on y ajoute „ encore, on avance bientôt ſa mort. Une autre eſpece de cette plante eſt ſomnifere; elle „ fait même auſſi mourir plus promptement que „ l'opium. C'eſt du moins ce qu'en diſent les „ Auteurs qui en indiquant ce poiſon, avoient „ les intentions les plus innocentes ".

Si cet honnête homme qui auroit auſſi les intentions les plus innocentes, vouloit faire imprimer ſon ouvrage, croyez-vous qu'il en obtînt le privilege? Il ſeroit coupable ſans

doute; mais Pline ne l'eſt-il pas davantage ? puiſque après avoir déclaré dans ſa préface, qu'il n'écrit que pour *le petit peuple*, *pour les gens de la campagne*, *pour la foule des ouvriers*, *en un mot pour les gens ſans études*, il a l'inconſéquence de dire que ſon deſſein n'eſt que d'inſtruire les Médecins, & non ceux qui font un criminel uſage des poiſons.

*Adeoque ex Veneris naſcuntur, ut ſemen **** aſperſum genitali, feminarum aviditates augere ad infinitum Xenocrates tradat: Itemque tres radices juxta adalligatas.* Voyez ſi vous trouveriez convenable de publier en toutes lettres l'infamie contenue dans ce paſſage.

*Sic & **** feritur in Thaſo, aut **** ſilveſter, aut **** quod **** vocant, quoniam abortus facit.* Cela eſt ſimple & clair; mais je ne crois pas qu'on doive le traduire de Dioſcoride, & enſeigner aux dames à faire du vin abortif, quand on dit qu'elles ſont portées à ſe procurer l'avortement, qu'elles l'ont inventé: *feminis vero abortus.* l. 10. c. 63. Et quand on fait un livre qui ſera lu par les méchans, les fous, les libertins, eſt-il prudent de leur donner de pareilles inſtructions ? Mais quand on ajoute, *En demonſtranda remedia, quorum medicina majoris mali periculum affert !* l. 21.

c. 31. *Doit-on enſeigner des remedes plus dangereux que le mal contre lequel on les employe!* très-aſſurément alors on a perdu la tête.

Voyez comment ces ſortes d'articles (j'en excepte un petit nombre qu'il n'eſt pas à propos d'indiquer ici) ſont traités dans l'Encyclopédie, dont pourtant les Auteurs avoient le droit de s'expliquer ſur certaines matieres à proportion qu'elles intéreſſent la ſociété. Comparez leur conduite à celle de Pline, & jugez laquelle des deux vous voudriez ſuivre. N'en ſeroit-il pas de Pline comme de certains confeſſeurs de petites filles, qui à force de leur détailler l'objet & les formes variées de la concupiſcence, développent des idées qui abrégent le chemin? *Palamque eſt, virum alias ſagacem & vitæ utiliſſimum, nimio juvandi mortales ſtudio prolapſum*, dit Pline de Démocrite; on peut avec beaucoup de modération lui appliquer encore ici ſes propres paroles.

Il paroît que le célebre Mead, Médecin du feu Roi d'Angleterre, étoit plus ſage que Pline. Après avoir décrit les effets terribles d'une eau qu'il appelle *infernale*, il dit dans ſon *traité ſur les compoſitions chymiques*: " je poſſede ce „ ſecret dangereux; mais je n'en donnerai pas „ la recette: n'apprenons pas aux hommes un

„ art deſtructeur ". Hélas ! il n'avoit plus qu'un pas à faire, pour reſſembler à Pline ; c'étoit de donner la recette, après avoir dit qu'il ne la donneroit pas.

Cependant on veut toujours ſe faire illuſion, & certaines gens ont tout prêts des dictons triviaux pour maſquer leurs préventions, leur pareſſe, leur inattention, & pourquoi ne dirois-je pas, leur ignorance ? *Pline étoit homme ; Pline étoit ſujet aux erreurs de l'eſprit humain ; Pline a pu & dû ſe tromper.* Voilà le jargon ; & l'on ne manque pas de mettre en jeu le mot d'Horace : *Verum opere in longo fas eſt obrepere ſomnum.* Mais j'oſerois demander à ceux qui croient ainſi payer leur monde ; s'ils pourroient mettre ces lieux communs à côté des paſſages que je viens de rapporter, & de quelques autres que je n'ai pas non plus voulu traduire ? & ſi le ſommeil de Pline ne paſſe pas un peu la permiſſion de dormir ?

Mais, dira-t-on, la plûpart de ces recettes pourroient bien être fauſſes. Cela peut-être ; cependant le méchant & le débauché n'en ſeront pas moins induits à chercher le crime ; & qui vous aſſure qu'ils ne rencontreront point celui qu'ils ne cherchoient pas ? Qui vous aſſure que l'autorité de Pline, appuyée de celle de Xé-

nocrate, de Dioſcoride & des autres qu'il copie, ne ſera pas d'un grand poids pour quelque mauvaiſe tête? Si le Traducteur qui donne Pline tout entier en françois, n'en a pas ſouſtrait ces paſſages dangereux, c'eſt apparemment qu'il a cru bien faire: je ne ſuis pas ſon juge, mais je n'aurois pas traduit ces lignes odieuſes. Si Pline les abandonnoit à la merci de ſon cuiſinier & de ſa ſervante; (car à cinquante ſix ans qu'il mourut, il pouvoit eſpérer d'en voir le ſuccès de ſon vivant) notre Traducteur qui certainement reſpecte la ſociété, n'a pas voulu ſans doute, rappeller des crimes qui n'ont été que trop fréquens; il n'a penſé qu'à bien faire connoître ſon Auteur.

Je ſais que, ſi non des Apologiſtes de ces horreurs, mais au moins des ames plus que tolérantes, diſent que les débauchés ne s'aviſent guere de conſulter ces ſortes de recueils, pour exciter leur laſciveté & ſes ſuites; mais attendez que chacun ait eu le tems de feuilleter une traduction complette de Pline: découvrez, ſi vous pouvez, les crimes ſecrets qu'elle aura pu ſuggérer; & n'oubliez pas que les Eſcobar, les Sanchez & les autres Ecrivains de cette ſorte, ſont enfermés ſous clef, dans pluſieurs bibliotheques publiques. Lorſqu'en 1611 on fit à

Paris la condamnation du livre de Sanchez *de matrimonio*, la ſentence prononçoit *pour être le livre abominable, & la lecture d'icelui pernicieuſe.*

Paſcal, dans ſa 9e. Provinciale, reſpecte aſſez la pudeur, & prévoit aſſez le danger pour dire: *j'appris ſur cela les queſtions les plus extraordinaires qu'on puiſſe s'imaginer. Il m'en donna de quoi remplir pluſieurs lettres: mais je ne veux pas ſeulement en marquer les citations, parce que vous faites voir mes lettres à toutes ſortes de perſonnes, & je ne voudrois pas donner l'occaſion de cette lecture à ceux qui n'y cherchent que leur divertiſſement.* J'ai été plus hardi que Paſcal, mais peut-être avec aſſez de précaution pour n'être pas plus dangereux.

Ce qui doit paroître plus extravagant que la publication de Sanchez & des Eſcobar, puiſqu'ils ont écrit en latin; & ce qui marque la corruption & la groſſiéreté du tems, c'eſt le privilege accordé pour la traduction de Pline, par Dupinet. On fait dire au Roi: *Charles par la grace de Dieu..... N. nous auroit fait remontrer que puis n'a guères il auroit fait traduire Pline de la naturelle hiſtoire, de Latin en François: lequel livre eſt non ſeulemeut délectable, mais auſſi de grand prouffit & utilité pour l'inſtruction, édification, & recréation des bons eſ-*

prits qui ſe voudront appliquer à le voir..... Donné à St. Germain des prez lez Paris, le ſeizieme de Juin, l'an 1561. Charles IX devoit au moins donner ce privilege, & ſa Cour trouver Pline très-recréatif.

Si je voulois examiner toutes les erreurs philoſophiques & phyſiques de Pline, je ne manquerois pas de produire ſur l'eſprit des Philoſophes naturaliſtes, l'effet que quelques Ecrivains operent ſur celui des Artiſtes & des Connoiſſeurs, lorſque ces Ecrivains veulent entrer dans trop de détails ſur l'art; je les ferois rire. Mais en mettant ſous les yeux du Lecteur, le jugement d'un ſavant Naturaliſte qui inſtruit & ne fait pas rire, je ſerai à l'abri de toute raiſonnable cenſure. Ecoutons M. de Buffon.

Pline, dit-il, *dont le fond de l'ouvrage ſur l'hiſtoire naturelle eſt en entier tiré d'Ariſtote, n'a donné tant de faits équivoques ou faux, que parce qu'il les a indifféremment puiſés dans les différents traités attribués à Ariſtote, & qu'il a réuni les opinions des Auteurs ſubſéquents, la plûpart fondées ſur des préjugés populaires.* M. de Buffon en donne un exemple curieux par ſon abſurdité, & qu'il faut lire dans l'ouvrage même; après quoi il ajoute : *Que de faits incroyables ſont compris dans ce paſſage! Que de*

choſes abſurdes & contre toute analogie ! &c. Puis il conclut en diſant : *c'eſt ajouter trois faits abſolument incroyables à deux qui ſont déja difficiles à croire ; & quoiqu'il y ait dans Pline bien des choſes écrites légérement, je ne puis me perſuader qu'il ſoit l'Auteur de ces trois aſſertions, & j'aime mieux croire que la fin de ce paſſage a été entiérement altérée.* (voy. les pag. 118 & 119 du 16 tom. de l'hiſt. nat. in-4°.)

Voyez-y auſſi, pag. 450, un fait contradictoire avancé par Pline au ſujet de l'autruche ; & combattu par M. de Buffon ; & remarquez qu'il ajoute : *D'ailleurs ce fait avancé par Pline & répété par beaucoup d'autres, ne me paroît pas avoir été confirmé par aucun moderne digne de foi, & l'on ſait que Pline avoit beaucoup plus de génie que de critique.* Il ſe pourroit donc à toute rigueur, qu'il fût l'Auteur de ces trois aſſertions. Il paroît d'ailleurs un peu étrange qu'un Ecrivain *dont le fond de l'ouvrage eſt en entier tiré d'Ariſtote* &c. ſoit reconnu dans ce même ouvrage, pour un Ecrivain de *génie*, ſi toutefois j'entends bien la ſignification de ce mot. Quoiqu'il en ſoit, M. de Buffon, dans ſon hiſtoire de l'*Hyæne*, après avoir rapporté quelques-uns des contes que les Anciens faiſoient de cet animal, les termine ainſi : *je finis pour qu'on ne me faſſe*

pas le reproche que je vais faire à Pline, qui paroît avoir pris plaisir à compiler & à raconter ces fables. Tom. 9. in-4°. pag. 279.

Si dans le premier volume de l'*histoire naturelle*, M. de Buffon a parlé de Pline bien différemment, c'est peut-être que son ouvrage étant à peine commencé, il suivoit encore le torrent, & que le voile n'étoit pas tombé. Mais comme il ne m'appartient pas de vouloir pénétrer les raisons de cet illustre Savant, & que je n'ai pas fait route à côté de lui dans la carrière immense de la Nature, je m'en tiens à dire qu'au 16e. volume il a jugé Pline bien autrement qu'il n'avoit fait au premier. Si ayant reconnu sa mépriſe, il avoit chanté la palinodie, je crois qu'il seroit d'autant plus estimable que les exemples en sont rares (x).

Enfin, je le répète, Pline s'est emparé de presque

(x) Qu'il me soit permis d'admirer que M. Brotier place au rang des témoignages favorables à Pline, celui du discours premier de M. de Buffon; & qu'il regarde apparemment comme non avenu, ce que je viens de rapporter du 16e. tome. Je ne crois pas que cette conduite soit équitable, au moins en ce qu'elle paroîtroit supposer qu'on ne lit pas tous les volumes du Naturaliste François.

preſque toutes les abſurdités qu'il trouvoit dans les livres qu'il copioit, & comme il y avoit des choſes excellentes, il les a auſſi placées dans ſa compilation. Si à cette marque on ne reconnoît ni un bon Philoſophe ni un bon Critique, ni un bon Naturaliſte, ce n'eſt pas ma faute. On pourroit cependant faire un gros volume, pour prouver que Pline eſt un grand homme: on en pourroit également faire un auſſi gros, pour prouver le contraire. Mais ſi on démontroit qu'il n'a preſque rien dit de lui-même, je crois qu'on pourroit diminuer le premier volume.

Pline ſavoit beaucoup, dit-on, mais qu'importe la quantité, lorſqu'il s'agit de bien ſavoir? Si vous n'avez ni le tems ni l'occaſion d'étudier certains objets de la nature dont Pline a parlé, liſez au moins les ouvrages des ſavans Naturaliſtes modernes; comparez-les à celui de Pline, & vous verrez comment il étoit ſavant. Mais défiez-vous de ceux qui le fardent pour vous le faire trouver beau, viſitez-le chez lui-même & ſans apprêt. Voyez-le ſur-tout dans l'édition d'Hardouin, à cauſe des notes, où vous trouverez les ſources connues, dans leſquelles il a puiſé: par elles vous comprendrez aiſément l'uſage qu'il a fait d'une foule d'écrits que nous n'avons plus, & dont il a employé les membres

épars, pour former ce qu'on appelle *Caji Plinii ſecundi hiſtoria naturalis.*

Ceux qui connoiſſent Pline, ſavent qu'il ne fait qu'effleurer les matieres qu'il traite. Cette méthode comparée à celle des vrais Naturaliſtes, ſoit anciens, ſoit modernes, ne prouveroit-elle pas auſſi contre lui? Voici je crois comment. Le tems, les peines, les frais, l'étude profonde de la nature, conduiſent à donner des inſtructions plus étendues ſans comparaiſon que celle de Pline. Quand par des recherches laborieuſes, on a bien connu une plante, un animal, on ne s'en tient pas à en marquer ſuccintement & ſouvent ſans ordre, quelques propriétés vraies, fauſſes ou douteuſes. On eſtime aſſez ſes recherches & l'utilité dont elles peuvent être, pour n'en pas refuſer le fruit au public; & ne ſeroit-ce que pour ſa propre gloire, on lui fait part de toutes ſes connoiſſances: ſi Pline l'a fait, il eſt aiſé de méſurer & de peſer ſon ſavoir. Quelque art qu'il y ait dans ſon ſtyle, &, ſi l'on veut, dans la contexture de ſon ouvrage, cet art n'eſt au fond que celui d'un compilateur qui ſéduit, & d'un abréviateur élégant, mais qui montre bien peu de critique. Se méprendre à chaque page, donner à tout inſtant l'ivraye mêlée avec le bon grain, n'eſt pas le caractere d'un Natu-

raliſte. Ceci eſt moins un jugement que les raiſons, ſi je ne me trompe, de celui que j'ai rapporté de M. de Buffon.

Mais Pline mourut, dit-on, avant d'avoir pu donner la derniere main à ſon ouvrage. On en dit autant d'Elien, qui copiant divers Auteurs, inſéroit des contradictions dans ſes écrits, parce que ces Auteurs ne s'accordoient pas toujours entr'eux, & qu'il n'y faiſoit pas non plus aſſez d'attention. Tout Ecrivain dont on voudra couvrir les fautes, aura droit au même jugement; puiſque le plus médiocre peut comme le plus habile, corriger ſon ouvrage; & je veux croire que Pline auroit bien pu corriger le ſien, ſans pour cela qu'il lui eût fait changer de caractere. Mais la queſtion n'eſt pas de ſavoir ce qu'il auroit fait; il s'agit ſeulement de voir ſi les fautes que j'ai obſervées ſont bien ou mal obſervées; & ſi on doit juger un Auteur ſur ce qu'il a écrit, ou ſur ce qu'un beau jour, il auroit écrit s'il en avoit eu le tems. Si ce n'eſt autre choſe que la vérité qui nous touche, nous dirons; *amicus Plato, amicus Socrates, ſed magis amica veritas.*

Voilà tout ce que je me ſuis propoſé de dire ſur l'hiſtoire naturelle de Pline. Si ma hardieſſe déplaiſoit; ſi on croyoit que cette ſorte de cri-

tique n'eſt pas de mon reſſort, & que tout au plus, je ne dois juger Pline que ſur l'art, je prierois encore les cenſeurs d'écouter l'obſervation ſuivante.

On convient généralement que les meilleurs juges dans quelque partie que ce ſoit de nos connoiſſances, ſont ceux qui par le ſuffrage univerſel, ont été reconnus pour s'y être le plus diſtingué. J'ai cité quelques jugemens de cette eſpece, & ſi je n'ai fait que m'y conformer, je n'aurai donc pas mal jugé non plus. Mais je vais en produire qui pour le tems où ils ont été faits, & le grand homme qui va parler, ſont d'un poids auquel toute prévention doit céder. Si dans le ſeizieme ſiecle, on penſoit ainſi, pourquoi ſeroit-on moins éclairés, moins libres, en un mot, pourquoi vers la fin du dix-huitieme, voudroit-on moins paſſer pour des êtres penſans? Ecoutons François Bacon.

" Nous voyons dans l'hiſtoire naturelle beau-
„ coup d'erreurs témérairement admiſes, & dé-
„ crites avec peu de choix & de jugement;
„ comme on n'en peut douter par les écrits de
„ Pline, de Cardan, d'Albert, de pluſieurs ou-
„ vrages des Arabes, qui de tous côtés ſont
„ remplis de narrations fabuleuſes & faites à

„ plaiſir; non ſeulement incertaines & dénuées „ de toutes preuves, mais clairement & mani„ feſtement convaincues de fauſſeté (*y*)".

" Ces trois choſes (le cours de la nature, „ ſon étendue, & l'art) doivent être également „ compriſes dans l'hiſtoire naturelle. C'eſt ce „ que Pline a fait en grande partie : il eſt le ſeul „ qui en ait embraſſé la dignité ; mais il ne „ l'a embraſſée en aucune ſorte comme il con„ vient, ou plutôt il l'a traitée d'une maniere „ indigne (*z*)".

Ainſi Pline a embraſſé l'hiſtoire naturelle avec dignité, parce qu'un bon Ecrivain en répand

---

(*y*) *In naturali hiſtoria, videmus multa temere ac parum cum delectu, aut judicio recepta, & deſcripta ; ut liquet ex ſcriptis Plinii, Cardani, Alberti, & plurimorum ex Arabibus, quæ commentitiis & fabuloſis narrationibus paſſim ſcatent, iiſque non ſolum incertis, & neutiquam probatis, ſed perſpicue falſis, & manifeſto convictis* (de dignitate & augmentis ſcientiarum. l. 1.)

(*z*) *In hiſtoria naturali, tria illa comprehendi par eſt* (*curſus naturæ, expatiatio naturæ, & ars*) *quod etiam C. Plinius magnâ ex parte fecit ; qui hiſtoriam naturalem ſolus pro dignitate complexus eſt ; ſed complexum, minime, ut decuit, imo potius indignis modis tractavit.* (de augm. l. 2. c. 2.)

toujours sur ce qu'il écrit; parce que souvent le style de Pline a de la dignité, de la grandeur, de l'énergie. Mais il l'a traitée *d'une maniere indigne* par les erreurs, les fables, & les puérilités dont il l'a remplie. Il seroit aisé de justifier par un grand nombre de phrases, ce que Bacon appelle *dignitas* dans Pline, comme il l'a été de justifier la derniere partie de son jugement.

J'ai dit que je finirois par une conséquence nécessaire, il faut tenir parole. Si dans les parties essentielles de son livre, dans celles qui en sont l'objet, & qui le lui ont fait entreprendre, Pline manquoit souvent de connoissances, ne seroit-ce pas au moins un préjugé qu'il n'en avoit dans la peinture & la sculpture, que de fort superficielles? On sait qu'il n'a parlé de ces deux arts, que par occasion. Mais, pourroit-on dire, en supposant à cet Auteur quelques foiblesses dans la carriere immense qu'il a parcourue, ne pouvoit-il pas avoir de vraies connoissances en peinture, & ne voit-on pas tous les jours des Ecrivains foibles dans un genre, s'élever dans un autre? Voici ma réponse. Tout Ecrivain connoît ou doit connoître la matiere qu'il se propose de traiter *ex professo*. Il est à croire aussi que cette matiere étant de son choix, les parties accidentelles où le conduit son sujet,

ou qu'il croit devoir y faire entrer, pourroient lui être moins familieres que le fond qui l'a déterminé. On s'engageoit alors comme aujourd'hui. L'occaſion de parler des beaux-arts, ſe préſentoit, on la ſaiſiſſoit ou même on la faiſoit naître. Les tableaux, les ſtatues & les écrits des Artiſtes qui en traitoient, ne manquoient pas; c'en étoit aſſez pour en écrire. Nous avons parmi nous, des preuves bien connues de ce déſir de l'univerſalité, joint à l'infortune de la mauvaiſe réuſſite: pourquoi les Anciens n'en auroient-ils pas été pareillement atteints, & pourquoi auſſi quelques-uns d'eux n'y auroient-ils pas échoué? Si j'ai prouvé que malgré ſon élégance, Pline étoit foible Naturaliſte, je crois donc pouvoir conclure qu'à plus forte raiſon, il étoit foible connoiſſeur en peinture, & en ſculpture. Le premier point me paroît comme démontré dans cet écrit, le ſecond l'eſt pour le moins autant, dans les notes ſur trois Livres de Pline. Voilà cette conſéquence néceſſaire dont j'avois beſoin, & que je ne pouvois obtenir ſans en avoir poſé le principe. Eſt-il vrai? la conſéquence eſt-elle tirée *ex viſceribus rei?* les hommes ſenſés, les hommes inſtruits en jugeront. *Il faut citer les erreurs afin qu'elles ſe détruiſent elles-mêmes*, dit M. de

Buffon, en finiſſant l'article *caille*; & moi, je ne puis citer M. de Buffon plus à propos.

POST-SCRIPTUM (*a*).

RApportons le fragment d'une fable: elle eſt de *la Motte*; j'aimerois mieux qu'elle fut de *la Fontaine*, mais elle eſt de *la Motte*. Ce n'eſt ni pour la naïveté ni pour l'élégance; mais c'eſt pour ſon grand ſens que je la cite: c'eſt celle de l'écreviſſe philoſophe.

Bon, dit une vieille obſtinée;
Celle-ci veut ſavoir plus que nos Anciens.
Suivons la loi qu'ils ont donnée:
Marchons comme eux; quant à moi je m'y tiens.
Pour nous régir ſe croit-elle donc née?
Petit eſprit! mettez ſes raiſons bout à bout;
Vous trouverez orgueil, rêverie, & c'eſt tout.
La vieille dit: & ſes injures
L'emporterent ſur la raiſon.
La Philoſophe eſſuya les murmures
Du ſot peuple, & les têtes dures
Firent gloire d'aller toujours à reculon.

(*a*) C'eſt une parcelle d'un écrit que je n'ai pas fait, mais où j'avois fourni quelques pages. Qu'il me ſoit permis pour le peu qu'elles valent, de les replacer ici; je ne les crois pas abſolument étrangeres à mon ſujet.

Une partie de cette prodigieuſe vénération qu'on a pour *Pline*, eſt due à l'aveugle admiration que nous avons en général pour ce qui eſt ancien, & à notre mépris pour ce qui eſt moderne. N'en ſoyons pas étonnés: l'Antiquomanie eſt la maladie de tous les tems; *Horace*, *Pline le jeune* & d'autres, s'en ſont plaint. Ces deux Auteurs, ſur-tout, ont été vraiment choqués de ce qui ſe paſſoit dans leur ſiecle, lorſqu'il s'agiſſoit de prononcer entre les Anciens & les Modernes, & il paroît que le premier ne croyoit guere à l'infaillibilité du public. Il étoit même indigné de voir accorder une préférence aveugle, & qui n'avoit d'autre fondement que le droit d'ancienneté.

" Pour moi, dit Horace, je vous avoue que
„ je ſuis indigné, quand je vois que l'on con-
„ damne un ouvrage, non pas parce qu'il eſt
„ mal écrit, mais parce qu'il eſt nouveau; &
„ que quand il eſt queſtion des Anciens, on
„ ne veut entendre parler ni d'indulgence ni de
„ grace, mais ſeulement d'éloges & de récom-
„ penſes. Que je m'aviſe de douter ſi les comé-
„ dies d'*Atta* ſe ſoutiennent bien ſur la ſcene,
„ tous nos vieux Sénateurs s'écrieront auſſi-
„ tôt, qu'il faut être de la derniere impudence
„ pour oſer critiquer des pieces qui ont été jouées

„ par le pathétique *Eſope* & le ſavant *Roſcius*. „ D'où vient cela? c'eſt que ce qui nous a plû „ autrefois, a comme acquis le droit de nous „ plaire toujours; c'eſt que l'on croiroit ſe dé- „ grader ſi l'on réformoit ſon jugement ſur celui „ des jeunes gens: c'eſt que l'on a honte de „ reconnoître ſur ſes vieux jours, que ce qu'on „ a appris dans ſa jeuneſſe ne mérite que d'être „ oublié. Qu'un homme loue aujourd'hui les „ Hymnes que *Numa* fit pour être chantés par „ les Saliens, & qu'il entreprenne de nous faire „ accroire qu'il eſt le ſeul à les entendre, quoi- „ qu'il n'y entende pas plus que moi; eſt-ce „ par eſtime pour les Anciens qu'il cherche à „ les faire valoir? Point du tout: c'eſt qu'il veut „ déprimer les nouveaux; c'eſt qu'une jalouſie „ aveugle le porte à mépriſer les Auteurs de notre „ tems & tout ce qui ſort de leur plume (*b*) ".

(*b*) *Indignor quidquam reprehendi, non quia craſſè*
Compoſitum illepidève putetur, ſed quia nuper:
Nec veniam antiquis, ſed honorem & præmia poſci.
Rectè necne crocum floreſque perambulet Attæ
Fabula, ſi dubitem, clament periiſſe pudorem
Cuncti penè Patres; ea quùm reprehendere coner,
Quæ gravis Æſopus, quæ doctus Roſcius egit.
Vel quiâ nil rectum, niſi quod placuit ſibi, ducunt;
Vel quiâ turpe putant parere minoribus, & quæ
Imberbi didicere, ſenes perdenda fateri.

L'ami d'Auguſte, de Mécene, du bon vin & des belles, aimait auſſi à philoſopher gaiement. Ce que notre Pline avoit en morale aſſez triſte, en pointes & ſouvent en ſuperficie, le voluptueux Horace l'avoit en fineſſe, en goût exquis & en gaieté. La même Epître lui fournit ſouvent des occaſions de s'égayer ſur cette matiere, & il en fait des queſtions auſſi judicieuſes qu'elles ſont amuſantes. En voici qu'il avoit propoſées plus haut.

" Un Auteur mort il y a cent ans, doit-il „ être mis au rang des Auteurs parfaits, c'eſt-à- „ dire, anciens? ou n'eſt-il encore qu'un Ecrivain „ ſans nom, c'eſt-à-dire, un moderne? Etabliſ- „ ſons un point fixe, pour bannir toute con- „ teſtation.

„ *Réponſe.* Je conviens qu'un Auteur peut être regardé comme ancien & comme excellent, un ſiecle après ſa mort.

„ *Horace.* Mais s'il ne lui manque qu'un mois „ ou qu'une année, pour fournir le ſiecle, dans

---

Jam Saliare Numæ carmen qui laudat, & illud
Quod mecum ignorat ſolus vult ſcire videri;
Ingeniis non ille favet plauditque ſepultis,
Noſtra ſed impugnat, nos noſtraque lividus odit.
(Ep. 1. L. 11.)

» quel rang le faudra-t-il mettre? Le placerons-
» nous avec les anciens & les excellens Auteurs,
» ou le laiſſerons-nous avec ceux qui doivent
» eſſuyer le mépris de notre âge & de l'âge
» ſuivant?

» *R.* Un mois ou une année ſont peu de choſe
» ſur un ſiecle entier: je veux bien avoir la
» complaiſance de lui donner place parmi les
» anciens Ecrivains.

» *H.* J'accepte la grace que vous voulez bien
» m'accorder, & je fais comme celui qui dé-
» pouilla peu-à-peu la queue d'un cheval en
» arrachant les crins l'un après l'autre: des cent
» années je commence par en retrancher une,
» puis j'en ôte encore une ſeconde, & ainſi
» conſécutivement, juſqu'à ce que celui qui mé-
» ſure le mérite ſur le calendrier, & qui ne
» donne ſon eſtime qu'à ce qui a été comme
» conſacré depuis long-tems par la mort, trouve
» que ſon raiſonnement lui échappe partie par
» partie, & ſe réduit à rien (*c*)".

(*c*) *Scriptor abhinc annos centum qui decidit, inter*
Perfectos vetereſque referri debet? an inter
Viles atque novos? Excludat jurgia finis.
Reſponſio. *Eſt vetus atque probus, centum qui perficit*
annos.

Ecoutons à préſent ce que dit *Pline le jeune* à ce ſujet, en parlant de *Pompée Saturnin.* " Quoi ? s'il avoit vécu parmi des gens que nous „ n'euſſions jamais vus, nous courrions après ſes „ Livres, nous rechercherions juſqu'à ſes por„ traits ; & quand nous l'avons au milieu de „ nous, n'aurons-nous que du dégoût pour ſon „ mérite, à cauſe de la facilité que nous avons „ d'en jouir ? Les hommes, ſelon moi, ne font „ rien de plus indigne, rien de plus injuſte que „ de refuſer leur admiration à un homme, parce „ qu'il n'eſt pas mort ; parce qu'il leur eſt permis „ non ſeulement de le louer, mais de le voir, „ de l'entendre, de l'entretenir, de l'embraſſer, „ de l'aimer (*d*) ".

Horatius. *Quid ? qui deperiit minor uno menſe, vel anno,*
Inter quos referendus erit ? veterefne proboſque ?
An quos & præſens & poſtera reſpuat ætas ?
R. *Iſte quidem veteres interponetur honeſtè,*
Qui vel menſe brevi vel toto eſt junior anno.
H. *Utor permiſſo, caudæque pilos ut equinæ*
Paulatim vello, & demo unum, demo & item unum ;
Dum cadat elufus ratione ruentis acervi,
Qui redit in Faſtos, & virtutem æſtimat annis ;
Miraturque nihil, niſi quod Libitina ſacravit.
(Ep. 1. L. 11.)

(*d*) An ſi inter eos quos nunquam vidimus floruiſſ

Cette manie de trouver tout merveilleux chez les Anciens, n'a pas peu choqué le P. *Sanadon*. Il s'en explique fort au long; & voici comme il termine ſa judicieuſe plainte. " Dans les choſes „ obſcures & problématiques, une crédulité „ ancienne & univerſelle, n'a aucun avantage „ ſur une opinion nouvelle & ſinguliere. Quel„ que tard que l'on vienne, l'on eſt toujours à „ tems d'appercevoir la vérité. La critique dé„ couvre tous les jours des choſes, qui nous „ paroiſſent nouvelles & ſingulieres, & dont la „ connoiſſance ſeroit de tous les tems & de tous „ les hommes, ſi notre eſprit étoit moins borné. „ La nouveauté & la ſingularité d'un ſentiment „ ne ſont donc pas des raiſons de le rejetter ".

Notre Naturaliſte n'étoit pas, à beaucoup près, auſſi accommodant que le P. *Sanadon*. Il faut voir comment il ſe prévaut d'un proverbe; comment il craint qu'on n'écrive contre lui; comment il ſonne l'allarme contre les critiques,

---

ſet, non ſolum libros ejus verùm etiam imagines conquireremus; ejuſdem nunc honor præſentis & gratia quaſi ſatietate langueſcet? At hoc pravum malignumque eſt, non admirari hominem admiratione digniſſimum, quia videre, alloqui, audire, complecti, nec laudare tantùm, verùm etiam amare contingit.

& ſur-tout quand c'eſt une femme qui fait un Livre contre Théophraſte. *Alors*, dit-il, *on n'a plus qu'à choiſir un arbre pour s'aller pendre; ſuſpendio arborem eligendi* (*e*). Cela n'empêcha pas que lui, *Pline*, (mais il étoit homme) ne reprit *Démocrite*, & qu'il ne lui eût volontiers donné de bons coups de houſſine; parce qu'il raiſonnoit mal en Phyſique: *Utinamque*, dit-il, *eo ramo contactus eſſet Democritus* (*f*). Il s'agit là d'une branche de palmier, qui, ſelon *Démocrite*, ſi on en touche l'eau, la rend ſi tranſparente, qu'on voit tout ce qu'elle contient; & *Pline* manquoit rarement l'occaſion de faire une pointe. *Démocrite*, qui rioit tant du ridicule des autres, méritoit bien auſſi qu'à ſon tour on le tançât un peu. Mais pour Théophraſte, pouvoit-il ſe tromper, même en aſſurant que *toutes les fleurs en Egypte ſont inodores, excepté le myrte?* D'ailleurs, *Ariſtote* lui avoit donné un nom qui ſignifie *éloquence divine*, & chacun ſait qu'un homme éloquent ne ſe trompe jamais.

Cicéron réprimande auſſi l'audacieuſe *Léontium*; voyez le premier Livre de la Nature des

---

(*e*) *Præf. ad Veſpaſianum.*

(*f*) L. 28. c. 8.

Dieux, n°. 33. Mais jettez un coup d'œil ſur le n°. 13; vous y trouverez que le méme Cicéron n'en traite pas moins d'inſupportable, l'inconſtance des idées théologiques du divin *Théophraſte*. *Léontium*, toute ſavante qu'elle étoit, quelque fineſſe & quelqu'atticiſme qu'il y eut dans ſon Ecrit, n'en étoit pas moins auſſi une impertinente.

FIN DU CINQUIEME VOLUME.

XFA 5190.1.30(5)

XFA 5190.1.30(5)